

ÉTUDES DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE
ET D'ETHNOGRAPHIE ASIATIQUE.

Du même Auteur :

RECHERCHES SUR LES POPULATIONS PRIMITIVES et les plus anciennes traditions du Caucase. Paris, 1847, in-8° de viii-201 pages. Prix 5 fr.

Il reste encore un très-petit nombre d'exemplaires de ce Memoire.
Chez l'auteur, 124, rue Montmartre, et chez Arthus Bertrand, 23, rue Hautefeuille.

HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE ET DESCRIPTION DE L'ASIE-MINEURE.
Paris, Arthus Bertrand, 1845-46, 2 vol. in-8° de lxviii-548, et xliii-813 pages, avec deux grandes cartes gravées sur acier. Prix 16 fr.

Cette histoire géographique de l'Asie-Mineure (le premier volume comprend l'Asie-Mineure ancienne, et le deuxième volume les voyages modernes, avec la description de la péninsule), forme les tomes I et II d'une nouvelle *Histoire Universelle des Voyages et des découvertes géographiques*, dont la publication a été momentanément suspendue par les événements de 1848.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR E. THUNOT ET C.,
SUCCESSIONS DE PAIN ET THUNOT,
23, RUE RACINE, PRÈS DE L'ODÉON

612308

61

ÉTUDES
DE
GÉOGRAPHIE ANCIENNE
ET
D'ETHNOGRAPHIE ASIATIQUE.

PAR

M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN,

SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ETHNOLOGIQUE,
MEMBRE CORRESPONDANT DES SOCIÉTÉS GÉOGRAPHIQUES DE SAINT-PÉTERSBOURG
ET DE FRANCFORT, ETC.

TOME PREMIER.



PARIS.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,
23, RUE HAUTEFEUILLE.

ET CHEZ L'AUTEUR, 124, RUE MONTMARTRE.

—
1850.





La plupart des Mémoires dont se compose ce recueil ont été lus, à diverses époques, au sein de l'Académie des Inscriptions et belles-Lettres, et imprimés d'abord dans les *Nouvelles Annales des Voyages* (5^e Série, 1845-1850). C'est pour satisfaire au désir exprimé à diverses reprises par des personnes éminentes dans la science, que nous les avons extraits des vingt volumes où ils sont dispersés, pour les réunir en un seul corps. Mais comme cet ordre de travaux, dans les tristes temps où nous vivons, n'intéresse qu'un nombre très-limité de savants encore adonnés à l'étude critique des choses du temps passé, nous n'avons fait tirer la collection dont nous donnons maintenant le premier volume qu'à un nombre d'exemplaires également très-restreint; — plus restreint même que nous ne l'avions projeté. Par une circonstance purement accidentelle, au lieu d'être imprimé à 100 exemplaires, selon notre intention, ce volume ne l'a été qu'à 65. Nous croyons devoir donner cette explication, parce que nous ne voudrions pas qu'on nous supposât la pensée puérile d'ajouter à notre livre, par une rareté calculée, un prix factice en dehors de la valeur propre qu'on lui voudra bien reconnaître.

Les morceaux qui forment ce premier volume, et ceux qui entreront dans le volume suivant, se rapportent tous,

du reste, à des questions que nous avons trouvées très-incomplètement élaborées par les savants qui s'en étaient occupés avant nous. Nous avons eu le bonheur de rencontrer sur certains points des solutions tout à la fois neuves et d'une évidence qui nous paraît irréfutable. Nous signalerons particulièrement sous ce rapport les conséquences qui ressortent de notre mémoire sur les Ephthalites. La science ethnologique, dans ses applications à l'histoire, est un champ presque vierge encore et d'une incalculable fécondité; nous serions heureux que nos travaux pussent contribuer, même dans une faible mesure, à éclairer la route pour nos successeurs, et à attirer de plus en plus sur cet ordre d'investigations l'attention et les veilles d'hommes plus capables que nous.

Paris, décembre 1849.

TABLE

DES MÉMOIRES COMPRIS DANS CE PREMIER VOLUME.

MÉMOIRE HISTORIQUE SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE DU CAUCASE, depuis l'époque des Argonautes jusqu'aux guerres de Mithridate, dans le 1 ^{er} siècle avant notre ère.	4
<u>ÉTUDES ETHNOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES sur les peuples nomades qui se sont succédé au nord du Caucase dans les six premiers siècles de notre ère.</u>	<u>101</u>
I. Les Alains.	103
II. Les Huns.	181
LES HUNS BLANCS ou Ephthalites des historiens byzantins. . .	229



TO
BY
DATE
LIBRARY

MÉMOIRE HISTORIQUE

SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE

DU CAUCASE.



L'isthme Caucasiën a été dans tous les temps le pays des fables et des prodiges. Défendue contre les approches des nations de l'Occident par une mer longtemps redoutée et par une double ceinture de déserts et de montagnes , profondément coupée de gorges sauvages , couverte en partie d'impénétrables forêts , habitée par une multitude de tribus barbares , aux mœurs farouches , aux habitudes belliqueuses , cette grande contrée ne nous est même aujourd'hui que très-incomplètement connue : à plus forte raison les anciens n'en eurent-ils que des notions imparfaites. Jusqu'à l'époque , voisine de notre ère , où les armes romaines pénétrèrent sur

l'Araxe et le Cyrus, les Grecs, qui les avaient précédées aux abords de cette région, n'en avaient entamé que le pourtour extérieur; et encore les informations qu'ils en avaient rapportées furent-elles singulièrement altérées, obscurcies et faussées par les fables qui s'y mêlèrent. Et cependant il importe, pour la complète intelligence de la géographie classique des Strabon et des Ptolémée, de se former une idée aussi nette, aussi arrêtée que possible des notions antérieures, ainsi que de plusieurs questions d'ethnologie qui s'y rattachent. Tout se tient et s'enchaîne dans la marche de nos connaissances; quand des recherches bien dirigées apportent la lumière au milieu d'obscures origines, leur utile clarté se projette en même temps sur toute la suite de nos études.

Dans un précédent travail essentiellement ethnologique (1), nous avons essayé de déterminer d'une manière plus précise qu'on ne l'avait fait avant nous l'origine des principaux peuples du plateau Caucasiens, et le degré de parenté de ces différents peuples, soit entre eux, soit avec les grandes nations de l'Asie intérieure et de l'ancienne Europe. L'objet que nous nous proposons dans le présent Mémoire est tout à fait distinct. Nous voulons suivre la marche des connaissances des Grecs sur les pays et les peuples Caucasiens depuis les plus anciens

(1) *Recherches sur les Populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase*; par M. Vivien de Saint-Martin, secrétaire général de la Société de Géographie, etc. Paris, 1847, 1 vol. in-8.

temps jusqu'à l'époque de l'entrée des Romains en Arménie, événement qui produisit une révolution capitale dans l'état des notions géographiques que l'Occident avait sur ces contrées. Ce que nous nous proposons, c'est de réunir dans un ordre rigoureusement chronologique ce qui nous est parvenu de ces anciennes époques comprises dans les treize siècles qui ont précédé notre ère ; de soumettre ces vieilles notions, mutilées pour la plupart, à une analyse sévère ; de les dégager, s'il est possible, de l'alliage fabuleux dont plusieurs sont entachées ; enfin, de les éclairer en les comparant entre elles, ainsi qu'avec les renseignements moins incertains de l'époque romaine, et avec ce que nous savons aujourd'hui de la même région. Malgré les travaux antérieurs de plusieurs savants, nous croyons qu'un certain nombre de rapprochements encore inaperçus, et l'exploration attentive, comme points de comparaison, de plusieurs sources d'informations récentes, n'auront pas rendu nos propres recherches tout à fait inutiles.

I.

EXPÉDITION DES ARGONAUTES.

ORPHÉE, HÉSIODE, HOMÈRE.

Du XIII^e au X^e siècle avant notre ère.

Si les plus anciens monuments de la littérature hellénique n'avaient pas tous péri, s'il en était arrivé jusqu'à nous autre chose que quelques lambeaux informes, peut-être y verrait-on la preuve que les vieux Pélasghes, après leur établissement dans l'Hellade et dans l'ouest de l'Asie-Mineure, n'avaient pas perdu tout souvenir de la station de leurs ancêtres au nord du Caucase(1); peut-être même y trouverait-on la trace de communications maintenues ou reprises, à une époque très-reculée, entre les colonies de l'Égée et les peuples voisins de la Méotide. Quoique la course de cette troupe d'aventuriers que conduisait Jason et que l'on a nommés les Argonautes, soit la première que les poètes aient célébrée, on voit cependant que d'autres les avaient précédés dans les dangereux parages du Pont-Euxin, puisque la fable a conservé le nom de Phrixus et de son voyage à Kolkhos plusieurs générations avant les Argonautes. Et s'il était permis d'inférer quelque chose de traditions si peu suivies, nous ajouterions

(1) Voy. l'ouvrage cité ci-dessus, p. 194.

que toutes les circonstances de cette histoire de Phrixus, d'abord la résolution même qu'il prend de se réfugier en Colchide pour échapper à des embûches domestiques, puis l'accueil que lui fait Atétès, roi des Kolkhes, qui lui donne en mariage une de ses filles, sont autant d'indices manifestes de relations antérieures (1). Race éminemment douée non pas seulement de cette imagination inquiète, ardente, aventureuse, qui pousse aux entreprises hardies et aux choses inconnues, mais aussi de cet esprit souple et mobile qui se plie sans peine aux conditions d'une vie nouvelle, les fils des Ases nomades du centre de l'Asie paraissent s'être adonnés de très-bonne heure, dans leurs établissements du pourtour de l'Égée, aux habitudes de la mer en même temps qu'à la vie agricole. On peut, sous plus d'un rapport, comparer les Pélasghes aux pirates saxons et normands, que le moyen-âge vit apparaître, vrais rôdeurs de mer, sur toutes les côtes de l'Europe occidentale. Ces hardis hommes du Nord, dont les descendants étendent aujourd'hui leur souveraineté dans toutes les zones maritimes du globe, appartenaient, eux aussi, à cette race blonde si intelligente et si audacieuse à la fois, qui a peuplé l'Europe de ses innombrables essaims, éclos au milieu des steppes de l'Asie. Seulement le génie des Hellènes s'épanouit rapidement sous un heureux climat et dans des circonstances singulièrement favorables

(1) On peut voir tout ce récit dans les mythographes, notamment dans Apollodore, livre I, ch. 9, § 1, trad. Clavier.

d'habitation géographique ; tandis que sous le ciel brumeux des pays du Nord, la civilisation moins hâtive a eu besoin pour donner ses fruits de la douce influence du christianisme. Dès les siècles les plus reculés, on voit poindre chez les peuples des bords de l'Égée ces hautes qualités intellectuelles qui bientôt devaient en faire les instituteurs de l'Occident.

On sait que le voyage des Argonautes (ainsi nommés de leur navire *Argo*) fut l'objet d'un poème très-ancien qui s'était conservé dans la mémoire des bardes, et que la tradition attribuait au célèbre Orphée. Orphée, disait-on, avait été lui-même au nombre des compagnons de Jason, deux générations avant la guerre de Troie. Ce poème est arrivé jusqu'à nous, non dans son archaïsme primitif, mais tel que sept cents ans plus tard il fut retouché et publié chez les Grecs contemporains de Pisistrate, à la même époque où les chants d'Homère furent aussi recueillis et multipliés dans toute la Grèce. Nous avons fait voir ailleurs (1) que si cette retouche, en polissant l'écorce de l'œuvre Orphique, avait dû en modifier jusqu'à un certain point la physionomie et le caractère, il n'était pas à présumer qu'elle en eût changé les traits essentiels. Néanmoins, si tout porte à croire que les idées d'Orphée sur la géographie des pays situées au nord du Pont-Euxin nous sont arrivées dans leur forme origi-

(1) Dans notre *Histoire géographique de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 219 ; comp. nos *Recherches sur les Populations primitives du Caucase*, p. 155.

naire, on ne saurait nier que les détails de ce que par comparaison on peut nommer la géographie positive du poëme ne portent la trace évidente de plusieurs interpolations. On en pourra juger par cette traduction littérale de la portion des Argonautiques qui se rapporte à la région du Caucase (1) :

• Les *Khalybes*, les *Tibarènes* et d'autres peuples voisins habitent ensemble la région de *Mosun*.

• De là, naviguant vers la gauche, nous touchâmes à des rivages habités par les *Maours* (2), voisins des *Mariandours* (3).

• Plus bas, sous l'étoile du Nord, se prolonge une longue crête (4) dont les pentes s'étendent au loin, entourant les vallées resplendissantes au-dessus d'un grand golfe enfoncé dans les terres. Le mont *Sumès* déploie ici ses larges flancs revêtus d'une riche verdure. •

(1) Orphei *Argonautica*, v. 739 et suiv. ad Gesn. Comp. Apollon. Rhod. II, 972 sqq.

(2) Sur ce nom, voyez la note 1 de la p. 218 de notre *Aue-Mineure ancienne*.

(3) Le poëme Orphique est le seul document de l'antiquité où ce peuple soit mentionné. Ce nom de *Mariandours* fait d'ailleurs penser aux *Mariandyniens* que les auteurs de l'époque classique connurent beaucoup plus à l'ouest sur la même côte, entre le Sangarius et le Parthenius; il paraît très-probable que la tribu, comme tant d'autres de cette côte, se sera avancée de l'est à l'ouest jusque dans la Bithynie centrale. Peut-être le nom de *Μαριανδούροι* doit-il se lire *Μαριανδύροι*, comme l'a pensé Vossius; peut-être aussi ce dernier nom ne fut-il substitué au premier qu'après l'établissement de la tribu au milieu des *Thyniens*.

(4) Le Caucase, ou plutôt une branche des monts Moschiques qui en sont une ramification S. O.

Dans la géographie arménienne, les montagnes qui s'élèvent à l'ouest du lac de Van portent le nom de *Sim* (1); il semblerait que dans l'origine ce nom aurait eu une acception plus générale et se serait aussi étendu vers le nord (2).

« Là est l'*Araxe* au cours retentissant, poursuit le poète; de ce fleuve sortent le *Thermodon*, le *Phase* et le *Tanaïs*, et sur ses bords habitent les nobles tribus des *Kolkhes*, des *Héniokhes* et des *Araxiens*. »

Arrêtons-nous un instant sur cette étrange géographie, que beaucoup d'anciens ont répétée sans la comprendre (3), et qui pour les commentateurs modernes est restée inexplicable. Peut-être auraient-ils cessé de la regarder comme telle, s'ils avaient su, ou s'ils s'étaient rappelé que les différents fleuves ici mentionnés ont tous en effet porté le nom d'*Araxe*, dénomination qui paraît avoir été dans les anciens temps principalement appliquée aux rivières ou aux torrents des régions alpines (4). Il n'est donc pas

(1) Saint Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 54.

(2) En géorgien, le mot *semo* exprime l'idée de hauteur, de supériorité relative. Ce mot y est souvent employé avec cette acception dans les dénominations géographiques composées.

(3) Apollon. Rhod. *Argonauticor.* lib. IV, v. 132 sqq.; Hécatee d'Érétrie dans Scymnus de Khios, v. 373 sqq., edit. Letr.; add. *Journ. des Sav.*, 1829, p. 113. Aristote lui-même, comme l'a bien remarqué M. Letronne, semble avoir admis cette donnée bizarre, *Meteorolog.*, lib. I, c. 13, t. I, p. 336 A, ed. 1590 (Lugd.).

(4) Voy. nos *Recherches sur les Populations primitives du Caucase*, p. 132.

douteux pour nous que ces trois fleuves qui sortent de l'Araxe caspien soient l'expression confuse d'une notion originairement exacte, mais mal comprise par l'auteur du poëme Orphique. C'est ainsi que la notion antique de trois fleuves des contrées de l'Occident prenant leur source dans les Alpes et désignés sous la commune appellation de *Rhodan*, donna naissance chez les poëtes au triple *Eridanos* sortant d'une source commune (1). Le Tanaïs dont il est ici question ne doit pas s'entendre du fleuve qui débouche dans la mer Méotide, mais bien du Tanaïs bactrien qu'Hérodote a aussi connu sous le nom d'Araxe, et qui avait été probablement le premier point de départ des tribus asiennes ancêtres des Pélasghes.

Nous reprenons le récit orphique :

« Après avoir dépassé l'Araxe, nous vinmes aux ports enfoncés dans les terres des *Ouriens*, des *Khidnéens*, des *Kharandéens*, des *Solymes* et des *Assyriens* ; puis nous vîmes la montagne escarpée de *Sinopé*, et les habitants de *Philura*, et les villes nombreuses des *Sapires* ; et les *Busères*, et les tribus inhospitalières des *Sigumnes*. »

Il est à peine nécessaire de faire remarquer qu'indépendamment d'un étrange pervertissement dans l'ordre géographique des noms énumérés, plusieurs de ces noms ont subi des altérations évidentes. Les

(1) Rapprochez du passage d'Apollonius de Rhodes, lib. IV, v. 627 et suiv., celui d'Hérodote, III, 115, Comp. Æschylus, dans Pline, lib. XXXVII. c. 11.

critiques ont tenté d'en restituer plusieurs ; mais l'absence d'un bon manuscrit rend ces corrections fort incertaines. On pourrait cependant admettre *Khaldéens* pour *Khidnéens*, et *Syriens* pour *Ouriens* : dans le grec ces deux derniers mots ne diffèrent que par la lettre initiale (1). Nous pensons, quant à nous, qu'il serait tout à fait inutile de chercher un sens raisonnable et suivi dans cette énumération. Il nous semble y voir la trace confuse de quelques notions sur les pays du fond de la Méditerranée, apportées dans le nord de l'Égée par les marchands phéniciens, et que l'auteur du poème aura transportés sur la côte Pontique, en associant au nom des *Assyriens*, très-anciennement connu vers l'embouchure du Halys, celui des *Syriens* du nord de la Phénicie, et avec ce dernier nom celui des *Solymes* qui en était voisin (2). Dans des restitutions de ce genre, il faut faire la part de l'ignorance d'une époque autant que de la corruption des textes. Ajoutons que l'habitation géographique des *Philures* et des *Buzères*, ou, selon la transcription vulgaire, des *Philyres* et des *Byzères*, doit les ranger parmi ces tribus montagnardes de langue foncièrement géorgienne qui occupent l'angle sud-est du Pont-Euxin, et qui ont été comprises plus tard

(1) Voyez les conjectures d'Eichenbach et de Gesner, dans l'édition du poème Orphique donnée par ce dernier, p. 108.

(2) On sait que les *Solymes* ont été placés par toute l'antiquité dans la chaîne volcanique du *Taurus*, et en particulier dans le *Taurus oriental*.

sous l'appellation générique de peuples Lazes ; Strabon, treize cents ans après l'âge d'Orphée et près de six cents ans après le siècle d'Onomacrite , a connu les *Buzères* dans la même position. Nous avons exposé ailleurs ce que l'on sait aujourd'hui des *Sabires* (1), et nous aurons occasion plus tard de revenir sur les conjectures auxquelles peut donner lieu le nom des *Sigumnes*, que très-probablement on doit écrire *Sigunnes* ou même *Sigunes*, conformément à l'orthographe d'Apollonius et d'Hérodote.

« Poussé par un vent favorable , le navire *Argo* atteint enfin les bords rians du *Phase*, au moment où l'Aurore , se levant sur le monde immense, se dirigeait vers les bords occidentaux de la mer Inhospitable (2). »

C'est ainsi que le poète conduit le fils d'Aeson au terme de sa course hasardeuse. Nous le laisserons maintenant accomplir ses merveilleux exploits dans les champs de *Kutéis*. Le héros a conquis la toison précieuse , soutenu par les enchantements de la fille d'Aïétès ; sa seule pensée maintenant est de quitter ces lieux , où le poursuit la fureur du roi des Kolches. Reprenant alors le récit du voyage , pour ramener Jason aux rivages de la Grèce , le poète achève

(1) *Recherches sur les Populations primitives du Caucase*, p. 57 et suiv.

(2) La mer Axène, Ποντος Ἀξένος, nom que remplaça plus tard (à partir du v^e siècle avant J.-C.) celui d'Εὐξένος, Pont Euxin, ou littéralement mer Hospitalière.

de nous raconter ce qu'il sait des pays et des peuples voisins de la Colchide. Nous le laissons parler (1) :

« Les guerriers ont regagné le navire, qui s'éloigne des bords du fleuve. Tous penchés sur les rames, ils pressent leur course rapide. Mais au lieu de nous diriger en droite ligne vers les larges bouches du Phase et la mer poissonneuse, nous remon- tons le cours, trompés par l'obscurité de la nuit, et nous pénétrons au loin dans les terres.

« Les Minyens avaient laissé derrière eux les villes des Kolkhes. Enveloppés d'une obscurité pro- fonde, nous poursuivions, imprudents, notre course rapide vers les régions intérieures. Là, des deux côtés du fleuve, habitent les *Gymni* (2), les *Bouo- nomai* (3), et le peuple agreste des *Arkuès* (4), et la valeureuse tribu des *Kerkètes*, et les *Sinti* aux mœurs farouches : tous demeurant dans les vallées des *Kharandéens*, au pied des cimes du Caucase, sur les bords du détroit d'*Erythée*.

« Dès qu'apparut l'Aurore, qui sourit aux mor- tels, nous abordâmes à une île couverte d'herbe. Deux fleuves l'environnent de leurs ondes innavi- gables, le *Phase* au vaste cours, et le *Saranghès* dont les eaux paisibles couvrent la terre de leurs débordements, avant d'aller tomber avec bruit dans la *Méotide* à travers des marais herbeux.

(1) Orphei *Argonautica*, v. 1034 et suiv.

(2) Γυμνοί, littéralement les Nus.

(3) Probablement les Bergers; de Βουνοποιός, lieu où les trou- peaux paissent.

(4) Peut être les Pêcheurs, d'ἄρκυς, un filet.

« Reprenant alors les rames , nous navigâmes un jour et une nuit , et après deux fois l'espace de dix-huit heures nous atteignîmes le *Bosphore* (1) , qui est entre les deux mers : Titan , le dérobeur de bestiaux (2) , franchit autrefois cette issue de la Méotide , assis sur un robuste taureau. »

Ce texte antique appellerait de longs commentaires ; nous nous bornerons à de courtes remarques.

Les explications que nous avons données en note de plusieurs noms de peuples cités par Orphée , et qui ne se retrouvent dans aucun autre auteur de l'antiquité , montrent que ces noms étaient seulement des dénominations qualificatives créées par les Hellènes eux-mêmes pour exprimer soit le genre de vie

(1) On devrait dire *Bospore* , de Βοδὸς ἵστρος , Trajet du Taureau. Le texte explique l'origine de cette dénomination , selon les traditions de la mythologie hellénique ; mais l'étymologie réelle dérive sans nul doute d'une façon de parler habituelle dans les anciens temps pour exprimer la largeur d'un fleuve , d'un détroit. C'était le trajet qu'un bœuf pouvait faire à la nage. Il s'agit ici du Bosphore qui fut plus tard surnommé Kimmérien.

(2) Le *Titan* ici désigné est évidemment Hercule dérobant les bœufs de Géryon , quoique les mythographes postérieurs aient transporté le théâtre de cette fable aux extrémités du Couchant. *Érythie* , où régnaient Géryon , et dont par la suite on a fait une île située vers le détroit de Gadès , sur la côte méridionale de l'Hispanie , est pour l'auteur du poëme Orphique un canal , un bras de mer qui ne paraît pas différer du Bosphore même. Une autre fable , à laquelle la dénomination de *Bosphore* a été aussi rattachée , est celle d'Io changée en génisse et parcourant la terre pour échapper à la vengeance de Junon. On peut voir le livre II d'Apollodore , et le *Prométhée enchaîné* d'Eschyle.

de certaines tribus obscures, soit un trait dominant de leur aspect extérieur. C'est un usage qu'à toutes les époques on retrouve chez les Grecs, dans leurs relations des peuples étrangers. Il y a surtout un grand nombre de dénominations de ce genre chez Hérodote, qui sont abusivement passées dans l'histoire et dans la géographie comme autant de noms réels. Mais à côté de ces appellations sans équivalents dans la nomenclature véritable des tribus du Caucase, le poëme Orphique nous en donne plusieurs qui trouvent ici une attestation précieuse de leur haute antiquité. Tel est le nom des *Kerkètes*, qui a été connu également des écrivains postérieurs de toutes les époques, et qui se retrouve encore aujourd'hui sur la même côte dans le nom des *Tcherkesses*; tel est aussi celui des *Sinti*, ou plutôt *Sindi*, auquel se rattache un point curieux d'ethnologie asiatique que nous aurons lieu d'examiner en exposant la géographie caucasienne d'Hérodote. Le *Saranghès*, d'après la description que nous en fait le poëte, ne peut être que le Kouban inférieur. Les inondations périodiques qui répandent les eaux du fleuve hors de leur lit mal encaissé; les terres détrempées et les marécages herbeux dont il est bordé vers son embouchure; sa faible pente et son cours paisible opposés à l'impétuosité torrentielle des branches supérieures du Phase, sont indiqués avec une étonnante exactitude. On sait que le Kouban, qui verse aujourd'hui ses eaux directement dans la mer Noire au sud du canal de la mer d'Asof, avait

autrefois sa principale embouchure dans cette dernière mer (1).

Toute cette description, dans son caractère général aussi bien que dans ses détails, porte l'incontestable rachat de l'âge orphique; mais il n'en est plus ainsi de ce qui suit :

• Fatigués d'avoir ramé tout le jour, nous gagnâmes d'abord le pays des *Mæotes*, aux belles tuniques; puis le peuple *Ghélou*, et les nations populeuses à la longue chevelure (2), et les *Sauromates*, et les *Ghètes*, et les *Gymni* (3), et les *Kékryphes*, et les farouches *Ariniaspes*, toutes nations riches en troupeaux qui habitent autour de la mer *Méotide*. »

Et d'abord, il est clair qu'il y a là dans le poème une coupe très-distincte. Ce qui précède a, sauf les formes poétiques, le caractère simple et positif d'une véritable relation, soit que nous y voyions en effet le récit d'un voyage réel, soit que le poète ait seulement mis en œuvre les notions acquises de son temps sur une partie des côtes du Pont-Euxin. Mais cette partie positive du poème Orphique finit au Bosphore Kimmérien (4); ce qui vient après présente, quel qu'en soit l'âge, un tout autre caractère. Ce n'est

(1) Il faut voir à ce sujet les observations de M. Dubois de Montpéreux, *Voyage autour du Caucase*, t. V, p. 79.

(2) Βαθυχαιτων φῦλα, dit le texte. Quelques éditeurs ont pris ce terme de *Bathukhaites* pour un nom propre. C'est ainsi que la qualification de *Chevelue* servit à distinguer chez les Romains une grande division historique des Celtes, *Gallii Comata*.

(3) Voyez ci-dessus, p. 150, note 2.

(4) Au vers 1056 de l'édition de Gesner.

plus qu'un assemblage fantastique de notions vagues, de traditions altérées ou fabuleuses sur les peuples et les pays du Nord, notions auxquelles on a rattaché, pour leur donner une sorte d'unité poétique, les incidents purement fictifs du retour des Argonautes. Cette distinction est capitale. Dans les derniers vers que nous avons traduits, le nom des *Sauromates* n'appartient certainement pas à des temps antérieurs à la guerre de Troie. La remarquable épithète attachée au nom des *Méotes*, « le peuple aux belles tuniques, » en même temps qu'elle confirme l'origine médique de cette population riveraine de la Méotide, nous fournit ainsi la preuve que ce passage du poème ne saurait être antérieur à l'époque des établissements milésiens de la côte, c'est-à-dire au siècle d'Onomacrite (1).

(1) Pour bien apprécier cet endroit du poème, il faut le rapprocher du passage suivant d'Hérodote (lib. IV, c. 13) : « Aristée, fils de Kaustrobios, natif de Prokonnessè, et poète épique, rapporte dans ses vers que par l'inspiration d'Apollon il était allé chez les Issédons; qu'au delà des Issédons habitaient les *Arimaspes*, qui n'ont qu'un œil (ἀριμασπούς ἄνδρας μονοφθαλμούς); au delà de ceux-ci, les *Gryphons* (plus exactement les *Grupaï*) qui gardent l'or, χρυσοφύλακας ἱρῶπας; enfin, les derniers de tous, les *Hyperboréens*, qui s'étendent jusqu'à la mer.... » La tradition qui a fourni les éléments des deux relations est évidemment la même au fond. Aristée de Prokonnessè vivait au temps de Crésus, dans la première moitié du VI^e siècle, conséquemment vers les premiers temps des établissements milésiens sur les côtes septentrionales de l'Euxin. Le comte Potocki (*Hist. primit. des peuples de la Russie*, p. 153. Paris, 1829, in-8) fait remarquer que dans les tourtes kalmouques on entend encore aujourd'hui des contes semblables à ceux qu'Aristée avait rapportés de ces contrées sur

Ce qui suit immédiatement présente une confusion des plus étranges. Les noms qui se rapportent à cette vieille géographie des pays du Nord, telle que les Grecs se la figuraient avant Hérodote, sont jetés comme au hasard dans des vers appartenant peut-être à des époques et à des mains différentes. Les *Taures*, nation cruelle qui offre à ses dieux des sacrifices humains, et que nous savons avoir habité, à l'ouest du Bosphore Kimmérien, la péninsule qui a longtemps gardé leur nom, les *Taures* sont mentionnés à côté des hommes du Pôle, Ἀρκτείων γένος; les Hyperboréens figurent près du peuple *Caspien*, et les *Kimmériens*, avec les monts *Rhipées* et les monts *Caspiens*, sont transportés au loin vers l'Occident. Un courant étroit fait communiquer la Méotide avec les eaux pesantes et inanimées de l'Océan Boréal. C'est seulement dans un travail spécial sur l'histoire de la géographie chez les anciens, que l'on aurait à apprécier dans leur ensemble et dans leurs rapports avec les notions subséquentes ces informes traditions de la géographie primitive.

Ni Hésiode ni Homère (environ 900 ans avant J.-C.) n'ajoutent aux faibles notions que renferme le poème Orphique sur la géographie des contrées voisines de la Colchide. Hésiode avait composé un poème en l'honneur des Argonautes, qui n'est pas arrivé jusqu'à nous. Chez l'un et l'autre poète,

les hommes à un ail et sur les griffons, que les mythologues persans et turks connaissent aussi sous les noms de *simourg-anka* et d'*anka-kouchi*.

Aïtès, le roi des Kolkhes, est fils du Soleil et de Perseïs, — de Perseïs, fille de l'Océan, « le fleuve qui borne le monde, » dit Hésiode (1). Une telle généalogie indique assez que le royaume d'Aïtès était la dernière terre que les Hellènes des âges héroïques connussent vers l'Orient (2) : mais on n'oserait ajouter que ce nom de Perseïs fût une réminiscence lointaine de celui des *Parthes*, ou *Partçi*, que parait avoir porté, dès les plus anciens temps, une puissante tribu des peuples Dakhes, sœur originaire des Ascs caucasiens et de ceux de la Thrace (3).

(1) *Theog.*, v. 959.

(2) Quatre cents ans après le siècle d'Hésiode et d'Homère, Euripide emploie encore le nom du Phase en quelque sorte proverbiallement comme expression des derniers confins du monde connu à l'Orient ; de même que ceux du Nil et des Colonnes d'Hercule au Midi et au Couchant. On retrouve la même expression dans Eschyle (*Æschyli fragm.* LXVI. edit. Ahrens, p. 190).

(3) Nous savons toutefois qu'une colonie dacique était fixée depuis une époque inconnue à l'angle sud-est du Pont-Euxin, aux confins, sinon dans les limites mêmes, du territoire que les anciens désignèrent sous le nom de Colchide. Voyez nos *Recherches sur les Populations primitives du Caucase*, p. 24.

II.

PREMIERS ÉTABLISSEMENTS GRECS
SUR LA CÔTE ORIENTALE DU PONT-EUXIN.

PÉRIPLÈS DE SCYLAX DE KARYANDA ET D'HÉCATÉE DE MILET.
QUELQUES REMARQUES ETHNOGRAPHIQUES
SUR LES ARMÉNIENS, LES HÉNIQKES, LES KOLKHES ET LES GHÉLONS.

VII^e et VI^e siècles.

Il est à croire que les rapports antiques entre les Hellènes du pourtour de l'Égée et les extrémités du Pont-Euxin, rapports qui se laissent deviner, quelle qu'en fût d'ailleurs la nature, dans la tradition des Argonautes, il est à croire, disons-nous, que ces rapports ne discontinuèrent jamais entièrement durant la période héroïque qui suivit la guerre de Troie, alors qu'un mouvement si actif de populations avait lieu autour de la Propontide. Les peuples de l'Hellade et les Grecs d'Asie gardaient d'ailleurs le souvenir confus de colonies très-anciennes en Colchide et sur les côtes voisines; et ces souvenirs, que les premiers historiens recueillirent, avaient sûrement une base réelle, quoique, selon la constante habitude des Grecs, beaucoup de circonstances imaginaires y fussent rattachées, notamment quant à l'origine des noms (1). Mais la pre-

(1) Strabon, lib. IX, p. 416, Casaub.; Plin., lib. VI, c. 7. etc., etc. Les données anciennes sont réunies dans Raoul-Rochette, *Histoire des Colonies grecques*, t. II, p. 195; t. III, p. 395, etc.

mière date positive des établissements helléniques sur les côtes orientales et septentrionales du Pont-Euxin, la première qui soit historiquement constatée, est celle des colonies commerciales qu'y fondèrent les Milésiens du VII^e au VI^e siècle avant J.-C. (1). Alors s'élevèrent, entre autres cités coloniales, *Tannaïs* et *Phanagoria*, qui commandaient le cours inférieur du Don et du Kouban; *Theudosia*, *Kutaïa* et *Nymphaïa*, dans la presqu'île Taurique, aujourd'hui connue sous le nom de Crimée; *Panticapée*, que sa position sur le Bosphore rendit bientôt la reine de toutes les autres villes grecques de cette région barbare; *Kepi*, le *Port Sindique*, *Patous* ou *Bata*, *Toricos* et *Dioskourias*, sur la côte circassienne; enfin, à l'embouchure même du Phase, la cité de *Phasis*, qui devint l'emporium de la Colchide.

Des rapports de commerce actifs et suivis comme l'indiquent d'aussi nombreux comptoirs (2), procu-

(1) Voyez notre *Histoire de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 269 et suiv.

(2) Un voyageur récent, qui a recueilli de très-bonnes observations sur la partie basse de l'Isthme située au nord du Caucase, fait à ce sujet une remarque que nous devons reproduire, parce que nous la croyons parfaitement fondée : « Les Grecs, dit M. Hommaire de Hell (*Les Steppes de la mer Caspienne*, etc., t. III, p. 129. Paris, 1844), n'ont jamais possédé, sur les rivages des Palus Méotides, de colonies pareilles à celles qu'ils avaient fondées sur le littoral de la mer Noire. Leurs établissements dans ces parages lointains, si peu favorisés par la nature, consistaient évidemment non dans des villes à occupation stable, à organisation régulière, mais simplement dans des stations de

rèrent bientôt aux Grecs d'Asie des notions exactes sur le littoral que dominaient leurs établissements, et, par suite, un certain nombre de renseignements sur les populations de l'Isthme, ainsi que sur les tribus nomades répandues vers le Nord et le Nord-Est. De cette époque date pour la région du Caucase l'ère de la géographie positive. Le nuage mystérieux dont les fables antiques l'avaient enveloppée, s'est dissipé : la réalité a succédé aux prestiges de la fiction. Si l'imagination poétique évoque encore les merveilles du palais d'Aïétès, ou les enchantements de la redoutable Médée, c'est que la poésie garde longtemps ses droits sur une terre que ses créations ont consacrée.

L'intérêt que les navigations milésiennes appelèrent sur ces contrées Méotiques et Caucasiennes qui étaient presque une découverte, est d'ailleurs suffisamment attesté par tous les monuments de cette époque de la littérature hellénique. C'est dans le temps même où les opulents citoyens de Milet couvraient de colonies les environs du Bosphore, qu'Es-

commerce, comme il en existe encore sur les côtes orientales de la mer Caspienne, et où se rendaient les marchands de la Tauroïde et de la Grèce, pour effectuer des échanges avec les populations nomades du voisinage.... Ce qui prouve combien ces factoreries avaient peu de consistance, c'est l'impossibilité où l'on a été jusqu'à ce jour de découvrir sur les lieux le moindre vestige, la moindre trace de leur existence. Malgré les recherches les plus étendues, tant à Azof que sur la rive droite du Don, on n'a pas encore réussi à découvrir le véritable emplacement de *Tanaïs*.

chyle écrivait son *Prométhée enchaîné*, composition profondément empreinte de l'esprit des chants antiques, mais qui pour la première fois rattachait le nom du Caucase à ce mythe religieux auquel les anciens poètes n'avaient pas assigné de théâtre. C'est alors aussi que la vieille tradition des Argonautes, autrefois chantée par le Thrace Orphée, rentre dans le domaine de la poésie nationale ; que les noms de Jason et de Médée sont écrits dans les strophes de Pindare ; que l'œuvre même d'Orphée, recueillie peut-être alors pour la première fois de la bouche des rhapsodes, est publiée sous une forme régulière par le poète Onomacrite, mais privée du cachet de sa rudesse primitive, polie, remaniée par une main tristement officieuse, et remplie d'interpolations empruntées aux notions récentes répandues par les Milésiens.

Ces notions elles-mêmes sont d'ailleurs arrivées jusqu'à nous, au moins en partie, dans leur forme probablement originale ; c'est le Périple de Scylax de Karyanda, document précieux de la fin du vi^e siècle avant J.-C., qui nous les a conservées⁽¹⁾.

Nous allons en transcrire la portion, malheureu-

(1) Il y a dans le Périple de Scylax, comme dans tous les anciens documents de cette nature, des portions interpolées d'époques beaucoup plus récentes ; mais la partie qui se rapporte aux côtes septentrionales et orientales de l'Euxin ne porte aucune trace d'additions postérieures à la rédaction primitive. On peut voir à ce sujet notre *Histoire géographique de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 275.

sement trop courte, qui se rapporte à la région Caucasiennne.

Uniquement composé sur les notions rapportées par les navigateurs, le Périple suit la côte pas à pas en nommant les ports qui s'y présentent, les villes qui s'y sont élevées, les rivières qui y débouchent, et les peuples ou les tribus qui s'y succèdent. Ces premiers essais de description géographique ressemblent exactement à nos vieux portulans du moyen âge.

Après avoir décrit de l'ouest à l'est la côte septentrionale du Pont-Euxin, Scylax redescend au midi en longeant la côte orientale (1) :

• On dit que la mer *Méotide*, Μαῖωτις λίμνη, est grande comme la moitié du Pont-Euxin.

• Le premier peuple que le navigateur a sur sa gauche en naviguant sur la Méotide, ce sont les *Scythes*.

• La nation des *Syrmates*, Συρμάται (2), s'étend depuis la mer Extérieure, ἐκ τῆς ἑξω θαλάσσης, au-dessus de la Taurique, jusqu'à la mer Méotide; et le fleuve *Tanaïs* sépare l'Asie de l'Europe (3)... Les

(1) Scylacis Caryand. *Periplus*, ad Gron. 1697, p. 72 et suiv.

(2) Éphore, probablement d'après Scylax, écrivait aussi de cette manière le nom des Sarmates (Ephorus, ap. Steph. Byz., v. Συρμάται). Est-ce une orthographe vicieuse, ou une forme réellement ancienne? Pline connaît des *Syrmates* sur l'Oxus (*Hist. Nat.*, lib. VI, c. 18, Hard.).

(3) Comp. le passage suivant du poète alexandrin Lycophron, dans son *Alexandra*, v. 1283 et suivants : « La terre de Prométhée (l'Asie) et celle de Sarpédôn (l'Europe) que sépare la mer

plus grands fleuves de l'Europe sont le Tanaïs, l'Is-
ter et le Rhodanos (le Rhône)...

» Après le fleuve *Tanaïs* commence l'*Asie*, et le
premier peuple qu'on y trouve sur le Pont, ce sont
les *Sauromates*. Les *Gunaïkokratoumènes* (1) sont
une de leurs tribus.

• Les *Maïotes*, Μαῖοται, confinent aux *Gunaïko-*
kratoumènes.

• Après les *Maïotes*, les *Sintes*, Σιντοί. Ceux-ci
s'étendent jusqu'au delà de la mer Méotide. Les
villes helléniques que l'on trouve sur leur territoire
sont *Phanagoropolis* (2), *Képi*, Κῆποι, le *Port-*
Sindique, Σινδικῶς λιμὴν, *Patous* (3).

• Après le *Port-Sindique* viennent les *Kerkètes*,
Κερκεταί, et la ville hellénique de *Torikos*, avec un
port (4).

de Hellas (Πόντος Ἑλλης, *Hellespontus*), et les rochers Syplé-
gades (les *Cyanées*), et le *Salmydisse*, et la mer *Inhospitalière*
(Πόντος ἄσπρος), près de laquelle habitent les *Scythes*, et le *Tanaïs*
rapide, qui traverse, sans s'y mêler, les eaux de la mer *Méotide*.

(1) Qui sont gouvernés par des femmes : tel est le sens du com-
posé grec.

(2) *Phanagoria* dans les géographes postérieurs.

(3) *Bata* dans Strabon et dans les autres géographes.

(4) *Torikos* n'est plus mentionnée dans les écrivains posté-
rieurs ; mais on trouve sur la même côte, dans Ptolémée, un
cap *Torétique*. M. Dubois de Montpéroux suppose que le comptoir
de *Torikos* était situé sur la baie de Ghelindjik, de même que
Bata sur la belle et vaste baie de Sughuldjak (*Voyage aut. du*
Cauc., t. I, p. 167). La conformation des lieux, ainsi que diverses
données fournies par Strabon et les *Périples*, rendent cette double
supposition très-probable.

- Après les Kerkètes, les *Akhaï*, Ἀχαιοί.
- Après les Akhaï, les *Héniokhes*.
- Après les Héniokhes, les *Koraxes*.
- Après les Koraxes, le peuple *Koliké* (1).
- Après le Koliké, les *Melankhlènes* (2), et chez ceux-ci la rivière *Metasôris*, et la rivière *Aighipios* (3).
- Après les Mélanckhlènes, les *Ghémons*.
- Après ceux-ci, vient la nation des *Kolkhes*,

(1) Le texte porte Κορυχ; mais il n'est pas douteux qu'il faille lire Κωλική, comme l'a bien remarqué Vossius. Dans le Dictionnaire géographique d'Étienne de Byzance (au mot Κώλαι), on trouve l'article suivant : « *Kôlies*, peuple voisin du Caucase, mentionné dans l'Asie d'Hécatée. Les parties inférieures du Caucase sont appelées monts *Kôliques*. *Kôliké* est le nom de la contrée. » Ce nom a très-probablement la même signification que celui de *Kolkhes*, un peuple de la Colchide, dont nous indiquons tout à l'heure l'origine.

(2) Littéralement les *Noirs-Vétus*. Ce n'est pas un nom propre, c'est un composé purement grec. Hérodote connaît aussi des Mélanckhlènes (IV, 20), mais très-loin vers le Nord, dans l'intérieur de la Scythie.

(3) Nous lisons Ἀιγύππιος au lieu d'Ἀιγύπτιος; tous les géographes postérieurs et tous les Périples ont en effet connu dans cette région un fleuve ἵππος, *Hippus*, le Cheval. *Aig-Hippios*, l'Eau du Cheval, on pritôt l'Eau Cheval, par allusion à la rapidité des courants alpins, est un composé tout à fait dans le génie des langues iraniennes, où le mot *asp*, cheval, est en effet si fréquent dans la composition des noms de rivières; et il est d'autant plus presumable que le mot grec n'est que la traduction d'un nom local ayant la même signification, que le nom de *Tskéni-Tsqali*, que porte aujourd'hui chez les Mingréliens le principal affluent de la droite du Phasé, et qui est très-probablement l'*Hippus* des anciens, signifie aussi précisément l'Eau-Cheval.

Κολχοί et la ville de *Dioskourias*, et la ville hellénique de *Tuènos*, et la rivière *Tuènos*, et la rivière *Kherabios*, la rivière *Khorsos*, la rivière *Arios*, le fleuve *Phasis*, et la ville hellénique de *Phasis*. Il faut remonter ce fleuve l'espace de cxxx stades pour arriver à la grande cité barbare de *Kutaï*, patrie de Médée (1). On trouve dans cette contrée les rivières *Rhis*, *Isis* et *Apsaros*.

• Après les Kolkhes viennent les *Buzères*, et la rivière *Daraanón*, et la rivière *Arión*.

• Après les Buzères, les *Ekekheïrs*, le fleuve *Pordanis* (ou *Prutanis*), le fleuve *Arkhabis*, *Limnèpolis*, et la ville hellénique d'*Odeïnios*.

• Après les Ekekheïrs, le peuple des *Bekheïres*, et le port *Bekheïrique*, et la ville hellénique de *Bekheïrias*.

• Après les Bekheïres, le peuple des *Makroképhales* (2) et le port *Psórón*, et la ville hellénique de *Trapezús*.... »

(1) Nous lisons avec Vossius *Kutaï*, au lieu de *Mald*, nom parfaitement inconnu que porte le texte. Toute l'antiquité a cité Kutaï comme la patrie de Médée. Dans le poème Orphique, la Colchide est appelée Terre de Kntéïs.

(2) Encore un mot de composition grecque. Ce sont les gens à tête longue. Cette désignation fait songer aux Abazes, dont le visage rétréci et la tête latéralement comprimée présentent, au rapport de Klaproth, un type d'une individualité frappante au milieu des populations voisines. Les Abazes parlent un dialecte qui a emprunté beaucoup de mots au tcherkesse, mais qui néanmoins en diffère assez pour qu'on hésite à le rapporter à la même souche. Klaproth, *Tableau du Caucase*, p. 8, Paris, 1827, in-8; et du même, *Voyage au Caucase*, trad. fr., t. II, p. 417.

Nous bornerons nos remarques sur ce texte à quelques points particulièrement intéressants, ou qui, jusqu'à présent, sont restés mal éclaircis.

Et d'abord il est manifeste, d'après la dimension prodigieusement exagérée que les documents milésiens donnaient à la Méotide, qu'à l'époque où Scylax rédigeait son Périple on avait seulement rangé les côtes orientales de cette mer; on croyait qu'elle se prolongeait vers le Nord beaucoup plus loin qu'elle ne s'étend en effet. On sent ici l'influence des idées primitives sur la disposition des mers dans ces régions hyperborées, idées qui ressortent implicitement de la géographie fictive des traditions argonautiques, et qui se sont perpétuées dans toute l'antiquité, puisqu'on les trouve jusque dans des auteurs des premiers siècles de notre ère(1). Comme on croyait que la Méotide communiquait avec l'Océan du Nord, on était naturellement porté à en exagérer l'étendue dans cette direction.

Un examen attentif des noms de peuples cités sur la côte orientale du Pont en fait reconnaître d'une manière non douteuse l'origine indigène, quoique les anciens, déplorables étymologistes, donnassent à plusieurs de ces noms une dérivation hellénique.

(1) Voy. Pline, lib. II, c. 67; et Maxim. Tyr. *Dissertat* xxiii, § 3. Posidonius, qui accompagna Pompée dans son expédition du Caucase et qui en écrivit la relation, y disait, après avoir indiqué la largeur de l'isthme compris entre l'Euxin et la Caspienne: « Je pense que l'autre isthme, celui qui sépare le Palus Mæotis de l'Océan, ne doit pas avoir plus d'étendue. » Strab., lib. XI, p. 491.

Ainsi, les *Akhaï*, tribu contiguë aux Kerkètes, et dont on faisait une colonie akhéenne d'Orkhomène, à peu près contemporaine de la ruine de Troie (1), les *Akhaï* trouvent indubitablement leur synonymie dans la tribu abaze de *Chakhé* ou *Sakhi*. Le rapport des positions confirme le rapport des noms. La vallée maritime de Chakhé forme encore aujourd'hui au sud la limite des Tcherkhesses, de même que les *Akhaï* étaient, dans la même direction, limitrophes des Kerkètes. Nous serons ramenés plus d'une fois à cette chaîne de synonymies, qui prouve que, depuis 2400 ans et plus, les principales tribus du Caucase occidental n'ont changé ni de nom ni d'habitations.

Il faut cependant excepter de cette fixité d'habitation géographique un des peuples qu'y mentionne Scylax : ce sont les *Héniokhes*.

La place que leur assigne le Périple immédiatement après les *Akhaï* et avant les trois ou quatre tribus qui précèdent le bassin du Hippios (le Tskéni-Tsqali) et la Colchide, semble les confiner assez loin vers le nord-ouest de la Mingrélie actuelle, dans les vallées maintenant occupées par les Azras, entre Gagra et Soukoum-Kaléh. Ils occupaient encore les mêmes vallées au temps des guerres de Mithridate, c'est-à-dire dans le 1^{er} siècle avant l'ère chrétienne, comme on le voit par les auteurs que cite Strabon (2) ; mais il paraît que, peu après cette

(1) Strab., lib. IX, p. 416.

(2) *Geograph.*, lib. XI, p. 496 sq., add. 495 D.

époque, poussés par une cause que nous ignorons, une partie de leurs tribus se rapprocha de la Colchide, qu'ils se répandirent dans les montagnes des Souanes et des Moskhes, et qu'ils descendirent même au S.-O. jusque vers Trébizonde : c'est ce que l'on peut conclure de plusieurs passages de Pline, qui eut évidemment sur cette région, que venaient de parcourir les armes romaines, des renseignements beaucoup plus récents et plus circonstanciés que ceux de Strabon (1). On voit au reste, tant par Pline lui-même que par Arrien et par Ptolémée (2), que le fond de la population hénioкке n'avait pas abandonné les environs de Dioskourias et les bords de la Kodor; c'est seulement plus tard que leur nom disparaît de ces contrées, soit qu'ils en aient été définitivement expulsés par les populations environnantes, soit qu'ils aient été seulement subjugués et absorbés par les tribus souanes, soit enfin, ce que nous avons lieu de croire plus probable, que leur nom se soit fondu dans celui des Lazes. Ni Procope, ni les auteurs byzantins n'en font plus mention.

Ce que nous avons dit des Akhaï, que les Grecs regardaient comme une de leurs anciennes colonies,

(1) Plin., lib. VI, c. 14, c. 10 et c. 4. Il est cependant important de remarquer que le poëme Orphique connaît les Héniockhes vers le haut Araxe et les confins méridionaux de la Colchide (ci-dessus, p. 146), ce qui semblerait indiquer un très-ancien établissement antérieur à celui de la côte abaze.

(2) *Id.*, lib. VI, c. 12; Arrian. *Periplus Pont. Eux.* p. 55, ed. Hoffm., 1812; Ptolem., lib. V, c. 9.

peut d'ailleurs s'appliquer aux *Héniokhes* : malgré des traditions erronées ou tout au moins mal interprétées (1), leur indigénéité est indubitable. Leur nom même n'a pas péri chez les tribus montagnardes du Caucase, car les Tcherkesses appellent encore aujourd'hui les Lesghi *Hhannodtché* (2), ce qui montre à quelle branche des populations caucasiennes les Héniokhes se rattachaient. D'autres indices parfaitement concordants confirment pleinement cette parenté lesghi des anciens Héniokhes. A toutes les époques de l'histoire, les Lesghi du Caucase oriental ont poussé leurs incursions, en remontant la vallée du Kouïr, jusqu'aux provinces voisines du fond du Pont-Euxin (3); et ce qui indique encore qu'ils y avaient laissé des détachements de leurs tribus, c'est qu'ils avaient donné leur nom aux montagnes qui séparent l'Iméréth du Karthli, et même à une portion du territoire Iméréthien (4). Or, ces montagnes de *Lekhi* de la géographie géor-

(1) Entre autres écrivains dans lesquels cette tradition de l'origine hellénique des Héniokhes est consignée, nous noterons Strabon, lib. XI, p. 495, et Pline, lib. VI, c. 5.

(2) J. Klaproth, *Voyage au Caucase*, t. II de la trad. fr., p. 292; et *Asia Polyglotta*, p. 125.

(3) Pour les temps anciens, voyez la Chronique Géorgienne de Vakhthang, publiée par Klaproth; pour les temps plus récents, la Chronique moderne traduite et publiée par M. Brosset jeune; et Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*, t. II, p. 338.

(4) Brosset, *Chronique Géorgienne*, p. 134. Comp. la carte de l'Iméréthi dans la Description de la Géorgie du prince Wakhoucht.

gienne, qui encaissent au couchant la vallée supérieure du Kouïr, Pline les connaît sous le nom de montagnes des Héniockhes, *Heniochorum montes* (1). Lycophron, ce poète érudit de l'École d'Alexandrie, donne à la Colchide le nom de *Lighystique*, Λυγυστική, qui ne peut signifier autre chose que terre des *Lighyes*. Cette forme de Lighyes pour Lesghi se retrouve aussi très-probablement dans Hérodote, comme nous le verrons plus loin.

Les anciens ont représenté ce peuple sous les couleurs les plus défavorables. On le désignait non-seulement comme adonné à tous les genres de brigandages et de violences, mais aussi comme poussant la férocité des mœurs jusqu'à l'anthropophagie (2). La même imputation a été autrefois dirigée par les peuples du Plateau Caucasiens contre toutes les tribus de la montagne.

Nous avons déjà fait remarquer que Pline, dans son énumération des tribus bactriennes, met des Héniockhes sur le haut Oxus (3). Toujours, dans l'étude des pays qui s'étendent à l'ouest de la Caspienne et qui touchent au Pont-Euxin, nos regards sont ramenés vers ces contrées intérieures de l'Asie où tous les peuples de l'Occident semblent retrouver leur berceau.

(1) Lib. VI, c. 10.

(2) Voyez un passage d'Aristote, *Politique*, livre VIII, ch. 3, t. II, p. 137 de la traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire. 1837.

(3) Lib. VI, c. 18, Hard.

L'identité originaire des Héniokhés et des Lesghi, qui ont leur siège principal dans les montagnes orientales de l'Isthme au voisinage de la mer Caspienne, nous explique aussi la présence d'une tribu de *Ghélons* sur les confins septentrionaux de la Colchide. On sait que les *Ghèles* ont habité de toute antiquité, au sud de l'embouchure du Koûr qui les sépare du pays des Lesghi, la province montagnieuse qui a pris d'eux le nom de Ghilan; et il paraît que les deux peuples se sont souvent réunis dans leurs courses déprédatrices. Les auteurs qui écrivirent, comme témoins oculaires, l'histoire des guerres du grand Pompée dans le Caucase, mentionnaient ensemble les *Ghèles* et les *Lèghes* (le nom géorgien des Lesghi est *Lekhi*) et les qualifiaient l'un et l'autre de peuples *Scythes* (1). Il paraît que non-seulement des détachements de ce peuple ghèle s'étaient fixés avec les Héniokhés-Lesghi dans les montagnes voisines de l'Iméréthi, mais qu'ils avaient aussi poussé beaucoup plus loin dans le nord-ouest jusque sur les bords orientaux de la Méotide, où des *Ghélons* sont nommés par le poëme Orphique, — ou plutôt, très-probablement, par l'éditeur Onomacrite; — et que même ils s'étaient avancés jusque sur les bords septentrionaux du Pont-Euxin où ils se trouvèrent en rapports suivis et très intimes avec les colonies helléniques, au point d'adopter en partie l'usage de la langue

(1) Théophanès, dans Strabon, lib. XI, p. 503, Casaul

grecque, et de servir d'intermédiaires aux Grecs de la côte dans leurs relations de commerce avec les peuples nomades de l'intérieur de la Scythie. Tel est du moins ce que l'on peut inférer des rapports assez confus recueillis par Hérodote parmi les habitants d'Olbia (1). Remarquons en passant que le nom des *Scythes* se montre pour la première fois dans Scylax et dans les écrivains grecs de la même époque ; soit que l'apparition, à l'ouest du Volga, des hordes asiatiques qui apportèrent ce nom avec elles (2) date à peu près de cette époque, soit que les Hellènes n'aient été à même de les connaître qu'après leurs propres établissements dans les parages Méotiques.

Il est un autre nom fameux dans l'histoire du Caucase, qui a fort embarrassé les savants : c'est celui des *Colches*, — ou plus correctement des *Kolkhes*, pour conserver dans la transcription française la prononciation des Grecs et des latins. Aucun n'a su en expliquer l'origine. Cette origine est pourtant assez claire ; il ne fallait pour la découvrir que jeter les yeux sur les vocabulaires des idiomes du Caucase rapportés par les voyageurs. On voit par ceux que Güldenstädt a recueillis, que dans le dialecte karthli *khalkhi* désigne un peuple, une tribu, *gens* ; et le même mot se reconnaît, malgré une légère altération, dans le *kodchi* (pour *kolchi*) du mingrélien, qui signifie *homme*. On le retrouve d'ail-

(1) Hérodote, lib. IV, c. 108 et 109

(2) Nous examinerons ailleurs l'origine et la signification de cette appellation fameuse.

leurs dans plusieurs autres dialectes caucasiens : dans le touchi , dialecte mitzidjéghi , *khalkhea* , peuple ; dans l'andi , dialecte lesghi , *tkhalki* , ou *khalk* ; chez les Alvans , *khalek* . Selon la remarque de Klaproth , c'est le *khalkh* des Persans et des Arabes ; et nous pouvons ajouter que l'hébreu a le même mot sous la forme un peu adoucie de *gahal* , assemblée , réunion nombreuse , de même que le grec ancien avait le mot *okhlos* , ὄχλος , avec la signification de foule , de peuple , et que dans l'allemand moderne le mot *folk* (qui s'écrit *volk*) garde encore la même acception , qui se retrouve aussi dans le *vulgus* des Latins . La plupart des noms de nations ou de tribus n'ont eu , comme celui-ci , d'autre signification originaire que celle d'*hommes* ou de *peuple* .

Au surplus , la même appellation de *kalkhi* ou *kolkhi* se retrouvait dans d'autres ethniques du Caucase occidental . Nous avons déjà mentionné le peuple *Koliké* nommé par Scylax lui-même ; Ptolémée a aussi connu dans la même région des *Souanokalkhi* , nom composé qui ne signifie autre chose que le *peuple Souane* , et que la plupart des éditeurs ont changé à tort en *Souano-kolkhi* (1) .

Un autre grec d'Asie , contemporain de Scylax , avait , comme celui-ci , écrit une Description du monde alors connu des Hellènes : c'est Hécatee l'Ancien (2) ; malheureusement le temps n'a pas res-

(1) Voyez le Ptolémée de Wilberg , lib. V , c. 8 , p. 349 , aux variantes .

(2) On peut voir la notice que nous avons donnée sur Hécatee

pecté cet ouvrage, dont il ne nous reste guère que les fragments que nous en a conservés Étienne de Byzance dans son Dictionnaire géographique (1). Malgré l'insuffisance de ces maigres extraits, ils nous permettent cependant encore de juger que le Périple original donnait sur notre région du Caucase plus de détails que celui de Scylax, et qu'il se tenait moins exclusivement attaché aux régions littorales. Hécatee était de Milet même, et conséquemment à la source immédiate des renseignements les plus circonstanciés que possédassent alors les Grecs sur les contrées voisines du Pont-Euxin, qui était devenu en quelque sorte une mer Milésienne. Les fragments d'Hécatee nous fournissent le nom de plusieurs peuples de l'Isthme que Scylax ne mentionne pas, et qui figurent dans la suite de l'histoire. Tels sont les *Dandariens* de la Méotide, dans lesquels on a cru voir un des chaînons intermédiaires des vieilles migrations hindo-thraciques; tels sont aussi les *Ixibates* du Bosphore, nom probablement altéré sous lequel se cache sans nul doute celui des *Iazamates*; et les *Iamaï*, autre peuple voisin tout à fait inconnu d'ailleurs s'il ne se retrouve pas dans les *Iamaxates* de Ptolémée (2). Hécatee nommait en-

tée et ses ouvrages, dans notre *Histoire Géographique de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 274.

(1) Ces fragments ont été réunis par MM. Muller dans leur édition des *Fragmenta Historicorum Græcorum*. Paris, 1841, in-8°, Didot; p. 1 à 31 du vol.

(2) *Geograph.*, lib V, c. 9. Au lieu de Iamaxates, beaucoup

suite, en descendant vers le sud, les *Koraxi*, nom qui n'est peut-être, malgré l'irrégularité grammaticale de la dérivation, qu'une épithète (les Corbeaux) appliquée par les navigateurs grecs à quelque tribu perchée sur les rochers qui dominent la côte; puis, plus avant dans l'intérieur, les *Moskhi* et les *Matiëni*. Les Moskhes, que nous savons être une des principales et des plus anciennes divisions de la nation géorgienne (1), Hécatee les appelle un peuple kolkhe (2), ce qui fournit une nouvelle preuve que ce terme de *kolkhes* n'était parmi les indigènes qu'une simple appellation générique, dont les Grecs, étrangers à la langue du pays, firent un nom spécial en l'appliquant particulièrement au premier peuple du littoral avec lequel ils se trouvèrent en relation; quant aux *Matiènes*, c'était sans aucun doute une tribu *mède* qui avait gardé, parmi les populations karthlosiennes auxquelles elle confinait, son appellation nationale, *Mdta* ou *Madaï* (3). Dans Hécatee,

de manuscrits de Ptolémée donnent Iaxamates, ce qui ferait rentrer ce nom dans le précédent. Mais la mention distincte qu'en faisait Hécatee semblerait indiquer qu'il faut conserver les deux leçons.

(1) Voy. nos *Recherches sur les Populations Primitives du Caucase*, p. 49.

(2) Μόσχοι Κόλχων ἔθνος. Il est presumable que les navigateurs grecs avaient entendu mentionner le nom de *kalkhi Metské*, le peuple Moskh, de même que de *kalkhi Souani*, le peuple Souane, se forma l'ethnique *Souanikolkhi* que l'on trouve dans Ptolémée.

(3) Nous savons déjà par plusieurs exemples que la finale *en* dans les noms de tribus ou de peuples Hindo-Médiques, n'est en général (comme aujourd'hui encore en allemand) que le

de même que dans Scylax et dans le poème Orphique, les *Bekhires*, les *Buzères* (1), les *Makronès*, les *Marès* (2), les *Mossunèkes* et les *Tibars*, se succèdent en une chaîne continue le long de la côte Pontique, depuis les confins de la Colchide jusqu'en deçà de Trébizonde, c'est-à-dire dans tout le district littoral qui a été désigné plus tard comme formant le territoire des peuples *Lazes*. Dans l'intérieur même de l'Isthme Caucasienn, Hécátée mentionnait des *Khalybes* « habitant avec les Arméniens du côté du sud (3) » ; et plus loin encore vers l'orient, il avait entendu prononcer le nom des *Moukoi*, voisins de l'Araxe inférieur, qui traverse en effet le pays de *Movakan* ou *Moughan* avant d'aller porter ses eaux à la mer Caspienne. Il savait que la *Médie* se prolongeait jusqu'aux abords des *Pyles Caspiennes* (4), notion conforme à ce que l'histoire locale nous apprend d'ailleurs de l'ancienne extension des *Mèdes-Iraniens* dans le Caucase oriental ; et il désignait clairement la mer

signe explétif du pluriel. C'est ainsi que de l'ethnique *Tibar* on fit *Tibarènes*, les *Tibars*. Une autre tribu mède, les *Kharimatav*, était mentionnée au voisinage des *Moskhes*, et conséquemment des *Matiènes*, dont elle n'était peut-être qu'une fraction, par un historien plus ancien encore qu'Hécátée, Hellanicus de Lesbos (Steph. Byzant. au mot *χαριμάται*).

(1) Le texte d'Hécátée porte fautivement *Dizères*.

(2) Les *Maours* du poème Orphique. On les retrouve sous le même nom de *Marès* dans Hérodote. Voyez une note à ce sujet dans notre *Histoire de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 218.

(3) Steph. Byz., au mot *χάλυβες*, ou fr. 195 de l'édit. Muller.

(4) Steph. Byz., v. *Μηδία*, ou fragm. 171 de l'édit. Müller.

Caspienne sous le nom de *mer d'Hyrkanie* (1). Cette mention de la Caspienne est la première que nous fournisse l'antiquité. Depuis que les Grecs d'Asie étaient tombés, vers le milieu du vi^e siècle (547 avant J. C.), sous le joug du grand Cyrus qui venait de réunir dans ses mains l'empire de l'Asie, leurs connaissances sur les contrées orientales s'étaient tout à coup prodigieusement accrues (2).

III.

LE CAUCASE D'HÉRODOTE.

DIGRESSION SUR LA COLONIE ÉGYPTIENNE DE LA COLCHIDE,
SUR LES SINDI ET SUR LES SIGUNES.

V^e siècle avant notre ère.

C'est dans l'Histoire Universelle d'Hérodote, écrite un demi-siècle environ après l'époque de Scylax et d'Hécatee, que nous retrouvons, probablement dans toute leur extension, les connaissances géographiques des Grecs au cinquième siècle avant notre ère (3). Pour les contrées situées à l'est du Pont-Euxin et de l'Euphrate, les notions recueillies par Hérodote sont évidemment, sauf le littoral du Pont,

(1) Fragm. 172 dans Muller.

(2) Voyez notre *Histoire Géographique de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 273.

(3) Voyez notre *Histoire Géographique de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 289.

d'origine persane. C'est par les documents persans, quelle qu'en fût d'ailleurs la nature, que l'historien avait en sur la mer *Caspienne*, qu'il connaît sous ce nom de forme purement iranienne, des renseignements dont l'exactitude générale, au moins quant aux dimensions et au gisement, est très-supérieure à tous ceux que les géographes postérieurs, grecs, latins et orientaux, puisèrent à d'autres sources (1). Au reste, ses notions sur la géographie proprement dite de l'Isthme Caspien et même du Plateau d'Arménie, ne sont pas à beaucoup près aussi abondantes ni aussi précises que celles qu'il avait eues sur d'autres parties plus éloignées de l'empire des Perses. Pas plus que les géographes antérieurs, il ne nomme le Koûr, ce fleuve principal de l'Isthme; d'où l'on peut conclure que les armes persanes n'avaient jamais franchi l'Araxe, et que les peuples de l'Iran n'avaient nulle idée de la géographie des pays Géorgiens. Hérodote a quelques indications du cours de l'*Araxe*, dont le nom seul avait été jusque-là vaguement connu des Hellènes; il sait que cette grande rivière se dirige vers le soleil levant et qu'elle va déboucher dans la mer Caspienne par un bras principal, après s'être partagée en plus de quarante dérivations secondaires, dont les eaux se perdent dans des marais et des lagunes (2). Ces notions sont exactes; seulement les Géorgiens et les Arméniens regardent l'Araxe comme un affluent du Koûr, et

(1) Hérodote, lib. I, c. 102 et 103.

(2) *Id.*, lib. IV, c. 40, et I, 202.

c'est ce dernier fleuve qui garde son nom jusqu'à la mer.

Le nom d'*Arménie* a, dans Hérodote, une très-grande extension. Il sait qu'à l'ouest cette contrée s'avance jusqu'à l'Euphrate, qui la sépare de la Cilicie (1), et que le Halys descend du mont *Armenios*, c'est-à-dire des montagnes des Arméniens; au sud, il y comprend non-seulement tout le nord de la Mésopotamie et le cours supérieur du Tigre, mais encore une grande partie du territoire assyrien, c'est-à-dire, autant qu'on en peut juger, le Kurdistan tout entier (2). Cette extension méridionale de l'Arménie d'Hérodote s'explique par les événements qui venaient de s'accomplir dans ces contrées. Les notions de l'historien se rapportent à la seconde moitié du sixième siècle (3), c'est-à-dire à une époque où Dikran ou Tigrane I^{er}, de la race de Haïg, allié à Cyrus le Grand contre Ajtahag, roi des Mèdes (l'Astyagès des Grecs), et plus tard contre le roi d'Assyrie Nabonid, avait contribué à renverser ces deux grandes monarchies, et obtenu du fondateur du nouvel empire persan une large part dans leurs dépouilles.

(1) Le nom de *Cilicie* paraît s'appliquer dans Hérodote à toute la Cappadoce méridionale, entre le Halys supérieur, l'Euphrate et la mer de Chypre.

(2) *Hérodote*, lib. V, c. 49 et 52. Cp. I, 72.

(3) Les détails géographiques qu'Hérodote rapporte sur les contrées comprises entre l'Euphrate et la Perse sont mis dans la bouche d'Aristagoras, sollicitant les Lacédémoniens à une expédition contre Cyrus; or, ces démarches politiques d'Aristagoras se rapportent à l'an 563.

Aussi les historiens arméniens remarquent-ils que Tigrane releva la splendeur et la puissance de l'Arménie, opprimée depuis des siècles sous la verge des rois assyriens et des Mèdes; qu'il recula au loin les limites de ses États, et qu'il rendit pour la première fois célèbre chez les étrangers le nom des Arméniens (1).

Telle est d'ailleurs l'exiguïté des notions d'Hérodote sur cette vaste région Arménienne, que de toutes les cités riches et populeuses dont elle était remplie depuis les premiers temps de son histoire, il n'en nomme pas une seule. Si le nom de quelques-unes des tribus qui l'habitent est arrivé jusqu'à lui, c'est seulement par les recensements très-sommaires que Darius avait sans doute fait exécuter dans toute l'étendue de l'empire pour le distribuer en satrapies (2), ou par le catalogue des troupes de l'armée de Xercès. Dans plusieurs endroits de son Histoire, il étend évidemment le nom de *Médie* à toute l'Arménie méridionale, au sud de l'Araxe (3); mais ha-

(1) Voyez Saint-Martin, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 284.

(2) Hérodote., III, 89.

(3) Notamment au livre I^{er}, ch. 110 et suivant, où il parle « du pays Médique qui touche aux Saspis ». Le territoire des Saspis répondant indubitablement au bassin du Tchoukh, comme nous le verrons tout à l'heure, ce pays médique ne peut être que l'Arménie même (qui venait d'être pendant plus d'un siècle une province de l'empire Mède), à partir du N.-O. du lac de Van. Hérodote est encore plus explicite au ch. 104 du même livre, quand il dit: « Il y a peu de distance de la Colchide à la Médie. Il n'existe dans l'intervalle qui les sépare que le peuple des

bituellement il emploie dans le même sens les noms de *Matiène* et de *Matièniens*, sans se douter que sous cette forme tout à fait orientale, il ne fait que reproduire le nom de la Médie et celui des Mèdes. Cette identité ne saurait être un moment douteuse, quand on lit avec quelque attention et qu'on rapproche les différents passages où se trouve le nom des *Matiènes* (1). La longue domination des Mèdes sur l'Arménie depuis Déjocès rend, au surplus, parfaitement raison de cette extension du nom de la Médie aux provinces conquises; c'est par la même cause que les Syro-Cappadociens du nord du Halys, annexés durant la même période à la monarchie Mède, étaient communément désignés aussi sous le nom de *Matiènes*, c'est à-dire de Mèdes (*Madaïén*) par les Phrygiens et les Lydiens (2). Cette explication toute naturelle d'une appellation géographique qui a fort

Saspires, et dès qu'on a traversé leur pays on se trouve sur le territoire Mède, ἐν τῇ Μηδοσίᾳ. Comp. lib. IV, c. 37 et 40. L'historien désigne sous le nom de *Montagnes des Matiènes* l'ensemble des hauteurs abruptes et boisées qui enveloppent les cnves volcaniques au fond desquelles se sont formés les vastes lacs d'Ourmiah et de Van, et qui se prolongent jusqu'aux sources de l'Araxe et de l'Euphrate, c'est à-dire tout le système des montagnes du Plateau Arménien au sud de l'Araxe, lib. I, c. 189 et 202. Il va sans dire que les détails de conformation et de direction sont absolument inconnus à Hérodote; mais la conséquence que nous indiquons ressort de toute nécessité des deux passages allégués.

(1) Notamment au livre I^{er}, ch. 110-111; au livre IV, c. 37 et 40; au livre III, c. 94; mais surtout au livre V, ch. 49 et 52, où le nom de *Matiène* désigne évidemment la Médie elle-même, ou le corps de la nation Mède, entre la Perse et l'Arménie.

(2) Hérodote. lib. I, c. 72.

embarrassé les commentateurs, lève, ce nous semble, toutes les difficultés. Il ne s'agit pas ici d'un peuple particulier, mais d'une simple dénomination politique née de la conquête

Il faut pourtant reconnaître qu'à côté de cette acception générale du nom de *Matiènes* pour désigner soit la nation même des Mèdes, soit les peuples annexés à leur empire depuis l'Aderbaïdjân jusqu'au Halys inférieur, le même nom se trouve quelquefois dans les anciens auteurs avec une acception spéciale et beaucoup plus restreinte pour désigner une tribu qui paraît avoir habité dans la région nord-ouest de l'Arménie, aux confins des Moskhes et de la Colchide. C'est dans ce sens que nous l'avons vu dans Hécatee; c'est dans le même sens aussi qu'il figure dans l'énumération des satrapies persanes transcrite par Hérodote, et dans son dénombrement des troupes de Xercès (1). On serait tenté de penser qu'il s'agit ici de la colonie mède que l'on sait avoir été transplantée par Dikran I^{er}, probablement vers l'an 536, dans un canton des rives méridionales de l'Araxe (2). Quant aux *Lighyes*, Αἰγυες, nommés par l'historien dans l'énumération des troupes de Xercès, concurremment avec les *Matiènes* (3), ce sont très-probablement les *Lekhi* ou *Lesghi* du Caucase oriental.

« La dix huitième satrapie (de la monarchie Persane), dit Hérodote, comprend les *Matiéniens*, les *Saspies* et les *Alarodiens*. »

(1) Id., lib. III, c. 91, et VII, 72.

(2) Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. 1, p. 285.

(3) Lib VII, c. 72.

Ces Matiëniens sont ceux dont il vient d'être question comme formant une tribu particulière. Quant aux Saspîres, nous avons montré ailleurs (1) qu'Hérodote n'avait pu désigner sous ce nom que les habitants du bassin du Tchorokh, pays qui dans tous les temps a été connu des géographes arméniens et des chroniqueurs géorgiens sous le nom de *Sber*, que les écrivains de la période gréco-romaine mentionnent sous ceux d'*Hispîratis*, *Hespérîtès* ou *Suspérîtès*, et qui porte encore aujourd'hui parmi les Turks le nom d'*Ispir*.

Lors même qu'une foule de circonstances et d'indices, et le caractère propre des documents géographiques qu'Hérodote nous a transmis sur les contrées orientales, n'en attesteraient pas l'origine persane, cette origine nous serait révélée par leur parfaite concordance avec les inscriptions cunéiformes de Persépolis et d'Elvand, récemment déchiffrées. Une de ces inscriptions, qui contient l'énumération des provinces et des peuples soumis au sceptre de Darius, fils d'Hystaspès, met à côté des Cappadociens, *Ktpdhuk* (2), un nom qui est écrit *Çprd*, et que les règles de prononciation suggérées par l'analogie font articuler *Çaparda*, ou *Çparda*. La place que ce nom occupe dans l'inscription conduirait déjà à y soupçonner les *Suspîres* d'Hérodote et le pays de *Sber*

(1) Voyez nos *Recherches sur les Populations primitives du Caucase*, p. 62.

(2) On sait que dans les langues de l'Asie Occidentale les voyelles ne s'écrivent pas.

des Karthlosiens, lors même que d'autres indications encore plus directes ne viendraient pas appuyer ce rapprochement. Nous sommes étonné qu'il n'ait pas frappé M. Eugène Burnouf, dont les admirables travaux ont jeté tant de lumières dans l'étude presque divinatoire de ces inscriptions(1). Il n'a pas échappé à son savant émule, M. Christian Lassen (2); et quoiqu'on lui en ait contesté la justesse (3), nous le regardons comme indubitable. Un passage de l'Écriture nous en fournit une preuve qui nous paraît décisive. Le prophète Abdias, qui écrivit immédiatement après le retour de la captivité de Babylone, c'est-à-dire vers l'an 536, un livre contre les Iduméens, nomme *Saparad* le lieu où les prisonniers israélites avaient été relégués par le roi d'Assyrie (4):

(1) *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près d'Hamadun....*, par M. E. Burnouf. Paris, I R. 1836, in-4°, p. 146. Nous n'attachons pas plus d'importance que l'illustre académicien lui-même à son rapprochement entre le *Çprd* de l'inscription et la dénomination des *Sporades*.

(2) *Die Altpersischen Keilinschriften von Persepolis*, etc., von Dr Chr. Lassen. Bonn, 1836, in-8°.

(3) E. Jacquet, dans le *Nouveau Journal Asiatique*, t. VI de la 3^e série, 1838, p. 400. Tout récemment encore, un savant suédois, M. Westergaard, qui s'est particulièrement attaché dans ses voyages en Orient à recueillir les inscriptions antiques de l'Iran, et qui vient d'en faire l'objet d'un travail étendu, a laissé sans explication, seul entre tous les noms géographiques de l'inscription, celui de *Çparda*. (*On the Deciphering of the second Achaemenian or Median species of Arrowheaded Writing*; by N. L. Westergaard. Dans les *Mémoires de la Société Royale des Antiquaires du Nord* pour 1844, p. 302 et 407).

(4) Abdias, 20. La Vulgate de saint Jérôme, et d'après elle les

dans l'hébreu, les éléments vocaux de ce nom, *spr d*, sont identiques, lettre pour lettre, avec ceux du *çpr d* de l'inscription de Darius. Ce rapport est déjà fort remarquable, comme l'a bien reconnu M. Eugène Burnouf (1); il le devient plus encore, quand on rapproche de ce verset du prophète un passage de l'historien Abydène, que nous a conservé Eusèbe (2), et par lequel nous voyons que le roi Nabuchodonosor fit transporter *près de la partie droite du Pont-Euxin* (3), c'est-à-dire sur la côte du sud, les captifs ramenés des contrées conquises. L'emplacement indiqué est bien celui du territoire de *Sber*, et la convenance géographique confirme de la manière la plus heureuse le parfait rapport des noms; fournissant ainsi du même coup la solution d'une double difficulté que présentaient la géographie des

versions modernes de l'Écriture, ont traduit l'hébreu *בספר*, *bspr d* (où la première lettre n'est que la préposition inséparable signifiant *dans*), par *le Bosphore*, traduction étrange uniquement fondée sur un rapport de lettres; encore ce rapport est-il incomplet, puisque le *d* final ne s'y retrouve pas. L'expression hébraïque signifie littéralement *dans Sapard*.

(1) Mémoire cité, p. 147. Comp. Jacquet, *l. c*

(2) *Prepar. Evang.*, lib IX, c 41, et *Chronic.*, lib. I, c. 10, p. 27 de l'édition latine donnée par le P. Zabrab sur l'ancienne version arménienne, Mediol 1818, in 4°. Abydène était Égyptien de nation selon toute apparence; on croit qu'il vécut sous les premiers rois Ptolémées d'Égypte. Il avait écrit, principalement d'après Béroze, une histoire de Khaldée et d'Assyrie dont il ne nous reste guère que les fragments conservés par Eusèbe.

(3) Cette expression « la droite du Pont, pour la côte sud, se rencontre dans bien d'autres auteurs. Voy. Procope, *Guerre des Goths*, IV, 5, t. II, p. 481, ligne 15 de l'édition de Bonn; etc.

inscriptions irâniennes et la géographie biblique. Ajoutons, enfin, que les données hébraïques sont ici confirmées de la manière la plus positive par les traditions historiques de l'Arménie. Les historiens arméniens s'accordent, en effet, à donner une origine juive à la célèbre famille des Pagratides, dont la plus ancienne résidence, cinq ou six siècles avant notre ère, fut précisément notre pays de Sber, c'est-à-dire la haute vallée du Tchorokh (1).

Dans les trois noms attribués par Hérodote à la dix-huitième satrapie, il en est un, celui des *Alarodiens*, que l'on a regardé comme offrant une difficulté non moins insoluble. Ce nom n'a été mentionné, en effet, par aucun autre écrivain, soit ancien, soit moderne, et il était resté pour les commentateurs une énigme impénétrable. Il ne nous paraît cependant pas difficile d'y reconnaître la vaste et riche province arménienne d'*Ararad*, qui comprend toute la moitié supérieure du bassin de l'Araxe (2), et qui confinait ainsi à l'ouest avec les Saspîres, au sud avec le canton des Matiëniens (3).

« Les *Moskhes*, les *Tibarènes*, les *Makrónes*, les *Mosunèkes* et les *Mâres*, forment la dix-neuvième

(1) Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 418. Comp. Constant. Porphyrogen., *De Admin. Imp.*, c. 45.

(2) On peut en voir la description dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 106 et suiv.

(3) Dans l'armée de Xercès (Herodot. lib. VII, c. 79), les Alarodiens et les Saspîres marchent sous un même chef, vêtus et armés comme les Kolkhes.

satrapie, » continue l'historien (1). Nous retrouvons ici, groupés en un même gouvernement, cette chaîne de tribus montagnardes qui bordaient la côte dans le sud-ouest de la Colchide, et qui plus tard ont été comprises sous la commune appellation de *Lazes*. Ces tribus, nous l'avons déjà dit, appartenaient en effet pour la plupart à la race géorgienne, dont les Lazes sont une ramification.

Revenu aux bords orientaux du Pont-Euxin, Hérodote se retrouve dans des contrées qui déjà depuis un siècle étaient mieux connues de ses compatriotes. Il donne la dimension de la côte, depuis le *Palus Mæotis* (c'est-à-dire depuis le Bosphore où le Palus commence) jusqu'au Phase (2); — le *Phase*, que l'on regardait quelquefois comme formant la séparation de l'Asie et de l'Europe, parce que ses eaux débouchaient au plus profond du Pont-Euxin du côté de l'Orient, bien que plus habituellement cette grande limite des deux parties du monde fût transportée à la mer Méotide et au Tanaïs (3). Le premier parmi les écrivains grecs, au moins de ceux qui sont arrivés jusqu'à nous, Hérodote a quelques notions sur le massif du *Caucase*, dont le nom, naguère encore,

(1) Lib. III, c. 94. Comp. VII, 78 et 79.

(2) Hérodote, lib. I, c. 104. Comparez, au livre IV, c. 85 et 86, les dimensions du Pont-Euxin telles que les donne Hérodote. Voyez notre *Histoire Géographique de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 291.

(3) Hérodote, lib. IV, c. 45. Procope, neuf siècles plus tard, répète exactement à ce sujet les termes d'Hérodote; *De Bello Goth.*, lib. IV, c. 6; *De Edific.*, VI, 1; etc.

n'apparaissait que dans le lointain vaporeux des fictions mythologiques. Il sait que le Caucase, entre l'Euxin et la mer Caspienne, est la plus vaste et la plus élevée des montagnes connues, et que, dans ses sombres vallées, vivent à la manière des brutes, étrangers à la fois à la honte et à la pudeur, une multitude de peuples différents qui ne se nourrissent, pour la plupart, que des fruits sauvages de leurs forêts (1). La Colchide et les populations voisines jusqu'aux montagnes reconnaissent, à l'époque où écrivait Hérodote, l'autorité du roi de Perse et lui payaient chaque année un tribut de cent jeunes garçons et de cent jeunes filles (2). L'usage de fournir aux sérails des rois de l'Asie des esclaves des deux sexes est, on le voit, d'une grande antiquité chez les peuples du Caucase occidental, on en trouve dans l'Écriture des témoignages encore plus anciens que celui de l'historien grec.

C'est Hérodote le premier qui, parlant de la Colchide, raconte une tradition que toute l'antiquité a répétée d'après lui, celle de l'origine égyptienne des Kolkhes (3). Cette tradition mérite un examen par-

(1) Herodot., lib. I, c. 203.

(2) *Id.*, III, 97. Voy. Heeren, De la Politique et du Commerce des Peuples de l'antiquité, t. II, p. 331, trad. fr.

(3) Apollonius, surnommé le Rhodien, mais qui était Égyptien de naissance, l'a surtout amplifiée avec complaisance, sans doute comme une des anciennes gloires de sa patrie. *Argonauticor.* lib. IV, v. 259 sqq. Sur ce passage du poète (ad v. 272), le scoliaste allègue l'autorité de Dicéarque et de Théopompe pour établir que l'ancienne cité royale des Kolkhes, Aia (ou Æa), avait

ticulier. Citons d'abord les paroles de l'historien ; nous rechercherons ensuite quelle interprétation il est permis de leur donner.

« Je vais, dit-il (1), parler d'un roi qui régna sur les Égyptiens, et dont le nom est Sésostris. *Les prêtres me dirent* qu'il est le premier qui soit sorti du grand golfe Arabique sur une flotte composée de vaisseaux longs, et qu'il soumit les peuples riverains de la mer Erythrée. .. Les prêtres ajoutent que revenu en Égypte, il se mit à la tête d'une armée nombreuse qu'il conduisit sur le continent, soumettant par la force des armes toutes les nations qu'il trouva sur son chemin. Dans le cours de ses conquêtes, toutes les fois qu'il avait eu à se mesurer contre des peuples valeureux et combattant avec énergie pour leur liberté, il faisait élever sur leur territoire des colonnes où étaient inscrits son nom et celui de sa patrie, et qui portaient en outre qu'il avait soumis le pays par la force. Mais quand il était entré facilement et sans combattre dans leurs villes, outre les inscriptions semblables qu'il faisait graver sur leurs colonnes, il y faisait figurer les parties sexuelles de la femme, comme emblème de leur peu de courage

« Sésostris parcourut ainsi tout le continent; puis ayant passé de l'Asie en Europe, il soumit les Scythes et les Thraces. Ce fut là, à ce que je pense, le dernier terme où atteignit l'armée égyptienne; car

été fondée par Sésostris. Mais Théopompe et Dicéarque sont des écrivains postérieurs à Hérodote.

(1) Hérodote, II, 102 et suiv.

ou voit encore sur le territoire de ces peuples les colonnes qu'elle y a érigées, et on n'en trouve plus au delà. Revenant alors sur ses pas, Sésostris reprit le chemin de l'Égypte, et il arriva aux bords du Phase. Mais je ne puis dire positivement si ce fut lui qui laissa sur ce fleuve une partie de son armée, ou si quelques-uns de ses soldats, fatigués d'aussi longues courses, se déterminèrent de leur propre mouvement à s'y fixer.

• Car il est manifeste que les Kolkhes sont des Égyptiens; et ce que je dis ici n'est pas fondé sur le rapport des autres : c'est une opinion que je me suis formée personnellement. Mais comme j'y ai attaché quelque importance, j'ai pris des informations des deux côtés. Les habitants de la Colchide ont conservé plus de souvenir des Égyptiens, que les Égyptiens des Kolkhes; ceux-ci se bornent à dire qu'ils croient en effet que les Kolkhes descendent de l'armée de Sésostris. Ce qui m'en avait d'abord suggéré la conjecture, c'est que les Kolkhes ont la peau noire et les cheveux crépus (1); mais on ne pourrait rien conclure de cela seul, puisque les mêmes caractères se retrouvent chez d'autres peuples. Une raison qui me paraît plus décisive, c'est que les Kolkhes sont, avec les Égyptiens et les Éthiopiens, les seuls qui de toute antiquité aient pratiqué la circoncision : car les Phéniciens et les Syriens de Palestine (2) conviennent eux-mêmes avoir reçu cette coutume des

(1) Μαλάνχροι καὶ οὐλότριχοι.

(2) Les Juifs.

Égyptiens; de même que les Syriens des bords du Thermodon et du Parthénios (1), et les Makrônes, leurs voisins, avouent l'avoir empruntée récemment aux Kolkhes. De tous les peuples de la terre, ceux-là sont les seuls qui pratiquent la circoncision, et il est manifeste que tous n'ont fait en cela qu'imiter les Égyptiens...

» Je me souviens d'une autre chose en quoi les Kolkhes sont encore semblables aux Égyptiens : eux et les Égyptiens sont les seuls peuples qui travaillent le lin de la même manière. D'ailleurs chez tous les deux les usages de la vie et la langue se ressemblent. »

Pour bien apprécier le caractère et la valeur historique de cette curieuse relation, il est nécessaire d'en distinguer les divers éléments, ce que l'on n'a pas toujours fait d'une manière suffisante.

Dans ce que rapporte Hérodote au sujet des Kolkhes, nous voyons en effet deux choses tout à fait distinctes : un fait et une induction. Un fait extérieur, palpable, basé soit sur l'observation directe de l'historien lui-même, comme les termes de son récit porteraient à le penser, soit sur des témoignages dont il avait dû apprécier la valeur, et que nous ne pouvons refuser de recevoir, au moins dans de certaines limites; puis une induction, dont il nous est permis de peser la justesse au double point de vue de l'histoire et de la logique.

Le fait, c'est l'existence sur les rives du Phase

(1) Les Syro-Cappadociens.

d'une population caractérisée par la noirceur de la peau et des cheveux crépus, deux traits si frappants au milieu des peuples généralement blonds qui bordaient le fond du Pont-Euxin.

L'induction, c'est l'origine égyptienne de cette population, d'aspect éthiopien.

Cette origine supposée, l'historien la fonde d'abord sur la ressemblance physique, quoique avec cette sûreté de bon sens qui ne l'abandonne jamais il ne manque pas d'observer qu'une telle analogie n'est rien moins que décisive, d'autres peuples, qui n'étaient ni Kolkhes ni Égyptiens, ayant aussi la peau foncée et les cheveux crépus. Il y a plus : cette ressemblance elle-même, signalée par Hérodote entre les habitants des bords du Phase et ceux de la vallée du Nil, ne doit s'entendre que dans un sens restreint et en quelque sorte exceptionnel ; car, d'une part, on sait aujourd'hui avec certitude que les traits que nous voyons ici attribués aux Kolkhes ne furent jamais ceux de la généralité des Égyptiens, quoiqu'ils aient pu se rencontrer dans les classes inférieures (1) ; et d'autre part, bien qu'un passage de Pindare, antérieur de près d'un demi-siècle à Hérodote, semble faire allusion à cette noirceur du teint chez les habitants de la Colchide (2), il est in-

(1) Il y a sur ce point beaucoup de témoignages anciens de diverse nature ; M. Pritchard est loin de les avoir tous réunis dans l'article de ses *Researches into the Physical History of Mankind* qu'il a consacré aux Égyptiens ; vol. II, 1837, p. 227 et suiv.

(2) Pyth. IV, v. 378.

dubitable aussi, tant par le témoignage des annales géorgiennes que par celui de l'histoire tout entière et des voyageurs modernes, que le fond indigène de la population ne différerait pas essentiellement des autres peuples du Caucase. Hippocrate, qui écrivait soixante ans à peine après Hérodote, et qui, parlant des Kolkhes en physiologiste, nous fait d'eux un portrait spécial, Hippocrate ne dit pas un mot de cette conformation éthiopienne que l'historien leur attribue. Il nous représente, à la vérité, les riverains du Phase inférieur, *Φασσηνολ*, comme différant beaucoup des autres hommes; mais cette différence est tout entière pour lui dans l'embonpoint excessif dont ils sont chargés, dans l'organisation molle et lâche de leur système musculaire, dans un son de voix rauque, et enfin dans *un teint jaundtre pareil à celui des ictériques* (1), résultat du milieu lourd, brumeux, impur et très-humide où ils vivent. Il est donc hors de doute, malgré la généralité trop absolue des expressions d'Hérodote, que ses remarques doivent s'entendre, non des habitants de la Colchide dans leur ensemble, mais seulement d'une peuplade étrangère qui de son temps était fixée au milieu d'eux.

Maintenant, que cette peuplade fût réellement d'origine égyptienne, c'est ce qui est sujet à plus d'une difficulté. La supposition d'Hérodote — car il ne faut pas perdre de vue qu'il ne s'agit ici, l'histo-

(1) Τὴν τε χροὴν ὡχρὴν ἔχουσι, ὡς περ ὑπὸ ἰατέρου ἔχόμενοι. Hippocrate, *De l'Air, des Eaux et des Lieux*, éd. Mercy, 1818, p. 395.

rien nous le dit lui-même, que d'une simple conjecture, — cette supposition, donc, aurait cependant pour elle de bien fortes probabilités, si nous pouvions ajouter une foi sans réserve à la ressemblance que l'on disait exister entre la langue des Kolkhes et la langue des Égyptiens. Mais Hérodote est bien bref sur cet article essentiel; il ne nous dit ni sur quelles autorités, ni d'après quelles observations il avait pu conclure cette analogie des deux langues; et nous savons combien les anciens étaient inhabiles en général à la comparaison des idiomes étrangers. Aujourd'hui même que la science philologique est incomparablement plus répandue qu'elle ne le fut chez les Grecs et chez les Romains, combien de voyageurs seraient compétents pour se prononcer ainsi de prime abord sur la ressemblance de deux langues asiatiques? Plusieurs savants modernes, Klaproth entre autres (1), ont bien reconnu quelques rapports entre le copte, représentant plus ou moins pur de l'ancien égyptien, et les langues caucasiennes; mais d'abord ces rapports se découvrent çà et là dans tous les dialectes de la haute région du Caucase, et non pas seulement dans le mingrélien ou le géorgien; puis ils sont éloignés, peu nombreux, et ne dépassent pas la somme d'analogies que l'on retrouve d'ailleurs entre les idiomes du sud-ouest de l'Asie, y compris ceux de la vallée du Nil, et les langues du groupe hindo-européen. Il est donc po-

(1) *Tableau du Caucase*, 1827, p. 9. Add. Brosset, *Aperçu général de la langue géorgienne*, 1833, p. 16.

sitif que si la langue de l'Égypte se parlait autrefois sur les bords du Phase, elle n'y a pas laissé de traces appréciables. Dans tous les cas, nous ne croyons pas que la colonie égyptienne du Phase, en admettant qu'elle ait eu une existence réelle, puisse remonter jusqu'au temps des expéditions de Sésostris, c'est-à-dire mille ans au moins avant Hérodote : il est en effet bien improbable qu'un semblable établissement se fût conservé intact pendant cette longue suite de siècles au milieu de populations nécessairement hostiles. Nous croirions plus volontiers que cette colonie se rattachait à quelque une des expéditions des rois de l'Asie occidentale contre l'Égypte. Ces transplantations d'une partie des peuples vaincus étaient dans la politique des anciens conquérants. C'est ainsi que six cent soixante-douze ans avant J.-C., le roi d'Assyrie Assar-Haddon avait fait transporter en Médie les dix tribus hébraïques du royaume de Samarie (1); que Nabuchodonosor, soixante-dix ans plus tard, ramena dans la Babylonie une multitude de captifs phéniciens, juifs, syriens et égyptiens (2), et que Cambyse, à la fin du vi^e siècle (524), déporta six mille Égyptiens avec leur roi Amurtée dans la province de Suze (3). Nous savons déjà qu'une partie au moins des prisonniers juifs de Nabuchodonosor furent en-

(1) Rois, IV, c. 17, 6, et c. 18, 11; Paralipom., I, c. 5, 26; Isaïe, c. 37, 11, etc.

(2) Bérosee, dans Flav., Joseph, *Contre Appion*, liv. I^{er}, ch. 6, de la trad. d'Arnaud d'Andilly, t. V.

(3) Ctesias, *Persica*, c. 9, ap. Phot.

voyés jusque dans le pays des Saspîres, aux confins même de la Colchide (1); rien donc ne nous empêche d'admettre, et même il est naturel de penser, que d'autres troupes de captifs furent également reléguées dans d'autres parties de ces contrées barbares.

Ainsi se justifierait la tradition vague d'une colonie d'Égyptiens aux bords du Pont-Euxin; mais plusieurs circonstances du récit d'Hérodote ne nous portent pas moins à penser que quelque confusion s'était glissée dans les rapports qu'il avait recueillis, et que ces étrangers à peau noire et aux cheveux crépus n'étaient pas de véritables Égyptiens, ce qui n'empêcherait pas qu'un établissement égyptien ait aussi, dans le même temps, existé en Colchide. Nous allons expliquer cette contradiction apparente.

On rencontre aujourd'hui dans les diverses parties de l'Europe, mais surtout dans l'Europe orientale, ainsi que dans tout l'ouest de l'Asie, des bandes nombreuses de ces vagabonds connus le plus généralement sous les noms de Bohémiens, de Zingheunes ou Gitanes, mais qui entre eux se donnent d'autres noms. Restés partout en dehors des lois et de la société, adonnés, hommes et femmes, aux métiers les plus vils, aux fonctions les plus abjectes, aux industries les plus équivoques; ne s'alliant qu'entre eux, parlant un jargon particulier qu'eux seuls comprennent, ne reconnaissant d'autorité légitime que celle des chefs qu'eux-mêmes se sont donnés,

(1) Ci-dessus, p. 45.

perpétuellement en guerre avec la civilisation qu'ils exploitent et qui les repousse, ces hommes de caste dégradée ont gardé sous tous les climats le type profondément empreint d'une même origine. Sauf quelques modifications secondaires qui n'ont pu effacer le caractère si prononcé et si remarquable de leur physionomie native, les Gitanes se ressemblent, quelque pays qu'ils habitent. Leur peau est de couleur foncée, qu'augmente sans doute la malpropreté, mais qui se transmet invariablement par la génération; cette noirceur de la peau, à des degrés plus ou moins intenses, est chez eux tellement caractéristique, que la plupart des noms que leur donnent, surtout en Asie, les nations au milieu desquelles ils errent, en sont dérivés (1). Quelquefois, surtout chez les femmes, le teint passe à une blancheur mate qui fait admirablement ressortir l'éclat sauvage de leurs yeux noirs. Les cheveux sont aussi d'un noir d'ébène; leurs traits, presque toujours durs et repoussants, offrent cependant à l'observateur un type qui n'est pas sans beauté, quand la misère n'en a pas abruti l'expression. La coupe du visage est généralement ovale, le nez droit, le front haut, la lèvre mince; toute l'habitude du corps est svelte et bien proportionnée. Il semble toutefois qu'il y ait parmi eux deux types distincts qui se retrouvent dans plusieurs des pays, sinon dans tous, où les pousse leur vie nomade : les uns, et ce sont les plus nom-

(1) Ch. Pougens, *Trésor des Origines*, 1819, in-4°, p. 155-156; Pott, *die Zigeuner*, Bd 1, p. 27.

breux, répondent au portrait que nous venons d'en esquisser; les autres, plus laids et plus noirs, ont les lèvres épaisses et les cheveux non pas laineux comme les nègres, mais crépus comme les Nubiens (1). Ce fait est digne d'attention.

Quand on lit la description qu'Hérodote nous donne de ses *Égyptiens* des bords du Phase, la pensée se reporte involontairement vers ces *Gitanos* de l'Europe actuelle. Ce sont les mêmes traits, comme c'est le même nom. Ce nom de *Gitanos*, qui est espagnol, et celui de *Gypsies*, qui est employé en Angleterre et en Écosse, ne sont en effet que deux modifications de l'appellation d'*Égyptiens* que nous-mêmes leur donnons concurremment avec celle de Bohémiens. De pareilles dénominations indiquent certainement au moins une opinion très-répandue de leur extraction égyptienne, si elles ne justifient pas l'extraction elle-même. Cette opinion, au surplus, ne leur est pas étrangère; et quoiqu'en général ils n'aient gardé nul souvenir de leur patrie primitive, on les entend quelquefois nommer l'Égypte comme la terre d'où sont sortis leurs pères (2). On avait soupçonné depuis longtemps, il est vrai, et il est aujourd'hui bien établi que les Zigheunes sont origi-

(1) Grellmann, *Histoire des Bohémiens*, trad. fr., 1810, p. 49 sqq. et p. 4; de Gérando, *La Transylvanie et ses habitants*, 1845, t. I, p. 187, etc., etc. Comparez, dans le second volume de notre *Histoire Géographique de l'Asie-Mineure*, p. 325, le portrait qu'un voyageur récent, M. Charles Fellows, fait des Tchinganis de la Carie.

(2) De Gerando, ouvrage cité, t. I, p. 188.

naires du nord-ouest de l'Hindoustan (1); mais outre qu'il paraît avéré que beaucoup de ces troupes nomades, à leur arrivée en Europe, venaient directement de l'Égypte, où elles avaient fait un séjour plus ou moins prolongé, la physionomie particulière par laquelle un certain nombre d'entre eux se détache du fonds commun, cette physionomie demi-nègre si différente du type indou, pourrait bien déceler quelques recrues dont les Tziganis purs se seraient grossis dans la haute vallée du Nil. Ce qui semblerait d'ailleurs ajouter un degré de probabilité de plus à notre opinion sur l'origine tzigane des Égyptiens noirs et crépus d'Hérodote, c'est la circonstance de leur complète disparution dans les temps ultérieurs, puisque Hippocrate lui-même, un demi-siècle à peine après l'historien d'Halycarnasse, ne les a plus connus dans la Colchide.

Tous ces rapprochements, quelque vraisemblables qu'ils soient à nos yeux, pourraient encore paraître insuffisants s'ils restaient isolés; mais ils tirent une nouvelle force d'une suite d'indications analogues, qui tendent pareillement à nous montrer, dès une époque très-ancienne, les Tziganis (2) errants de la région du Sindh, répandus au pourtour du Pont-Euxin.

(1) Voyez Grellmann, Ch. Pougens, Pott, etc., et un intéressant article de feu Riensi sur l'origine des Tsengaris, dans la *Revue Encyclopéd.*, t. LVI, 1832, p. 365.

(2) *Tziganis* et *Tsengaris* sont leurs vraies dénominations hindoues. En Italie, on appelle aussi les Bohémiens *Zingari*.

Il en est une surtout qui nous paraît singulièrement concluante : c'est que le poëme orphique, dans son énumération des peuples voisins de la Colchide, vers le sud, nomme les *Sigumni* (1) là précisément où Hérodote met les Egyptiens noirs, au-dessus des Buzères et aux confins des Saspîres. Or le nom réellement national des Gitanes, nous l'avons dit, est celui de *Tziganis*, qui a pris parmi eux la forme de *Zigheunes*, seule dénomination sous laquelle ils soient connus encore aujourd'hui dans beaucoup de provinces, notamment dans les contrées du Danube. Les écrivains des temps postérieurs n'ont plus mentionné de Sigunnes dans la Colchide (2), non plus qu'on n'y a retrouvé les Egyptiens signalés par Hérodote ; mais des tribus du même nom ont été connues à l'autre extrémité du Pont-Euxin, dans toute la vallée du Danube inférieur. Appollonius de Rhodes (3), qui pour la partie géographique de son poëme des Argonautes mit à profit beaucoup de traditions ou de données transmises par d'anciens auteurs aujourd'hui perdus, Appollonius place des *Sigunes*, Σιγῦνοι, à

(1) ἄξενα φύλα Σιγύμων, « les tribus inhospitalières des Sigumnes. » Orphei *Argonautica*, v. 754, Gesn. Il faut lire Σιγύνοι, Sigunnes.

(2) Les *Sighinnes* de Strabon (lib. XI, p. 520) paraissent devoir se placer vers la mer Caspienne et le nord de la Perse. Il est vrai que beaucoup plus tard, vers la fin du moyen âge, on retrouve des *Zigunes* sur les bords du Phase, comme nous le dirons plus bas. Mais ceux-là appartenaient sûrement à une nouvelle migration.

(3) Il écrivait vers l'an 194 avant notre ère.

l'embouchure même du Danube (1). Hérodote a aussi connu des *Sigunnes* au-dessus de la Thrace, sur la rive gauche de l'Ister, mais dans une position plus avancée à l'ouest vers la mer Adriatique (2). L'historien ajoute que ces *Sigunnes* se disaient d'origine mède, c'est-à-dire qu'ils étaient venus des contrées médiques qui environnaient la partie méridionale de la mer Caspienne. Il faut remarquer que l'Esclavonie, la Valakie et la Moldavie ont été regardées par tous les auteurs qui se sont occupés de recherches sur les Tziganes comme les pays les plus anciens où on les ait connus en Europe, et qu'eux-mêmes, dans leurs traditions tronquées, se donnent quelquefois comme originaires de l'Esclavonie et des pays voisins (3).

Si déjà la parfaite conformité de nom, jointe aux autres circonstances qui ressortent de notre exposé, indique d'une manière presque certaine l'identité des anciens *Sigunes* avec les *Zigheunes* actuels, voici d'autres faits propres à dissiper les derniers doutes. En même temps que les *Sigunes* du bas Danube, Apollonius mentionne deux autres tribus contiguës, les *Sindi* et les *Graukeni* (4), qui gardent également dans leurs dénominations le témoignage de leur

(1) Apollonii Rhod. *Argonaut.* IV, 320, et p. 302 de la traduction française du professeur Caussin de Perceval.

(2) Lib. V, c. 9

(3) Pierre Belon, *Observations de plusieurs singularités trouvées en Grèce*, etc., lib. II, ch. 41; Ch. Pougens, *Trésor des Origines*, article *Bohémiens*, p. 166, etc.

(4) Lib. IV, v. 321.

origine. *Sinte* est encore un des noms qu'on se donne traditionnellement les Zigheunes (1), et dans ce nom se perpétue à leur insu le souvenir de leur patrie première, celui de *Graukène* signifie littéralement *Montagnards* dans les dialectes de famille sanskrite qui se parlent sur le haut Indus (2). Toujours errants, alors comme aujourd'hui, les *Sindes* s'étaient d'ailleurs propagés en diverses parties de la Thrace. Hérodote nomme une ville maritime de *Sindos*, au fond du golfe Thermaïque, non loin de l'embouchure de l'Axios (3); et plus avant dans l'intérieur, les *Sintiens* ou *Sintes* ont été connus des historiens et des géographes (4). Cette immigration des Sigunes et des Sintes dans les pays thraces était plus ancienne, car Homère les mentionne déjà, sous le nom de *Sintiès*, dans l'île de Lemnos, où ils étaient éta-

(1) Adelung, *Mithridates*, t. 1, p. 237; Pott, *Die Zigeuner*, I, 32.

(2) De *grau*, montagne, corruption provinciale du sanskrit *ghiri*, ou du zend *ghāiri*. Telle est, nous l'avons vu, l'origine du nom de *Graucens* que Pline rapporte avoir été donné au Caucase bactrien par les indigènes. Voyez nos *Recherches sur les Populations primitives du Caucase*, p. 180.

(3) Lib. VII, c. 123.

(4) Thucydide, lib. II, c. 98; Strab., lib. XII, p. 549, et fragments du livre VII, p. 331, Casaub.; etc. Ce sont probablement les *Sindoniens* d'Hécatée de Milet, ap. Steph. Byzant. v. *Ευδωνία*. Dans Thucydide, les *Sinti* confinent à une tribu du nom de *Mèdes*, *Μαίδοι*, ce qui fait songer à l'origine médique que s'attribuaient les Sigunes d'Hérodote. La migration de ces diverses tribus avait pu être simultanée. Nous ne pouvons qu'indiquer ces faits, qui seraient assurément susceptibles d'intéressants développements.

blis, et ce qu'il en dit s'accorde parfaitement avec les habitudes indélébiles des hordes zigheunes. Il les qualifie d'*agriophônes*, gens au langage grossier (1), et il en fait un peuple favori de Vulcain, par allusion à leur habileté dans le travail du fer. Un historien plus ancien qu'Hérodote, Hellanicus de Lesbos, confirmait par des détails précis ces allusions du poète. Il représentait les Sintes de Lemnos, *Σίντες*, comme formant une tribu composée d'un petit nombre d'hommes; ils étaient venus de la Thrace et avaient pris dans l'île des femmes grecques. Telle était leur habileté dans la fabrication des armes, qu'on leur en attribuait l'invention. Il semble aussi que leurs femmes se livrassent aux étrangers (2). Ce sont bien là, de point en point, nos modernes Gitanes, dont une des principales industries, dans toutes les contrées où les a conduits leur vie errante, a toujours été celle de chaudronniers et de forgerons. Ajoutons que les anciens ont aussi connu des *Sindes* en Asie-Mineure, vers les confins de la Lycie et de la Carie, et que ces deux provinces sont encore aujourd'hui remplies de Tchinganis qui de temps immémorial s'y sont établis à demeure (3).

Nous n'ignorons pas que les écrivains qui se sont

(1) *Odyss* VIII, 294; *Iliad*, I, 594.

(2) Hellanicus Lesb. dans le scoliaste d'Homère, sur le vers 294 du livre VIII Hellanici *Fragmenta*, recens. Müller, p. 59 sq., fr. 112 et 113.

(3) Ch. Fellows, *Excursion in Asia Minor*, Lond. 1839, p. 238 et 251. Voyez l'analyse de ce voyage dans le tome second de notre *Histoire géographique de l'Asie-Mineure*, p. 324 et 326.

particulièrement occupés des Bohémiens et de leur histoire, ont cherché à établir que ces hordes errantes se montrèrent pour la première fois en Europe, au commencement du xv^e siècle, et qu'on a rattaché leur apparition dans l'Occident à l'invasion de l'Inde septentrionale par les hordes tartares de Tamerlan (1). Il paraît bien, en effet, y avoir eu une corrélation quelconque entre ces deux faits; mais il n'en résulte nullement que les troupes errantes des Tziganis, qui de toute antiquité ont mené dans le nord-ouest de l'Inde la vie abjecte et réprouvée de nos Zigueunes européens, n'aient pas pu envoyer leurs bandes à des époques antérieures, soit vers le sud de la Perse et la vallée du Nil, soit vers le Caucase et les pays de l'Euxin. Tout ce qui précède, si nous ne nous abusons, met ce point dans une complète évidence (2).

Il est à remarquer que par une singulière coïnci-

(1) Voyez l'excellent résumé de M. Charles Pougens, *Trésor des Origines*, p. 159 et suiv.

(2) Un professeur de Königsberg, M. Godfried Hasse, dans un opuscule publié en 1803 sous le titre de *Zigeuner im Herodot, oder neue Aufschlüsse über die ältere Zigeunergeschichte aus Griechischen Schriftstellern*, a soutenu, comme ce titre l'indique, la thèse que nous venons d'exposer touchant l'identité des Sigannes d'Hérodote avec nos Zigueunes (Adelung, *Mithrid.*, Bd. I, s. 240; Pougens, ouvrage cité, p. 165). Comme le Mémoire de M. Hasse ne nous est pas tombé dans les mains, nous ignorons s'il y présente des faits ou des arguments qui nous auraient échappé; mais nous croyons que ceux que nous venons de développer ou d'indiquer suffisent pleinement pour mettre cette identité hors de doute.

dence, les notices ecclésiastiques des derniers temps de l'empire byzantin mentionnent dans l'intérieur de la Lazique, probablement au sud du Phase, un district de *Zigani* (1), que l'on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance avoir tiré son nom de quelque horde Zigheune qui s'y était établie, comme autrefois ceux qu'Hérodote y avait connus sous le nom d'Égyptiens. Il y a à ce sujet un passage curieux dans la description de l'Asie du célèbre Aeneas Sylvius, écrite dans la première moitié du xv^e siècle (2).

Plus célèbre que les Sintés de Lemnos, un autre peuple du même nom demeurait sur les rives asiatiques du Bosphore Kimmérien. Son établissement, à cette extrémité de la chaîne Caucasienne, était aussi très-ancien, puisqu'il est déjà mentionné dans tous les écrivains antérieurs à Hérodote. Le nom même des *Sindi* du Bosphore, et d'autres circon-

(1) Voyez notamment la notice des Evêchés de l'empire, à la suite du traité de Constantin Porphyrogénète, *De Cerimoniis Aulae Byzantinae*, c. 54, p. 460 D, edit. Reg. Comp. Strittier. *Memoriae populor.*, IV, 151.

(2) Aeneas, décrivant les pays qui bordent le fond du Pont-Euxin (*Asiae Europaeque Descriptio*, c. 27), y mentionne trois peuples principaux. *Achai*, *Zogori* et *Héniochi*. Le nom des Zogores désigne indubitablement les Zikhes; mais l'auteur ajoute : « Hanc Zogorum terram eam esse arbitramur ex qua populi exierint qui nostrâ aetate cum liberis et uxoribus Europam pervagantur, Zigari appellati, insignes fures, et inter nostros homines Nomadum more viuentes. » Cette confusion entre les Zikhes et les Zigheunes provenait sans doute du passage alors récent de ces derniers dans la région occidentale du Caucase.

stances historiques et géographiques (1), ne nous permettent guère de douter que la région du Siml, à la frontière orientale de l'Iran, ne fût aussi leur patrie originaire ; et les traditions particulières qui se rattachaient dans l'antiquité au nom de ces *Sindi* du Bosphore, semblent nous ramener à la race dégradée des Tzigani. Valerius Flaccus, l'auteur du poëme latin des Argonautes, a

(1) Il paraît qu'anciennement les *Sindi* étaient aussi communément appelés *Indi* ; les manuscrits d'Hérodote portaient cette leçon, que les éditeurs récents ont changée pour mettre le texte de l'historien en harmonie avec celui des géographes. Il est vrai que les Périples de Scylax et d'Hécatee donnent *Sindi* ; dans le poëme Orphique, on lit *Sinti*. Mais Hesychius dit des Sintés : Σίντοι, ἔθνος Ἰνδικόν ; et ailleurs, dans le même Lexicographe, Καρκέται, ἔθνος Ἰνδικόν. Le nom d'*India* se trouve même appliqué à toute cette région dans un écrivain grec de la période chrétienne, sans nul doute d'après ce peuple *Indien* de la Sindique (Socrates, lib. I, c. 15). On peut voir à ce sujet une note d'Isaac Vossius dans le *Scylax* de Gronovius, p. 71 (Lugd. Batav. 1697, in-4°) ; et Fréret, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. IV, p. 603. Voilà pour le nom. Quant aux circonstances accessoires, nous en trouvons une importante dans le nom de *Saraghès* que l'on voit par le poëme Orphique avoir été très-anciennement appliqué à un fleuve de cette région. Ce fleuve, comme nous l'avons montré précédemment, ne peut être que le Kouban, sur lequel étaient établis les *Sindi*, qui sans doute lui avaient donné ce nom par une réminiscence de leur contrée natale. *Saraghès* se rattache directement aux dialectes de l'Iran oriental ; *Zarayo*, en zend, signifie *eau* et *lac*. C'est de ce radical, comme l'a fait voir M. Eugène Burnouf (*Commentaires sur le Yacna*, Notes et Éclairc., p. xcvi), que tiraient leur dénomination les anciens *Zaraghès* de l'Arie, dont le pays renfermait un vaste lac (Aria Palus, aujourd'hui lac de *Ziréh*), le seul de tout l'Iran oriental.

résumé ces traditions antiques dans ces deux vers(1):

Degeneresque ruant Sindi, glomerantque, paterno
Crimine nunc etiam metuentes verbera, turmas;

« les Sindés, race abâtardie, accourent et se pressent, craignant encore le fouet qui châtia autrefois le crime de leurs pères. » Trogue Pompée, dans son histoire universelle, racontait en effet que les Scythes ayant été retenus longtemps hors de leur pays par une expédition lointaine, leurs femmes s'étaient livrées à leurs esclaves. Il ajoute qu'au retour de leurs anciens maîtres les enfants provenus de ce commerce adultère voulurent leur disputer l'entrée du pays, mais que les Scythes, au lieu de fer, ne s'étant armés contre eux que de verges et de fouets, les esclaves révoltés s'enfuirent à cette vue, sans même oser combattre (2). Trogue Pompée avait tiré ce récit d'Hérodote (3), mais ce dernier ne dit pas que les Sindés fussent issus de ces esclaves des Scythes, quoiqu'il les nomme en deux autres endroits (4). Trogue Pompée ne le disait pas non plus. Mais peu importe à qui remontât la tradition que rappellent les vers de Valerius Flaccus; pour que cette tradition ait pu prendre cours, il fallut évidemment que les mœurs des *Sindi* du Bosphore rappelassent ce type d'avilissement auquel le poète fait allusion. Ammien Marcellin (5)

1) *Argonauticon* lib. VI, v. 86.

(2) *Justin. Histor.* lib. II, c. 5.

(3) *Lib.* IV, c. 1-4.

(4) *Lib.* IV, c. 28 et 86.

(5) *Lib.* XXXII, c. 8, 41.

appelle les Sindes un peuple dégradé, *Sindi ignobiles*. Au surplus, les Zigheunes sont encore, même aujourd'hui, très-nombreux dans cette contrée (1).

L'expédition de Darius dans la Scythie, antérieure d'un demi-siècle à Hérodote (2), avait fourni sur les pays qui s'étendent au nord du Pont-Euxin des notions toutes nouvelles, que son historien nous a transmises (3); mais cette expédition profita peu à la géographie des pays qui bordent à l'orient le Palus Mæotis, où l'armée persane n'avait pas pénétré. Hérodote reproduit encore l'erreur énorme de Scylax quant aux dimensions de cette mer Méotide, à laquelle ses eaux vaseuses, peu profondes et presque dormantes, avaient fait donner la qualification de *Limné* chez les grecs, comme plus tard chez les latins celle de *Palus*, termes qui impliquent également l'idée de marais : « Près du Pont-Euxin, dit-il, est un vaste Limné qui y verse ses eaux, et qui lui est peu inférieur en étendue. On l'appelle la *Maiétide*, Μαῖητις, et la *Mère du Pont* (4). » Cette dénomination de Mère du Pont se retrouve chez Pline, qui ajoute que ce nom, chez les Scythes, se rendait par le mot *Temerinda* (5). Dans l'allemand moderne, issu des anciens idiomes gétiques, *Die meerende* serait l'Extrémité de la mer. La faute d'Hérodote

(1) Voy. Büsching, *Géographie*, t. II, 2^e partie, p. 31, trad. fr.; Castelnau, *Histoire de la Petite Russie*, t. II, p. 103; etc., etc.

(2) Elle est de l'an 511 avant l'ère chrétienne.

(3) Hérodote, livre IV.

(4) *Id.*, IV, 86.

(5) Plin., lib. VI, c. 7, Hard.

quant à l'étendue de la Méotide est d'autant plus surprenante, qu'il avait des renseignements assez justes sur le point où le Tanaïs y débouche et sur la nature des pays qui se prolongent de là dans la direction du nord (1) : tant les vieilles erreurs ont peine à abandonner la place qu'elles ont usurpée ! L'historien est d'ailleurs circonstancié sur les mœurs, les usages et même sur la langue des *Sauromates* ou *Sarmates*, dont les terres, d'après ses indications précises, se prolongeaient à la gauche ou au sud du bas Tanaïs l'espace de trois journées à partir de la Méotide (2). Les femmes de ces Sauromates, d'une autre origine que la partie mâle de la tribu, avaient conservé les habitudes guerrières des anciennes Amazones. Comme celles-ci, elles montaient à cheval, suivaient leurs maris à la guerre ainsi qu'à la chasse, et c'était même chez eux une coutume universelle qu'une jeune fille ne pouvait prendre un époux qu'après avoir ôté la vie à un ennemi (3). Hippocrate, un demi-siècle plus tard, répète exactement les mêmes détails, en y ajoutant quelques particularités nouvelles (4). Au reste, la tradition de ces femmes guerrières a existé à toutes les époques chez les tribus montagnardes du Caucase (5).

(1) Herodot. VI, 21, 116, et *passim*.

(2) *Id.*, IV, 116.

(3) *Id.*, c. 117.

(4) *Des Airs, des Eaux et des Lieux*, c. VI, 89 et 90, édit. Mercy.

(5) Klaproth, dans son édition de l'*Histoire primitive des*

IV.

NOTIONS ACQUISES SUR LA RÉGION DU CAUCASE
DEPUIS L'ÉPOQUE D'HÉRODOTE JUSQU'A L'ARRIVÉE DES ROMAINS.

HIPPOCRATE. XÉNOPHON. SCYMNUS DE KHIOS.

De l'an 450 à l'an 65 avant notre ère.

Les quatre siècles où nous entrons ajouteront bien peu de notions nouvelles sur les pays du Caucase aux notions si faibles encore qu'en avaient Hérodote et ses prédécesseurs. Quelques renseignements isolés, quelques indications partielles sont tout ce que fournit cette grande période, où est cependant compris le siècle d'Alexandre, qui ouvrit aux Hellènes le monde asiatique. Mais les peuples caucasiens, à l'exception de l'Arménie qui reconnut l'autorité des Séleucides, restèrent complètement en dehors de ce grand mouvement politique : c'était aux armes romaines qu'il était réservé de forcer l'accès de cette mystérieuse région du Caucase, et d'en rapporter la connaissance aux géographes de l'Occident.

Le célèbre Hippocrate (1), qui dans son livre intitulé *Des Airs, des Eaux et des Lieux* a tracé ce que nous

peuples de la Russie du comte Potocki, p. 77 et 86, confirme par son témoignage personnel ceux de plusieurs voyageurs.

(1) Hippocrate, né en 459, dut écrire dans les dernières années du cinquième siècle.

nommerions aujourd'hui une topographie médicale du monde connu, ne puisa pas à d'autres sources qu'Hérodote, Hécatee et Scylax les notions qu'il avait sur les pays qui bordent le fond du Pont-Euxin jusqu'à l'extrémité de la Méotide. Ces notions, de même que les leurs, s'éloignent à peine du littoral; seulement son attention s'était plus particulièrement portée, par la nature même de ses études, sur la constitution physique et le tempérament des peuples en rapport avec la conformation du pays, et on lui doit à cet égard quelques aperçus nouveaux pleins d'intérêt.

Nous avons vu déjà comment ceux qu'il nous donne sur les habitants des rives du Phase complètent utilement les indications d'Hérodote. Ce qu'il ajoute quant au pays même, et à sa nature plate, boisée, marécageuse, est exactement conforme aux descriptions modernes (1). Hippocrate mentionne particulièrement les *Macrocéphales*, ou gens à tête longue, que tous les Périples antérieurs avaient nommés sur la côte comprise entre la Colchide et Trébizonde, et il nous explique l'origine de cette dénomination (2). L'usage d'une manutention artificielle sur les enfants nouveau-nés avait, dit-il, été d'abord la principale cause de la longueur démesurée de la tête chez cette tribu; mais par la

(1) Hippocrate, *Des Airs, des Eaux et des Lieux*, ch. V, § 83, édit. Mercy; Duhois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*, t. III, p. 65 et suiv.

(2) Hippocr. *Ibid.*, § 80 81.

suite elle leur était devenue en partie naturelle, et ils attachaient une idée de noblesse aux longues têtes. Il est permis de croire que c'est l'inverse qui est vrai. Nous connaissons aujourd'hui beaucoup de peuples où une coutume analogue existe; mais les observateurs n'ont vu nulle part que la nature se soit jamais pliée, dans la reproduction des individus, aux capricieuses aberrations d'un goût dépravé. Ce qui est artificiel reste individuel, et ne devient jamais un trait naturel de la conformation de l'espèce. Mais ce qui est probable et même reconnu dans certains cas, c'est que chez les tribus barbares où s'est établie la coutume de ces conformations artificielles, le germe en existait presque toujours dans la nature : elles l'ont seulement exagéré. Ainsi, des voyageurs ont remarqué qu'un des peuples qui habitent encore aujourd'hui ces contrées maritimes du Caucase occidental, les Abkhases, présente précisément, dans la compression latérale de la face, cet aspect d'une tête allongée qui avait frappé les premiers navigateurs grecs. Nous sommes loin d'affirmer qu'il y ait réellement un rapport historique entre les Abkhases actuels et les anciens Macrocéphales; mais cette coïncidence n'en est pas moins digne d'attention. Ajoutons que Strabon attribue les mêmes idées de noblesse physique et la même coutume à une peuplade qu'il nomme *Sighinnes* et qui devait habiter vers le nord ou le nord-ouest de la Perse (1). Ces Sighinnes de Strabon sont

(1) Strab., lib. XI, p. 510 Casaub.

indubitablement une horde zigheune, et les Hindous dont ils ont le type sont, on le sait, un peuple à tête longue.

Hippocrate, de même qu'Hérodote, décrit très-bien, sous le nom de *Désert des Scythes*, les steppes de la région basse comprise entre la Méotide et la Caspienne, au nord du grand escarpement caucasien. « C'est, dit-il, une vaste plaine dénuée d'arbres et couverte de pâturages, quoique médiocrement humide. Les Scythes y vivent en commun; on les appelle *nomades*, *Νομάδες*, parce qu'ils n'ont point de demeure fixe, tous habitant des chariots. Les plus petits de ces chariots ont quatre roues, les autres six. Ils sont fermés tout autour avec du feutre. Ils sont d'ailleurs construits comme des maisons, formant deux ou trois compartiments distincts; ni la pluie, ni la neige, ni les vents ne peuvent y pénétrer. Ces maisons roulantes sont traînées par deux ou trois paires de bœufs qui n'ont pas de cornes, à cause du froid qui en empêche le développement. Les femmes passent leur vie avec leurs enfants dans ces chariots. Les hommes sont constamment à cheval, et les accompagnent, suivis du bétail, des bœufs et des haras. Ils s'arrêtent dans un même lieu aussi longtemps qu'ils y trouvent des pâturages pour leurs bestiaux; quand il n'y en a plus, la peuplade pousse vers un autre endroit. Ils mangent des viandes bouillies, boivent du lait de jument, et se nourrissent aussi avec une espèce de fromage fait de ce lait et qu'ils nomment *hippaké*. Telles sont les

coutumes et la manière de vivre des Scythes. (1). »

Ce qu'Hippocrate ajoute de la nature de l'air dans ces vastes plaines scythiques, de leur humidité brumeuse, de l'ordre des saisons et du froid qui y règne presque sans interruption, est moins exactement conforme à la réalité des choses (2). Habités aux tièdes exhalaisons de leur beau climat de l'Égée, les Grecs des établissements pontiques, qui d'ailleurs ne pénétraient pas dans ces contrées intérieures qu'ils ne connaissaient que par le rapport des indigènes, n'avaient été frappés dans ce climat extrême que de ses hivers polaires dont ils s'exagéraient la durée, confondant trop aisément les plaines basses de l'isthme caucasien avec les terres plus septentrionales situées en effet sous un ciel plus constamment rigoureux. C'est donc par suite d'une préoccupation systématique à laquelle les esprits les plus élevés ne se dérobaient jamais entièrement quand ils sont sous l'empire d'une grande théorie, que le physiologiste grec attribue à cette prétendue constance de l'air et des saisons à l'orient de la Méotide l'uniformité des traits que l'on remarquait chez les Scythes. Il dépeint ce peuple comme surchargé d'un embonpoint excessif, et le corps presque glabre, *σὰρξ ψιλὴ*, ce qui a donné lieu au célèbre Niebuhr, qui dans

(1) Hippocrat., *op. cit.*, ch. V, § 92-94. Comp. la notice d'Hérodote, livre IV, ch. 2 et suiv.

(2) Comparez Hippocrate, ouvrage cité, § 95 à 97, et Hommaire de Hell, *Les Steppes de la mer Caspienne*, t. III, p. 26 et suiv.

ses travaux historiques a mis trop souvent les ressources d'une grande érudition classique au service d'un esprit aventureux, de les considérer comme appartenant à la race mongole (1). La plus légère attention aux principes élémentaires de la connaissance physique des peuples aurait empêché le savant auteur de l'*Histoire de Rome* de tomber dans cette énormité ethnographique; car, indépendamment des considérations tirées de l'histoire de l'Asie-Moyenne, et du témoignage de l'antiquité tout entière qui s'élève contre un tel paradoxe, la réfutation flagrante s'en trouve dans Hippocrate lui-même, qui ajoute un peu plus loin au portrait qu'il a fait des Scythes ce trait parfaitement caractéristique : « Les Scythes sont un peuple roux, *ρυῖον δὲ τὸ γένος ἐστὶ τὸ Σκυθικόν*; ce qui provient, ajoute l'écrivain, de ce que chez eux le soleil n'ayant jamais de force, le grand froid consume la blancheur de leur teint et les rend roux (2). » Peu importe la mauvaise explication du fait; il n'en résulte pas moins que les Scythes, ou plutôt la tribu scythe dont parle Hippocrate, diffèrent des peuples mongols par un des traits les plus essentiels, les races mongoliques se distinguant invariablement par des cheveux d'un noir foncé (3).

(1) B. G. Niebuhr's *Kleine Histor. und Philolog. Schrift.*, t. I, p. 362.

(2) Hippocrate, ouvrage cité, § 102.

(3) Héródote (lib. IV, c. 23) décrit, d'après les rapports qu'il avait recueillis, un peuple que ses traits rattachent effectivement

La description du père de la médecine nous donne, en réalité, l'idée d'un peuple finnois ; ce qui se trouve d'ailleurs en parfait accord avec les nombreuses indications historiques et philologiques qui nous révèlent la présence, à des époques certainement très-anciennes, de populations finnoises sur le versant nord du Caucase. Il ne faudrait pas en conclure que la généralité des Scythes appartenait à la race finnoise : car il est aisé de prouver, par un ensemble de témoignages irréfragables, que les Scythes purs, les Scythes primitifs, n'étaient autres que les peuples blonds de souche médo-gétique dont le siège le plus ancien connu fut la contrée de plaines qu'arrose le Jaxartes et qui s'étend jusqu'à l'Oxus ; mais tout indique aussi que le même nom, qui ne paraît avoir été dans l'origine qu'une appellation qualificative, et non pas un ethnique proprement

à la souche mongole : ce sont les *Argippéens* (les *Asimphéens* de Méla) ; mais il se garde bien de les confondre avec les Scythes, et la demeure qui leur est attribuée nous porte d'ailleurs dans la région sud de l'Oural, peut-être même au pied de l'Altaï, siège des populations Kalmaouques. (Voyez G. Potocki, *Hist. primit. des peuples de la Russie*, p. 149, et la remarque de Klaproth, *ibid.*). Hérodote dit des Boudini (IV, 108) ce qu'Hippocrate dit des Scythes : ἔθνος γλαυκόν καὶ πυρρόν, peuple rouge aux yeux verdâtres (et non pas aux yeux bleus, comme on traduit communément). Ajoutons, quant à l'erreur de Niebuhr sur la parenté ethnologique des Scythes d'Hippocrate, que le germe de cette grande erreur se trouvait dans les travaux du comte de Potocki sur les anciens nomades de la Russie méridionale (ouvrage cité p. 217 sqq. Mais il ne faut pas séparer ce chapitre des excellentes observations de Klaproth, *ibid.*, p. 125).

dit (1), s'étendit de bonne heure à d'autres tribus également nomades et de souche différente, répandues dans les contrées voisines au nord et au nord-ouest des plaines transoxanes. Des considérations d'un autre ordre nous ont déjà fait reconnaître au moins avec grande probabilité, parmi les peuples scythes énumérés par Hérodote au-dessus du Pont-Euxin, une autre fraction considérable des Finnois Ouraliens (2).

Dans le temps même où Hippocrate écrivait ce remarquable traité, dont quelques vues systématiques ou hasardées sont rachetées par tant de faits importants et une vue si élevée des grandes lois de la nature, un événement peu considérable en lui-même, le retour de quelques milliers de Grecs dans leur patrie après la bataille de Cunaxa où ils avaient combattu comme auxiliaires du jeune Cyrus contre le roi de Perse son frère (3), devenait sous la plume de Xénophon, historien de la Retraite après en avoir

(1) La signification la plus vraisemblable de cette antique appellation paraît avoir été celle d'*Archers*, quoique par la suite le terme de *Tchoud*, qui n'est que l'ancien nom des Scythes (*Skoutæ*, chez les Grecs), modifié dans la prononciation, ait pris la signification exclusive d'*Etranger* et de *Barbare* chez les peuples Slaves, qui l'appliquent aux tribus de souche finnoise.

(2) Voyez nos *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes Traditions du Caucase*, p. 146 sqq.

(3) Voyez notre *Histoire de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 314. Outre l'Histoire même de l'Expédition (*Anabasis*), il faut lire les huit livres de l'*Éducation de Cyrus*, où Xénophon a consigné un grand nombre de notions importantes sur la géographie et les peuples d'au delà de l'Euphrate.

été le chef, le sujet d'un des plus précieux morceaux d'histoire et de géographie que nous ait légués l'antiquité. Cette retraite fameuse des Dix Mille eut en partie pour théâtre l'Arménie occidentale. C'était la première fois que les Grecs pénétraient dans ces contrées montueuses où il leur avait fallu se frayer leur route les armes à la main ; pour la première fois aussi la Grèce entendit prononcer une foule de noms de villes, de montagnes, de rivières, de tribus barbares, dont elle ignorait l'existence.

Aux notions générales que les écrits d'Hérodote et ceux de Ctésias avaient déjà données sur les régions orientales, vinrent alors s'ajouter un certain nombre de faits de géographie positive. On sut par exemple dans quelle situation approximative se trouvaient les sources du Tigre et celles de l'Euphrate (1). Les pays du Plateau Arménien, qu'Hérodote lui-même avait à peine mentionnés, cessèrent enfin d'être pour les riverains de l'Égée une terre absolument inconnue. Toutefois, ces notions nouvelles, apportées par l'itinéraire des dix mille Grecs, furent

(1) *Anabasis*, lib IV, c. 1, 4 et 5. Les sources du Tigre dont il s'agit ici ne sont pas celles du fleuve lui-même, au-dessus de la ville actuelle de Diarbekir ; ce ne peut être que la source de la rivière de Bitlis, située à très peu de distance à l'occident du lac de Van. Nous savons en effet par Hérodote (V, 52) que trois branches supérieures du fleuve portaient le même nom de *Tigris* : nous avons ici une de ces trois branches homonymes. Quant à l'Euphrate, il n'est pas sans doute besoin d'avertir qu'il s'agit de la branche orientale, nommée aujourd'hui Mourad-tchai.

encore bien restreintes : incessamment harassée par des essaims de barbares, perdue souvent dans des chemins ignorés, assaillie par les neiges et décimée par les froids rigoureux de cette région élevée, la petite armée, dans cette partie de la retraite, eut à lutter contre trop de difficultés et de souffrances pour qu'il fût possible même à ses chefs de songer à observer le pays que l'on traversait. Aussi la relation de Xénophon n'a-t-elle pas ici à beaucoup près le détail et la précision des marches antérieures en Mésopotamie et en Assyrie, ni de celles qui suivent en Asie-Mineure ; au point que l'explication des marches de l'Arménie et leur application au local, quoique ayant été l'objet de recherches spéciales et de longues discussions, présente encore dans presque toutes ses parties des difficultés à peu près insolubles. On voit seulement en général qu'après avoir dépassé ce que l'historien appelle les sources du Tigre, et franchi le grand bras de l'Euphrate sur un point qui ne doit pas être éloigné de la ville actuelle de Melasgherd, les Grecs durent avancer dans la direction du nord jusqu'à l'Araxe, que Xénophon, d'après les habitants du pays, nomme le *Phase* ; que probablement ils descendirent le cours du fleuve pendant plusieurs journées (1), croyant être sur les bords du Phase de la Colchide qui les aurait conduits à la mer ; enfin, que détrompés sans doute à cet égard, ils errèrent assez

(1) Nous adoptons pleinement les judicieuses remarques de M. Malden, dans le 3^e volume du *Classical Museum*, 1845, p. 37.

longtemps dans des directions incertaines, avant de redescendre définitivement vers l'ouest ou le sud-ouest, pour arriver aux sources de l'Euphrate septentrional vers l'emplacement actuel d'Erzeroum, puis jusqu'à Trébizonde à travers les rudes montagnes qui dominent la côte.

Outre les *Arméniens* en général, sur lesquels il ne donne aucun détail particulier, Xénophon nomme treize peuples ou tribus dans l'intervalle compris entre les sources du Tigre et le fond du Pont-Euxin. Deux d'entre eux, les *Khaldaï* et les *Mardons*, *Χαλδαῖοι* et *Μαρδόνιοι*, sont seulement nommés comme figurant dans les troupes échelonnées de distance en distance pour inquiéter la marche des Grecs; mais on passa sur le territoire des autres, et il en est plusieurs dont l'emplacement peut ainsi être fixé avec plus de certitude que ne l'eussent permis les notions antérieures. Les *Phasiani* (1) sont les habitants de la province arménienne de *Pasèn* ou *Pasean*, la *Phasiané* des Grecs du Bas-Empire et le canton de *Pasîn* de la géographie actuelle, pays qui renferme la source et le cours supérieur de l'Araxe, autrefois désigné sous le nom de *Phase*. Le pays des *Taokhes* (2), qui confine vers le nord à celui des Phasiens, est la province de *Daikh*, assise sur la ligne de faite qui sépare le bassin supérieur du Kouïr de celui du Tchörökh inférieur, et qui est comprise, comme le précédent, dans les limites de

(1) *Anabasis*, lib. IV, c. 6.

(2) *Id.*, c. 7.

l'Arménie (1). Le pays des *Khalybes*—les *Chalybes*, selon la transcription latine du grec χαλυβες ou χαλυβες — était contigu à celui des Taokhes, mais sans que l'écrivain nous dise dans quelle direction (2); l'ensemble de la narration indique que ce devait être vers le nord-est et le levant. Or la géographie arménienne nous montre précisément ici, à l'extrémité septentrionale du Daïkh, le canton de Golp (3) dans lequel le Kouïr a sa source, et plus bas vers le sud-est un second district du même nom situé sur l'Araxe, au point où l'Arpa-tchaï (la rivière de Kars) vient s'y réunir. Cette rivière est indubitablement le *Harpasos*, qui coulait en effet non loin du pays des Khalybes, sinon sur leur territoire même. Ce qui ne peut guère laisser de doute sur l'identité du territoire des Khalybes avec les deux cantons de Golp, indépendamment de la ressemblance des noms, c'est que ces deux districts sont renommés l'un et l'autre pour leurs mines de sel et de fer; et il paraît même que c'est de là que leur est venu leur nom, car un troisième canton de Golp qui existe plus avant dans l'intérieur de l'Arménie, se distingue précisément aussi par des mines im-

(1) Cette province de Daïkh devait son nom, comme nous l'avons montré précédemment, à d'antiques établissements de tribus dakhes.

(2) *Anab.*, IV, 7.

(3) En arménien, *Goghpop'hor* (prononcez Golpop'hor), c'est-à-dire Vallée de Golp. *Géographie de Moïse de Khorén*, traduction française de M. Saint-Martin, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 367. Com. t. I, p. 81.

portantes (1). Ainsi le terme de *Khalybe*, selon la forme que les anciens Hellènes donnèrent au mot arménien, n'aura eu dans l'origine d'autre signification que celle de *Mineur*, ce qui est parfaitement d'accord avec les notions de toute l'antiquité sur ce peuple renommé, dès l'âge d'Homère, pour son habileté dans l'extraction des métaux (2). Ajoutons que partout où l'ancienne histoire nous montre des Khalybes, il y a des mines : au dessus de Trébizonde, dans le canton de Gumisch-Khanèh riche en argent ; et aussi plus avant vers l'ouest, près de la petite ville d'Ounièh, où l'on exploite encore des mines de fer (3). Puis, ainsi qu'il est arrivé dans tant d'autres cas, cette dénomination toute spéciale aura pris par la suite du temps une acception plus étendue, et le nom d'une classe d'hommes, appliqué aux habitants mêmes des cantons miniers, sera devenu, surtout pour les étrangers, un véritable nom de peuple.

(1) C'est M. Dubois de Montpéroux, *Voyage autour du Caucase*, t. IV, p. 138 et suiv., qui le premier que nous sachions a signalé ces rapports. Nous ajouterons que la position que Pline (lib. VI, c. 4 ; comp. c. 11, ad. Hard.) donne à des *Armeno-Chalybes*, comme il les nomme, correspond exactement à celle que nous attribuons aux Khalybes Arméniens de Xénophon ; l'encyclopédiste latin les associe aux Moskhes, qui sont les habitants indigènes de la province actuelle d'Akhaltzikhé et les place avec ceux-ci dans la haute vallée du Cyrus.

(2) Homer. *Iliad.* II, 857.

(3) Voyez notre Description de l'Asie-Mineure moderne, p. 438 et 440. Les mines d'Ounièh marquent l'emplacement des derniers Khalybes rencontrés par les Grecs sur la côte Pontique, et Xénophon dit expressément d'eux qu'ils vivaient de leur travail aux mines de fer (*Anabasis*, V, 5).

Xenophon représente les Khalybes comme la plus belliqueuse des tribus que les Grecs eussent rencontrées dans leur retraite. Pour équipement de guerre, ils portaient des corselets de lin d'où tombaient des cordes en guise de franges, une longue pique et un petit glaive; avec cette dernière arme, ils égorgeaient les prisonniers qu'ils pouvaient faire, leur coupaient la tête et l'emportaient en triomphe(1).

Strabon, longtemps après Xenophon, dit que les peuples que de son temps on appelait *Khaldaï* étaient les mêmes qui avaient autrefois porté le nom de *Khalybes* (2). Quoique le géographe applique spécialement cette remarque aux Khaldéens de la côte Pontique, au-dessus de Trébizonde et de Pharnacie (3), elle est également vraie pour les Khalybes de l'Arménie, dans ce sens que le véritable nom national, le nom de race de ces *Mineurs*, aurait été celui de *Khaldaï*. Ce qui le montre, c'est que le pays où sont situés les deux cantons miniers de Golp, a autrefois porté le nom générique de *Khaldie*, — nom qui prend en arménien la forme de *Khaldik'h*, comme il a pris chez les Turks, maîtres actuels du pays, celui de *Icheldir*. Quoique aujourd'hui tombée en désuétude, cette appellation de province a laissé des traces dans l'usage local : on la retrouve

(1) *Anab.*, IV, 7.

(2) *Geogr.* lib. XII, p. 549, Casaub.

(3) Ce territoire des anciens Khalybes forma, en effet, dans les siècles postérieurs, une province du nom de *Khaldia*. Constant. Porphyrog. *De Them.* 8.

encore dans le nom de *Tcheldir* que porte un canton situé à la droite du Koûr supérieur, entre Kars et Akhaltzikhé (1); on la retrouve aussi dans le nom de la vaste plaine de *Tchaldiran* qui borde la droite de l'Araxe, depuis le pied de l'Ararat, en remontant vers l'Ouest, jusqu'au-dessus du confluent de l'Arpatchaï (2); on la trouve enfin dans la dénomination de *Khaldikh* appliquée par les anciens écrivains arméniens à l'ensemble des montagnes qui encaissent le bassin du Tchrorokh, et couvrent l'angle sud-est du Pont Euxin (3), montagnes auxquels les Turks ont conservé le nom de *Tcheldir*. Ainsi les différents pays que l'antiquité grecque attribuait aux Khalybes, depuis les rives du Koûr et de l'Araxe jusque vers les bouches du Thermodon, les temps postérieurs les ont tous connus sans exception sous le nom de *Khaldie*.

Il est vrai que Xénophon mentionne aussi des tribus montagnardes de *Khaldai*, Χαλδαῖοι, qui demeurèrent assez loin de là vers le sud, et qu'il distingue toujours des Khalybes. La comparaison des différents passages où l'historien cite ces *Khaldai* (4)

(1) Hadji-Khalifa (*Djihan-Numa*, Géographie universelle, traduct. manuscrite d'Armain, p. 1069, ms. de la Bibl. Roy.) dit expressément que le pays contigu au sud à la province d'Akhaltskha ou Akhaltzikhé formait autrefois une province du nom de *Tcheldir*, et que la ville du même nom, qui en était la capitale, ayant été détruite par la guerre, le pays fut réuni à celui d'Akhaltsikhé et en prit le nom.

(2) *Djihan-Numa*, p. 1103 et 1131, ms. cité.

(3) Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. 1, p. 36.

(4) *Anabasis*, IV, 3, et VII, 8. Comp. *Cyri Institut.*, lib. III,

prouve clairement que pour lui ce n'est pas un peuple différent des *Kardukhes*, ancêtres de nos *Kurdes* actuels ; et il est facile en effet de montrer que tous ces noms ne sont au fond qu'un seul et même nom. Il sort de là d'importantes déductions historiques sur lesquelles nous aurons à revenir ailleurs. Il nous suffit quant à présent de poser ce fait, que les *Khaldaï* du nord de l'Araxe et ceux des bords du Pont-Euxin, désignés aussi par la dénomination de *Khalybes*, qui n'est pas un ethnique proprement dit, mais seulement une appellation accidentelle, sont sans aucun doute issus des *Khaldaï* montagnards de l'Assyrie, et qu'ils ne diffèrent de ceux-ci que comme la branche diffère du tronc. Aujourd'hui encore les *Kurdes* forment la population dominante d'une partie des provinces arméniennes de la droite de l'Araxe, et nous savons par l'histoire qu'il en a toujours été ainsi ; il n'est donc pas surprenant que quelques-unes de ces tribus aient franchi le fleuve, et qu'abandonnant leurs habitudes nomades elles se soient livrées à l'exploitation des riches terrains métallifères de ces hautes vallées.

A la mention que fait Xénophon de plusieurs tribus voisines de Trébizonde et qui avaient été déjà citées par Hérodote, Scylax, Hécatee et le poëme Orphique, les *Makrons*, les *Mossunèkes*, les *Ti-*

c. 1 et 2. On a pensé que dans un passage de son Histoire de la retraite des Dix-Mille (v, 5) Xénophon identifiait les *Khaldaï* et les *Khalybes* ; nous ne voyons pas que cette conséquence ressorte nécessairement de son texte.

barènes, il en ajoute deux que personne avant lui n'avait nommées, et qui ne l'ont été non plus par aucun auteur après lui, si ce n'est sur sa propre autorité : ce sont les *Skuthini* ou Scythins, Σκυθῖνοι, limitrophes des Makrons vers l'orient (1), et les *Koiti*, Κοῖται, dont la position n'est pas assignée. Il est plus que probable que ce dernier nom est corrompu, et qu'il se rencontre (2), l'historien avait écrit Τάχοι. Tout ce que l'on trouve dans l'antiquité sur les mœurs et les habitudes de ces peuplades barbares est au reste à peu près exclusivement tiré de la relation de notre auteur. Xénophon nomme aussi les *Hesperiti*, Ἑσπεριῖται, comme réunis dans un même gouvernement avec les *Phasiiani* : ce sont les Saspis d'Hérodote, c'est-à-dire

(1) *Id.*, IV, 8. Les Scythins (il semblerait que Xénophon aurait entendu désigner des *Petits Scythes*, par opposition aux populations Scythes en général qui habitaient de l'autre côté du Caucase), les Scythins disons-nous, dont les Grecs traversèrent le territoire sur un espace de vingt parasanges, ou à peu près autant de nos lieues communes, dans leur marche de la rivière Harpasos (Arpa-sou) à Gymnias (près d'Erzeroum), et que l'on retrouva non loin de Trébizonde séparés par une simple rivière du territoire des Makrons, devaient ainsi occuper un pays d'une assez vaste étendue. D'après ces deux indications combinées, on est conduit à leur attribuer tout le bassin supérieur du Tchorkh au-dessus des Saspis ou Hespérites, jusques et y compris le territoire de la ville actuelle de Baïbourt.

(2) *Id.*, VII, 8, ad fin. Xénophon fait ici une récapitulation générale des provinces et des peuples dont les Grecs avaient traversé le territoire, et le nom si important des Taokhes manque dans cette énumération, où l'on voit apparaître, à côté des Makrons, le nom inconnu des Koiti. La substitution n'est pas douteuse. Les éditeurs ont admis dans le texte des anciens auteurs bien des corrections moins évidentes que celle-ci.

les habitants d'une partie au moins de la vallée d'Is-pir ou du Tchorokh, qui confinent au nord-ouest avec la province de Pasin ou du haut Araxe (1). Remarquons enfin, pour terminer cet aperçu rapide des notions fournies sur cette région par l'Itinéraire des Dix-Mille, que l'historien nomme *montagnes des Kolkhes* les escarpements abruptes qui dominent Trébizonde, et qu'il étend le nom de *Colchide* à l'ouest de cette dernière ville jusqu'au territoire de Kerasous (2).

Près de trois siècles et demi s'écoulent depuis le temps de Xénophon, sans apporter d'addition notable aux faibles notions des Grecs sur les pays et les peuples du Caucase. Dans sa marche rapide vers les contrées de l'Orient, Alexandre jeta à peine un regard sur cette région ignorée, quoique de menteuses traditions fassent pénétrer ses armes jusqu'au fond des plus hautes vallées de l'Isthme Caspien (3); et

(1) Xénophon (*Anabasis*, lib. VII, c. 8) dit que les Khalybes, les Makrons, les Kolkhes, les Mossunèhes, les Koïtes (il faut indubitablement lire Taoklies) et les Tibarènes, quoique fournissant des troupes auxiliaires aux armées persanes, ne reconnaissent pas, non plus que les Khaldai et les Kardukhes des montagnes de l'Assyrie, l'autorité directe du Grand Roi, ce qui est tout à fait d'accord avec les indications que l'on tire d'Hérodote, et ce qui permet de dessiner nettement de ce côté les limites de l'empire Persan.

(2) Sur cette Kerasous de Xénophon, qu'il ne faut pas confondre avec une autre ville du même nom fondée postérieurement plus à l'ouest sur la même côte, voyez notre *Histoire Géographique de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 325, note 3.

(3) Voy. Saint-Martin, Précis de l'histoire d'Arménie, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, t. 1, p. 287.

nous ne voyons pas que même les cent cinquante années de domination des princes Seleucides sur l'Arménie, depuis la mort du Conquérant Macédonien, aient fait refluer vers l'Europe une connaissance plus détaillée des provinces comprises entre l'Araxe et la Mésopotamie. Cette époque qui livra l'Asie tout entière à une immense agitation, fut pour la Géorgie une période de renaissance et de grandeur. Pharnavaz, prince issu de l'antique lignée de Mtskethos et d'Oup'hlos, réunit les provinces démembrées du royaume, et en reconstitua un état puissant qui s'étendit entre l'Araxe et les monts Caucase, depuis les montagnes des Lesghi à l'orient jusqu'aux bords du Pont-Euxin (1). Pharnavaz, contemporain d'Antiochus le Grand, a ainsi régné vers l'an 200 avant J.-C.

(1) Chronique Géorgienne publiée par Klaproth, dans le *Nouveau Journal Asiat.*, t. XIII, 1834, p. 21 et suiv. Nous transcrivons ce passage de la Chronique, qui fait connaître l'état géographique de la Géorgie à cette époque : « Pharnavaz, délivré de ses ennemis, régna sur toute la Géorgie, y compris l'*Egoursi* (provinces de la côte du Pont). Il augmenta l'armée des Karthlo-siens, nomma huit eristhavi (gouverneurs) et un spaspeti (général en chef). Il envoya l'un des eristhavi à *Maravi*, et lui donna le pays entre les petites montagnes de Likhi et la mer au-dessus du Rioni (l'Iméréthi et la Mingrélie). Pharnavaz y construisit aussi deux forteresses, *Chorapani* et *Dimat*. Il envoya un autre eristhavi en *K'akhethi*, lequel eut le pays entre l'Aragvi et Here-thi, c'est à dire le K'akhethi et le K'oukhethi. Il nomma le troisième eristhavi à *Khounani*, et lui donna la contrée depuis la rivière de Berdondji jusqu'à Tiflis et Gatchiani, c'est-à-dire Gardabani. Le quatrième était l'eristhavi de *Samchvidzé* ; il gouvernait le pays entre la rivière de Sk'virethi et les montagnes, c'est-

Le seul document grec qui, dans cet intervalle de trois siècles et demi, présente quelque intérêt géographique pour la région Caucasienne, est le *Périple en vers de Scymnus de Khios*, rédigé vers l'an 88; encore a-t-il éprouvé, précisément en cet endroit, une mutilation considérable, qui a fait disparaître la description de tout l'espace compris entre la Sindique et la côte des Mosunèkes. La seule portion qui nous restè se rapporte à la Méotide; comme elle a peu d'étendue, nous la traduirons tout entière.

Scymnus annonce avoir tiré sa description du Pont-Euxin d'un certain Demetrius de Kallatis (ville grecque du nord du Pont), qui en avait écrit

à-dire Tachari et Abotsi. Il envoya un cinquième éristhavi à *Tsouda*, et lui donna tout le pays depuis P'haravani jusqu'au Mtk'vari supérieur; à savoir, Djavakheti, Khola et Arthani. Le sixième était l'éristhavi d'*Odskhré*; il reçut la contrée qui s'étend depuis les montagnes Thasis-K'ari et Arsiani (il faut lire Arthani) jusqu'à la mer, c'est-à-dire Samtskhé et Adjara. Le septième fut l'éristhavi de *Klardjethi*, auquel obéissait le pays depuis Arthani jusqu'à la mer. Koudji fut l'éristhavi d'*Egrisi*, et en même temps spaspeti; il gouverna la contrée de Tiflis et de l'Aragvi jusqu'à Thasis-K'ari et P'haravani, c'est-à-dire le Chida-Karthli. Le spaspeti.... avait l'inspection générale de tous les autres éristhavi, sous lesquels se trouvaient d'autres petits chefs, qui avaient le commandement de mille hommes. Tous payaient des impôts au roi. C'est ainsi que Pharnavaz divisa son pays, à la mode des rois de Perse.

Pour l'éclaircissement et la synonymie de toute cette géographie géorgienne, on peut consulter les notes de Klaproth (*loc. cit.* p. 27 sqq.), et surtout la précieuse *Description de la Géorgie* du prince Vakhoucht, publiée en français à Saint-Petersbourg par M. Brosset. 1842. in 4°.

une relation circonstanciée (1). La fréquentation continue des parages du Pont par les Grecs d'Asie lui avaient dû fournir des détails que ne pouvaient connaître ni Hécatee ni Scylax, indépendamment des changements que plusieurs siècles avaient nécessairement amenés dans la géographie de ces côtes.

Voici le texte du poète-géographe (2).

« Auprès des Scythes s'étend le *Palus-Mæotis*, qui a pris son nom des *Maêtes*. Dans cette mer se jette le *Tanaïs*, qui reçoit dans ses eaux les eaux de l'*Araxe*, ainsi que le rapporte Hécatee d'Erétrie(3), mais qu'Ephore dit sortir d'un certain lac dont il ne peut indiquer la situation. Le fleuve se jette dans la Méotide par une double embouchure, et va s'écouler par le *Bosphore Kimmérien*. C'est sous ce nom de Bosphore que l'on désigne l'issue du Palus. Le Tanaïs forme la limite de l'Asie et sépare le continent en deux parties; les premiers habitants de ses bords sont les *Sarmates*, dont le territoire s'étend l'espace de deux fois mille stades. Après les Sarmates viennent les *Iaxamates*, peuple Maète, selon Démétrius, et qui est le plus voisin de la Méotide, mais qu'Ephore dit être un peuple Sauromate. C'est avec ces Sauromates que se mêlèrent, dit-on, autrefois les Amazones, expulsées par les armes des bords du

(1) Scymnus Chius, v. 718, ed. Letr.

(2) Id., v. 870 et suivants.

(3) Antiqué notion du poème Orphique, que nous avons précédemment expliquée. Ci dessus, p. 8

Thermodon ; une portion d'entre eux a été nommée les Sauromates *Gynekokratoumènes*.

• Le navigateur qui sort du détroit a devant lui la ville de *Kimmeris*, qui garde le nom du peuple barbare des Kimmériens, mais qui est devenue une colonie des rois du Bosphore ; il voit aussi *Képos*, fondé par les Milésiens. Plus loin est *Hermónassa*, puis *Phanagoria*, que l'on dit avoir été fondée autrefois par les Teïens ; puis le *Portus Sindicus*, habité par des Grecs venus des lieux voisins. Ces villes sont toutes situées dans l'île que baigne la Méotide, et où une vaste plaine s'étend jusqu'au Bosphore : plaine en partie impraticable à cause des marais, et des bras du fleuve, et des lagunes, et qui tient d'un côté au Pont, de l'autre à la Méotide... •

La suite de la description est perdue.

V.

LES ROMAINS DANS LE CAUCASE.

EXPÉDITION DE POMPÉE AU CŒUR DES PAYS CAUCASIENS ;
D'ANTOINE, DE TIBÈRE ET DE CAÏUS EN ARMÉNIE ;
D'ASINIUS GALLUS CONTRE LES SARMATES.

RELATIONS OCULAIRES DE POSIDONIUS,
DE THÉOPHANÈS, DE MÉTODORE, D'HIPSICRATE ET D'ADELPHIUS.
NOUVELLES ET ABONDANTES SOURCES D'INFORMATIONS.

Dernier siècle avant notre ère.

Maïs le temps était proche où l'apparition des Romains dans ces contrées allait étendre rapidement et perfectionner tout à la fois les notions que

jusque-là les Grecs avaient eues sur les pays de l'Isthme Caucasiën.

On sait quel enchaînement de circonstances politiques ouvrit à l'ambition des Romains le théâtre de l'Asie (1). Leur intervention dans les affaires des royaumes Macédoniens d'Égypte et de Syrie (191 av. J.-C.), leurs démêlés avec Antiochus le Grand (190), puis l'expédition du consul Manlius contre les Galates de la Phrygie, alliés du prince Syrien (189) et un demi-siècle plus tard (133) leur mise en possession des provinces voisines de l'Hellespont, que leur légua le roi Attale, les avait rendus maîtres de tout l'ouest de l'Asie-Mineure. Mithridate y régnait alors sur les rudes montagnards des vallées Pontiques, aux confins de la Géorgie occidentale et de l'Arménie. La nature avait mis dans l'âme de ce prince barbare, roi d'un pays dont l'histoire n'avait jamais prononcé le nom, les qualités et les vices qui font les grands monarques : un génie toujours supérieur à la fortune, favorable ou contraire ; une ambition égale à son génie, une constance supérieure à son ambition. Non content de s'être soumis tous les peuples du fond de l'Euxin jusqu'à la Méotide (2), Mithridate aspira à dominer sur l'Asie-Mineure tout entière ; allié du puissant Tigrane, qui venait de relever l'Arménie au rang des royaumes indépendants ,

(1) Nous les avons indiquées dans notre *Histoire Géographique de l'Asie-Mineure ancienne*, p. 352.

(2) « Mithridate, roi de vingt-deux nations, rendait la justice à chacune en sa langue, et les haranguait sans interprète, » dit Plinie, *Hist. Nat.*, lib. VII, c. 24. Cp. xxv, 3.

maître d'une flotte nombreuse qu'il avait créée, possesseur de trésors que lui donnaient ses mines, disposant surtout d'armées nombreuses, recrutées parmi les belliqueuses tribus de ses montagnes, ou tirées à prix d'or des steppes de la Scythie, le roi du Pont ne craignit pas de se mesurer corps à corps avec ces redoutables républicains dont le nom seul faisait trembler l'Asie. Pendant quarante ans d'une lutte acharnée, il tint seul en échec la domination universelle de Rome. Mais il dut enfin succomber, trahi à la fois par les armes et par son fils, et il ne put que se soustraire par une mort volontaire à la honte d'orner à Rome le char du triomphateur (1).

Ce fut au grand Pompée, pacificateur de l'Espagne et destructeur des pirates ciliciens, qu'il était réservé de porter les derniers coups à ce rude ennemi qu'avait déjà terrassé Lucullus. Le général romain, après avoir dompté l'Arménie, entra dans les pays qu'arrose le Koûr (le *Cyrus* des anciens), y défût les Albaniens et les Ibériens, et reçut la soumission des peuples de la côte jusqu'au Bosphore (2). C'était la première fois que des étrangers pénétraient dans les provinces intérieures de la Géorgie. Pour conserver le souvenir de ses grands faits d'armes, Pompée fit inscrire sur des tables l'énu-

(1) *Memnonis Historiar. Excerpta*, dans Photius, cod. CCXXIV; Appianus, *Bell. Mithridat*; Plutarque, dans les *Vies de Sylla, de Lucullus et de Pompée*. Comp. Saint-Martin, *Précis de l'histoire d'Arménie*, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 291 et suiv.

(2) Velleius Paterc. lib. II, c. 40; Florus, lib. III, c. 5; Plutarch. *Pomp.*; Dio Cassius, lib. XXXVI et XXXVII.

mération des peuples qu'il avait vaincus en Asie et des provinces qu'il y avait conquises ; voici cette inscription, qu'un auteur ancien nous avait transmise en l'abrégeant (1), mais qui a été récemment retrouvée dans son intégrité (2) :

• Pompée, fils de Cneius, et surnommé le Grand, commandant l'armée avec le titre d'Empereur, mit un terme à la guerre des pirates et délivra de leurs courses toutes les côtes de la terre habitable, ainsi que les îles en deçà de l'Océan. Il a sauvé la royauté d'Ariobarzane, dont les États étaient occupés et assiégés, ainsi que la Galatie, les contrées ou provinces supérieures, l'Asie, la Bithynie. Il a défendu et protégé la Paphlagonie, le Pont, l'Arménie, l'Akhaïe (3), l'Ibérie, la Colchide, la Mésopotamie, la Sophène, la Gordyène. Il a soumis le roi des Mèdes Darius, le roi des Ibériens Artokès, le roi des Juifs Aristobule, Arætas roi des Arabes Nabathéens, la Syrie voisine de la Cilicie, la Judée, l'Arabie, la Cyrénaïque (?), les Akhéens, les Iozyques (4), les Soanes, les Hèniokhes, toutes les tribus établies entre la Colchide et le Palus-Mæotis, et leurs rois au nombre de neuf ; enfin, toutes les nations

(1) Plin, lib. VII, c. 27, Hard.

(2) Par M. Mai. Elle est rapportée, d'après les *Excerpta Vaticana*, p. 128, dans la nouvelle édition de Diodore de M. C. Muller, libri XL fragmenta (Biblioth. Græca, Didot, 1844).

(3) La côte des Abkhases. Voyez ci-dessus, p. 28.

(4) Cette leçon est remarquable. Elle se rapproche plus que la forme ordinaire *Iazygues* de celle que la prononciation géorgienne donne au double élément du mot, *Oses* pour *Ases*, et *Zikhs* pour Adighé ou Tcherkesses.

qui habitent vers le Pont-Euxin et vers la mer Rouge. Il a étendu les frontières de l'empire jusqu'aux extrémités de la terre (1). Non-seulement il a maintenu la perception des revenus ordinaires des Romains, mais il leur en a procuré d'autres. Il a enlevé aux ennemis les statues et les simulacres des dieux, ainsi que les monuments les plus magnifiques, et a consacré dans le temple de la déesse douze mille soixante pièces d'or et trois cents talents d'argent. »

Plusieurs de ces peuples que le vainqueur de Mithri-date annonçait à Rome être rangés sous son empire, l'Europe les entendait nommer pour la première fois. Le nom du *Cyrus*, le grand fleuve du Caucase intérieur, ne se rencontre, nous le savons, dans aucun écrivain antérieur à l'expédition romaine, non plus que le nom même de l'*Ibérie* par lequel Pompée désigne la plus grande partie de la Géorgie à partir de la Colchide. Nous avons précédemment exposé notre pensée sur l'origine très-probable de cette dénomination (2). Beaucoup d'autres noms de peuples, de provinces, de rivières, de villes et de montagnes apparurent alors dans la géographie : tel est, entre une foule d'autres, celui de l'*Albanie*, pour désigner la région montagneuse comprise entre l'Ibérie et la mer Caspienne ; tels sont

(1) Plinè dit, parlant de la province d'*Asie* (l'Asie-Mineure en deçà du Halys) : « Il la reçut province frontière, et la rendit province centrale. » *Histor. Natur.* VII, 27. La même expression se retrouve dans Florus, III, 5.

(2) *Recherches sur les Populations primitives du Caucase*, p. 65.

aussi ceux des *Souanes* et des *Lazes*, destinés à effacer bientôt de la géographie historique et le nom depuis si longtemps célèbre de la Colchide, et ces appellations de Héniokhès, de Buzères, de Makrons et tant d'autres, appliquées par les anciens Périples aux tribus montagnardes de l'angle sud-est du Pont-Euxin (1).

N'eût-ce été que la mention qui pouvait être faite de ces noms nouveaux dans les inscriptions publiques et dans ce que nous appellerions les bulletins officiels, il n'en serait pas résulté un bien grand accroissement dans la somme des notions géographiques du temps; ce qui rendit cet accroissement très-considérable, ce furent les relations détaillées des campagnes du général romain qui furent publiées par des témoins oculaires. Ces relations, très-riches en renseignements sur les pays conquis, devinrent

(1) Le nom d'*Albanie*, non plus que celui des *Lazes*, ne se trouve pas dans l'Inscription de Pompée; mais on voit bientôt après, dans les écrivains du siècle d'Auguste, le premier de ces noms d'un usage général, et ils en devaient certainement la connaissance aux relations des campagnes de Pompée publiées par des témoins oculaires. Il peut y avoir quelques doutes sur l'emploi du nom de *Lazes* à la même époque. Le premier auteur où on le trouve est Memnon, dans son *Histoire d'Héraclée*, dont Photius nous a conservé des extraits (*Myriobiblon*, p. 751, édit. Rothom. 1653); mais il n'est pas bien certain que Memnon ait vécu à l'époque d'Auguste, comme l'a pensé Vossius (*Histor. Græci*. Comparez Fabricius, *Biblioth. Gr.*, vol IX, p. 475), outre la manière incidente dont le nom des *Lazes* se trouve jeté dans le récit, concurremment avec celui de Sanighes, pourrait faire penser que cette mention est une glose de Photius passée dans le texte de l'historien qu'il analysait. La première mention certaine que l'on trouve ensuite du nom des *Lazes* est dans Pline.

la source où puisèrent abondamment les écrivains postérieurs, historiens ou géographes. Les deux principales furent, à ce qu'il paraît, celles de *Theophraste de Mytilène* et de *Posidonius*; le premier accompagnait l'armée romaine dans le Caucase (1); le second, philosophe éminent et géographe instruit, avait écrit une histoire de Pompée avec lequel il était lié d'amitié, et il avait dû recevoir du général romain des mémoires ou des renseignements particuliers (2). On cite encore *Métrodore de Scepsis* et *Hysicrate* parmi les auteurs qui avaient écrit sur les campagnes de Pompée et sur les pays que ses armes soumièrent (3). La perte de ces ouvrages originaux laisse dans l'ancienne géographie du Plateau Caucasiens une lacune que les écrits des compilateurs ne peuvent remplacer que bien imparfaitement.

Et de ceux-là même, combien le temps en a-t-il détruit, qui du moins nous eussent pu fournir, avec un plus grand nombre de termes de comparaison, plus de moyens de rectifier ou de compléter ce que les données anciennes ont trop souvent d'inexact ou d'incomplet ! Ainsi, *Cornelius Nepos*, l'élégant précurseur de Plutarque dans la biographie des hommes

(1) On peut voir un Mémoire spécial de l'abbé Sévin sur cet écrivain, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XIV, p. 143. Strabon a cité quatre fois Théophraste, dans le XI^e livre de sa Géographie, pp. 493, 503, 528 et 530, Casaub.

(2) Strab., lib. XI, p. 492. Strabon cite en nombre d'endroits les ouvrages de Posidonius, non-seulement sur le Caucase, mais sur beaucoup d'autres points de géographie générale.

(3) Strab., lib. XI, p. 504, et XIII, 609. Lucien (*De Macrob.* 22) cite un historien du nom d'Hysicrate, né à Amisos, dans le Pont, il y a lieu de croire que c'est le même.

illustres de l'antiquité, avait aussi composé un grand traité de Géographie dans lequel les nouvelles contrées acquises en Orient tenaient sans doute une place proportionnée à l'intérêt qu'elles devaient alors avoir pour les Romains (1). Nous voyons par un fragment que nous a conservé Pline (2), qu'il ne donnait à l'Isthme Caucasiens, entre l'Euxin et la Caspienne, qu'une largeur de 250 milles. A quel point que cette mesure se rapporte, elle est beaucoup trop faible. Dans sa partie la plus étroite, l'Isthme mesure à vol d'oiseau au moins 125 de nos lieues communes, ou 375 milles romains. Par les vallées du Phase et du Koûr, on trouve environ 200 lieues ou 600 milles; par les vallées du Kouban et du Terek inférieur, à peu près la même distance; et cette distance est encore de 150 lieues ou 450 milles si on la prend depuis l'embouchure du Don par la vallée de la Manitch. Mais les anciens n'ont eu à cet égard que des données fort incertaines et singulièrement erronées, comme on peut le voir par les opinions diverses que rapportent Pline et Strabon (3). Posidonius, l'historien de Pompée, n'attribuait à l'Isthme qu'une largeur de 1,500 stades (4), qui représentent au plus une étendue de 62 lieues!

D'autres expéditions militaires, celles d'Antoine ou de ses lieutenants en Arménie, dans les années

(1) Cornelius Nepos mourut dans l'année même où Auguste fut investi du pouvoir suprême, la 30^e avant la naissance de Jésus-Christ.

(2) *Histor. Natur.* VI, 12

(3) Strab., lib. XI, p. 491; Plin. *loc. cit.*

(4) Strab., *l. c.*

39 et 35 avant la naissance de J.-C. (1); celles de Tibère et de Caius dans la même contrée qui eurent lieu sous le règne d'Auguste, et dans le même temps celle d'Asinius Gallus contre les Sarmates (2), si elles ne perfectionnèrent pas notablement les notions d'ensemble dues aux campagnes du grand Pompée, ajoutèrent du moins aux notions de détail. Nous voyons notamment qu'un certain *Adelphus* qui accompagnait Marc-Antoine dans sa malheureuse expédition contre les Parthes par les hautes vallées de l'Arménie, en avait donné une relation particulière (3). Agrippa, le gendre d'Auguste, dans sa célèbre carte du monde connu des Romains, qui dut être construite vers la quinzième année avant le commencement de notre ère, avait figuré l'Isthme Caucasienn et la mer Caspienne (4). Avec quel degré d'exactitude, c'est ce que nous ne saurions dire : nous pouvons seulement juger que la mesure de la côte Colchique et Abasgique, depuis le Phare jusqu'au Bosphore Kimmérien, y était indiquée d'une manière très-fidèle, ce qui n'a pas lieu de nous étonner, puisque déjà plusieurs siècles auparavant, Hérodote et les anciens Périples connaissaient parfaitement cette côte habituellement pratiquée par les Grecs Asiatiques.

(1) Plut. *Anton.*; Velleius Paterculus, II, 82; Joseph. , *Ant. Jud.* XV, 5.

(2) Tibère en l'an 20, Gallus en l'an 15, Caius en l'an 1 avant notre ère.

(3) Strab. XI, 523.

(4) Plin., lib. VI. c. 1 et 15.

ÉTUDES
ETHNOGRAPHIQUES ET HISTORIQUES
sur
LES PEUPLES NOMADES
QUI SE SONT SUCCÉDÉ AU NORD DU CAUCASE
DANS LES SIX PREMIÈRES VIEILES DE NOTRE ÈRE.



Le travail assez étendu que nous consacrons aux peuples nomades du nord du Caucase était terminé depuis deux ans, et plusieurs fragments en avaient été lus à diverses époques tant à la Société de Géographie qu'à la Société d'Ethnologie de Paris, avant l'apparition d'un mémoire de M. Karl Friedrich Neumann sur un sujet analogue. Cette publication du savant arméniste nous a déterminé à publier immédiatement notre propre travail, que nous réservions pour un autre temps. L'ouvrage de M. Neumann a pour titre : *Die Völker des südlichen Russlands in ihrer geschichtlichen Entwicklung. Eine von dem königlichen Institut von Frankreich gekrönte Preisschrift*. Il a été publié à Leipzig en 1847, et forme un volume grand in-8° de vi et 174 pages. Ainsi que le titre l'indique, l'ouvrage (originellement écrit en latin) a été couronné par l'Institut de France (Académie des Inscriptions), et l'érudition dont il est rempli le rendait assurément bien digne de cette haute distinction. Néanmoins on y trouve, sur plusieurs points importants, des opinions ou des vues ethnologiques qui nous paraissent erronées; en publiant aujourd'hui nos propres recherches, où ces opinions que nous

croyons fausses sont ou relevées expressément, ou combattues par le seul développement de vues contraires (car nous n'avons voulu donner nulle part à notre travail la forme polémique, même dans le peu de notes ou de passages que nous y avons ajoutés depuis l'apparition du Mémoire de M. Neumann), nous avons eu surtout en vue de mettre les hommes spéciaux à même de se former un jugement approfondi sur des questions qui prennent chaque jour dans la science une importance et une portée plus grandes.

I.

LES ALAINS.

Les *Alains* sont le plus ancien de tous les peuples errants que les premiers siècles de notre ère virent apparaître en deçà du Volga, dans les vastes steppes de la Sarmatie. De même que toutes les populations de souches diverses qui les avaient précédés à des époques beaucoup plus anciennes dans leurs migrations vers l'Europe, ou qui bientôt après aux allaient apparaître à leur tour sur ce *grand chemin des nations*, leur origine est asiatique. Les Chinois, à qui il faut demander les seuls renseignements que nous puissions avoir sur les anciens peuples et les innombrables révolutions de l'Asie intérieure, les Chinois les ont connus à partir du deuxième siècle avant notre ère (1), d'abord sous le nom de *Yan-thsaï*, ou *An-thsaï*, mots qui ne sont,

(1) C'est vers l'année 120 avant notre ère que les relations politiques des Chinois septentrionaux, ainsi que leurs expéditions militaires, ayant été poussées jusqu'aux contrées voisines de la mer Caspienne, leur firent pour la première fois connaître les peuples qui demeuraient à cette extrémité occidentale de la zone moyenne de l'Asie.

comme nous le verrons plus tard, que des transcriptions altérées de l'ethnique *Ase* (1), puis bientôt après sous celui d'*A-lan-na*, où l'ethnique national est fidèlement reproduit. Ces Alains habitaient alors dans le nord-ouest de la Sogdiane, non loin d'un vaste amas d'eaux marécageuses qui semble devoir répondre à ce que nous nommons aujourd'hui le lac d'Aral. L'aspect physique de ces plaines basses de la Transoxane a éprouvé de grands changements depuis les temps anciens. Les Chinois dépeignent les *A-lan-na* comme un peuple remarquable par sa chevelure blonde, ses yeux bleus et sa taille élevée : ce portrait est tout à fait conforme à celui que les historiens occidentaux de l'époque byzantine nous ont tracé des Alains.

Les Alains appartiennent en effet à cette nombreuse famille de peuples blonds, qui, sous les noms divers de Dakhes, de Teutons, de Goths, et sous

(1) L'histoire chinoise mentionne dans le même temps sous le nom d'*Ou-sun* un autre peuple plus oriental, qui appartenait aussi à la grande famille des peuples blonds de l'Asie moyenne (Klaproth, *Tabl. Histor. de l'Asie*, p. 163), et qui n'est évidemment qu'une branche de la même race que les An-thsaï, ou Ases. Ce dernier nom lui-même se montre souvent dans l'ouest, chez les historiens et les géographes, sous la forme de *Ose* (les *Oses* caucasiens chez les Géorgiens, les *Osiliens* du Don inférieur chez Ptolémée, les *Oses* de la haute Vistule chez Tacite); mais rien cependant, au moins dans les extraits que l'on nous a donnés jusqu'à présent des anciens écrivains de la Chine, ne nous fait connaître historiquement les rapports qui ont dû exister entre les An-thsaï et les Ou-sun.

la dénomination générique de Scythes qui les réunit tous (1), a joué un si grand rôle dans l'ancienne histoire de l'Europe. Les traits dominants de leur type physique sont ceux de la race teutone, leur langue aussi est la même (2), enfin leurs affinités historiques établissent entre eux un rapport de plus. C'est avec les Goths et les Suèves, deux tribus de sang teuton, en même temps peut-être qu'avec la tribu slave des Vendes, que nous les voyons plus tard pousser leurs courses aventureuses jusqu'aux dernières extrémités de l'Europe; et l'on a même supposé, non sans beaucoup de probabilité, que l'appellation si fameuse de Vandales n'est que la forme contractée du nom des Vendes et de celui des Alains, *Vend-Alani*, réunis en un seul nom selon l'usage fréquent des hordes nomades, pour expri-

(1) Les *Ou-sun*, que les écrivains chinois représentent aussi comme un peuple blond avec des yeux bleus, étaient, disent-ils, de la même race que les *Saï* (Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 163); or, d'après ce portrait, les *Saï* ne peuvent être que les *Saces* touraniens des anciens Perses, c'est-à-dire les Scythes des historiens grecs. Chez les Chinois, les *Ou-sun* et les *An-thsaï* sont d'ailleurs parents des *Yü-tchi* et des *Yé-ta*, qui sont les *Gètes* des Grecs, c'est-à-dire une des grandes branches des populations scythiques.

(2) « Les Goths, les Visigoths, les Gépides et les Vandales ne diffèrent que par le nom, dit un historien de la période byzantine, et leur langue est aussi la même. » Théopanis *Chronogr. ap. histor. Byz.*, p. 81, edit. Par. Procope, qui avait signalé les mêmes rapports (B. V. I, 2), complète ce cercle d'analogies en ajoutant expressément (*id. c. 3* et B. G., lib. I, c. 1, p. 308) que les Alains étaient un peuple gothique.

mer la fusion, ou tout au moins le rapprochement des deux tribus sous un seul chef; de même qu'en Espagne le nom de Catalogne paraît s'être formé de la réunion du nom des Goths et de celui des Alains, *Gothalandia* (1). Le pays où les historiens chinois nous montrent les Alains dans les temps voisins de notre ère, est le même précisément où Hérodote, quatre siècles auparavant, avait connu la branche principale des nations gétiques sous la dénomination de *Massagètes* (les Grands Gètes); et le rapport des deux appellations, quelle que soit la signification que l'on y attache, — qu'on y voie l'indice d'une filiation de tribus, ou seulement l'expression d'une communauté d'habitation géographique, — ce rapport ne s'éteignit jamais dans le souvenir de l'Occident, car la dénomination de *Massagètes* fut appliquée fréquemment aux Alains par les historiens grecs et latins (2). Ptolé-

(1) Le savant auteur des *Antiquités Slaves* donne néanmoins une autre étymologie au nom des Vandales, bien qu'il voie aussi en eux un mélange de Suèves-Teutons et de Vendes-Slaves. Schafarik, *slavishe Alterthümer*, I, 406 et 417.

(2) Dio Cassius, p. 794, éd. de 1606; Ammian. Marcell., lib. XXXIII, c. 5, et XXXI, 2. Nicephorus Gregora, *Hist. Byzant.*, lib. VI, c. 10. Dans Procopé (Bell. Vandal., lib. I, c. 12), le nom de *Massagètes* est appliqué aux Huns, que l'on supposait venir des mêmes contrées de l'Asie. Dans les historiens arméniens du v^e siècle, le nom de *Maskouth*, donné à des peuples du nord du Caucase, ne peut s'appliquer non plus qu'à des tribus alaniques (Moïse de Khorén, *Histoire d'Arménie*, liv. II, c. 86, t. I, p. 363 de la trad. fr.; id. *Géographie*, dans les *Mém. sur*

mée, dans son énumération des peuples du centre de l'Asie, indique à la fois des Massagètes dans la région de l'Oxus et du Jaxartes, et des Alains plus loin au nord vers les steppes où campent aujourd'hui les Kirghiz (1). Cette région est précisément celle que dans le même temps leur assignent les auteurs chinois.

Leur nom, d'ailleurs, porté au loin par la terreur de leurs armes, paraît avoir dominé pendant un certain temps, et peut-être à diverses reprises, dans toute l'étendue de pays bornée d'un côté par la mer Caspienne et de l'autre par l'Indus. Cette extension de puissance est attestée à la fois par les historiens chinois et par le témoignage de l'un des écrivains occidentaux où on trouve le plus de notions instructives sur les peuples qui démembrement l'empire romain, Ammien Marcellin (2).

La tradition asiatique faisait sortir les Alains des hautes montagnes du massif Altaïque; c'est de là, disent les Chinois, que le nom d'*Alan* leur fut donné, — sans doute par les peuples contigus de la Tartarie orientale, car c'est dans l'idiome des

l'Arménie de Saint-Martin, II, 357; Géographie de Vartan, *ibid.*, p. 425 et 427; Elisée, trad. fr. de l'abbé Garabed, p. 241).

(1) Ptolem., *Geogr.* lib. VI, c. 10 et 13; *id.* c. 14.

(2) Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, livre 4, p. 279; Abel Rémusat, *Recherches sur les langues Tartares*, p. 317; Saint-Martin, dans son édit. de *l'Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, t. IV, p. 79; Klaproth, *Tableaux Historiques de l'Asie*, p. 177; Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges Asiat.*, I, 220, 231-32, 239, 240; Amm. Marcel., lib. XXXI, c. 2.

Mantchous que le mot *alïn* signifie montagne (1). Les traces de la même tradition se retrouvent aussi dans Ammien Marcellin (2). Au surplus, d'après ce que les Annales chinoises rapportent du genre de vie de ce peuple et de ses habitations (3), on comptait cent mille archers dans le pays des Yan-thsaï — (cette indication se rapporte, nous l'avons vu, au second siècle avant notre ère), — et pour les mœurs et les usages ils ressemblaient aux habitants de la Sogdiane (appelée par les Chinois Khang-Khiu), dont ils avaient aussi l'habillement. Ce fut dans le premier et le second siècle après J.-C. que les Yan-thsaï furent spécialement connus sous le nom d'*A-lan-na*; on les trouve aussi nommés *A-lan-liao*. Ils étaient alors soumis aux Sogdiens, — c'est-à-dire probablement aux Parthes Arsacides, qui régnaient à cette époque sur toute l'étendue de l'Iran. Un peu plus tard, dans la première moitié du III^e siècle, leur nom se retrouve dans les Annales chinoises sous la forme abrégée d'*A-lan*. Ils confinaient alors à l'occident avec le Ta-Thsin, qui est

(1) Deguignes, *loc. cit.* Comp. St-Martin, dans ses notes sur Lebeau, t. IV, p. 77. M. Eichhoff (*Essai sur l'Origine des Slaves*, Lyon, 1845, p. 52), rattachant le nom des Alains aux idiomes kundo-européens, tire ce nom du sanskrit *alan*, fort puissant.

(2) Lib. XXXI, c. 2 : *Alani, ex montium appellatione cognominati*. Eustathe ne fait sans doute que répéter cette assertion, lorsqu'il dit : Ὅτι Ἀλανὸς ὄρος Σαρματίας ἀπ' οὗ τὸ ἔθνος οἱ Ἀλανοὶ ποικίλιν ὀνομάζεται (ad Dionys. Per., v. 305, p. 56, ed. Hill, 1688).

(3) Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I. liv. 4, p. 280; Klaproth, *Tab. Hist. de l'Asie*, p. 175.

l'empire romain. Ils s'étaient affranchis du joug des Sogdiens, — sans doute à la suite de la révolution qui fit passer l'empire de l'Asie des mains des Arsacides dans celles des Sassanides. Dans le v^e siècle, de 435 à 480, ils furent nommés *Southe* ou *Sout*, et ils eurent de fréquentes relations avec la dynastie qui régnait sur le nord de la Chine. Il y avait chez eux d'excellents chevaux, des bœufs, des moutons, et entre autres espèces de fruits, une grande quantité de raisins dont ils faisaient du vin délicieux. Leur pays était partagé en plusieurs petites principautés, et on y comptait plus de quatre cents lieux murés; car une partie d'entre eux habitait dans des villes. Les Annales chinoises désignent encore sous plusieurs autres noms la nation Alane, puis elles cessent de la mentionner après le vi^e siècle de notre ère. Mais on trouve alors cité dans les mêmes lieux, et même beaucoup plus loin vers le sud, un peuple *Yé-ta*, conjointement avec les *Yué-tchi*. Les *Yé-ta* sont indubitablement les *Gètes* et les *Indo-Scythes* de notre histoire occidentale, quoique les Chinois en fassent une nation tibétaine, probablement parce qu'ils avaient longtemps séjourné dans les parties nord-ouest du Tibet. Les *Gètes* et les *Alains* n'étant d'ailleurs que des fractions d'une même race, on s'explique sans peine cette substitution d'appellations nationales, déterminée sans doute par la domination temporaire de telle ou telle tribu.

Telles sont les notions que les Orientaux nous fournissent sur les *Alains*; nous allons voir qu'elles

sont pleinement confirmées et heureusement complétées par celles que l'on recueillit en Occident lors de l'apparition des tribus alaniques entre la mer Caspienne et la Méotide, et qu'Ammien Marcellin nous a conservés. « A l'est du Tanaïs, dit ce judicieux historien, demeurent les *Alains*; ils occupent une grande étendue de pays dans les déserts de la Scythie. Ils ont reçu leur nom des montagnes qu'ils ont habitées. Plusieurs nations qu'ils ont vaincues adoptèrent peu à peu la même dénomination, de même qu'il est arrivé pour les Perses. Parmi les peuples soumis par les Alains (en Europe) se trouvent les Neures, qui habitent loin de la mer dans un pays de montagnes, où ils sont resserrés par les glaces du nord. Après les Neures se trouvent les Budins (1) et les Gélons, peuples tout à fait sauvages, qui se font des vêtements et des caparaçons pour leurs chevaux de la peau de leurs ennemis écorchés. C'est du reste une nation belliqueuse. Les Agathyrres sont limitrophes des Gélons. Ils se peignent le corps et les cheveux en bleu, le commun du peuple avec des petites taches clair-semées, les nobles avec des taches plus foncées, plus larges et plus nombreuses. Après ceux-là viennent les Mélanchlènes et les Anthropophages, répandus en différents endroits, et vivant de chair humaine. Aussi tous leurs voisins s'éloignent-ils d'eux, ce qui fait que les terres orientales, jusqu'au pays des Sères,

(1) Les manuscrits donnent aussi *Oudini* et *Vidimi*.

sont inhabitées. De l'autre côté, à l'orient, et près des demeures des Amazones (du Caucase), sont les *Alains*; ils s'étendent parmi les populations grandes et populeuses des contrées asiatiques, et j'ai même appris que leurs habitations vont jusqu'aux rives du Gange, fleuve qui traverse l'Inde et va tomber dans la mer Australe. Je ne citerai point ici les diverses nations qui composent celle des *Alains*, répandus dans ces régions de l'Asie et de l'Europe : ils y occupent de vastes espaces, où ils errent en nomades. Par la suite des temps, tous ces peuples dispersés en tant de lieux ont été désignés sous un même nom, celui d'*Alains*, parce qu'ils se ressemblent par leurs mœurs, par la férocité, et par la manière de faire la guerre. Ils n'habitent point dans des maisons et n'ont point l'usage de la charrue. Ils vivent de chair et de beaucoup de laitage, et sont continuellement assis sur des chariots recouverts de nattes faites d'écorce d'arbres. Quand les *Alains* arrivent dans un lieu où il y a de l'herbe, ils s'y arrêtent et disposent leurs chariots en cercle. Ils y prennent leurs repas comme des bêtes sauvages. Ces chariots, où est contenu tout leur avoir, roulent ainsi comme des villes mobiles. C'est là qu'habitent les hommes et les femmes; leurs enfants y naissent et y sont élevés et nourris, car ce sont là leurs demeures perpétuelles, et en quelque lieu qu'ils aillent ils regardent le chariot comme leur patrie. Quand ils sont en marche, ils font précéder leurs maisons roulantes par le gros bétail et par les brebis; mais ils ont le plus

grand soin de leurs chevaux, qu'ils préfèrent à tout. Là les campagnes sont toujours vertes, entremêlées de bocages et d'arbres à fruits; de sorte qu'ils n'ont besoin de s'inquiéter ni des fourrages ni des vivres. C'est l'effet de l'humidité du terrain et du grand nombre de rivières qui l'arrosent.

• Tous ceux que l'âge ou le sexe rend impropres à la guerre se tiennent autour des chariots, où ils sont renfermés comme dans une place en quelque sorte fortifiée. Les jeunes gens, accoutumés depuis l'âge le plus tendre à monter à cheval, croiraient déroger s'ils marchaient à pied. Tous sont militairement disciplinés et bons soldats. C'est par la même raison que les Perses, qui sont originairement Scythes, sont si propres au métier de la guerre.

• Les *Alains* sont presque tous beaux et de haute stature. Leurs cheveux sont d'un beau blond, leur regard plutôt fier que farouche (1). Comme ils sont armés à la légère, ils peuvent marcher très-vite. Leur façon de vivre tient beaucoup de celle des Huns, si ce n'est qu'ils sont moins grossiers et moins sauvages. Ils font leurs chasses et portent leurs brigandages jusqu'au Palus Mœotis et au Bosphore Cimmérien, et même jusque dans les Arménies et dans la Médie. Autant le repos est délicieux pour les hommes tranquilles et paisibles, autant les périls de la guerre ont de charme pour les *Alains*. Chez eux, on regarde comme heureux celui qui

(1) *Proceri autem Alani penè sunt omnes et pulchri, crinibus mediocriter flavis, oculorum temperatâ torvitate terribiles.*

perd la vie dans le combat; ceux qui meurent de vieillesse ou de maladie sont réputés lâches, et chargés d'opprobre. Rien ne paraît plus glorieux à leurs yeux que de périr dans un combat, de quelque rang que l'on soit. Ils conservent comme des trophées la peau de la tête de leurs ennemis, et ils s'en font des harnais pour leurs chevaux de bataille. Il n'y a chez eux ni temple, ni lieux saints, ni même une cabane couverte de chaume; seulement ils plantent en terre un glaive nu, et ils lui rendent un culte comme les nations des contrées environnantes en rendent un au dieu Mars. Ils ont pour prédire l'avenir une méthode remarquable. Ils prennent des verges d'osier, les plus droites qu'ils puissent trouver, puis ils les lient ensemble, et au moyen de certaines incantations qu'ils pratiquent sur ce faisceau, ils voient clairement les choses futures. Ils ignorent ce que c'est que l'esclavage, tous sans exception étant de sang noble. Ils choisissent pour juges les guerriers les plus expérimentés (1). »

Ammien Marcellin, qui nous a fourni cette relation curieuse, écrivait dans la seconde moitié du IV^e siècle; à cette époque, les Alains avaient envoyé depuis quatre cents ans environ de forts détachements de la nation à l'ouest du Volga jusqu'au bas Tanais. On rapporte à un grand mouvement de populations qui eut lieu vers l'an 40 avant notre ère au nord de la Transoxane, la première migration

(1) Ammian. Marcell. lib. XXXI, c. 2.

des Alains vers l'ouest (1). Cette migration ne fut que partielle, puisque longtemps après les annalistes chinois connaissent encore des *Alanna* vers les bords du Jaxartes; mais sans doute à partir de ce temps elle se continua sans interruption, comme les eaux d'un fleuve puissant s'écoulaient et passent tout entières dans un lit nouveau qu'elles se sont creusé.

Ce que dit Ammien de l'extension de la puissance alanique jusqu'au delà de l'Indus, de même que les notions recueillies par les historiens chinois sur la domination des Grands Yué-tchi (les Massa-Gètes ou Grands Gètes des auteurs occidentaux) dans les pays qui bordent les deux côtés du Sindh (2), se rapporte évidemment à la domination élevée, dans le second siècle qui précéda notre ère, par les puissantes tribus gétiques du nord de la Transoxane, sur les ruines du royaume gréco-bactrien (3). Ces rapports, déjà aperçus il y a près d'un siècle par l'illustre Deguignes (4), ont été confirmés de nos jours et appuyés d'un grand nombre de faits nou-

(1) Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, livre 4, p. 279.

(2) Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, t. I, p. 222. Add. 240. Cp. Gaubil, *Histoire de la dynastie Tang*, dans les *Mémoires des Missionnaires sur les Chinois*, t. XVI, p. 391, 1814, in-4°.

(3) Plusieurs passages du Châh Naméh de Firdousi paraissent aussi faire allusion à la présence des Alains, dès une époque fort ancienne, dans la région qui s'étend au nord du Khorâçân et de l'Oxus (*Le Livre des rois* de Firdousi, traduit par M. Mohl, t. III, p. 421, 509, etc., in-fol., 1846).

(4) *Recherches sur quelques événements qui concernent l'histoire des rois grecs de la Bactriane*, etc., dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. XXV, 1759, p. 21 et suiv.

veaux fournis par la découverte d'une immense quantité de médailles antiques faite depuis vingt ans par plusieurs voyageurs européens dans le pays de Kaboul (1). La présence du nom d'*Aldna* dans les auteurs arabes du x^e siècle, appliqué à la fois aux contrées qui bordent le Sindh et à la partie de la mer des Indes où ce fleuve débouche, serait un fait important s'il était avéré, comme l'avait avancé un savant moderne (2) ; mais cette assertion repose nécessairement sur une méprise, car il est certain que cette dénomination ainsi appliquée ne se trouve chez aucun des historiens ou des géographes musulmans des siècles du khalifat. Nous ne nous en se-

(1) Voyez notre *Aperçu des acquisitions que la géographie doit aux derniers événements de l'Afghanistan*, dans les *Nouv. Ann. des Voy.*, cahier de décembre 1847, p. 276; janvier 1848, p. 61, et mars, p. 303. Feu James Prinsep, le savant secrétaire de la Société Asiatique de Calcutta, et en Europe MM. Raoul-Rochette, Lassen, Wilson, et d'autres encore, ont déjà tiré un heureux parti de ces médailles pour le rétablissement de l'histoire du royaume indo-scythe, complètement ignorée jusqu'à présent; mais la science est loin d'être arrivée à ce sujet au terme de ses investigations. Nous ne connaissons pas encore le travail très-important de M. Reinaud sur l'Inde ancienne, travail qui s'imprime en ce moment dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, et qui doit probablement toucher aux points que nous venons de rappeler. M. Prichard, dans ses *Researches into the Physical History of Mankind*, vol. IV, 1814, p. 127 à 133, a résumé d'une manière satisfaisante, quoique un peu succincte, les faits relatifs à l'ancien royaume indo-scythe et aux découvertes numismatiques qui leur servent actuellement de base principale.

(2) Saint-Martin, *Notes sur Lebeau*, dans la nouvelle édition de *l'Histoire du Bas-Empire*, t. IV, 1824, p. 79, in-8°.

rions pas fié à cet égard à nos seules recherches, qui ont dû se limiter à ce qui a été publié jusqu'à présent des auteurs orientaux dans les langues européennes; nous avons consulté celui de nos orientalistes qui connaît le mieux sans contredit cette période de l'histoire géographique du nord-ouest de l'Inde, M. Reinaud, et ce savant a pleinement confirmé le résultat de nos propres investigations (1).

M. Saint-Martin aurait cependant pu citer, s'il l'eût connu, un curieux document de l'histoire des Croisades à l'appui de son assertion. Dans une lettre écrite de Syrie, sous la date de 1222 au pape Honoré III par un des légats résidant près des princes croisés, on trouve le récit de l'invasion toute récente des Tatars de Tchinghiz-khân au sud de l'Oxus, dans le Khorâçan et le Kaboulistan jusqu'à l'Indus (2). Ce récit est uniquement fondé sur les rumeurs qui se propageaient dans toute l'Asie devant ces terribles ennemis, et les faits, on peut le croire, y sont singulièrement défigurés, ainsi que les noms. On y voit, entre autres singularités, que le khan tatar qui venait d'envahir la Perse, était un prince chrétien nommé David. Or il est dit que ce prince David, en se portant vers l'Indus, traversa

(1) Sur les noms des diverses parties de la mer des Indes dans les géographes arabes, on peut voir d'ailleurs l'*Introduction* de M. Reinaud à sa traduction française de la Géographie d'Aboulféda, p. ccccv, 1848, in-4°.

(2) Voyez l'effroyable récit de cette expédition dans l'*Histoire des Mongols* de M. Mouradja d'Ohsen, t. I, liv. 1^{re}, ch. 6.

un pays peuplé que la lettre du légat désigne sous le nom d'*Alaanar*. Voici le texte même du document : « Venit rex David ad terram quæ dicitur *Alaanar*, quæ est in confinio *Indiæ*. In provinciâ verò in quâ sita est præfata civitas *Alaanar*, sunt tot civitates ut eas dinumerare nemo possit. Civitas in quâ rex *Persarum* morari consueverat *Gasne* vocatur, et maxima est et populosa valdè.... (1). » Ce pays d'*Alaanar*, d'après ces indications, n'aurait donc été autre chose que la province même de *Gazni*, célèbre depuis la fin du x^e siècle comme siège d'une dynastie turque qui en avait pris son nom (les *Gaznévides*) ; mais les géographes orientaux, non plus que les voyageurs européens, ne connaissent dans cette partie du pays de *Kaboul* de dénomination qui se puisse rapporter à celle d'*Alaanar*. Nous soupçonnons donc fort que ce dernier nom n'est qu'une mauvaise lecture de quelque autre dénomination locale, telle, par exemple, que celle de *Kandahar* (2). C'est là un

(1) *Relatio de Davide rege Tartarorum christiano*, dans le *Corpus historicum Medii Ævi* d'Eccard, vol. II, p. 1452, Lipsia, 1725, in fol.

(2) On remarquera que la prétendue dénomination d'*Alaanar* est prise à la fois comme nom de pays et comme nom de ville. Cette ville d'*Alaanar* ne saurait d'ailleurs avoir rien de commun avec celle d'*Alan-mi*, ou ville des *Alains*, mentionnée au vii^e siècle de notre ère par les auteurs chinois comme capitale du pays des *Asi* à cette époque (Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, I, 231 sq.); car *Alan-mi* était située bien loin au nord de l'*Oxus*, probablement dans la vallée du *Jaxartes*, ou *Sihoun*.

point sur lequel nous n'avons pas à insister ; mais ce qui est bien certain , c'est que le nom des Alains n'existait plus depuis longtemps dans ces contrées à l'époque de l'invasion des Mongols.

Revenons aux plaines du bas Volga , où nous conduit l'émigration des Alains dans les siècles qui touchent à notre ère.

Une fois entrées dans les steppes de la Sarmatie, et continuellement pressées par des hordes plus orientales , les tribus Alaniques s'y répandirent jusqu'à la Méotide et au Tanaïs , s'étendant au loin , d'un côté , dans la direction du nord (1) , de l'autre , vers le sud , jusqu'aux montagnes du Caucase. Nous manquons toutefois de témoignages suivis qui nous puissent faire connaître les époques précises et la succession de leurs établissements.

Leurs excursions à l'ouest du Volga , et leurs établissements fixes vers le Tanaïs et le Caucase , paraissent d'ailleurs avoir été lents et graduels ; aussi ne se montrent-ils dans l'histoire des quatre premiers siècles après J.-C. que d'une manière assez peu apparente et en quelque sorte accidentelle. La première mention que l'on en trouve dans les auteurs occidentaux serait celle de Denys de Kharax , ou le Périégète , qui leur assigne expressément pour demeure les steppes herbeuses du nord de la Méotide (2) , si ,

(1) Schafarik (*slavische Alterthümer*, 1, 351 sq. et 356) les a particulièrement suivis dans cette direction du nord et du nord-ouest.

(2) Dionysii *Periegesis* , v. 305 et 308. Le poète en parle comme

comme on le croit, Denys écrivait son poëme géographique vers la fin du règne d'Auguste, c'est-à-dire dans les premières années de notre ère (1). Un peu plus tard, Josèphe, l'historien des Juifs, rapporte (2) que sollicités par des agents secrets de l'empereur Tibère de faire irruption sur les terres des Parthes, (c'était en l'année 35 de notre ère), les Alains franchirent les gorges centrales des montagnes, que leur livrèrent les Ibériens, et qu'ils se répandirent, comme autrefois les Scythes, dans les provinces de l'Arménie et de la Médie. Ils habitaient donc dès lors les steppes du nord du Caucase. Les circonstances précises du récit de l'historien ne laissent place à aucune équivoque, et c'est sans aucun fondement que le savant Tillemont (3) a mis en doute s'il n'était pas ici question des Albaniens. Ceux-ci n'auraient pas eu besoin que les Ibériens leur livrassent les portes du Caucase. Les mêmes circonstances se retrouvent dans Tacite (4), sauf

d'un peuple brave et riche en chevaux, ἀλκίμονες ἄλαντοι, πολυέκπων φύλον ἄλαντων.

(1) D'autres critiques reportent l'âge de Denys jusqu'à la fin du II^e siècle de J.-C., ou même au commencement du III^e siècle.

(2) *Antiquit. jud.*, lib. XVIII, c. 6.

(3) *Histoire des Empereurs*, t. I, p. 601. Ammien Marcellin, dans un passage, confond en effet les Alains et les Albaniens (lib. XXXIII, c. 5), et cette confusion a même été plaidée systématiquement par des savants modernes (Klaproth, *Tableaux Histor. de l'Asie*, p. 179 sq.; K. Fr. Neumann, *die Völker des südlichen Russlands*, 1847, in-8°, p. 36).

(4) *Annal.*, VI, 33.

qu'il donne à ces bords du Nord le nom de Sarmates. C'était en effet des pays sarmatiques que venaient les Alains. Josèphe est encore plus explicite dans un passage de son Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains (1). Là, racontant une seconde incursion du même peuple dans la Médie, qui eut lieu sous le règne de Vespasien (en l'an 72) par les mêmes défilés du Caucase, il dit expressément que les Alains habitaient aux bords du Tanaïs et de la Méotide. Les annales arméniennes les mentionnent aussi plusieurs fois dans le cours du 1^{er} siècle (2).

Josèphe écrivait vers l'année 80, presque dans le même temps que Pline composait en Italie sa mémorable Histoire de la Nature, riche, pour la géographie de la région Caucasienne, des matériaux qu'en avaient déjà rapportés les généraux romains. Il connaît les *Alani* dans la situation même où les place l'historien juif, au nord du Caucase et à l'orient du Tanaïs (3). Immédiatement auprès des Alains, il

(1) *Bell. Jud.* VII, 29.

(2) Moïse de Khorèn, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 50, t. I, p. 265 de la trad. fr. Le roi Artakès ou Ardachès (II^e de nom) épousa vers l'année 90 de notre ère une fille du roi des Alains; une multitude d'Alains vinrent à cette occasion s'établir en Arménie (*id.*, ch. 58, p. 285; add. c. 52, p. 273.) Comp. ce que la vieille chronique géorgienne traduite par Klaproth dit à la même époque des incursions des montagnards du haut Caucase en Arménie. Les Alains n'y sont pas nommés (*Nouv. Journ. Asiat.*, t. XIII, 1834, p. 53).

(3) *Hist. Natur.*, lib. IV, c. 25. La plupart des auteurs subséquents ont écrit *Rhoxolani*.

cite une tribu, les *Rhoxalani*, dans le nom de laquelle se retrouve évidemment celui de la nation alane; mais la valeur du mot *Rhox*, ou *Rhôs*, qui entre dans la composition de ce second ethnique, est incertaine. On a cru y reconnaître la première mention du nom des *Russes* (1), devenu depuis si célèbre. La discussion de cette origine sort de notre cadre actuel.

Ce qui est moins incertain, c'est que cette tribu de *Rhoxalani* errait déjà vers le bas Tanais au moins un siècle avant notre ère, puisqu'on les voit mentionnés dans l'histoire des guerres de Mithridate (2). On peut donc la regarder comme l'avant-garde des Alains en Europe, de même que ceux-ci y furent les précurseurs d'un flot de barbares de langues et d'origine diverses.

On a lieu d'être étonné que Strabon, qui nomme les *Rhoxalani* (3), n'ait pas connu les Alains, non plus que Pomponius Mela son contemporain, bien que l'un et l'autre écrivissent environ trente ans avant Pline et Josèphe, vers l'an 40 ou 45; puisque

(1) Les Grecs du Bas-Empire ont toujours écrit ce nom *Rhôs*. M. Eichwald (*Alte Geographie des Kasp. Meeres*, etc., p. 368, explique le mot composé de Rhoxalains par *Alains du Rha*. M. Schafarik (*Slavische Alterthümer*, I, 352) paraît pencher vers la même explication. M. Böck (*Corpus inscrip.*, II), explique *Roxalani* par le teuton, *Ross-Alanien*, Alains-Cavaliers. Cette explication nous reporte aux vers de Denys le Périégète cités plus haut.

(2) Strab., lib. VII, p. 306. Casaub.

(3) Id., *loc. cit.* et lib. II, p. 114.

non-seulement Denys le Périégète , que nous avons déjà cité , mais aussi deux poètes latins de la première moitié du 1^{er} siècle , Sénèque dans sa tragédie de Thyestes (1) , et Lucain dans sa Pharsale (2) , avaient introduit dans leurs vers le nom de ce peuple nouveau , qui déjà portait la terreur sur les bords septentrionaux de l'Euxin. Lucain est mort en 65 , et Sénèque en 66. Ce silence des deux géographes contemporains prouve au moins que pour les Romains , jusqu'au milieu du 1^{er} siècle , les Alains ne faisaient pas encore grande figure au nord du Caucase.

On peut conjecturer avec vraisemblance que saut leurs expéditions temporaires au sud du Caucase , et peut-être aussi quelques établissements partiels dans l'intérieur de l'Isthme et au nord du Pont dans la direction du Danube (3) , le fort de leurs migrations s'était porté dans ces premiers temps vers le nord et le nord-ouest , au sein de ces plaines immenses qu'arrosent dans leur cours les tributaires septentrionaux de l'Euxin. Ammien Marcellin , nous l'avons vu , nomme parmi les peuples qui leur étaient soumis les Neures , les Gélons , les Agathyrses et les Boudini , c'est-à-dire toutes les grandes nations de la Sarmatie intérieure jusqu'aux

(1) Acte IV, scène 1^{re}.

(2) Lib. VIII , v. 223 , et X , 454.

(3) Il est question d'eux sur le bas Danube dès le règne d'Adrien , dans la première moitié du second siècle. *Ælius Spartianus, Vita Hadriani*, c. 4. Comp. *Julius Capitolinus, Ant. Pius*, c. 8 , et *Marc. Aurel.* , c. 22.

sources du Tanaïs ; et c'est dans les mêmes contrées seulement, vers le centre de notre Russie actuelle, que le géographe Ptolémée, au milieu du II^e siècle, semble placer des Alains. Ptolémée écrit *Alauni*, Ἀλαῦνοι (1). Les *Rhoxolani* continuaient d'occuper toute la côte nord du Palus Mœotis (2). Il faut toutefois remarquer que Ptolémée indique sur le bas Tanaïs des *Osiliens*, Ὀσίλοι, et dans les steppes sarmatiques des *Aséens*, Ἀσαῖοι (3) ; et nous verrons plus tard que ces noms ne peuvent s'appliquer qu'à des tribus alaniques ; car c'est là qu'en 374 ou 376 elles reçoivent le choc des Huns, qui venaient à leur tour d'abandonner l'Asie et de franchir le Volga (4). Les Alains — Ammien Marcellin, contemporain de ces événements, leur donne le surnom de *Tanaïtes* — les Alains confinaient à l'ouest avec la puissante tribu gothique des *Groutunges* ou *Ostrogoths* (5). Les Alains Tanaïtes furent écrasés sous cette effroyable avalanche. Beaucoup d'entre eux y périrent ; beaucoup se soumirent au joug des vainqueurs, se mêlèrent

(1) Marcien d'Héraclée, abrégiateur de Ptolémée, écrit plus correctement Ἀλαῖοι.

(2) Ptolem., *Geog.*, lib. III, c. 5.

(3) Ptolem., *ibid.*, et V. g. Lucien, qui écrivait vers la fin du II^e siècle, introduit les Alains dans un de ses contes familiers (*Toxaris*) qui a pour théâtre le voisinage de la Méotide.

(4) Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, livre XIX, § 46, t. IV, p. 84, de l'édition S. M. Toutes les autorités anciennes y sont alléguées. Add. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, liv. 4, p. 289.

(5) Ammianus Marcell., lib. XXXI, c. 3. *Ostrogoths* signifie, on le sait, les *Goths Orientaux*.

à leurs hordes et marchèrent avec eux contre les Ostrogoths. On en voit aussi un grand nombre dans les armées d'Alaric, roi des Visigoths (*Goths Occidentaux*), qui, vingt ans plus tard, se répandent comme un flot dévastateur sur la Grèce et sur l'Italie. Aussi le nom des *blonds Alains* se rencontre-t-il fréquemment sous la plume du poète Claudien, témoin de ces terribles débordements, dont ses vers ont consacré le souvenir mieux que les maigres annalistes de cette époque de décadence.

Brisés et dispersés dans cette révolution subite, les Alains, naguère tout-puissants dans la Sarmatie, cessent alors d'y exister en corps de nation. Leurs membres épars ne gardent pas même l'antique dénomination de la tribu, si ce n'est au fond des gorges du Caucase où nous les retrouverons bientôt. Une partie de ceux qu'avait épargnés le fer des Huns, ou qui n'étaient pas restés incorporés sous leur bannière ou sous celle du roi visigoth, s'étaient arrêtés près du bas Danube; mais ces plaines dévastées cessèrent bientôt de pouvoir les nourrir. Il fallut songer à de nouveaux établissements. Ces émigrations coûtaient peu à des hommes que rien n'attachait au sol, pas même les tombeaux de leurs pères. Associés aux Vandales, ou plutôt entraînés par ceux-ci, selon l'expression de Procope (1), ils se remirent en marche vers les contrées de l'Occident. Une autre tribu tudesque,

(1) *Bell. Vandal.*, lib. 1, c. 3.

les Suèves, s'était jointe à eux. Ainsi réunis et formant une masse redoutable, les trois peuples arrivèrent aux bords du Rhin en 406, traversèrent le fleuve, marchèrent droit vers l'Aquitaine en laissant derrière eux un long sillon d'incendies et çà et là quelques colonies détachées (1); puis franchissant la barrière des monts Pyrénéens, vinrent s'abattre sur l'Espagne comme un essaim de sauterelles affamées. Dans le partage que ces barbares se firent de la Péninsule, les Alains eurent la Lusitanie; mais bientôt, poussés par leur humeur vagabonde, beaucoup d'entre eux se réunirent de nouveau aux Vandales de Genséric pour passer le détroit et entrer en Afrique. C'est là que leur nom devait achever de s'éteindre, confondu dans celui des Vandales (2).

Un autre détachement d'Alains s'était, nous l'avons dit, porté sur le Caucase après leur défaite par les Huns : ceux-là seulement gardèrent leur nationalité et leur nom. A dater du cinquième siècle, l'histoire ne connaît plus d'autre *Alanie* que l'Alanie du Caucase; nous avons vu qu'en Asie même, au berceau de la race, le nom des Alains s'était perdu depuis longtemps, absorbé par celui des Gètes, comme en Afrique il se fond dans celui des Vandales.

Pendant assez longtemps les annales byzantines, source principale de l'histoire géographique des pays

(1) Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. V, p. 546 sqq., in-4°.

(2) Procop. *B. V.* I, 5, p. 190.

du Caucase à cette époque, se taisent sur les Alains établis dans l'Isthme; c'est Procope le premier, au milieu du vi^e siècle, qui les ramène sur la scène historique. Il nous montre ce peuple fixé sur le versant nord des montagnes à l'opposé de l'Ibérie, confinant à l'Abasgie et au pays des Souanes. Les termes dont se sert l'historien (1) semblent indiquer que les Alains occupaient alors principalement les hautes vallées du Kouban, depuis la partie de la chaîne qui domine la côte des Abases jusqu'à la grande passe centrale de Dariel, désignée alors sous le nom de *Porte des Alains* (2).

Les auteurs contemporains de Procope, Agathias et Ménandre, confirment entièrement les données de l'historien des guerres de Justinien quant à l'emplacement des Alains; et on voit de plus par leurs récits que la dénomination d'*Alanie*, ainsi restreinte à une portion du versant nord du Caucase, était alors consacrée dans la langue géographique (3). Il semble

(1) *Bell. Goth.*, lib. IV, c. 3, p. 570 et 572. *Comp. Bell. Pers.*, I, 15, p. 43, et II, 29, p. 164.

(2) C'est aussi le nom que Moïse de Khorén, qui écrivait un siècle avant Procope, et d'autres auteurs arméniens de la même époque, donnent à ce défilé (Moïse de Khorén, *Hist. d'Arm.*, trad. fr. de Vaillant de Florival, t. I, p. 363, Venise 1841, in-8°; et *Géographie*, trad. de Saint-Martin, dans ses *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 357; Elisée, trad. fr. de l'abbé Garabed, Paris 1844, in-8°, p. 242). La même dénomination de *Porte des Alains* se trouve plus tard chez les géographes arabes (*Mémoires cités de Saint-Martin sur l'Arm.*, II, 194; C. d'Olivson, *Les peuples du Caucase*, p. 24, 1828, in-8°; etc.).

(3) Agathias, ap. *Hist. Byzant.*, lib. III, p. 90, ed. Reg.:

d'ailleurs résulter d'un passage d'Elisée, historien arménien du v^e siècle, qu'à cette époque le nom de pays d'*Allan* s'appliquait aussi, en tout ou en partie, au Daghestan septentrional (1); ce qui est du reste parfaitement concordant avec les indications des premiers voyageurs arabes au ix^e siècle, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

Il paraît même que les Alains, par l'assujettissement des tribus indigènes, y acquirent bientôt une prépondérance notable et une certaine importance politique. On les voit, dans les premières années du viii^e siècle, sollicités par l'empereur Justinien II de porter la guerre chez les Abasges, dans la Lazique et dans l'Ibérie (2); mais la rapide extension de la puissance des Khâzars, dont la domination au nord du Caucase atteignit

Menander, *In Excerpt. Legation.*, p. 109. Comp. Theophanes (sous l'a. 709), p. 728 sqq. — Stritter (*Memoria Populorum*, etc., vol. IV, p. 319 sqq., Petropoli, 1779, in-4^e) a réuni sous le titre d'*Alania* tous les passages des écrivains de la Byzantine relatifs aux Alains; mais comme il a perpétuellement confondu, sur la foi de Zonaras, les Alains et les Albaniens (Comp. ci-dessus, p. 121, n. 3), il attribue aux premiers beaucoup de passages qui n'appartiennent qu'aux seconds.

(1) Elisée, trad. fr. de l'abbé Garabed; Paris, 1844, in-8^o, p. 151. Cp. un passage de Lazare Parbe, *ibid.*, p. 285.

(2) Stritter, IV, 346. Cet événement est placé par Stritter sous l'année 703; il doit être de 705. — L'Alanie du Caucase est aussi mentionnée à cette époque par Guido, plus connu sous la dénomination de l'Anonyme de Ravenne. « Desuper jam dictas patrias (Abasgia), ad partem septentrionalem, ponitur patria quæ dicitur *Alanorum*. » Ravennatis Anon. *Geographia*, lib. IV, c. 2.

son plus haut point précisément dans le cours du viii^e siècle et dans la première moitié du siècle suivant, et d'un autre côté le progrès des armes musulmanes dans le même temps à l'ouest de la mer Caspienne jusqu'au nord de Derbend, durent restreindre alors l'influence des Alains, qui furent contraints sans nul doute de reconnaître la suprématie des nouveaux dominateurs. Aussi près de six siècles s'écoulaient sans que leur nom reparaisse d'une manière active dans les chroniqueurs byzantins; seulement des corps d'Alains sont mentionnés de temps à autre parmi les troupes auxiliaires que les empereurs de Constantinople tenaient à leur solde (1). Constantin Porphyrogénète, au milieu du x^e siècle, nomme l'*Alanie* parmi les petits États du nord du Caucase, mais sans détails particuliers (2), si ce n'est qu'au point de vue politique il paraît placer le roi des Alains sur la même ligne que le roi d'Abasgie et le roi d'Ibérie (3). Les Alains étaient convertis à la foi chrétienne, et avaient un évêque suffragant du patriarche de Constantinople (4).

(1) Anna Comnena, lib. XIII, p. 392, etc., etc. Cette habitude de vendre ses services au dehors paraît du reste avoir existé de tout temps chez les Alains, de même que chez les autres peuples nomades du nord du Caucase et de l'Euxin. Les rois de Perse, dans le cours des iv^e et v^e siècles, avaient des corps d'Alains mercenaires dans leurs armées. Voyez Elisée, trad. fr. de l'abbé Garabed, p. 20, etc.

(2) *De Admin. Imp.*, c. 42, p. 113. Cp. c. 37, p. 106.

(3) Const. Porphyrog. *De Cerem. Aud. Byzant.* II, 48, p. 397.

(4) Codinus, *Notitiæ Græc. Episcop.*, p. 381.

Mais dans le long intervalle de six siècles où les Alains disparaissent presque entièrement de l'histoire byzantine, de grands événements accomplis dans la région du Caucase avaient ouvert de nouvelles sources d'informations sur les pays et les peuples de l'Isthme. Les Arabes, inspirés par la voix de leur prophète Mahomet, s'étaient répandus sur l'Asie occidentale avec l'impétuosité du torrent. En peu d'années la Syrie, la Mésopotamie, l'Égypte, la Perse, l'Arménie, furent envahies et subjuguées; et bientôt après le drapeau musulman flotta sur le Caucase. Vers la fin du 1^{er} siècle de l'hégire, c'est-à-dire avant la fin du viii^e siècle de notre ère, le Chirvan et le Daghestan étaient des provinces du khalifat, et une partie des peuples qui demeuraient au revers septentrional de la chaîne durent rendre hommage aux musulmans. A partir de cette époque, des voyageurs arabes pénétrèrent dans les provinces qui bordent la mer Caspienne; et leurs récits nous fournissent de curieuses indications sur des contrées que les auteurs grecs du Bas-Empire connaissent beaucoup moins bien que les parties de l'Isthme voisines du Pont-Euxin.

Le plus ancien voyageur arabe connu qui ait donné une relation de ces contrées du nord est Salam, surnommé el-Terdjeman, ou l'Interprète, qui les visita vers l'année 842 de notre ère. Il ne fait que nommer les *Aldn*, dont il traversa le pays dans sa route de Derbend (Bab-el-Aouâb, ou la Porte des Portes), à la capitale des Khâzars située sur le bas

Volga (1). Un autre voyageur, al-Istakhri, qui suivit à peu près la même route en l'année 913, fournit la même indication et rien de plus (2), si ce n'est que dans un autre passage de son livre, évidemment sur de faux renseignements, il fait sortir le Kouïr du pays des Alân (3). Un troisième voyageur, Ibn Fozlan, contemporain de l'Istakhri (4), avait aussi laissé une relation de ces contrées du nord du Caucase; mais il ne paraît pas qu'il fût entré dans plus de détails sur le peuple qui nous occupe ici principalement (5), non plus qu'un quatriième explorateur arabe des pays baignés par la mer Caspienne, le géographe Ibn-Haoukal, qui visitait ces contrées vers le milieu du x^e siècle, c'est-

(1) Edrisi, trad. fr. de M. Jaubert, t. II, p. 417 in-4°.

(2) Le curieux traité de géographie générale ou l'Istakhri avait fait entrer les notions que lui avaient fournies ses observations personnelles sur beaucoup de provinces du monde musulman et sur les pays du Nord, a été récemment traduit en allemand par M. Mordtmann: *Das Buch der Länder von Schech Ibn-Ishac el-Farn el-Istakhri, aus dem arabischen übers.* Hamburg, 1845, in-4, p. 107, où le pays des Alains est marqué, sur la carte de la mer Caspienne, entre le pays de Sérir (le Daghestan sept. au nord de Derbend) et l'embouchure de l'Atel ou Volga.

(3) *Ibid.*, p. 88.

(4) Il visitait les mêmes contrées en l'année 309 de l'hégire, 921 de notre ère.

(5) La relation originale d'Ibn-Fozlan paraît s'être perdue, mais on en trouve de nombreux et longs fragments dans le Dictionnaire géographique arabe du Yakout, composé au commencement du xiii^e siècle. Or, dans les extraits du Dictionnaire de Yakout jusqu'à présent publiés, et qui se rapportent aux peuples du Nord, on ne trouve rien de particulier sur les Alân.

à-dire un peu après l'Istakhri et Ibn Fozlan (1).

Mais ce que le silence ou la brièveté de ces anciens auteurs laisse à désirer sur la situation des Alains du Caucase et leur importance comme peuple à cette époque du moyen âge, est compensé, au moins en partie, par les détails que nous trouvons dans Maçoudi. Plus célèbre qu'aucun des écrivains que nous venons d'énumérer, Maçoudi, qui était leur contemporain (2) avait ainsi qu'eux visité une grande partie du monde musulman, et comme autrefois Hérodote chez les Grecs du Pont, il avait soigneusement interrogé les marchands et les indigènes sur les contrées plus septentrionales où lui-même n'avait pu pénétrer.

Près du pays de Sérir, dit Maçoudi, est celui des Alân (3). Le roi des Alân porte le titre héréditaire de *Kerkednédadj*; leur capitale se nomme *Magass*. Mais le roi a des châteaux et des maisons de plaisance où il va successivement résider. Celui qui

(1) Le traité original d'Ibn-Haoukal n'a pas été traduit jusqu'à présent dans une langue européenne; mais M. C. d'Ohsson en a fait usage pour son livre sur les peuples du Caucase au 1^{er} siècle (Introd., p. viii), et on ne le trouve pas cité dans le passage, d'ailleurs très-succinct, qui se rapporte aux Alân.

(2) Maçoudi visita les provinces musulmanes de l'Isthme Caspien entre les années 930 et 940 de notre ère.

(3) Le pays de Sérir des auteurs arabes est sur la côte de la mer Caspienne, au nord de Derbend. Houmradj, résidence du roi de Sérir, est, selon toute probabilité, le Hamri actuel, capitale d'un canton du Daghestan russe, sur une rivière du même nom qui débouche à la côte.

régnait à l'époque où Maçoudi se trouvait dans ces contrées était parent du roi de Sérir, chacun des deux princes ayant épousé la sœur de l'autre. Entre le pays des Alân et les monts Kabakh (le Caucase) s'élevait une forteresse appelée le *Château de la Porte des Alân*, qui fut construite dans les temps anciens par un roi de Perse nommé Asfendiâr, fils de Ioustâsp fils de Lohrasb. Il y avait mis une garnison pour empêcher les Alân de pénétrer dans le mont Caucase (1); car ils devaient nécessairement passer sur le pont qui se trouve au pied du fort. Ce fort est sur un rocher escarpé et semble suspendu dans les airs (2); il est presque impossible de s'en emparer de vive force. Mousslimèh, fils d'Abd'oul-Mélik, fils de Mervan, avait pénétré dans ce pays et en avait subjugué les habitants; depuis lors jusqu'au temps de Maçoudi une garnison arabe avait été entretenue dans la forteresse de la Porte des Alân. De cette forteresse à Tiflis, on comptait cinq fortes journées de marche.

« Le roi des Alân, ajoute le narrateur, commande un corps de trente mille cavaliers. Son pays est très-

(1) Nous n'avons sûrement pas besoin de prémunir nos lecteurs contre les grossiers anachronismes de ces traditions persanes. Quant au château de la Porte des Alân, on ne peut y méconnaître la forteresse célèbre de Dariel, dont on sait d'ailleurs que la fondation est très-ancienne.

(2) Cp. la description si pittoresque du site de l'ancien château de Dariel, dans Ker Porter, *Travels*, I, 71. 1821, in-4°.

peuplé. Les habitations y sont si rapprochées les unes des autres, que si un coq chante tous les autres coqs du royaume lui répondent (1). »

Deux choses résultent clairement de cette notice : d'abord, que sans égaler à beaucoup près la puissance des Khâzars, les Alains étaient cependant comptés parmi les populations les plus considérables du versant nord de la grande chaîne, ce qui s'accorde bien avec le rang que, précisément à la même époque, Constantin Porphyrogénète leur assigne dans ses instructions politiques ; en second lieu, que leurs habitations s'étendaient depuis le haut bassin du Kouban à l'ouest (là où Constantin place l'Alanie) jusque dans la vallée inférieure du Térék, puisqu'ils étaient de ce côté en contact avec les petites principautés du Daghestan septentrional, et que d'ailleurs on traversait leur pays pour aller de Derbend à la ville des Khâzars, située sur le bas Volga. C'est ainsi que longtemps après, les Tcherkesses de la Kabarda, maintenant resserrés dans un étroit territoire au nord de l'Osséti, étendirent leurs courses et leur domination sur le bassin tout entier du bas Térék, et sur les steppes littorales de la Caspienne des deux côtés de la Kouma. Ce que dit encore Maçoudi, que la forteresse de la Porte des Alân (c'est-à-dire de la passe de Dariel) était entre

(1) Maçoudi, dans d'Ohsson, *des Peuples du Caucase au 11^e siècle*, p. 23. Cp. la trad. du même chapitre donnée par Klaproth dans son *Magasin Asiat.*, I, 286.

leur pays et les monts Caucase, prouve du reste qu'ils occupaient seulement les parties basses du bassin du Térék et de la Malka, mais non les hautes vallées de l'Osséthi, ce que confirment d'ailleurs d'autres témoignages directs que nous produirons plus bas. Cette circonstance est importante, comme nous le verrons bientôt.

Situés sur les confins de l'empire arabe, en contact immédiat avec les petits princes musulmans du Daghestan, et probablement inquiétant leurs voisins du sud par leurs courses perpétuelles et leurs déprédations, les Alains paraissent avoir acquis promptement de ce côté, beaucoup plus que chez les Romains, une réputation redoutable. C'est du moins ce qui nous paraît pouvoir expliquer l'importance que prit à cette époque le nom des Alains chez les musulmans du Khalifat. Nizâmi, par exemple, un des poètes persans les plus célèbres du XII^e siècle, dans un poème intitulé l'*Iskender Namèh*, qui est une histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand d'après les traditions persanes, conduisant son héros au nord du Caucase dans les plaines du Kaptchâk, raconte les longs combats qu'il eut à y soutenir contre les innombrables armées des Russes, *des Alân* et des Perthâs (1).

Les musulmans ne comptaient alors que trois grands peuples au nord du Caucase, et les Alains

(1) *Expédition d'Alexandre le Grand contre les Russes*, extrait et traduit de l'*Iskender Namèh* de Nizâmy, par F. B. Charmoy. St-Pét., 1827, in-8°, p. 28, 89, etc., etc.

étaient un de ces trois peuples (1). Il n'est pas inutile de faire remarquer que l'auteur de l'Iskender Namêh résidait à Berdah, sa ville natale, sur les bords du Koûr inférieur, et conséquemment qu'il devait être bien au fait des notions alors courantes sur les peuples septentrionaux de la région caucasienne. Quant à l'intervention des Alains du Caucase dans des événements rattachés aux expéditions d'Alexandre, cet étrange anachronisme doit-il plus nous surprendre que de trouver les Sak'lab, ou Slaves, mêlés, dans la grande épopée de Firdousi, aux guerres des anciens héros de la Perse contre le Touran, cinq ou six siècles avant notre ère ?

Un demi-siècle après l'époque de Nizâmi, le nom des Alains se trouve lié dans l'histoire à la désastreuse irruption des Mongols dans le Caucase, en l'année de notre ère 1221 (618 de l'hégire), sous la

(1) Deux siècles plus tôt, Nizâmi n'aurait sûrement pas manqué de mettre en scène les Khâzars, qui tiennent une si grande place dans les relations arabes du ix^e siècle ; mais la puissance khâzare avait été abattue par les Russes dès la fin du x^e siècle, et achevée un peu plus tard par les Gouzes. Il n'en était plus question à l'époque de Nizâmi. Les Perthâs ou Bourtass sont cités par les voyageurs et les géographes arabes comme un peuple turk qui demeurait alors des deux côtés du Volga, au-dessous des Boulgârs. Voy. d'Ohsson, *les Peuples du Caucase*, p. 72 ; Ibn-Sayd et Al-Isakhri, dans la trad. fr. d'Aboulféda de M. Reinaud, II, p. 290 et 303, etc. Ces contrées boréales étaient depuis longtemps renommées pour leurs pelletteries. Dès le vi^e siècle, Jornandès mentionne les précieuses fourrures de la Iougrie (*de rebus Get.*, c. 5, p. 17. Lugd., Bat., 1618, in-8°).

conduite de Souboutaï, un des lieutenants de Tchinghiz-khân. Un historien contemporain, Ibn-Alathir, raconte ainsi cette expédition en ce qui se rapporte aux Alains : « Après que les Tatars eurent franchi le défilé de Derbend (venant du Chirvan qu'ils avaient dévasté), ils s'avancèrent dans ces contrées et arrivèrent auprès des Alân, qui forment des nations nombreuses. Les Alân avaient déjà reçu la nouvelle de la marche des Tatars. Ils s'étaient préparés en conséquence, et avaient appelé près d'eux une troupe de Kifdjak (Kaptchak). Les Tatars leur livrèrent bataille. La victoire resta indécise entre les deux partis. Les Tatars envoyèrent auprès des Kifdjak pour leur dire : « Vous et nous ne sommes qu'une même race. Les Alân ne sont pas vos compatriotes pour que vous leur donniez secours. Votre religion ne ressemble pas à la leur. Nous prenons avec vous l'engagement de ne pas vous attaquer, et nous vous donnerons telle somme d'argent et autant d'étoffes que vous le désirerez. Laissez-nous donc vider notre querelle avec ces peuples. » Les Tatars convinrent ainsi avec les Kifdjak de leur payer une somme d'argent et de leur livrer des étoffes et d'autres objets. Ils leur remirent en effet ce qui avait été fixé entre eux. Les Kifdjak abandonnèrent donc les Alân. Les Tatars tombèrent sur ceux-ci, en tuèrent un grand nombre, et firent du butin et des prisonniers. Puis ils marchèrent vers les Kifdjak, qui étaient sans défiance et s'étaient dispersés sur la foi du

traité. Ceux-ci n'eurent avis de l'approche des Tatars qu'en les voyant entrer dans leur pays. Les Tatars tombèrent sur eux successivement, et leur reprirent le double de ce qu'ils leur avaient donné (1). »

L'historien raconte ensuite les opérations, ou plutôt les longues dévastations de Souboutaï dans le Kaptchak, et son retour dans le Turkestan par le nord de la mer Caspienne en l'année 1223. Le peuple que l'auteur arabe désigne sous le nom de *Kifdjak* (ou plus correctement Kaptchak) était une horde turque, celle des Ouzes ou Komans, connue des chroniqueurs russes sous le nom de Polovczî, et des autres populations de l'Asie centrale sous l'appel-

(1) Nous devons à l'obligeante amitié de M. Defrémery la communication de ce passage de l'historien arabe, qu'il a traduit sur un beau manuscrit d'Ibn-Alathir acquis à Constantinople il y a quelques années par M. de Slane. Les mêmes faits avaient été déjà rapportés par Deguignes dans son *Histoire des Huns* (t. III, p. 60, Paris, 1757, in-4°), par M. C. d'Ohsson dans son *Hist. des Mongols* (t. I, p. 262, Paris, 1824, in-8°, ou p. 326 de la 2^e édition) et par d'autres encore, mais d'une manière moins circonstanciée ou moins exacte. Le récit de Raschid-eldin dans son *Histoire des Mongols* (trad. fr. de M. Quatremère, p. 71) et celui d'Aboulghazi Baladour-Khan dans son *Histoire géographique des Tartares* (trad. fr., Leyde, 1726, in-8°, p. 309) sont presque identiques. Parmi les auteurs byzantins, Nicephore Gregora, qui écrivait dans la première moitié du xiv^e siècle, est le seul qui mentionne, et seulement en quelques lignes, l'expédition mongole de 1221 dans le Caucase oriental (Niceph. Gregora, *Historia Byzantina*, lib. I, c. 5, p. 21, ed. reg.) Le chroniqueur ne désigne les Alains que sous le nom classique de *Massagètes*. (Comp. ci-dessus, p. 108).

tation générique de Kaptckâk, parce qu'elle occupait les vastes steppes (*kaptchak* en turk - djagataï) qui s'étendent au-dessus de la mer Noire, de la Caspienne et du Turkestan : le général mongol avait donc pu leur dire *Vous et nous ne sommes qu'une même race*; car on sait en effet que si le noyau des armées de Tchinghiz-khân était mongol, c'est-à-dire *tatar* dans la pure acception du mot, les tribus de sang turk en formaient la partie la plus nombreuse.

Mais notre attention ne doit pas s'écarter ici de ce qui se rapporte directement aux Alains. Il y a dans le récit d'Ibn-Alathir que nous venons de transcrire une expression remarquable : les Alân, dit l'historien, *forment des nations nombreuses*. Il est clair d'après cela que sous le nom d'*Alains* on comprenait alors d'autres peuples que les Alains eux-mêmes, c'est-à-dire sans nul doute les tribus indigènes du versant nord du Caucase, depuis la haute vallée du Kouban jusqu'au Daghestan septentrional, sur lesquelles les Alains avaient progressivement étendu leur domination, et qui formaient comme une ligue réunie sous le nom du peuple dominateur (1). Nous avons vu précédem-

(1) Dans une biographie chinoise de Souboutaï, traduite par Abel Rémusat, les Alains sont désignés sous le nom d'*A-sou*, ou *Ases*. (Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, t. II, p. 92). C'est aussi sous le nom d'*A-sou* que les Alains du Caucase sont désignés dans l'historien chinois de la dynastie de Tchinghiz-khân traduit par le P. Gaubil, ainsi que dans l'Histoire des Mongols

ment (1) qu'Ammien rapporte un fait précisément semblable des anciens Alains de la Transoxane; et rien d'ailleurs n'est plus ordinaire, dans l'histoire des peuples nomades de l'intérieur de l'Asie, que cette prédominance temporaire du nom d'une tribu victorieuse. Par là s'explique de plus en plus la très-grande importance que le nom alain avait prise à cette époque chez les peuples musulmans, et le rang qu'il occupe dans le poëme héroïque de Nizâmi.

Nous avons encore dans les auteurs orientaux de la même époque un témoignage important sur les Alains : c'est celui d'Ibn-Sayd, un des Arabes les plus instruits qu'ait produits l'Espagne musulmane, et qui mit au jour, vers le milieu du xiii^e siècle, plusieurs ouvrages historiques et géographiques, après avoir parcouru la plus grande partie des pays musulmans, et fouillé les bibliothèques de Bagdad, alors riches en documents de toute espèce. Ibn-Sayd est fréquemment cité par Abou'lféda dans son grand ouvrage géographique (2); il l'est notam-

du célèbre Raschid-eldin (*Histoire de Gentchircan et de toute la dynastie des Mongous....* par le P. Gaubil, p. 40. Paris, 1739, in 4^o; *Histoire des Mongols*, par Raschid-eldin, traduite par M. Quatremère, p. 71, in-fol.) Cette particularité est remarquable, et nous y serons ramenés tout à l'heure en discutant une question fort mal comprise jusqu'à présent et fort inexactement résolue par ceux qui l'ont abordée, l'identité des Alains et des Ases.

(1) Ci-dessus, p. 113.

(2) Abou'lféda écrivit sa Géographie générale, dont une ver-

ment pour les contrées situées au nord du Caucase. Nous allons rapporter ses propres paroles (1) : « A l'orient des Abkhases, sur le bord de la mer, est la ville des Alains (*Medinet-Allányé*). Cette ville est ainsi nommée parce qu'un peuple de la race des Alains l'occupe (2); les Alains (*Alallán*) sont des Turks qui ont embrassé le christianisme (3)... Les Alains sont établis en grand nombre dans cette con-

sion française vient de nous être donnée par M. Reinaud, entre les années 1312 et 1331 de notre ère.

(1) *Géographie d'Aboulféda*, traduction française par M. Reinaud, t. II, p. 286 sq. Cp. l'Introduction de M. Reinaud, *ibid.*, t. I, p. cxli.

(2) Nous ignorons absolument quelle pouvait être cette ville maritime des Alains; mais selon toute probabilité il ne faut en chercher l'emplacement que sur la côte actuelle des Abazes, dans le N.-O. de la Mingrélie, peut-être aux environs ou sur l'emplacement même du port que les Turks Osmanlis nommèrent plus tard Soukhoum-Kaléh. Les montagnes qui dominent cette côte à la distance de quelques lieues seulement sont encore aujourd'hui occupées sur leur revers septentrional par les descendants des Alains, comme nous le verrons plus loin; et les indications de Procope attestent que dès le vi^e siècle les mêmes vallées, qu'arrosent les premiers affluents du haut Kouban, étaient déjà habitées par une tribu alanique. Il n'y a donc rien d'improbable à ce qu'ils aient franchi le Caucase sur ce point, et qu'ils soient descendus jusqu'à la côte.

(3) Pour les nations musulmanes, et en général pour tous les peuples du sud de l'Asie, les nations nomades de l'Asie moyenne sont des Turks. Il en était ainsi dès la plus haute antiquité. Pour les anciens Persans, le monde se partageait en deux grandes divisions : l'*Iran* au sud de l'Oxus, c'est-à-dire la Terre des Pars, des Croyants, des *Hommes* par excellence (*ir* en pehlvi, *aïr* en arménien, etc.), et au nord de l'Oxus le *Touran*, ou la Terre des Turks.

trée, ainsi que sur les derrières de la Porte-des-Portes (1).

« Dans le voisinage est un peuple de race turque (2) appelé Asse (*Alass*); ce peuple est de la même extraction et de la même religion que les Alains (3).

« Le principal château des Alains est une des plus fortes places du monde, et est couronné de nuages comme d'un turban... Sa situation est au sommet de la montagne qui se dirige vers la Porte-de-Fer. Les Tatars ont, dit-on, rencontré sous ses murs les plus rudes obstacles; ils n'y sont entrés qu'à l'aide de la ruse et après un long siège... »

Nous aurons à revenir plus bas sur un point de cette relation, qui, d'ailleurs, on le voit, ne modifie en rien d'essentiel les notions que nous ont fournies les sources antérieures.

Cette longue série d'informations précises, qui nous a permis de suivre d'une manière continue la destinée si remarquable du peuple alain à travers les douze premiers siècles de notre ère, ne s'interrompt pas dans le ^{xiii}^e siècle : à peine les sources orientales se ferment-elles pour nous, que l'Occident nous ouvre des sources nouvelles. Voici, vingt ou

(1) C'est-à-dire au revers septentrional du Caucase. La Porte-des-Portes (*Bab-el-Aouâb*), c'est-à-dire la Passe par excellence, est le nom arabe du défilé de Derbend.

(2) Voyez notre remarque de la page précédente.

(3) On sait en effet par les chroniques géorgiennes que le christianisme avait pénétré de bonne heure chez les Ossetes.

trente ans seulement après l'expédition de Sou-boutaï et de ses Tatars, deux voyageurs chrétiens, deux religieux d'Europe, Jean du Plan de Carpin et Guillaume de Rubruk, qui viennent marquer une nouvelle ère dans l'histoire géographique des contrées de l'Orient.

C'est en 1246 que le moine Plan Carpin, envoyé, comme on sait, par le pape Innocent IV vers le grand khân des Tartares « pour l'exhorter et prier de se désister de tant de tourments et de ruynes, et de vouloir recevoir la foy chrétiesne, » c'est, disons-nous, en 1246 que l'ambassadeur du chef de la chrétienté traversa, en se rendant de la Pologne en Tartarie par le bas Volga, les plaines immenses de la Russie méridionale, naguère occupées par les Comans, alors possédées par les Tatars. Le voyageur, qui, à mesure qu'il avançait, avait soin d'interroger ses guides et les gens qui l'entouraient sur les contrées et les peuples avoisinants, ainsi que sur les événements récemment accomplis par les armes tartares, ne manque pas de citer l'Alanie parmi les pays auxquels la Comanie (ou, comme disaient les Tatars, le Kiptchâk) confinait au midi; et il nomme en outre comme voisins de l'Alanie les Circasses, les Gazares (de la Tauride), les Ibériens, les Cachi (Kakhéti), les Broutaks (entre les Alains et les Tcherkesses), les Zikhes (Tcherkesses), les Géorgiens et les Arméniens (1). Dans un

(1) Joannis de Plano Carpini *Historia Mongalorum quos nos*

autre endroit de sa relation, énumérant les peuples soumis par les Tartares, Carpin cite de nouveau, outre les Comans, « les Comuci (Koumuks du Da-ghestan septentrional), les Alans, ou Ases (*Alani, sive Assi*), les Obèses, ou Géorgiens (Abazes), les Arméniens et les Broutaks; » et parmi ceux qui leur avaient vaillamment résisté et avaient jusqu'alors échappé à la servitude, il compte une partie des Alains, *quædam pars Alanorum* (1). Cette notion fournie par le voyageur forme un bon commentaire aux passages précédemment rappelés des historiens arabes, turks et chinois de l'expédition des Mongols.

La relation de Rubruk, dont le voyage est postérieur de sept ans à celui de Carpin, confirme les notions données par ce dernier sur la situation d'une partie des Alains par rapport aux Mongols du Kaptchâk; et y ajoute de nouveaux faits. La chaîne du Caucase y est nommée par deux fois *montagne des Alains* (2). « Les Alains habitent en ces montagnes-là, dit le voyageur, et résistent toujours aux Tartares; si bien que Sartakh est contraint d'envoyer là de dix hommes deux pour garder les passages de la montagne, et empêcher que ces Alains n'en sortent pour

Tartaros appellamus, édition de la Société de Géographie de Paris, t. IV des Mémoires de la Soc., p. 748, in-4°, 1839.

(1) *Id.*, p. 710.

(2) *Itinerarium fratris Wilhelmi de Rubruk, a. gratia MCCXXX, ad partes Orientales*, édition de la Société de Géographie de Paris, t. IV cité de ses Mém., p. 265 et 380.

venir dérober leurs bestiaux dans la plaine qui est entre eux et les Alains et la Porte-de-Fer (Derbend), laquelle est éloignée de là de deux journées... Avant d'arriver à la Porte-de-Fer, nous traversâmes un château des Alains qui était entre les mains de Mangou-khan :... le lendemain nous vîmes à la Porte-de-Fer...

» Quand nous fûmes arrivés au dangereux passage, dit encore le voyageur, entre les vingt Tartares qui nous conduisaient il y en avait deux qui portaient une espèce d'armure comme nos haubergeons ou halecrets ; et leur ayant demandé d'où ils avaient eu ces armes-là, ils me dirent qu'ils les avaient gagnées sur les Alains, qui sont excellents artisans à les forger (1). »

Cette circonstance, rapportée par Rubruk, mérite de nous arrêter un instant. Ces armuriers caucasiens, que les Tatars assuraient être des Alains, sont bien connus d'ailleurs sous les deux appellations de *Koubitchi* et de *Sirghérân*, qui l'une et l'autre, la première en tatar (turk oriental), la seconde en persan, ont précisément cette signification de *faiseurs de cuirasses, forgers d'armes*. Ils habitent, directement à l'ouest et à la distance de quelques lieues seulement de Derbend, une vallée profonde et de médiocre étendue, que des montagnes difficiles protègent de tous côtés. Eux-mêmes pa-

(1) *Id.*, p. 381, et p. 270 de l'édition de Bergeron, Paris, 1634, in-8°.

raissent avoir oublié depuis longtemps leur véritable nom patronymique; du moins, dans toutes les informations que l'on a recueillies sur ce peuple singulier (1), ne les voit-on se désigner eux-mêmes que sous l'épithète de Koubitchi que leur ont appliquée les Tatars, et qui est devenue aussi le nom de leur bourg. L'habileté spéciale des Koubitchi n'est du reste pas moins renommée aujourd'hui dans le Caucase qu'elle ne l'était au xiii^e siècle, et longtemps aussi auparavant. M. C. d'Ohsson, dans son ouvrage sur les peuples du Caucase (2), a rapporté à ce sujet un curieux passage de la géographie arabe de Bakouï, écrite vers la fin du xiv^e siècle. « Le nom de Zirghéran, y est-il dit, signifie fabricants de cottes de maille; ce nom est celui de deux bourgs au delà de la Porte-des-Portes (Derbend), sur l'une des cimes des monts Elbourz (le Caucase). Ces bourgs sont entourés de villages, de champs cultivés, de jardins et de forêts. *Leurs habitants ont la taille haute, les cheveux blonds et de beaux yeux...* Lorsqu'un des leurs est mort, ils coupent ses membres, les dépouillent de la chair, et recueillent ses os dans un vêtement sur lequel ils inscrivent le nom du défunt, celui de son père, l'année de sa naissance et celle de sa mort,

(1) M. Frœhn a réuni dans un savant Mémoire inséré au *Bulletin Scient. de l'Acad. de Saint-Petersbourg* (Sc. Histor., t. IV, 1838, in-4^o, col. 33 et 49), une grande partie de ce que les voyageurs européens et les auteurs orientaux nous ont appris sur les Koubitchi.

(2) P. 175.

et qu'ils appendent dans l'intérieur de la maison ; ensuite ils prennent la chair et la donnent à manger, si c'est un homme, aux corbeaux ; si c'est une femme, aux vautours. » Un second témoignage tout à fait analogue nous est fourni par un autre écrivain arabe postérieur d'un siècle à Bakouï, Amīn Ahmed el-Rasy, auteur d'un ouvrage géographique intitulé *les Sept Climats*. Voici ce que dit el-Rasy : « *Sirgherân* et *Terseerân* (lisez Taberserân, pour Tabassérân) sont deux territoires voisins de Bab-el Abvab, dont les habitants sont des hommes de grande taille, remarquables par leur visage large et leurs yeux bleus. Leur seule industrie est la fabrication des cuirasses. Ce sont des gens affables et hospitaliers.... Ils n'avaient autrefois ni croyances ni religion ; quand un des leurs mourait ils donnaient sa chair à dévorer aux corbeaux, puis ils enterraient les ossements.... (1). »

Il est impossible de ne pas être frappé de cette particularité caractéristique de la chevelure blonde et des yeux bleus attribués d'une manière positive aux Sirghérân de Koubitchi par le géographe de Bakou et par el-Rasy ; cette particularité semble confirmer l'exactitude des guides tatars de Ru-

(1) Nous tirons cette citation des textes réunis par M. Dorn dans son V^e mémoire sur les pays et les peuples du Caucase : Dorn, *Beiträge zur Geschichte der kaukasischen Länder und Völker aus morgenländischen Quellen*. V. *Geographica Caucasiens* dans les Mémoires de l'Acad. de Saint-Petersbourg, 6^e série, Sc. Histor., t. VII, 1847, p. 554. Add. p. 470.

bruk lorsqu'ils désignaient les Sirghérân sous le nom d'*Alains*. Des cheveux blonds et des yeux bleus sont en effet, nous le savons, les deux traits caractéristiques du type alain; et ces traits étaient surtout bien remarquables au milieu des physionomies finnoises à cheveux roux, et des physionomies tatares à chevelure roide et noire, qui formaient le fond de la population du Daghestan septentrional et du bas Térék. Aujourd'hui les traits du type goth se sont probablement effacés en partie chez les Koubitchi, de même que leur idiome natal, par suite d'un contact de tant de siècles avec les Lesghi, les Finnois et les Tatars; mais il est impossible néanmoins qu'il ne leur en reste pas quelques traces que les yeux d'un observateur sauraient bien reconnaître. Jusqu'à présent aucun voyageur savant n'a pénétré dans la vallée difficilement accessible des Koubitchi: c'est une lacune que nous signalons aux explorateurs russes.

Il existe d'ailleurs encore un autre témoignage ancien sur la nationalité alanique des Sirghérân du Daghestan, qui vient tout à fait à l'appui de celui de Rubruk et du témoignage si important, quoique indirect, de Bakouï: c'est un passage du chroniqueur grec Chalcocondylas, qui écrivait à la fin du xv^e siècle son histoire des Turks Othmanides. Voici ce que dit Chalcocondyle dans son ix^e livre: « Aux villes de la haute Ibérie confinent les Alains, les Huns et les Embi (1). Les Alains s'étendent jusqu'au

(1) Les *Huns* dont il est ici question ne sauraient être que la grande tribu d'Avâr, qui occupe, sur le versant nord du Cau-

Caucase; ce sont de tous ces peuples les plus braves et les plus entendus aux choses de la guerre. Ils fabriquent d'excellentes cuirasses. Ils suivent la religion de N.-S. Jésus-Christ, et parlent une langue qui leur est propre. Leurs armes, qui sont d'airain, sont connues sous le nom d'*alaniques* (1). » Notons encore que Strabon, décrivant le site et les mœurs des Massagètes, ancêtres des Alains à l'orient de la Caspienne, dit aussi d'eux précisément « qu'ils se servaient de flèches, d'épées, de *cuirasses* et de

case oriental, une des vallées septentrionales du Koi-sou. Ce nom d'Avâr fut celui d'une des plus célèbres tribus de la redoutable nation des Huns, qui sous différents noms domina au nord du Caucase depuis la fin du 19^e siècle de notre ère jusqu'à la fin du 6^e siècle. Moïse de Khorén (*Hist. de l'Arm.*, liv. II, c. 85, et III, 60; comp. la Géographie de Vartan, dans les *Mémoires sur l'Arménie* de Saint Martin, t. II, p. 413), et les auteurs arméniens des temps postérieurs, désignent en effet fréquemment les habitants du Daghestan septentrional sous le nom de Huns (*Houk*); et ce nom semble même s'être conservé jusqu'à nos jours dans le nom du bourg de Koundsagh où réside le Khan des Avârs. Nous aurons occasion de revenir sur ce sujet avec plus de développement, dans la suite de ces Recherches. — Quant au nom d'*Embi*, nous le croyons altéré dans le texte du chroniqueur. Peut-être faut-il lire *Endi*, et dans ce cas nous aurions là l'indication d'une autre grande tribu des Lesghi septentrionaux, celle des Andi, qui confine en effet aux Avârs du côté de l'ouest, comme les Alains de Koubitchi les avoisinent au sud-est, les trois tribus formant une chaîne de populations effectivement placées, comme le dit Chalcocondyle, sur la lisière de la haute Ibérie.

(1) Laonici Chalcocondylas *De rebus Turcicis*, lib. IX, p. 248, apud Historic. Byzantin. corpns, in-fol., edit. Reg.

sagares, et que leurs armes étaient de cuivre (1). Le géographe, qui copie ici Hérodote, ajoute, sur les usages des Massagètes, une particularité qui fait songer à ce que Bakouï dit de l'usage des Sirghérân à l'égard de leurs parents morts : « Pour eux, dit Strabon, la plus belle mort, lorsque une fois ils touchent à la vieillesse, est d'être coupés en morceaux et mangés avec d'autres viandes. Ceux qui meurent de maladie sont regardés comme n'ayant pas été agréables aux dieux, et comme tels on les jette en proie aux bêtes féroces (2). »

Ajoutons en terminant que, d'après une notice que nous lisons à l'instant même dans le dernier cahier de l'excellent Recueil allemand que M. Erman publie à Berlin sous le titre d'*Archives pour la connaissance scientifique de la Russie*, les savants et les observateurs russes qui s'occupent actuellement de l'ethnologie caucasienne auraient été amenés à reconnaître comme appartenant à la souche alanique « les habitants du khanat de Kürinsk, du cercle de la Samour, d'une grande partie du Tabas-sérân, et de la partie N.-O. du cercle de Kouba (3) ; » c'est-à-dire de tout le bassin de la Ghilghéri et de la Samour, au sud de Derbend et de Koubitchi. Nous ne

(1) Strabon, liv. XI, p. 513, Casaub. (t. IV, p. 261 de la trad. française).

(2) Strab., loco citato; Herodot., lib. I, § 216.

(3) *Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland*, t. VI, 4^e cah. p. 714, 1848, in-8°. L'article, qui a pour titre *Skizze der Nordseite des Kaukasus*, est tiré d'un journal russe de Tiflis, le *Caucase* (Kavkas).

sommes pas à même de contrôler l'exactitude de ce fait, qui n'avait été signalé jusqu'à présent par aucun des voyageurs qui ont vu cette partie centrale du Daghestan; mais les considérations et les textes qui précèdent lui prêtent et en reçoivent en même temps une grande force.

Notre Rubruk, dont les indications sont si utiles pour le sujet qui nous occupe, avait déjà dit dans un autre endroit de sa relation, lorsqu'il raconte sa marche de la mer d'Azof au Volga : « La veille de la Pentecoste, vindrent vers nous certains Alains, qui dans ces cantons sont appelés *As*, qui sont chrestiens à la grecque (1) » ; et plus loin il ajoute encore : « Au midi (du Don), nous avons de très-grandes montagnes où habitent les Cherkis (Tcherkesses), et les Alains ou *As*, qui sont chrestiens et combattent encore tous les jours contre les Tartares (2). » Des manuscrits donnent la leçon *Acias*, qui semble cacher une appellation turque, *Ak Ias*, les Ases Blancs, c'est-à-dire les Ases montagnards et indépendants, par opposition à ceux qui avaient été contraints en très-grand nombre des'éloigner de leurs terres natales pour venir se réunir aux Tatars de Kaptchak.

Mais ici se présente une question d'homonymie ethnographique à laquelle les travaux et les recherches spéciales de quelques hommes éminents dans

(1) *Voyage de Rubruquis*, p. 45 de l'édition citée de Bergeron, 242, de la Soc. Géogr.

(2) *Id.*, p. 58 de Bergeron, 252 de l'édit. de la Soc. de Géog.

l'érudition moderne ont donné une véritable importance.

Rubruk, on vient de le voir, et avant lui Plan Carpin (1), emploient comme désignations parfaitement synonymes les noms d'*Alains* et d'*Ases*. La même homonymie se retrouve dans d'autres documents de source très-diverse. Les historiens chinois, nous l'avons dit précédemment, lorsqu'ils racontent l'expédition des Tatars à l'ouest de la Caspienne, en 1222, sous la conduite de Souboutaï, nomment *A-sou* les peuples que ce dernier eut à combattre immédiatement au nord des montagnes (2). Le père de l'histoire russe, Nestor, mentionnant vers la fin de ses Annales l'expédition entreprise en l'année 965 par Sviatoslav contre les pays du sud de la Russie, dit qu'après avoir vaincu le khan des Khâzars et pris sa ville Biélavésia (le Sarkel des Byzantins), « il battit aussi les *Iases* et les Kassoghes (3). » Ici le nom de *Iases* ne peut évidemment se rapporter qu'aux *Asou* des auteurs chinois, aux *Ases* de Carpin et de Rubruk, c'est-à-dire aux Alains alors maîtres de tout le pays arrosé par le haut Kouban, et par le Térék depuis sa sortie des montagnes; de même que la dénomination de Kassoghes (les Russes prononcent Kassagh) s'applique aux Tcherkesses du bas Kouban et de la côte, que Constantin Porphyrogénète au x^e siècle, et les

(1) Ci-dessus, p. 145.

(2) *Id.*, p. 140, note.

(3) Nestor de Schlözer, t. V, p. 125.

auteurs arabes de la même époque, nomment aussi *Kasaks*, nom qu'ils gardent même aujourd'hui chez les Géorgiens (1). Il est donc indubitable que les Alains portaient aussi le nom d'*Ases*. Ce fait, d'ailleurs, n'a rien qui nous doive étonner, sachant que les Alains sont une des branches principales, sinon les descendants directs des anciens Massagètes de la Transoxane, et que ceux-ci constituaient une race dont un des noms génériques chez les anciens auteurs chinois a été celui d'*Ou-sun* (2); sachant en outre que parmi les noms que les historiens de la même nation attribuent à la tribu alanique du nord du Jaxartes, le plus ancien (au second siècle avant notre ère) est celui de *An-thsaï* (3), dans lequel il est aisé de reconnaître une nouvelle transcription de l'ethnique *Asi*, torturé par l'écriture chinoise (4). Là n'est donc pas la difficulté. Mais on sait par

(1) Le nom des *lases* se rencontre encore à diverses reprises chez les chroniqueurs russes des ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles Schafarik, *slav. Alterth.*, 1, 354.

(2) On peut voir à ce sujet nos *Recherches sur les plus anciennes populations du Caucase*, p. 190; et ci-dessus, p. 106.

(3) Klaproth transcrit *Yan-thsaï* (*Tabl. Histor. de l'Asie*, p. 174); Gaubil et Degnignes lisaient *Gansi*, de même que le nom du khalife Haroun est transcrit *Ga-lun* dans les annales chinoises, le nom d'Annam (le Tonkin), *Gan-nan*, etc. Quant à la forme *Ansi* pour *Asi*, il se pourrait qu'elle n'eût pas été étrangère à certains dialectes de la race gétique. Nous renverrons sur ce point aux exemples et aux autorités allégués par Schafarik, *slawische Alterthümer*, t. I, p. 360 sq.

(4) C'est aussi le sentiment d'Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, 1, 239.

d'autres sources d'informations qu'un autre peuple qui portait également ce nom d'*Ases* était établi dans les hautes vallées du Caucase, au cœur même de la chaîne, depuis une époque de beaucoup antérieure au passage des Alains à l'ouest du Volga à partir du 1^{er} siècle avant notre ère. L'antiquité de ce peuple dans le Caucase est attestée par les anciennes traditions historiques des Géorgiens consignées de bonne heure dans des annales que conservèrent les cloîtres et où le roi Vakhthang, au commencement du dernier siècle, puisa les éléments de sa grande chronique géorgienne (1); elle est d'ailleurs confirmée par plus d'une induction que fournissent les autorités classiques, nonobstant le peu de renseignements que possédèrent les anciens sur les parties intérieures de l'isthme Caspien. Pline connaît dans les parties centrales de l'isthme un peuple dont le nom d'*Essedoni* ne peut s'appliquer qu'aux habitants de l'*Osséthi*, c'est-à-dire à ces *Ases* montagnards dont il est ici question (2). Le même auteur mentionne aussi, sous le nom de *Vali*, une tribu montagnarde qu'il place aux confins des Souanes, là même où demeurent encore actuellement les *Dvali*, qui sont une des trois grandes divisions de

(1) Voy. nos *Recherches sur les populations primitives du Caucase*, p. 79 et p. 149 sqq.

(2) Plin., *Hist. Natur.*, lib. VI, c. 7. On peut voir quelques développements à ce sujet dans notre Introduction à la traduction du Voyage de M. Sjögren chez les Ossètes, *Nouv. Annales des Voy.*, t. I de 1848 (cah. de fév.), p. 134.

la nation ossète (1). Pline écrivait dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de notre ère ; mais pour cette région ils s'appuyait principalement sur les notions que Rome avait dues, un siècle auparavant, aux guerres contre Mithridate et à l'expédition de Pompée en Ibérie (2). Il est donc indubitable que ces *Oses* ou *Ases* (que l'Europe connaît davantage sous le nom d'*Ossètes*, qui n'est pourtant qu'une dérivation vicieuse du véritable ethnique), il est, disons-nous, historiquement certain que les Ossètes occupaient leurs vallées actuelles, au centre même de la chaîne caucasienne, dès le 1^{er} siècle avant J.-C. (alors que les premiers Alains, dans leur émigration de la Transoxane, avaient à peine atteint la région du Volga) ; et si l'on n'a pas de preuves également directes de leur présence dans ces hautes vallées, où le Térék a ses sources, pour des époques plus reculées, la part que les Géorgiens leur donnent, sous le nom d'*Ovsi*, dans leurs plus vieilles légendes héroïques, en est cependant une bien grande présomption.

Et ce n'est pas la seule.

Il convient d'abord de remarquer que bien que le nom d'*Ose* ou *Ase* soit celui que les Géorgiens ont toujours donné à ces rudes montagnards qui leur

(1) Plin., VI, 12. Ptolémée (V, 9) répète cette indication. Pline (VI, 7) cite d'autres *Valli* au voisinage de la Méotide, ce qui pourrait bien n'être qu'un de ces doubles emplois qui ne sont pas rares dans la compilation de l'encyclopédiste latin.

(2) Nous renverrons sur ce sujet à notre *Mémoire historique sur la Géographie ancienne du Caucase*, ci-dessus, p. 93.

continent au nord, et avec lesquels ils ont eu de toute ancienneté des rapports souvent hostiles, et que ce nom soit aussi connu de plusieurs autres peuples caucasiens (1), les Ossètes eux-mêmes, du moins ceux de nos jours, ne l'admettent pas pour nom national. Le nom qu'ils se donnent est celui d'*Irón*, et ils n'appellent pas leur pays autrement qu'*Iron-chaghe* ou *Iri* (2). L'appellation d'*Ase* ou *Ose* ne leur est pas inconnue; mais, par une singularité sur laquelle nous aurons à revenir tout à l'heure, eux-mêmes l'appliquent aux tribus turques de Balkar et de Karatchaï, qui occupent les vallées supérieures de la Malka et du Kouban, aux confins occidentaux de l'Osséthi (3). Quant au nom d'*Irón*, on ne peut méconnaître dans ce mot l'antique appellation des peuples *Iraniens* si célèbre dans tout l'Orient. Cette identité est d'autant moins douteuse que les Ossètes parlent en effet une langue dont l'étroite affinité avec les langues médo-persanes de l'Iran se reconnaît encore au premier coup d'œil,

(1) Les Lesghi, par exemple, nomment les Ossètes *Otsi*, et les Nogai du haut Kouban *Oz*.

(2) G. Rosen, *über die ossetische Sprache*, dans les *Abh. der kön. Akad. zu Berlin* für 1845, Sc. Histor., p. 387. Cp. Pallas, 2^e Voy. trad. fr., édit. in-4^o, t. II, p. 468; et Besse, *Voy. au Caucase*, p. 187. Il faut rectifier d'après les indications très-précises de M. Rosen une légère inexactitude de Klaproth à ce sujet, *Voy. au Caucase*, t. II, p. 234 et 437.

(3) Klaproth, *Voy. au Caucase*, I, 279. M. George Rosen nous apprend que les Souanes, qui confinent aux Karatchaï du côté du sud, les connaissent aussi sous le nom d'*Ovs* (*über das sua-*

malgré le long isolement de cette petite colonie médique au milieu de peuples d'idiomes et d'origine différents (1). Tout indique que le point de départ des Irôn du Caucase fut la région montagneuse qui couvre tout le pourtour méridional de la mer Caspienne. Il est parfaitement connu que la dénomination d'Irân, sous les diverses formes qu'elle reçoit, en zend, en pehlvi, en persan, en arménien et en arabe, *Aeriano* (l'*Ariana* des anciens Grecs), *Irân*, *Ari*, *Arran*, s'est étendue très-anciennement à tout l'Aderbaïdjan jusqu'à l'Araxe inférieur, et même à tout le Caucase oriental jusqu'au défilé de Derbend, entre la mer Caspienne et la Géorgie. La route par laquelle la colonie iranienne de l'Osséthi a dû pénétrer jusqu'au cœur de la chaîne caucasienne où elle se fixa, cette route est donc clairement indiquée, quelles qu'aient été d'ailleurs la cause déterminante et l'époque précise de la migration (2). Et si l'on considère que dans les anciens historiens chinois le pays du sud-ouest de l'Oxus, qui fut le siège principal et le point de départ de la puissante monarchie des Parthes, est constamment désigné sous la déno-

nische, dans les Mémoires cités de l'Académie royale de Berlin pour 1845, classe historique et philolog., p. 418.).

(1) Pallas, 2^e Voy., I, 468, trad. fr. in-4^o; Klaproth, *Voyage*, II, 449 sqq., et *Asia Polygl.*, p. 88; Sjögren, *ossetische Sprachlehre*, 1844, in-4^o; G. Rosen, *über die osset. Spr.* ubi suprà cit.

(2) Nous devons renvoyer pour de plus amples éclaircissements à notre travail déjà cité sur les populations primitives du Caucase, p. 150 sqq.

mination de Terre des *Asi* (1) (en même temps que le nom d'*Asi* se reproduit chez eux sous d'autres formes de l'autre côté de la Sogdiane, au nord du Jaxartes), si, disons-nous, on réfléchit à cette importante indication d'ethnologie, on se rendra aisément compte de l'origine du nom d'*Ases*, sous lequel les Irôn de l'Osséthi sont exclusivement connus des Géorgiens.

Il est donc aussi parfaitement démontré que le comportent l'éloignement des temps et le défaut de documents contemporains, que les Ases de l'Osséthi et les Ases-Alains sont deux peuples historiquement distincts, dont l'arrivée dans l'isthme Caucasicn a eu lieu à des époques et par des routes très-différentes : ceux-ci, partis de la région de l'Aral, étant entrés en Europe par le nord de la Caspienne en passant le Volga ; ceux-là, partis de l'ancienne Médie ou de la Parthie, ayant contourné le sud de la même mer pour franchir l'Araxe.

Il est plus aisé encore d'établir par une série de

(1) Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, t. I, p. 217. Cp. Strab., lib. XI, p. 511, t. IV, 1^{re} partie, p. 255 de la trad. fr. Sous la dynastie des Thang, dans les premiers siècles de notre ère, le mot *An-si* ou *Gan-si* (ci dessus, p. 153, n. 4) fut pour les Chinois la dénomination générique de toute la région de l'Oxus et du Jaxartes, c'est-à-dire de la Transoxane des Grecs. On peut voir à ce sujet l'abrégé de l'histoire de la dynastie des Thang écrite en Chine d'après les sources chinoises par le P. Gaubil au milieu du dernier siècle, et publié en 1814 par les soins de MM. Sylvestre de Sacy et Rémusat (dans les *Mémoires des Missionnaires sur les Chinois*, t. XVI, 1814, in-4^o, p. 387, etc.).

témoignages directs qu'à toutes les époques, même alors que les Alains avaient étendu leur domination jusque dans les vallées de l'Osséthi, les deux peuples gardèrent leur individualité respective, individualité d'appellation nationale, individualité géographique.

Le plus ancien témoignage que nous rencontrions à ce sujet est celui de Constantin Porphyrogénète, dont les écrits renferment tant de précieuses indications pour la géographie et l'ethnographie du ^{x^e} siècle. Dans son traité de l'Administration de l'Empire, l'écrivain impérial donne pour confins à l'*Alanie*, d'un côté le pays des Zikhes, c'est-à-dire les Adighé ou Tcherkesses maritimes, et de l'autre les Khâzars du Don inférieur (1). Dans son livre des Cérémonies de la cour de Byzance, il nomme simultanément l'*Alanie* et l'*Asie* (*Azia*), la première ayant son prince souverain (ἡγεμονάρχον); la seconde, partagée entre plusieurs chefs (ἄρχοντες), avec lesquels la chancellerie de Constantinople entretenait des rapports; et Constantin ajoute à la mention du nom de l'*Asie* cette circonstance caractéristique, que « là étaient les Portes Caspiennes (2) ». Il est impossible de mieux désigner notre Osséthi, aujourd'hui comme alors partagé entre un certain nombre de petits chefs de vallées, qui n'ont jamais reconnu entre eux d'autorité centrale.

(1) Constantin. Porphyrogen., *De Admin. Imp.*, c. 42, p. 113, et c. 10, p. 62; edit. Reg.

(2) Id., *De Cerimon. Aulae Byzant.*, II, 48, p. 397.

Maçoudi, contemporain de Constantin Porphyrogénète, fait implicitement la même distinction, lorsqu'il met l'habitation des Alains *au-dessous* du château de Dariel, c'est-à-dire au nord des vallées de l'Osséthi (1).

Ibn Sayd, longtemps après, établit la distinction des deux peuples et des deux pays d'une manière expresse, lorsqu'il dit, après avoir mentionné les Alân : « Dans le voisinage est un peuple de race turque, appelé *Asse* (Alass); ce peuple est de la même extraction et de la même religion que les Alân (2). »

Enfin, pour ne pas accumuler des témoignages surabondants, nous ajouterons seulement que les Géorgiens ont toujours parfaitement distingué l'*Alanéthi* de l'*Osséthi*, c'est-à-dire le pays des Alains de celui des Oses, comme on le voit par la Géographie géorgienne du prince Wakhoucht, traduite en français par M. Brosset.

On peut maintenant se demander par quelle anomalie bizarre les Irôn du Caucase non-seulement ne reconnaissent pas l'appellation nationale d'*Ossi* ou *Ases*, que les Géorgiens et quelques autres de leurs voisins leur appliquent, mais eux-mêmes attribuent cette appellation à d'autres tribus montagnardes que leur langue et leurs propres traditions reportent

(1) Voy. ci-dessus, p. 134.

(2) Aboulféda, trad. fr. de M. Reinaud, II, 287. Voyez ci-dessus notre remarque sur ce passage, p. 143.

vers une autre origine. Il faut avouer qu'à cet égard nos informations historiques ne nous fournissent aucune lumière. On pourrait être tenté de penser que le nom d'Ose est réellement étranger aux Irôn, et qu'il ne leur fut appliqué par les Géorgiens qu'après que les Ases-Alains eurent étendu leur domination sur les tribus de l'Osséthi actuel ; mais en y regardant de près, on voit bientôt que cette hypothèse n'est pas admissible, non-seulement parce que le nom des Oses du Caucase se lie, comme nous l'avons dit, aux plus anciennes traditions historiques des Géorgiens, mais surtout parce que le nom des Ossètes se trouve dans Pline, facilement reconnaissable (*Essedoni*), à une époque où les Alains étaient bien loin encore d'avoir poussé leurs établissements si loin au sud des steppes du Volga ; et aussi parce que nous savons que réellement la race médo-parthique à laquelle les Irôn appartiennent a porté le nom d'*Ases*, dont l'origine se perd dans la plus haute antiquité. Il y a donc à cet oubli ou à cette répudiation de l'antique dénomination nationale chez les **Irôn de l'Osséthi** une autre cause qui nous échappe. N'oublions pas que ces rudes tribus des montagnes n'ont jamais eu d'histoire, que nous ne pouvons recueillir à leur égard que çà et là quelques lambeaux d'informations sans suite, que vingt-cinq ou trente siècles peut-être se sont écoulés depuis l'époque où elles se séparèrent du gros de leur race pour venir s'établir dans les gorges du Caucase, et qu'enfin l'intérieur des vallées ossètes attend encore

un bon explorateur auquel il soit donné de réunir sur ce peuple, sur sa conformation physique et les traits de sa physionomie, sur ses chants nationaux et ses légendes, des notions plus complètes et plus approfondies que celles qu'ont pu nous procurer jusqu'à présent les voyageurs en petit nombre qui les ont partiellement et très-rapidement étudiés (1). Il semble que tout ce qui se rapporte à ce nom des *Ases*, qui a cependant eu dans les temps anciens une si vaste extension sur toute la moitié antérieure de l'Asie (2), soit condamné par une sorte de fatalité historique à ne nous apparaître aujourd'hui qu'à travers les nuages vaguement transparents d'un douteux crépuscule. Même en ce qui touche les Alains de l'isthme Caucasiens, c'est seulement par les annales chinoises, ou plutôt par les documents mongols que compulsèrent les historiens de la Chine, ainsi que Raschid-eldin, et aussi par quelques indications fortuites des premiers voyageurs européens du xiii^e siècle, que nous apprenons qu'ils portaient aussi le nom d'*Ases* : ce fait n'avait été connu d'aucun des anciens auteurs de l'Occident, pas même d'Ammien Marcellin, qui avait cepen-

(1) Guldenstedt en 1772, Städer en 1780, Klaproth en 1808, Engelhardt et Parrot en 1812, Sjögren en 1836 et 37, Karl Koch en 1838, George Rosen en 1843, et à différentes époques quelques missionnaires russes ou allemands.

(2) Voyez nos *Recherches sur les plus anciennes populations du Caucase*, p. 188. sqq. et notre *Histoire Géographique de l'Asie-Mineure*, t. I, p. 160. Paris, 1845, in-8°.

dant réuni sur ce peuple des notions si étendues et si précieuses, non plus que des chroniqueurs de la Germanie et de la Gaule, qui ont raconté le passage dévastateur des Alains, des Suèves et des Vandales à travers l'Europe lors de leur grande émigration vers l'Hispanie. Il est évident que le nom d'*Alains*, qui parait n'avoir été primitivement qu'un surnom d'origine étrangère (1), avait fini par remplacer presque exclusivement, dans l'usage ordinaire de la tribu elle-même, la dénomination originelle. C'est ce qui a eu lieu aussi chez les Ases de l'Osséthi; car le nom d'Irôn ou Iraniens ne fut primitivement, du moins tout semble l'indiquer, qu'une appellation générique d'une très-vaste acception, sous laquelle étaient compris un grand nombre de peuples distincts ayant chacun leur nom particulier, et non pas une dénomination spécialement propre à un de ces peuples à l'exclusion des autres.

Malgré toutes les obscurités inhérentes à ce point de l'histoire ethnographique de l'ouest de l'Asie, obscurités dont nous nous sommes appliqué du moins à bien définir la nature et l'étendue s'il ne nous a pas été possible d'y porter la lumière, il n'en reste pas moins parfaitement établi, et tel a été le but de cette digression :

1° Que deux peuples portant originairement le même nom d'*Ases*, ou plutôt deux fractions d'une

(1) Ci-dessus, p. 109.

même race de l'Asie intérieure séparées du tronc commun à des époques différentes, sont venues successivement s'établir dans l'isthme Caucasiens ;

2° Que le premier de ces deux peuples, parti selon toute apparence de la région montueuse qui couvre la mer Caspienne du côté du sud, a pénétré dans l'isthme par l'Aderbaïdjan et le bas Araxe; qu'il s'est définitivement fixé dans les vallées centrales de la chaîne Caucasiennne à une époque inconnue, mais certainement fort ancienne, peut-être dans le VII^e siècle avant notre ère; et que dans son nouvel établissement il se désigne lui-même sous le nom d'*Irôn* ou Iraniens;

3° Que la seconde de ces deux migrations, partie de la région de l'Aral au nord du Jaxartes, est arrivée dans l'isthme en franchissant le bas Volga par fractions successives, depuis le I^{er} siècle avant notre ère jusqu'au III^e siècle après J.-C.; que le nom sous lequel le nouveau peuple fut connu des anciens historiens grecs et romains est celui d'*Alains*; mais que le nom d'*Ases*, qui était apparemment son nom de race, tandis que la dénomination d'*Alains* était plus spécialement son nom de tribu, est celui qu'emploient exclusivement, pour le désigner les annalistes mongols et chinois;

4° Enfin que jamais dans aucun temps les *Alains* et les *Irôn* de l'Osséthi ne se sont confondus en un seul et même peuple, malgré l'affinité qu'établissaient entre eux la communauté d'origine, la possession commune du nom d'*Ases*, l'analogie de la

langue et du type physique (1), et quoique à une certaine époque les princes de l'Osséthi paraissent avoir reconnu la suprématie du roi des Alains.

Ces quatre points bien établis, nous pouvons nous rendre nettement compte de l'erreur où beaucoup d'écrivains modernes sont tombés en confondant d'une manière absolue les anciens Alains et les Ossètes, et des causes qui ont pu aisément produire cette confusion. Le premier qui l'ait commise est le comte Jean Potocki, dans son *Histoire primitive des peuples de la Russie* (2). Elle a plus tard été reprise et fortifiée par le célèbre Klaproth dans plusieurs endroits de ses ouvrages, et en particulier dans une dissertation spéciale (3); et depuis lors les savants qui ont touché d'une manière plus ou moins sérieuse à ce point d'ethnographie, entraînés sans doute par l'autorité de l'auteur de l'*Asia Polyglotta*, sont tous à peu près sans exception tombés dans la même méprise (4). M. Saint-Martin lui-même,

(1) Les Irôn de l'Osséthi sont, comme les anciens Alains, un peuple aux yeux bleus et aux cheveux blonds, traits qui dominent encore chez eux aujourd'hui, s'ils n'y sont plus ni parfaitement purs, ni exclusifs.

(2) Saint Pétersbourg, 1802, in-4°. Réimprimé par les soins de Klaproth, Paris, 1829, in-8°, p. 110

(3) *De l'identité des Alains et des Ossètes du Caucase*. Paris, 1822, in-8°.

(4) Le seul à notre connaissance qui ait su l'éviter est le Dr K. Koch dans son deuxième voyage à l'Isthme Caucasiens : *Wunderungen im Oriente*, t. III, Reise in Grusien, etc., p. 352; 1847, in-8°. Mais le Dr n'est entré dans aucun développement à ce sujet.

cet esprit si lucide et si judicieux, n'y a pas échappé (1), non plus que le savant auteur des *Antiquités slaves* (2), ni M. Étienne Quatremère dans ses notes sur Raschid-eldin (3) : tant il est difficile, même dans les choses d'érudition, de secouer le joug d'une erreur consacrée.

Moins de vingt ans après le passage de Rubruk au voisinage du pays des Alains, une nouvelle phase s'accomplit dans leur destinée historique. Nogai, chef mongol que le khân de Kaptchak avait préposé au gouvernement des pays qui bordent la mer Noire, s'y était rendu indépendant (1271) ; tous les peuples de cette région durent reconnaître son autorité. Parmi ces peuples, les Alains se trouvent mentionnés. Probablement il s'agit ici de ces Alains sujets des Tatars que Carpin et Rubruk avaient rencontrés aux environs du Don et du Volga, et non de ceux qui avaient trouvé un refuge au fond des vallées du Caucase. Ce n'était pour ces Alains tri-

(1) Voyez ses notes sur Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, édit. de 1824, t. IV, p. 79, in-8°.

(2) P. J. Schafarik, *slawische Alterthümer*, I, 141 et alibi. Leipzig, 1843, in-8°, deutsche übersetz.

(3) Raschid-eldin, *Histoire des Mongols de la Perse*, traduite en français par M. Quatremère, I, p. 70, note. Le savant orientaliste rapporte cependant lui-même, dans les notes qui donnent tant de prix à sa traduction de l'historien persan, plusieurs témoignages d'auteurs orientaux, parmi les plus judicieux et les mieux instruits, qui tous distinguent les *A* des *Ala*n, tout en les nommant simultanément, et qui auraient dû conséquemment le tenir en garde contre la confusion des deux peuples.

butaires qu'un changement de domination ; mais il paraît que la politique du nouveau chef s'efforçait de la consolider par une fusion complète entre les populations soumises et ses propres Tatars. C'est là ce que nous apprend le byzantin George Pachymère, qui écrivait à cette époque : « Les différents peuples qui habitent l'intérieur des terres, dit Pachymère, nommément les Alains, les Zinkhes (Ζαγκοί), les Goths (1) et les Russes (Ῥωσοί), ainsi que d'autres peuples qui leur confinent, se mêlant peu à peu aux Mongols (Μονγούλλοι), en prirent les mœurs, les habitudes, la langue et le costume, et furent admis sous leurs drapeaux (2). » Cette fusion ne fut pas au reste de longue durée. La principauté de Nogaï ayant été reconquise par le khân de Kiptchâk, dans la première année du xiv^e siècle, les Alains, pour se soustraire au joug mongol, se réfugièrent sur le Danube (1301) au nombre de plus de 16,000, dont 8,000 au moins en état de porter les armes, et là offrirent leurs services à l'empereur Andronic, qui les incorpora en effet dans ses armées (3). A partir de cette époque, le nom des Alains ne se rencontre plus chez les Byzantins que

(1) De la Krimée.

(2) G. Pachymeris *Historiæ*, lib. V, c. 4, p. 236, apud historic. byzantinor. Corpus, ed. reg. Cp. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, 1^{re} partie, p. 288; et de Hammer, *Geschichte der goldnen Horde in Kiptschak*. Pesth, 1840. in-8.

(3) G. Pachymeris, *Andronicus*, IV, 16, p. 211. Cp. Nicephorus Gregora, VI, 10, p. 126.

lorsqu'il est question de ce corps mercenaire (1).

La puissance naguère si grande encore des Alains du Caucase était à jamais anéantie. Ce que les armes tatares et la dernière émigration avaient laissé de ce peuple dans l'intérieur de l'Isthme s'était enfoncé dans les vallées presque inaccessibles que dominent les cimes glacées de l'Elbronz et d'où se précipitent les impétueux torrents qui vont former le Kouban. C'est là que subsistent encore, ignorés et sans communication au dehors, les derniers débris d'une nation qui durant une longue suite de siècles a joué dans le monde à plusieurs reprises un rôle important. Depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours pas un seul voyageur n'a pénétré dans leurs retraites; mais des informations fournies à diverses époques à plusieurs européens par les populations du Caucase occidental, ne laissent aucun doute sur l'existence d'un peuple d'*Alani* dans l'intérieur des montagnes. Le vénitien Josapha Barbaro, qui visitait cette partie du Caucase dans la première moitié du xv^e siècle (de 1436 à 1451), parle de l'*Alanie*, d'une manière assez vague il est vrai, comme d'une contrée intérieure voisine de la Kabarda, bien qu'il la range aussi, dans une énumération générale, parmi les pays qui bordaient la mer de Zabache, notre mer d'Azof actuelle (2).

(1) Voyez Stritter, *Memorie Populorum*, t. IV, p. 359-394; et ci-dessus, p. 130.

(2) *Viaggio alla Tana*, Vinegia, 1543, petit in-8^o, p. 17 recto, ou dans Ramusio, t. I, 1574, in-fol., p. 96 c-d. Cp. *Viaggio*, p. 4, recto, ou Ramusio, 92 s.

Mais c'est surtout chez les populations Géorgiennes du midi de la grande chaîne que l'on retrouve la notion la plus précise et la plus positive de l'existence d'une peuplade du nom d'*Alan* dans l'intérieur du pays abaze, vers les confins nord-ouest de la contrée des Souanes. Cette notion est consignée dans la géographie géorgienne du prince Wakhoucht, écrite à Moscou au commencement du dernier siècle sur des documents nationaux (1) ; et on la retrouve dans plusieurs des voyageurs qui ont visité la Mingrélie, l'Iméréthi et la Géorgie : dans l'ancienne relation du P. Lamberti (2), dans celle de Reinegg (3), et plus récemment encore dans les informations qui furent données au comte Jean Potocki lors de son voyage à la ligne du Caucase en 1798 (4) et dans celles que Klaproth lui-même reçut au Radcha (5). Les cartes russes officielles ont con-

(1) *Description de la Géorgie*, p. 413 et 407. Les Alains sont aussi marqués sur la *Carte générale de la Géorgie et de l'Arménie* construite à Saint-Petersbourg en 1738 par J. N. de l'Isle, sur les matériaux géorgiens que le prince Wakhoucht lui avait communiqués.

(2) *Relation de la Colchide ou Mengrellie*, p. 44 sq., dans le *Recueil de Thévenot*, 1^{re} partie. Comp. la carte jointe à la relation.

(3) *Beschreibung des Kaukasus*, II, 15. Klaproth avait d'abord contesté l'exactitude de cette information (*Reise in den Kaukasus*, I, 86), mais il est revenu plus tard sur cette dénégation (notes sur le Voyage du comte Potocki aux steppes d'Astrakhan, p. 48).

(4) *Voyage aux Steppes d'Astrakhan*, p. 106, 146 et 181. Comp. son *Histoire primitive des peuples de la Russie*, édit. Klapr., p. 113.

(5) Notes citées de Klaproth sur le Voyage du comte Potocki, p. 149.

servé cette indication , en plaçant l'*Alanéthi* au nord de la grande chaîne , dans la vallée supérieure de la petite Zélendjouk (1). Il nous manque , il est vrai , le témoignage direct d'un voyageur qui ait été sur les lieux ; mais ces vallées intérieures , nous l'avons déjà dit , sont encore au nombre des parties du Caucase qui jusqu'à présent sont restées fermées aux explorateurs européens. Plus d'une question intéressante y provoquera leur étude et leurs investigations. Il paraît que les Irôn de l'Osséthi n'appliquent pas seulement le nom d'*Ossi* aux tribus de Karatchaï qui par leur langue se rattachent à la souche nogaïe (2) ; mais qu'eux et les Kabardah étendent cette dénomination aux Abazes du Kouban (3), notion confirmée par ce qu'on sait d'ailleurs que la dénomination d'une des tribus Abazes de la côte chez leurs voisins les Tcherkess est Azra (4) , mot qui semblerait n'être aussi qu'une modification de l'éthnique *Ase*.

(1) Voyez Koch , *Reise nach dem kaukasischen Isthmus*, I, 318.

(2) Ci-dessus , p. 160. — Les Karatchaï , quoique parlant le dialecte turk des Nogaï , ressemblent d'ailleurs beaucoup plus par leurs traits aux Géorgiens et aux Tcherkesses qu'aux peuples tatars , ce qui atteste un ancien mélange de races (Klaproth , *Voy.*, I, 285 ; Besse , *Voyage au Caucase* , p. 72).

(3) C'est ce qui résulte des renseignements fournis à M. Sjögren , pendant son voyage au Caucase , par un chef kabardinien. Voy. le *Bulletin Scientif.* de l'Acad. de Pétersb. , Sc. Histor. , t. IV , 1847 , col. 173.

(4) Stan. Bell , *Journal of a Residence in Circassia* , I , 447 , et II , 53. Lond. , 1840 , in-8° ; ou t. I de notre trad. fr. , p. 365 , et II , 36. Paris , 1841 , in-8° . — Selon Pallas , *Voyage dans les*

Parmi les faits nombreux qui se sont offerts à notre étude dans cette longue monographie de la race alanique, il en est un, des plus anciens assurément et des plus considérables à bien des égards, que nous n'avons pas abordé, cependant : c'est la migration d'Odin et de ses Ases de la terre d'Asgard en Scandinavie. Ici, l'élément traditionnel a été tellement enveloppé, tellement obscurci et dénaturé par l'élément mythologique qui s'y est surajouté, qu'il est devenu bien difficile de dégager de la légende ce qu'on en peut considérer comme la base historique. On pourrait néanmoins regarder comme une lacune dans notre travail de n'y pas trouver au moins consignée une tradition où le nom des Ases tient une si grande place : nous l'exposerons donc en peu de mots.

D'après les vieilles traditions du Nord, consi-

gouvernements mérid. de l'empire de Russie, t. I, p. 424, in-4°), la vraie forme nationale du nom des Abazes serait *Absné*. Ce mot, dont la finale pourrait bien n'être qu'une désinence grammaticale, n'est pas sans rapport avec l'*Ossi* ou *Obsi* (ces deux formes sont données) du prince kabardinien cité tout à l'heure d'après M. Sjögren; et on se trouverait ainsi conduit à rattacher le nom même des *Abazes* à cet ethnique *Asi* qui se reproduit sous tant de modifications et sur tant de points différents dans l'ancien monde. Nous signalons seulement ces rapports ou ces analogies, mais sans prétendre quant à présent en tirer aucune conséquence déterminée, faute de notions suffisantes pour les examiner plus à fond. Nous nous bornerons à faire remarquer en terminant que le nom des Abazes de la côte se montre pour la première fois dans Arrien, sous la forme d'*Abaski* (Ἀβασκοί), au commencement du II^e siècle de notre ère.

gnées dans les chants des skaldes et recueillies pour la première fois au commencement du xiii^e siècle, par le célèbre islandais Snorro Sturleson (1), Odin résidait originairement dans *Asgard*, la cité des Ases, ville située dans la contrée d'*Asaheim* (Terre des Ases), à l'orient d'un grand fleuve nommé le *Tanaquisl*. Douze *diar* ou *drottmar* (princes, juges ou dieux) entouraient Odin et lui offraient des sacrifices. Ces *diar*, révévés du peuple, étaient les arbitres de tous les différends. Odin se reposait sur ses deux frères, Vilé et Vé, du gouvernement de son royaume, et lui-même, à la tête de ses Ases, consacrait toute l'année à des expéditions guerrières. Jamais la fortune n'avait été contraire à ses armes. Ses guerriers le regardaient comme invincible, et il avait soumis un grand nombre de pays à sa domination. Lorsqu'il envoyait ses guerriers au combat, il étendait les mains sur leur tête et appelait sur eux la victoire. Aussi lui rendaient-ils des honneurs presque divins et invoquaient-ils son nom dans tous les dangers. Ils ne l'avaient jamais invoqué en vain. Odin eut cependant de longues guerres contre les Vanes, avec des chances inégales. Les *Vanes* étaient un

(1) *Edda Islandorum*, anno Christi mcccv islandicè conscripta per *Snorrorem Sturlæ*, Islandiæ Nomophylacem, nunc primum islandicè, danicè et latinè ex antiquis Cdd. Mss. Bibliothecæ Regiæ et aliorum in lucem prodit, operâ et studio *Petrî Joannis Resenii*, Hafniæ, 1665, in-4^o. — *Heimskringla*, übersetzen von F. Wachter. Leips., 1836, in-8^o. 2 vol.

peuple dont le territoire, voisin du fleuve Tanaquisl (nommé aussi Vanaquisl), confinait à celui des Ases; et ils différaient de ceux-ci par leurs mœurs et leurs usages. Ils pouvaient épouser leurs sœurs, et ils pratiquaient la magie. Les anciens chants les nomment fréquemment les *sages*, ou plutôt les *devins*, *Vani sapientes*, ceux qui savent prévoir. La divination la plus en usage chez les Vanes était nommée *seid* (1). Ce fut d'eux que les Ases l'apprirent; car la guerre entre les deux peuples avait fini par un accord :

Sie machten endlich Friede,
Des langen Haders müde.

Or, dans ce temps-là, les Romains faisaient de rudes guerres à toutes les nations des contrées lointaines, pour les soumettre à leur domination; un grand nombre de chefs émigrèrent par suite de ces guerres. Odin, qui avait lu dans l'avenir que ses descendants devaient habiter les terres du Nord, fit princes d'Asgard ses frères Vé et Vilé; et lui-même s'avança vers l'Ouest, à la tête d'une grande multitude de peuple, accompagné de ses diar. Il arriva ainsi au pays de *Gardharik*, puis dans la contrée des *Saxons*, et enfin dans la *Scandinavie*, laissant partout ses fils pour régner sur les peuples. Ce fut

(1) Finn Magnusen croit que d'après son étymologie le mot *seid* devait désigner une incantation au moyen du feu. *Seiden*, dans l'allemand moderne, signifie encore bouillir ou faire bouillir. C'était sûrement quelque chose comme l'incantation des sorcières de Macbeth.

ainsi que la domination et le culte des Ases s'établirent dans le Nord.

Telle est en substance , et dégagée de tous ses accessoires mythologiques , l'antique tradition que les skaldes scandinaves nous ont transmise dans leurs chants sur la race des Ases et leur chef Odin. Nous n'avons pas à suivre plus loin la légende ; nous ajouterons seulement que dans quelques Sagas , on voit les héros et les rois scandinaves retourner , après la mort d'Odin , vers le pays des Vanes et la terre des Ases , tantôt pour y revoir leurs parents , tantôt dans un but d'expéditions guerrières. Snorro Sturleson , qui recueillit le premier , ainsi que nous l'avons dit , ces vieilles sagas populaires originaires de la Suède et que l'Islande avait conservées , et qui les coordonna en un corps d'annales traditionnelles auxquelles il donna le titre de *Heimskringla* , rattacha l'histoire d'Odin aux guerres de Pompée contre les peuples voisins de la Méotide , dans le siècle qui précéda notre ère ; et cette opinion a depuis lors été presque universellement adoptée par les savants du Nord de l'Allemagne , par ceux du moins , et c'est le plus grand nombre , qui ont admis le fondement historique de la tradition (1). Il est certain qu'on ne

(1) M. Schafarik a donné un précis complet des opinions qui ont été débattues sur ce sujet depuis l'époque de Snorro , dans la Scandinavie et en Allemagne ; nous devons y renvoyer ceux de nos lecteurs qui voudraient aller plus au fond de cette question : *Slavische Alterthümer , deutsche übersetz* t. I , p. 133 sqq. Leipz. , 1843 , in-8° , 2 vol. On peut voir aussi l'aperçu de l'histoire litté-

peut y méconnaître des indications ethnographiques et géographiques très-réelles, surtout si on les rapproche de l'ensemble des données analogues que fournissent les sources de l'histoire du Nord dans les siècles postérieurs jusqu'à la fin du moyen-âge. Il demeure parfaitement établi que dans la pensée des skaldes scandinaves, le *Tanaquisl* n'est autre que le Tanaïs, que les Sagas nomment aussi *Vanaquisl* ou le fleuve des Vanes (1). Quant à ce dernier nom, le savant auteur des Antiquités slaves (2) a montré avec la plus complète évidence, ce que d'autres avaient d'ailleurs pensé avant lui (3), que ce sont les Vendes ou Vindes des anciennes relations

raire de la mythologie scandinave (*Uebersicht der Geschichte des Studiums der skandinavischen Mythologie*) que Nierup a placé en tête de son *Wörterbuch der skandinavischen Mythologie, deutsche übers. von Sander*, Kopenh., 1816, in-8°. Enfin nous indiquons encore l'excellent exposé de M. Geijer en tête de son Histoire de Snède (*Geijers Geschichte Schwedens, übers. von Leffler*, Hamburg, 1832, in-8°, t. I, init.).

(1) La finale des deux mots, *quisl*, est indubitablement un mot analogue au *quell* des allemands modernes (anglais *well*, puits, source, eau jaillissante), avec l'acception plus générale d'eau, rivière (Comp. le *tsqdl* des Géorgiens, qui a la même signification.) M. J. Grimm (*Deutsche Grammatik*, III, 385) dit néanmoins que dans l'ancien scandinave le mot *quisl* signifiait originairement un bras, spécialement un bras de rivière, et que c'est par une sorte de dérivation abrégée qu'on y a attaché la signification de fleuve.

(2) J. P. Schafarik, *slavische Alterthümer*, I, 139.

(3) Gräberg de Hemsö, *La Scandinavie vengée de l'accusation d'avoir produit les peuples barbares qui détruisirent l'empire de Rome*, p. 106; Lyon, 1822, in-8°.

grecques , c'est-à-dire les premiers ancêtres du peuple que l'histoire a connu plus tard sous l'appellation de Slaves , et qui habitèrent de temps immémorial les pays de la Vistule et du Don ou Tanaïs (1). *Gardharik*, *Gardhr* et *Gardhar* a toujours désigné chez les anciens Scandinaves le nord de la Russie , c'est-à-dire la région où le Don et le Volga ont leurs sources (2). Nous n'avons pas besoin d'ajouter que les *Saxons* sont dans leur généralité les Teutons (*Deutsch*) ou Germains , à l'ouest de la Vistule (3).

Il ressort donc évidemment de cet ensemble d'homonymies que le théâtre des traditions odiniques dans les plus anciennes sagas scandinaves est la Russie méridionale à l'orient du Don , conséquemment la région de steppes qui se déploie au nord du Caucase , entre la Méotide et le bas Volga. Là , en effet , nous le savons , les Alains du Jaxartes commencèrent à se montrer dans le premier siècle avant notre ère , puisqu'à cette époque les historiens des guerres de Pompée y font mention des *Roxalani* ; et rien n'empêche même de supposer qu'ils ont pu y arriver plus tôt , car nous manquons de données précises sur les mouvements de tribus

(1) Les peuples finnois ne désignent encore les Slaves que sous les noms de *Vani*, *Vénélain*, ou *Vénélaïsét* (*lain* et *laisét* signifient seulement *peuple*).

(2) Schafarik, *slav. Alterth.*, II, 95.

(3) En esthonien , un allemand s'appelle encore *Saks*, au pluriel *Saksité*.

qui purent avoir lieu dans ces steppes sarmatiques, depuis le temps d'Hérodote jusqu'à l'époque de Mithridate. Or, indépendamment de l'apparition du nom d'*Ase* appliqué aux Alains dans les siècles postérieurs, nous savons aussi, par le témoignage direct des historiens chinois, que c'était sous ce nom d'*Ases* (An-thsaï, Ya-thsaï) que les Alains du Jaxartes étaient désignés antérieurement au 1^{er} siècle de notre ère (1). Nul motif de vraisemblance ne s'oppose donc à ce qu'on reconnaisse les Alains dans les *Ases* de la migration odinique. Nous savons que Ptolémée, dans le second siècle de notre ère, porte les Alains très-loin dans le nord-ouest de la Sarmatie (2); et on peut trouver encore un autre indice de cette ancienne émigration dans le nom d'*Osi* sous lequel Tacite, à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, connaît une tribu non germanique, alors établie, à côté d'une autre tribu d'*Aries* également d'origine étrangère, dans la région des sources de la Vistule, précisément sur la ligne que les *Ases* scandinaves auront dû suivre en venant du Pont-Euxin (3).

Nous n'avons pas à entrer dans la question souvent débattue de l'emplacement d'*Asgard*, la ville d'Odin avant sa migration vers la Baltique. Une telle discussion ne saurait avoir de base sérieuse, faute de points de comparaison fournis par les historiens ou les géographes. On a voulu identifier la

(1) Ci-dessus, p. 106, etc.

(2) *Id.*, p. 125, et Schafarik, *slav. Alterth.*, 1, 356.

(3) Tacitus, *Germania*, c. 43.

ville des Ases (1) avec les *Aspurgiani* de Strabon , voisins du Bosphore Cimmérien : ce rapprochement , et l'étymologie dont on prétend l'étayer (*As-burg* , la ville des Ases) , sont plus que hasardés , puisque dans le géographie grec il n'est pas question d'une ville , mais seulement d'un peuple (2). Si l'Asgard des Sagas scandinaves se doit chercher dans la région sarmatique , il paraît beaucoup plus probable qu'elle était située vers le Don , sans que nous entendions cependant nous autoriser de l'apparition postérieure de la ville d'Azof dans les mêmes localités , ni reconnaître la légitimité de l'étymologie qu'on a donnée à ce nom , en le dérivant d'*Az-hof* , résidence des Ases. En de tels sujets , s'il est permis de conjecturer beaucoup , il est impossible de rien affirmer.

Y eut-il une Asgard plus ancienne à la fois et plus orientale , une Asgard en quelque sorte primitive , dont il faudrait chercher le site dans les riantes vallées de la Sogdiane , siège principal de la race dans les temps antiques ? Plusieurs savants l'ont pensé , et le fait n'est pas improbable. Mais rien n'indique que cette Asgard orientale soit la même ville que Balkh , comme l'a cru l'abréviateur alle-

(1) On sait que *gardh* a la signification de lieu d'habitation , lieu enclos , et par extension , ville. C'est le *garda* des anciens Persans , le *gherd* des Arméniens , le *gorod* ou *grad* des Slaves , le *gaard* des Suédois , etc. , etc.

(2) Voyez nos *Recherches sur les populations primitives du Caucase* , p. 167 , et Schafarik , *slavische Alterthümer* , I , 258.

mand de la grande Épopée persane (1). Quant à nous, sans prétendre en tirer aucune induction précise, nous nous bornerons à rappeler l'homonymie au moins singulière fournie dans ces derniers temps par la lecture des inscriptions cunéiformes de l'ancienne Médie, où le nom d'*Asagarta* se trouve appliqué à un canton ou à une province de la Médie supérieure aux confins de Partçava, ou la Parthie (2). Dans Hérodote, les *Sagartiens* sont une des tribus nomades de la Médie (3) ; mais on ne saurait affirmer non plus que leur pays soit l'*Asagarta* des inscriptions (4).

Nous nous bornons à rappeler ces faits, que de nouvelles découvertes éclaireront peut-être quelque jour d'une plus vive lumière. Que de questions encore dans la géographie et dans l'histoire de l'ancien Orient ne nous apparaissent qu'à la lueur incertaine des interprétations !

(1) J. Görres, *das Heldenbuch von Iran, aus dem Schah-Naméh des Firdousi*; Berlin, 1820, in-8°. 2 vol., t. I, Einleit., p. lxiv. M. Görres, dont les conjectures dépassent souvent toutes les bornes de la hardiesse, croit même à l'existence d'une seconde Asgard asiatique, qui est, dit-il, l'Asgard des légendes du Nord, et qu'il identifie avec l'Ecbatane aux sept enceintes de la Médie.

(2) Westergaard, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1846, p. 407; et Rawlinson, dans le *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. X, part. 1, 1846, tabl. XVII et XXV.

(3) Hérodote, lib. I, c. 125, et VII, 85. Cp. Ptolem. VI, 2.

(4) Voy. Jacquet, dans le *Nouv. Journ. Asiat.*, t. VI (3^e série), 1838, p. 407.

II.

LES HUNS.

Les hordes asiatiques qui, sous le nom d'Alains, vinrent chercher de nouvelles terres au seuil de l'Europe dans le cours des quatre premiers siècles de l'ère chrétienne, se distinguaient à peine des tribus nomades, sarmatiques ou gothiques, qu'elles trouvèrent en possession des steppes du Tanaïs et des bords septentrionaux du Pont-Euxin. Non-seulement l'analogie existait dans les mœurs, dans les usages, dans le culte, dans toutes les habitudes de leur vie errante : la ressemblance s'étendait aux traits physiques et même aux idiomes. Et de fait, tous ces peuples appartenaient originairement à une seule et même race, celle des nations blondes de l'Asie moyenne; aussi les voyons-nous se rappro-

cher bientôt par une affinité naturelle et se fondre en partie dans une même nationalité. Mais voici que tout à coup apparaît en deçà du Volga un nouveau peuple d'un aspect tout différent, qui vient à son tour refouler les Alains hors des plaines sarmatiques, comme les Alains, quatre siècles auparavant, en avaient, au moins en partie, expulsé les anciennes tribus sarmates. Ce peuple nouveau, ce sont les Huns (1). Tout en lui accuse une origine autre que celle des nations blondes qui l'ont précédé en Europe : sa langue, qui n'a aucun rapport avec les leurs ; ses habitudes, sinon plus féroces, au moins plus sauvages encore et plus grossières ; sa physionomie, dont la difformité repoussante n'a plus rien qui rappelle aux nations de l'Europe le type dominant qui leur est commun. Ce qui les frappe, en effet, tout d'abord à l'apparition de ce nouveau peuple, ce qui répand au loin la terreur de son nom, plus encore que sa cruauté et ses dévastations, c'est son horrible laideur dont il s'est fait une arme contre ses ennemis. Cette laideur, la légende s'en empare et l'entoure de circonstances surnaturelles. Écoutez ce que rapporte des Huns et de leur origine un au-

(1) Un mode de transcription tout à fait vicieux des anciens noms grecs et latins, contre lequel nous nous sommes souvent élevé, donne au nom des *Huns*, dans notre prononciation française, un son sourd et nasal qui ne rappelle nullement le son réel du mot tel que le prononçaient les anciens, dont l'usage reposait sur la tradition orale. Nous devrions écrire *Houn*, ou mieux encore *Hounn*, pour faire bien sentir la forte articulation de la consonne finale.

teur, Alain de naissance, qui écrivait au milieu du vi^e siècle, c'est à-dire un siècle à peine après l'époque où les hordes hunniques d'Attila ravageaient l'Europe. Issu lui-même de la race vaincue, Jornandès, historien des Goths, est pour nous l'écho naïf des haines nationales; mais on peut encore discerner ce qu'il y a de réel sous l'exagération dont elles ont empreint ses récits. Jornandès raconte d'abord ce qui se disait parmi les Goths de l'extraction des Huns (1). « Filimer, roi des Goths et fils du grand Gondaric, après que son peuple fut sorti de l'île Scanzia (la Scandinavie), trouva parmi les siens quelques-unes de ces sorcières que, dans la langue gothique, on nomme *aliorumna* (âlroun); comme il se défiait d'elles il les chassa de l'armée et les obligea de se réunir loin de là dans des lieux inhabités. Les esprits impurs qui errent dans les déserts virent ces femmes et eurent commerce avec elles : de là fut engendrée cette race féroce des Huns. Elle habitait originairement au milieu des marais; c'était une race petite, hideuse et faible, qui n'avait d'autre ressemblance avec le reste des hommes que l'usage de la parole.... » Maintenant voici le portrait; il est digne de l'origine : « Les Huns, issus d'êtres immondes, arrivèrent sur les frontières des Goths.... Ils subjuguèrent d'abord les Alains après des combats répétés, quoique ceux-ci, qui ne leur ressemblent ni par la manière de vivre, ni par les traits du

(1) Jornandes, *Episcopus Ravennas, de Getarum sive Gothorum origine et rebus gestis*, c. 24.

visage, ne leur soient pas inférieurs en bravoure. Mais ceux qui peut-être n'auraient pu être vaincus par la force des armes, étaient mis en fuite par la terreur qu'inspirait la figure de ce peuple, tant elle était épouvantable, non-seulement par la noirceur de la peau, mais aussi par son aspect que l'on pourrait comparer à une masse de chair informe, percée de deux points plutôt que de deux yeux. Cette horrible laideur produit en eux cette confiance qui fait leur force; aussi leur cruautés'exerce-t-elle sur leurs propres enfants dès le jour de leur naissance. Ils taillaient avec le fer les joues des mâles, afin qu'ils apprennent à supporter la douleur d'une blessure avant même d'avoir sucé le lait nourricier. Il arrive de là qu'ils vieillissent imberbes et que chez eux la jeunesse même est sans beauté, parce que leur visage est sillonné de cicatrices qui ne permettent pas à la barbe de croître. Leur taille est petite, mais ils sont rusés, agiles, et excellents cavaliers. Ils ont les épaules larges, le cou épais, savent très-bien manier l'arc et les flèches, et portent la tête fièrement. » Ce sont des bêtes féroces sous une figure humaine.

Ammien Marcellin, contemporain de l'invasion hunnique, s'était exprimé presque dans les mêmes termes près d'un siècle avant Jornandès (1). Tous les auteurs de la même époque s'accordent dans cette peinture repoussante qu'ils font des Huns; il semble que les mots leur manquent pour rendre ce

(1) Ammian. Marcell., lib. XXXI, c. 2.

qu'il y avait de hideux dans l'aspect de ce peuple (1). Ce n'était, disaient-ils, qu'une masse de chair informe comparable à une pièce de bois à peine dégrossie. Ils avaient la taille courte et ramassée, le cou rentré dans les épaules, le dos courbé, la tête grosse et ronde, le teint noir, les yeux petits et enfoncés, mais le regard vif et perçant. Ils s'étudiaient encore, comme le dit l'historien des Goths, à augmenter leur difformité naturelle par les cicatrices dont ils taillaient les joues de leurs enfants mâles au berceau; en outre, les mères leur écrasaient le nez, afin, dit Sidonius, que le casque pût s'appliquer plus juste au visage. Leur façon de vivre n'était pas moins sauvage que leur figure. Ils se nourrissaient de racines crues, ou de la chair crue à peine mortifiée entre la selle et le dos de leurs chevaux. Jamais ils ne maniaient la charrue; ce soin et celui des troupeaux étaient laissés aux prisonniers qu'ils faisaient à la guerre. Ils ignoraient ce que c'était qu'un toit; toute enceinte de murailles leur paraissait un sépulcre. Accoutumés dès l'enfance à supporter le froid, les intempéries, la soif et la faim, ils changeaient fréquemment de demeure. Toujours errants par les montagnes et les forêts, suivis de leurs nombreux troupeaux, transportant avec eux toute leur famille dans des chariots traînés par des bœufs, aucun d'eux n'aurait pu dire quelle était précisément sa patrie. Conçus dans un lieu,

(1) Clandianus, *adv. Rufin.*, v. 365 sqq.; Sidon. Apollin. *Carm.* II, v. 243 sqq.; Procop. *Bell. Pers.*, lib. 1, c. 3, etc.

nés dans un autre, c'était souvent bien loin de là qu'ils croissaient et vieillissaient. Renfermées dans leurs maisons roulantes, leurs femmes s'y occupaient à filer, à coudre des vêtements pour leurs maris ou à nourrir leurs enfants. Au besoin, cependant, elles ne craignaient ni les blessures ni la mort, et souvent après une défaite on en avait trouvé parmi les morts et les blessés. La même remarque est au reste commune à toutes les nations nomades des pays du nord, et c'est par là que s'explique la fable antique des Amazones. Les Huns s'habillaient de toile ou de peaux de martres qu'ils laissaient pourrir sur leur corps, sans jamais s'en dépouiller. Ils portaient un casque, des bottines de peau de bouc, et une chaussure si grossière qu'elle les empêchait de marcher librement; aussi n'étaient-ils nullement propres à combattre à pied. Leurs chevaux, qu'ils ne quittaient presque jamais, étaient petits et laids, mais légers et infatigables. Ils y passaient les jours et les nuits, tantôt montés en cavaliers, tantôt assis à la manière des femmes. Ils n'en descendaient ni pour manger ni pour boire; lorsque le sommeil les prenait, ils se laissaient aller sur le cou de leur monture et y dormaient profondément. Ils tenaient à cheval le conseil de la nation (1). Dans les anciens temps ils ne reconnaissaient pas l'autorité d'un chef unique; la nation était divisée en

(1) Cette identification presque absolue de l'homme et du cheval est du reste une chose commune à toutes les hordes de l'Asie centrale.

corps de dix mille cavaliers, conduits par des chefs particuliers et subdivisés en troupes de mille, de cent et de dix hommes. Dans les combats ils n'observaient aucun ordre. Ils fondaient sur l'ennemi avec d'effroyables clameurs, et s'ils trouvaient trop de résistance, ils se dispersaient pour revenir à la charge sur un autre point. Leurs flèches étaient armées d'os pointus aussi durs que le fer; ils les lançaient avec autant d'adresse que de force, en courant à toute bride et même en fuyant. Pour combattre de près ils portaient d'une main un sabre et de l'autre un filet dont ils tâchaient d'envelopper l'ennemi (1). Une de leurs familles avait le glorieux privilège de porter le premier coup dans les batailles. La guerre était pour ce peuple l'unique moyen de se signaler et la seule occupation qui fût en honneur; ceux dont l'âge avait usé les forces avant que la mort les eût atteints languissaient dans le mépris. Tout grossiers qu'ils étaient, ces barbares ne manquaient pourtant ni de pénétration ni de finesse. Ils avaient

(1) M. Saint-Martin (*Notes de son édition de Lebeau, t. IV, p. 72*) fait remarquer, sur ce passage d'Ammien Marcellin, que plusieurs auteurs anciens parlent de l'usage dont il est ici question, et qu'ils attribuent en termes généraux aux Seythes, aux Sarmates, aux Alains et aux Parthes. Les poètes persans le mentionnent souvent aussi en racontant les exploits des anciens héros de l'Iran, et elle est également indiquée dans Chéref-eddin, l'historien persan du grand Timour (*Histoire de Timur-bec, trad. par Petis de la Croix, t. I, p. 266, et alibi*). Il en est aussi question dans les *Argonautiques* de Valerius Flaccus, l. VI, v. 144, en parlant d'un peuple scythe qu'il nomme *Auchates*.

d'ailleurs au plus haut degré tous les vices de la barbarie : cruels, avides de l'or quoiqu'il leur fût inutile, impudiques, adonnés à l'ivrognerie. Avant de connaître l'usage du vin, ils s'enivraient d'un certain breuvage fait de lait de jument aigri (1). Ils prenaient autant de femmes qu'ils en pouvaient entretenir, sans aucun égard au degré d'alliance ou de parenté; le fils même épousait les femmes qu'avait laissées son père. On ne leur connaissait aucune religion extérieure (2).

Telle est l'idée que les auteurs grecs et latins du v^e et du vi^e siècle, et d'après eux tous les écrivains postérieurs, nous donnent invariablement des Huns. La taille courte, le corps ramassé, le teint foncé, la tête grosse, le nez camus et les yeux petits, tous ces traits qu'on leur attribue rappellent indubitablement les principaux caractères du type mongol. Le portrait du fameux roi des Huns, Attila, que Jornandès nous a aussi transmis, est entièrement conforme à ce type général (3). Il semble donc que l'on soit naturellement conduit à cette conclusion que les Huns étaient des Mongols; et telle est en effet l'opinion qu'ont adoptée plusieurs savants. Avant de s'y arrêter, cependant, au moins

(1) C'est le *koumis* des Tatars.

(2) Lebeau, *Hist. du B. E.*, livre XIX, t. IV, p. 67 et suiv. de l'édition Saint-Martin.

(3) *Forma brevis, lato pectore, capite grandiori, minutis oculis, rarus barba, canis aspersus, simo naso, teter colore, originis suæ signa restituens.* Jornandes, *De reb. Get.*, c. XXXV, p. 101, ed. 1618.

d'une manière absolue, il est bon d'examiner la question de plus près. Feu M. Klaproth, qui a combattu avec force cette assimilation, fait remarquer que les descriptions de Jornandès, d'Ammien et des autres auteurs du même temps, peuvent s'appliquer à beaucoup de peuplades du nord-ouest de l'Asie, et qu'elles dépeignent aussi bien les Vogouls et les Samoïèdes que les tribus de race mongole (1). Il ajoute que d'après les notions très-positives et très-circonstanciées fournies de siècle en siècle par les annales chinoises sur les populations de l'Asie Moyenne, les nations mongoles, à l'époque de l'invasion des Huns à l'ouest du Volga, habitaient exclusivement la Sibérie orientale et le nord de la Mongolie actuelle, et que les pays immenses compris entre ces régions mongoles et le pays des Huns, au voisinage de la mer Caspienne, étaient occupés par les nombreuses tribus de la race turque, et par plusieurs peuplades de la race alano-gothique.

Ces observations, on le voit, forment une difficulté sérieuse contre le rapprochement des Huns et des Mongols.

Un homme dont la vaste et profonde érudition orientale s'était particulièrement appliquée à l'étude des questions ethnologiques, M. Saint-Martin, ne croyait pas non plus à l'identité des Mongols et des Huns. Comme il a résumé en peu de mots l'histo-

(1) J. Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 239

rique de la question, en même temps que l'exposé de ses propres idées sur l'extraction originaire des Huns, nous emprunterons ses propres paroles. « Deguignes, dit M. Saint-Martin, est le premier savant qui ait tenté de dissiper la profonde obscurité répandue sur l'origine de la puissante nation des Huns, qui apparut à la fin du iv^e siècle sur les frontières de l'empire romain, qu'elle menaça d'une entière destruction. Les recherches qu'il fit dans ce but furent immenses ; il en a consigné le résultat dans son *Histoire générale des Huns, Turks, etc.*, qu'il publia en cinq volumes in-4°. Ce travail considérable méritait certainement les éloges qu'on lui a prodigués, surtout à l'époque où il parut. L'idée de faire connaître les annales de la Chine, et d'y chercher des renseignements sur l'origine des peuples qui soumièrent ce pays à diverses époques, et qui se répandirent dans d'autres régions, était heureuse. Le rapprochement de tous ces faits avec ceux qui se trouvent dans les anciens et dans nos historiens européens, devait amener quelques résultats importants. C'est dans ce nombre qu'il faut placer la pensée de comparer les détails que fournissent les Chinois sur les *Hioung-nou*, peuple célèbre parmi eux et longtemps dominateur des régions de l'Asie, avec ce que les Grecs et les Latins nous apprennent des Huns sujets d'Attila. Tout en rendant justice à cette idée lumineuse, on ne peut cependant s'empêcher de reconnaître que Deguignes en a poussé trop loin les conséquences. Ce ne serait pas

la première fois qu'une observation juste aurait donné lieu à de fausses applications, pour n'avoir pas eu égard à beaucoup de considérations accessoires, mais non moins importantes par leur influence sur des déductions plus éloignées. L'un des premiers inconvénients du système de Deguignes a été d'étendre le nom des *Hioung-nou*, ou Huns, à toutes les tribus barbares de l'Asie Centrale. En les réunissant ainsi sous une dénomination commune, qui a pu leur convenir à certaines époques et sous certaines conditions, il a considérablement affaibli son hypothèse. Effectivement, il est difficile de reconnaître dans son ouvrage à qui appartenait réellement le nom de Huns, qu'il donne aux Turks, aux Mongols, aux Mandchous et à beaucoup d'autres peuples encore, dont la différence d'origine est démontrée par les langues dont ils se servent. A quelle branche de ces peuples faut-il donc appliquer plus particulièrement la dénomination dont il s'agit? Deguignes ne le décide pas, et peut-être est-il vrai de dire qu'elle ne convient parfaitement à aucun d'eux. Les historiens occidentaux, et ceux de l'Arménie, nous montrent les Huns anciennement établis sur les rives du Volga, et dans presque tous les pays à l'orient du Borysthène qui forment actuellement l'empire de Russie. Tous les peuples, soit anciens, soit modernes, qui paraissent tirer leur origine de ces barbares, nous font voir par les langues dont ils se servent encore que les Huns durent former un peuple bien distinct, et qu'il ne

faut pas confondre avec les Turks, les Mongols et les Mandchous, quoique son nom, sa puissance, et sa langue peut-être, se soient étendus autrefois jusque dans des pays très-éloignés, occupés à présent par les trois nations dont je viens de parler. Tous les peuples répandus dans les monts Ourals et dans diverses parties de la Russie, et qui paraissent descendre des anciens Huns, sont appelés actuellement *Finnois*, du nom de la Finlande, région située sur la mer Baltique et habitée par des hommes de la même race et de la même langue. Cette dénomination doit également s'appliquer aux Hongrois ou Madjars, qui vinrent au ix^e siècle des bords du Volga sur ceux du Danube. Leurs souvenirs historiques les rattachent aux anciens Huns, et leur langue prouve qu'ils sont Finnois. » M. Saint-Martin se demande même si l'on ne pourrait aller plus loin, et si ce dernier rapprochement ne ferait pas voir aussi qu'il s'agit, sous deux formes peu différentes, d'un seul et même nom. La fréquente permutation de l'*H* en *F* dans une multitude d'idiomes est bien connue. Il croit donc pouvoir assurer que le nom de *Hunn*, diversement orthographié, est au fond le même que celui de *Finn*, et qu'il s'applique à une même race. « Il est à remarquer, continue-t-il, que tous les renseignements qui font connaître cet ethnique par la mer Noire et la mer Caspienne donnent la première orthographe, tandis que la dernière ne se rencontre que dans les relations venues par le Nord et par la mer Baltique.

Ainsi, dès le commencement du 11^e siècle, Tacite avait connu les Finnois par la Germanie. Cette indication prouve que dès lors, et sans doute longtemps avant, les Huns ou Finnois s'étaient étendus jusqu'à la mer Baltique. Ce rapprochement montre encore que dans l'antiquité, comme à des époques plus récentes, les peuples de cette race étaient répandus sur tous les pays qui forment l'empire de Russie, dont il est à croire qu'ils furent les premiers habitants, avant l'arrivée des tribus gothiques et slaves qui les soumirent plus d'une fois à leur empire en tout ou en partie. Si les Huns sont indigènes des monts Ourals et des rives du Volga, rien ne s'oppose à ce qu'à des époques très-anciennes leur race ne se soit portée très-loin vers l'Orient, de manière à s'avancer jusqu'aux frontières de la Chine, comme plus tard ils se répandirent sur l'Europe. En soumettant à leurs lois les diverses tribus turques, mongoles et mandchoues établies dans la Sibérie et dans l'Asie centrale, ils leur ont donné leur nom, lequel s'est alors propagé jusque chez les Chinois, qui le font remonter jusqu'à des temps très-reculés. Rien n'empêche même de croire que des tribus en tout semblables à celles des Finnois n'aient pénétré jusque dans l'intérieur de l'Asie. L'un des résultats de l'établissement d'une aussi vaste puissance aura été de faire confondre les Huns avec plusieurs des peuples qui, devenus leurs sujets, partagèrent leur nom. C'est ainsi que les Turks primitifs ont été confondus avec eux. Tous les mots

de la langue des anciens *Hioung-nou* conservés par les auteurs chinois étant turks (1), on en a conclu que ces *Hioung-nou* étaient des Turks. Cette conclusion a fait douter à quelques personnes de l'identité des Huns, qui sont certainement Finnois avec les *Hioung-nou*, identité proposée par D. Guignes, qui ne balance pas à admettre la commune origine des deux peuples. Sans pousser si loin les conséquences de son système, ne serait-il pas plus naturel de croire, en admettant l'identité des deux noms, qu'ils aient d'ailleurs pris naissance dans le sein de la race turque ou dans le sein de la race finnoise, qu'ils furent propres d'abord à une tribu particulière, qui les communiqua ensuite à tous les peuples d'origine diverse qu'elle soumit à son empire? J'en dis autant du nom de *Turk*, qu'il est difficile d'assigner originairement à l'une ou l'autre race. On conçoit alors comment le nom de *Huns* peut convenir à la fois aux anciens Turcs et aux Finnois. On en trouve une preuve assez claire dans un passage de Théophylacte Simocatta (2) qui rapporte que les Perses sont dans l'usage d'appeler *Turks* les Huns qui habitent du côté du nord-est. Il serait facile d'en citer d'autres exemples. Les Hongrois actuels, dont le nom national est celui de *Madjar*, étaient appelés *Turks* lorsqu'ils vinrent s'établir sur les bords du Danube,

(1) Voy. Klaproth, *Asia Polyglotta*, p. 212.

(2) Lib. III, c. 6: Τῶν Οὐννων τοιγαροῦν τῶν πρὸς τῷ βορρῆα, οὓς Τούρκους ἔθος Πέρσαις ἀποκαλεῖν.

ix^e siècle de notre ère. Les écrivains de Constantinople donnèrent alors à la Hongrie le nom de Turquie, Τουρκιας. Il est certain cependant que ces peuples, qui se regardent comme les descendants des Huns d'Attila, sont Finnois, et leur langue, qui le prouve, présente très-peu de rapports avec le turk. Ces nouveaux Huns devaient donc à des circonstances particulières un nom qui semble appartenir à une race différente. De même, quand au xiii^e siècle les fils de Tchinghiz-khan répandirent sur presque toute l'Asie et dans une grande partie de l'Europe la terreur et la puissance des Mongols, leurs soldats portaient tous ce nom redouté, qui cependant n'appartenait réellement qu'aux chefs et à une partie d'entre eux. Presque tous ces conquérants étaient Turks; et parmi ceux de leurs descendants qui existent en Russie, il n'en est aucun qu'on puisse rapporter à la race des Mongols. Il serait donc possible que par suite d'un mélange de la même espèce le nom de *Hiung-nou*, ou *Huns*, le même que celui de *Finnois*, porté d'abord par une nation turque, se fût introduit à une époque très-reculée chez les Finnois, qui l'auraient seuls gardé et perpétué jusqu'à nous (1). »

La vue capitale de cet exposé de M. Saint-Martin, c'est l'extraction finnoise des Huns. Klaproth et M. H. Müller regardent également les Huns et les

(1) Saint-Martin, Notes de son édition de Lebeau, t. IV, p. 60.

Finnois comme une seule et même race (1); et cette identification nous paraît, en effet, reposer sur un ensemble d'analogies et de rapports assez concluants, même en écartant le rapprochement plus que hasardé entre le nom de *hounn* et celui de *fenn* (2), pour qu'on puisse désormais le ranger au nombre des faits primitifs les plus importants de l'ethnographie asiatique. Il est un autre rapprochement que nous entrevoyons, que Saint-Martin aussi

(1) Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 246; Ferd. Heinr. Müller, *Der Ugrische Volksstamm, oder Untersuchungen über die Ländergebiete am Ural und am Kaukasus, in historischer, geographischer, und ethnographischer Beziehung* (la Race Ourgienne, ou Études sur les pays de l'Oural et du Caucase, au point de vue de l'histoire, de la géographie et de l'ethnographie). Berlin, 1837, I, p. 2.

(2) Le peu de fondement, ou plutôt l'impossibilité historique de ce rapport apparent, aussi bien que de celui qu'Abel-Rémusat (*Rech. sur les langues Tart.*, p. 318) avait cru découvrir entre le nom de *Fenn* et celui des *Wên*, famille Youei-tchi mentionnée par les historiens chinois dans les steppes de l'Aral au VI^e siècle de notre ère et antérieurement, a été parfaitement établie par M. Kellgrén dans un travail récent sur les peuples finnois. M. Kellgrén fait observer avec raison que le nom de *Fenn* ou *Finn* est étranger aux peuples auxquels nous l'appliquons, et que jamais il n'a été employé par eux. C'est un mot d'origine teuto-nique, désignant les habitants d'un pays marécageux. Il est donc impossible qu'un nom exclusivement européen, et qui n'a jamais eu cours que parmi les nations tudesques, ait été connu des Chinois et employé par leurs historiens (Kellgrén, *les Finnois et la race Ouralo-Altaïque*, trad. fr. dans les *Nouv. Annales des Voy.*, août 1848, p. 216. Comp. Lehrberg, *Untersuchungen sur Erläuterung der älteren Geschichte Russlands* (Recherches pour l'éclaircissement de l'ancienne histoire de la Russie), p. 200 et 210. Saint-Petersbourg, 1816, in-4^o).

semble avoir soupçonné, et dont l'éclaircissement ferait indubitablement faire un grand pas à l'étude encore si obscure des plus anciennes populations de l'Asie intérieure : c'est la parenté originaire des Finnois et des Turks. Ce n'est pas ici le lieu de nous arrêter à cette question difficile, sur laquelle nous aurons à revenir ailleurs; mais nous souhaiterions vivement que quelque savant versé à la fois dans la connaissance intime du turk oriental et des dialectes ouraliens, abordât ce sujet capital dans le but de rechercher et de développer les analogies primordiales des deux familles de langues, si, en effet, ces analogies existent, complétant ainsi l'étude déjà entamée par le célèbre Rask, mais sans négliger, comme élément essentiel de la question, la comparaison du type dominant des peuples finnois avec le type originaire de la race turque, tel qu'il est encore possible de le déterminer par l'histoire et par le témoignage de l'observation directe. Le long article que le D^r Prichard a consacré aux peuples turks dans ses recherches sur l'histoire physique du genre humain donne quelques aperçus utiles (1); mais au total il est encore très-incomplet et tout à fait insuffisant. C'est une matière à reprendre à fond (2).

(1) *Researches into the Physical History of Mankind*, vol. IV, p. 304 et suiv. Add., vol. III, 265 sqq.

(2) Le vœu que nous exprimions, lorsque nous écrivîmes ces lignes il y a plus de deux ans, a été depuis en partie rempli par trois savants du Nord. M. Kellgrén, professeur à Helsingfors (Finlande), dans un travail sur les peuples de l'Asie intérieure et de la région de l'Oural que nous avons cité tout à l'heure à

Mais c'est assez pour l'objet qui nous occupe de noter quelques faits essentiels. Le premier, c'est que

l'occasion d'une conjecture erronée de notre célèbre Abel-Rémusat, M. Schott, de l'Académie de Berlin, dans un Mémoire encore inédit sur le même sujet, et M. Röhrig, dans un travail très-étendu sur les langues du centre et du nord de l'Asie, auquel l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a tout récemment décerné le prix Volney. M. Kellgrén et M. Schott ont l'un et l'autre très-péremptoirement démontré qu'une connexion intime existe, tant dans le vocabulaire que dans la structure grammaticale, entre les langues des quatre grandes nations qui ont occupé de toute antiquité la zone moyenne de l'Ancien Continent, les Mandchous, les Mongols, les Turks et les Finnois; mais les deux savants linguistes ont été trop loin en concluant de l'affinité de ces quatre familles de langues entre elles l'identité primordiale des peuples qui les parlent. Ni l'un ni l'autre n'ont tenu compte d'un élément cependant capital dans toute question d'ethnologie, l'élément physiologique. Or l'étude comparée de la race finnoise d'un côté, à laquelle il faudra très-probablement joindre la race turque primitive, et de l'autre de la race mongole à laquelle il faut réunir les Mandchous, cette étude comparée, *au point de vue physique*, ne permet certainement pas de rattacher les quatre familles de peuples à une seule et même *race*, dans l'acception véritablement ethnologique du mot. Il se présente ici un phénomène tout à fait analogue à celui qu'offre à l'ethnologue le groupe si nombreux et si important à tant de titres des peuples indo-européens, groupe où l'évidente affinité des idiomes co-existe avec la diversité non moins évidente au moins de deux types physiques, conséquemment de deux *racés*. Les études de M. Kellgrén et de M. Schott, de même que celles de M. Röhrig, ont résolu, et c'est un grand point déjà, le côté philologique du problème en ce qui touche aux rapports primitifs des langues turques et des langues finnoises; mais la question reste entière quant à l'étude comparée des Finnois et des Turks purs au point de vue de la conformation physique. Ajoutons, quant au Mémoire de M. Schott, qu'il ne nous est connu jusqu'à présent que par l'analyse succincte qu'en a donnée le *Monatsbe-*

bien que le type finnois, dans la généralité des populations qui s'y rattachent, diffère complètement du type des nations mongoles exactement dépeint dans le portrait qu'on nous fait des Huns (1), il n'est cependant pas rare de rencontrer çà et là ce type mongol parmi les tribus finnoises de la région ousarienne, et que même il a marqué de son cachet si profondément caractéristique quelques-unes de ces tribus tout entières, notamment les Vogouls des bords de l'Ob, de même que les Nogaïs des plaines sarmatiques (2). On sait d'ailleurs que les Kirghiz, dont les tentes couvrent la vaste steppe qui s'étend au nord du lac d'Aral et du Jaxartes, sont à la fois 'Turks par la langue et Mongols par les traits. Il y a donc eu, et cela à différentes époques, dont les unes sont ignorées, les autres historiquement connues, rapprochement et fusion entre des fractions détachées des races diverses du centre de l'Asie, et, dès lors, il n'est pas difficile de concevoir comment les Huns, au point de vue physique, semblent se rattacher directement aux populations mongoles, tandis que tout ce que l'histoire nous a transmis de leurs demeures originaires, de leurs traditions, des dénominations de leurs tribus et même de leur idiome,

richt de l'Académie de Berlin, et dont nous avons inséré la traduction dans le cahier précédent des *Nouv. Annales des Voyages*, p. 235.

(1) Hück, dans Prichard, *Researches*, vol. III, p. 307, et passim.

(2) Pallas, *Voyages en différentes provinces de l'empire de Russie*, t. II, p. 367, trad. fr. : Ermann, *Reise um der Erde*, Bd. 1, p. 381; etc. Cp. Muller, *Ugr. Volkst.* 166.

nous porte invinciblement vers les Finnois Ouraliens.

En admettant, avec M. Saint-Martin, l'opinion de Deguignes, opinion très-vraisemblable, qu'en ait dit feu M. Klaproth (1), qui ne voit comme une seule et même nation les *Hioung-nou* des auteurs chinois et les *Huns* de l'histoire orientale, on peut suivre de siècle en siècle la marche de ces barbares dans les Annales de la Chine jusqu'à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, à l'origine même d'une antiquité très-reculée (2). Nous sommes convaincu que cette opinion est très-vraisemblable, par la dénomination chinoise paraît bien être la même que le nom des Huns, qui doit se prononcer *Hion-nou* comme nous l'avons dit, et qu'en définitive les indications historiques des sources orientales concordent parfaitement avec celles des écrivains occidentaux (1). La plus forte raison qu'ait eue Klaproth

(1) *Tableaux histor. de l'Asie*, p. 242. Cp. Abel-Remusat, *Rech. sur les langues Tart.*, p. 11.

(2) Ils sont mentionnés sous le nom de *Houng-jo* (D'après l'écrit *Tchong-yo*) dans l'histoire de la dynastie des Han. La chronologie chinoise renferme entre les années 2215-1720 avant notre ère, et sous le nom de *Hièn-yunn* sous la dynastie des Tcheou, entre les années 1123 et 258 également avant notre ère. C'est sous la dynastie des Han, qui commence en l'an 206 avant notre ère, cinquante et un ans après la dynastie des Tcheou, que le nom de *Hioung-nou* vient en usage (Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, p. 13. Comp. Neumann, *die Völker des südli. Russl.*, t. I, p. 13). Tous ces noms ne sont du reste indubitablement que des désignations diverses de l'ethnique indigène.

(1) Deguignes, *Histoire des Huns*, t. I. livre 1^{er}, p. 13 et suivantes; Klaproth, *Tabl. Histor. de l'Asie*, p. 102 et suivantes; les observations de Saint-Martin dans ses notes sur l'Asie, t. IV, p. 74 sqq.

repousser l'identité des Huns et des Hioung-nou, est la parenté qui exista indubitablement entre ces derniers et les peuples de race turque; mais cette difficulté disparaît dès que l'on reconnaît que les Turks primitifs et les Finnois Ouraliens peuvent n'être que deux ramifications d'un même tronc originaire.

Il est donc certain que les hordes nomades des *Houn-io* ou *Hioung-nou* demeurèrent au nord et au nord-ouest de la Chine dès les temps de la fondation même du Céleste Empire, c'est-à-dire plus de 2,000 ans avant J.-C. Une des dénominations sous lesquelles ces hordes furent connues des Chinois est celle de *Chan-Xoung*, ou Barbares des montagnes. Une autre dénomination générale, antérieure à celle de Hioung-nou, fut celle de *Ti*, mot que l'on exprimait en chinois par un caractère composé de ceux de *chien* et de *feu*, pour indiquer que la race de ces barbares était issue d'un chien (1).

Ainsi que M. Abel-Rémusat l'a bien fait observer (2), les annalistes chinois s'attachaient en général, soit dans les dénominations qu'ils appliquaient aux hordes de la Mongolie, soit dans la transcription des ethniques nationaux, à n'y faire entrer autant que possible que des caractères qui eussent en chinois un sens injurieux ou méprisant, tels notamment que ceux de *chien* et d'*esclaves* : c'était toujours autant de donné à la haine que ces hordes déprédatrices leur inspiraient. De même

(1) Abel-Rémusat, *Rech. sur les langues Tart.*, p. 8.

(2) *Langues Tart.*, loc. cit.

chez les peuples de l'Europe germanique le nom des Huns a plus d'une fois prêté à des allusions ou à des équivoques injurieuses par suite de son analogie avec le mot *hound*, qui, en allemand, ainsi que dans les langues de la même famille, signifie un *chien*. S'il est permis de remonter par une conjecture probable jusqu'à la véritable dérivation du nom de *Hounn*, ou *Hun*, on est porté à croire que ce nom n'a eu originairement d'autre signification que celle d'*homme*, ou de *peuple*, de même que tant d'autres ethniques des âges primitifs. C'est le sens que le mot conserve dans plusieurs langues de la famille finnoise.

De toute antiquité, les Hioung-nou infestèrent de leurs déprédations les frontières septentrionales de la Chine, comme plus tard les Huns celles de l'empire Romain (1). Le tableau que les annales chinoises font des mœurs de ces barbares et de leur manière de vivre (2) ressemble à celui qu'Ammien Marcellin et Jornapdès ont tracé du peuple d'Attila : il est vrai que la plupart des traits de ce tableau s'appliquent également à toutes les hordes nomades de souche diverse, gothique, mongolique ou mandchoue, qui se partageaient les immenses contrées de la zone asiatique comprise entre la mer Caspienne

(1) C'est contre les courses des Hioang-nou que fut élevée, dans le III^e siècle avant notre ère, la fameuse muraille de la Chine. Deguignes, *Histoire des Huns*, t. I, livre I^{er}, p. 19.

(2) On en peut voir le résumé dans Deguignes, *ouvrage cité*, t. I, liv. I^{er}, p. 14 et suiv.

et l'Océan oriental. Chez toutes, l'analogie des conditions locales dut produire des habitudes de vie à peu près identiques, tout à fait indépendantes des influences de race.

Au milieu du second siècle avant notre ère, le chef souverain des Hioung-nou (1) étendait sa domination sur toute l'Asie intérieure, depuis la Korée jusque vers le nord de la Caspienne (2). Parmi les peuplades tributaires, on nomme les Youei-chi ou Yué-tchi, dont il sera question plus tard, ainsi que les Ou-soun et les Ssé, qu'Abel-Rémusat et Klaproth ont cru appartenir aux peuples blonds de race alano-gétique ou ase, dont beaucoup de tribus couvraient encore à cette époque les plaines basses du nord de la Transoxane (3). Le campement principal du tchen-yu ou grand chef des

(1) Il portait un titre que les auteurs chinois rendent par *tchen-yu*. Voy. Deguignes, *loc. cit.*, p. 25, et les remarques de Saint-Martin, dans ses notes sur Lebeau, t. IV, p. 75. Ce titre est probablement la transcription du mot mongol *noñane*, qui signifie prince et chef (Voyez Schmidt, *Mongolisch-deutsches Wörterbuch*, p. 94 c).

(2) Deguignes, *loc. cit.*, p. 34. Comp. Neumann, *Die Völker des südl. Russlands*, p. 34, n. 17.

(3) Un examen approfondi des documents chinois auxquels nous devons la connaissance de ces peuples d'Ou-soun et de Ssé (Abel-Rémusat écrit *Saï*) suscite de graves objections contre leur identification avec les tribus de la race gétique. Quant aux Ou-soun en particulier, il y aurait de fortes raisons de les rattacher de préférence à la race tarque. Nous reviendrons sur ce sujet. En attendant, il faut modifier dans ce sens ce que nous en avons dit, sur l'autorité des deux illustres orientalistes, dans notre mémoire sur les Alains, ci-dessus, p. 106 et 107, notes.

Hioung-nou était au nord du désert de Gobi, non loin des bords de la Selenga. Deux siècles et demi plus tard, en l'an 90 après J.-C., il y eut une grande révolution dans l'intérieur de l'Asie, et par suite un grand déplacement de populations. Une partie considérable de la nation des Hioung-nou, distinguée par l'épithète de *Hioung-nou septentrionaux*, attaqués à la fois par les Chinois, par plusieurs populations tributaires, et même par une autre branche de la race hunnique appelée les Hioung-nou méridionaux, fut vaincue et à demi exterminée. De ceux qui échappèrent au désastre, un très-grand nombre se confondirent avec la nation mongolique des *Sian-pi*, qui avait eu une grande part dans la coalition; le reste émigra vers l'occident et alla s'établir dans les plaines boisées comprises entre l'Irtische et l'Oural (1). Rien de plus commun dans l'histoire des hordes nomades que ces révolutions soudaines qui mettent fin à une vaste domination, et font parfois disparaître jusqu'au nom d'une nation longtemps souveraine pour y substituer un nom jusque-là obscur ou inconnu. Il y a alors, comme dans le cas actuel, incorporation partielle ou même fusion des tribus vaincues dans les rangs du peuple dominateur. Ce que les annalistes chinois nous apprennent du mélange d'une partie considérable des Hioung-nou du Nord avec les Sian-pi qui appartenait à la souche mongole, est particulièrement digne d'attention; peut-être est-ce dans

(1) Deguignes, t. I, livre I^{er}, p. 123.

ce fait qu'il faut chercher l'explication de la conformation mongolique des Huns qui trois siècles plus tard vont se montrer à l'ouest du Volga.

Ceux des Hioung-nou qui avaient mieux aimé quitter leurs contrées natales que de recevoir le joug des Sian-pi, ne tardèrent pas, à ce qu'il paraît, à reconstituer sous leurs anciens princes une nouvelle domination au pied de l'Oural. Les historiens chinois, moins à portée de les connaître alors, ne nous ont conservé de l'histoire de ces Hioung-nou de l'Oural qu'un petit nombre d'événements détachés dont on ne peut former une chaîne suivie, mais qui suffisent néanmoins pour ne nous point faire perdre de vue cette nation, et nous montrer qu'elle était redevenue considérable dans sa nouvelle demeure. Bientôt même elle porta de nouveau ses armes au midi jusqu'au delà du Jaxartes et aux vallées de Kachghar, et remit sous sa domination les vastes plaines du nord de la Sogdiane, qui avaient été de tout temps le domaine des Ases ou Alains à cheveux blonds (1). C'est indubitablement à cette nouvelle phase de la domination hunnique dans la région du Jaxartes, qu'il faut rattacher le fort des migrations alaniques à l'ouest du Volga (2).

Ainsi repoussés vers les pentes du sud de l'Oural, les Hioung-nou y retrouvèrent de nombreuses tribus de race finnoise dont les rapprochaient la double affinité de l'origine et de la langue, puisque

(1) *Id.*, p. 278 à 281.

(2) Voyez notre mémoire sur les Alains, ci-dessus p. 120.

eux-mêmes appartenaient à cette race, et qu'ils en constituaient le noyau principal. Il est probable que la plus considérable des tribus indigènes de l'Oural qui se soumirent au prince des Hioungnien était celle des *Baskhirs*, dont les restes habitent encore aujourd'hui dans les mêmes lieux. Les *Baskhirs* actuels, de même que tant d'autres tribus de la Sibérie occidentale, portent en eux les traits d'un antique mélange de plusieurs races. On voit beaucoup d'entre eux les traits du visage, ainsi que chez les Kirghiz et les Vogouls leurs voisins, rappellent le type des figures mongoles (1); tant par leur langue ils se rattachent aux peuples turcs et que le nom d'*Istaki* que les Kirghiz leur donnent semble les confondre avec les Ostiaks qui sont Finnois.

Les cheveux noirs du type mongol dominent aujourd'hui chez les *Baskhirs*; mais il paraît qu'il y a huit à dix siècles il n'en était pas encore ainsi, qu'à cet égard ils participaient au trait caractéristique des tribus finnoises non mélangées, la couleur blonde des cheveux. C'est du moins ce qui résulte d'un remarquable passage cité par M. Frähn dans sa mémoire sur les *Baskhirs* (2). Ce nom de *Baskhirs*

(1) J. Klaproth, *Asia Polyglotta*, p. 220 : Fr. Müll. *Volkst.* I, p. 140 sqq.

(2) Ce passage se rapporte à des *Baskhirs* que l'auteur du manuscrit cité par M. Frähn avait vus à Haleb. « Ego vero in urbe Haleb magno numero genus hominum, qui *Baskhirs* dicebant; crinibus et facie valde rubicundis erant... » (M. Frähn, *op. cit.* p. 140). Les *Baskhirs* que memorie proditæ sunt ab Ibn-Fozlano e

ou plus exactement *Bachkurt*, est celui qu'eux-mêmes se donnent; et on le retrouve sous les formes diversement modifiées de *Baskardia*, *Pascatir*, etc., dans l'histoire des migrations du Moyen Age. Les historiens hongrois font remonter l'origine de leur nation au pays de *Bascardia* (1), et l'on sait que l'élément finnois tient une large place dans la nationalité hongroise. Le nom même des Hongrois, *Houngri*, pourrait bien n'être que la contraction de Houn-Ougori, Huns de l'Ougorie (2).

interprète Frähnio. Dans les *Mémoires de l'Acad. Imp. de Saint-Pétersbourg*, t. VIII, 1817, p. 627). Comp. Maçoudi, cité par M. G. d'Ohsson, *des Peuples du Caucase dans le 1^{er} siècle*, p. 257.

(1) Thwrock, cité par Saint-Martin dans ses notes sur Lebeau, t. IV, p. 77. Le moine Ruysbroek, qui fut envoyé par le roi de France Louis IX, en 1253, près du grand khan de Tartarie, dit dans sa relation, à propos des contrées qui sont au nord de la mer Caspienne : « Magnum flumen quod vocant Iagat (ou mieux Iagag, selon d'autres textes; c'est le Jaïk, venit ab aquilone de terra Pascatir, descendens in mare Caspium. *Idioma Pascatir et Hungariorum idem est*,... De illa regione Pascatir exierunt Huni, qui postea Hungari... » (Itinerarium Willelmi de Rubruk, p. 274, dans les *Mémoires de la Société de Géographie de Paris*, t. IV.)

(2) Voyez ci-après, p. 220. — Les Hongrois se donnent eux-mêmes le nom de *Magyars* ou *Madjars*, dont l'origine précise est incertaine, mais qui dérive probablement de quelque tribu dominante dans leur migration de la fin du 11^e siècle. Parmi les tribus Hunniques poussées vers l'ouest à cette époque par les Khâzars, Constantin Porphyrogénète nomme les *Meghéré* (*De Administr. Imp.*, c. 40. Comp. Schafarik, *Slaw. Alterth.* Bd. II, s. 235), et on a supposé, non peut être sans raison, que la source première de ces noms de Meghéré et de Madjar se retrouve dans celui de *Metchérikes* que porte encore aujourd'hui la principale

Ce nom d'*Ougorie*, *Ougrie*, *Iougrie*, *Iougr*, car on rencontre dans les chroniques de nombreuses variations d'orthographe (1), mérite une attention particulière. On le trouve appliqué dans les anciens monuments slaves à des pays d'une étendue indéterminée situés sur les deux pentes des montagnes Ourals, entre l'Ob et le haut Volga. Et même antérieurement à la chronique russe de Nestor qui fait mention sous l'année 898 des montagnes du pays des *Ougres*, d'où sortit à cette époque un peuple que l'on a connu plus tard sous le nom de Hongrois (2), on lit dans l'historien grec Théophraste Simocatta, qui écrivait vers l'an 600, que le Khakan ou grand khan des Turks avait soumis à son obéissance la nombreuse et vaillante nation d'*Ogor*, qui habitait sur le fleuve Til, c'est-à-dire sur l'Atel ou Volga. « Les plus anciens princes de leur aient commandé, ajoute l'historien, é

des tribus baskhires. (Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 100). On peut voir pour d'autres détails le Mémoire de D'Anville sur les peuples qui habitent aujourd'hui la Dacie de Trajan, dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscr.*, t. XXX, 1764, p. 244 sqq. On voit qu'une peuplade montagnarde de la grande Kabardie, au pied septentrional du Caucase central, a gardé jusqu'à nos jours le nom traditionnel de *Magyars*, bien que la langue qu'elle parle ne paraisse pas se rattacher au finnois. Beaze, *Voyage en Asie mineure*, p. 162. Nous reviendrons au surplus sur ce sujet dans la suite de nos recherches, avec plus de développements.

• (1) Lehrberg, *Untersuchungen zur Erläuterung der älteren Geschichte Russlands*, p. 3, Saint-Pétersbourg, 1816, in-4°.

(2) Nestor de Schlözer, t. III, p. 107, et le commentaire de Schlözer, *ibid.*, p. 109 sqq.

connus sous les noms de *Var* et de *Khounni* (1), d'où il est arrivé que ces deux noms ont aussi été appliqués au peuple d'Ogor (2). » Il y a dans cette dernière circonstance une confusion aisée à reconnaître; mais on n'en voit pas moins dans ce curieux passage d'un écrivain particulièrement riche en indications de ce genre sur les peuples de l'intérieur de l'Asie, le rapport qui existait entre *Ougor*, nom d'une contrée voisine du Volga, et les *Huns*, qui dominaient sur cette contrée. Quant au nom de *Var* et à sa valeur ethnographique, nous y reviendrons plus loin. Ajoutons comme dernière remarque, que les renseignements qui nous sont donnés par Théophylacte sur les Ogors du Volga provenaient des notions rapportées de ces contrées par les ambassadeurs que l'empereur Justin avait envoyés, en l'an 567, vers le grand khan des Turks de l'Altaï. Le récit original de cette ambassade est arrivé jusqu'à nous (3). Ces Huns de l'Ougorie sont évidemment les descendants directs des *Hioung-nou* septentrionaux, que nous savons par les annalistes chinois avoir émigré, à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, de la région de l'Altaï vers la région de l'Oural.

Un savant allemand, dont les recherches ont jeté

(1) *Khounni* est le même mot que *Hounni*. La seule différence est dans une plus forte aspiration initiale. Beaucoup d'auteurs latins des v^e et vi^e siècles ont écrit le nom des Huns *Chuni* (prononcé *Khounni*). Voy. Schaffarik, *Slav. Alterth.*, I, 321 n. 8.

(2) Theophylactus Simocatta, *Histor. Mauric.*, lib. VII, c. 7.

(3) Menander, dans les *Excerpta de Legationibus*, p. 109, edit. Paris.

beaucoup de jour sur différents point de l'histoire ancienne de la Russie, a d'ailleurs bien démontré que l'Ougorie du moyen âge comprenait dans ses limites le territoire actuel des Ostiaks et des Vogouls (1). Il faut se garder de confondre cette Ougorie avec l'Oural, dont le dialecte finnois que parlent les Ostiaks fournit encore une étymologie satisfaisante (2), avec le pays d'Igour ou d'Ouïgour si

(1) Lehrberg, *Untersuchungen zur Erläut. der ält. Gesch. Russl.*, p. 4 sqq. • L'ancienne Iougrie, dit M. Lehrberg, s'étendait entre le 56^e et le 67^e degrés de lat. N., depuis l'Oural jusqu'à l'Ob, et même au delà jusqu'à la Nadym, qui tombe dans le golfe de l'Ob, et jusqu'à l'Agann, qui se jette dans l'Ob au-dessus de Sourgout. • Toute la dissertation de M. Lehrberg a pour objet de justifier, par le témoignage réuni des anciens voyageurs, des chroniques slaves et des vieux documents officiels, cette extension attribuée à l'Ougorie ouralienne.

(2) Le mot *ogor* ou *ogour* a en ostiak la signification de *monteur*, et par extension *pays élevé*, très-convenable pour exprimer la nature d'un pays dont la grande chaîne de l'Oural forme quelque sorte l'axe. Voy. J. Klaproth, *Asia Polyglotta*, p. 101, note, et *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 262. Comp. Fr. Mülller, *Ugrische Volkstamm*, I, 111. Cette dérivation nous paraît préférable à celle que l'on tire du russe *ou gorâ*, quoique ces mots signifient aussi *ad montem* ou *ad montes*. Ce qui prouve d'ailleurs que le nom d'Ougorie est indigène dans l'Oural, c'est que les Finnois-Ostiaks de l'extrémité septentrionale de la chaîne de la gauche du bas Obi sont encore aujourd'hui désignés par leurs voisins les Ziriaines sous le nom de *Ieugroïas*, c'est-à-dire *Ieugres*, car la finale *ias* n'est que le signe du pluriel dans le dialecte finnois des Ziriaines (Sjögren, cité par M. Baer, dans *Beiträge zur Kenntniss des russischen Reiches*, t. IX, p. 255, in-8°). Les Vogoules nomment aussi les Samoïèdes du bas *Ieurgan* ou *Iorran* (Klaproth, *Asia Polyglotta*, p. 192), ce qui n'est qu'une autre forme altérée du même ethnique. Aj

très loin de là, vers le sud-est, dans la région des lacs qui domine les sources de l'Irtysche. Ce dernier

tons enfin que selon une conjecture au moins très-vraisemblable du célèbre Schlözer, le nom même des *Vogoules*, peuple finnois qui occupe aujourd'hui au pied de l'Oural le centre de l'ancienne Ougorie, ne serait aussi qu'une altération de la dénomination originaire de cette région élevée et des peuples qui l'occupaient. « Le nom d'*Ougri*, dit Schlözer, a été remplacé par celui de *Vogoules*. Ce dernier ne se rencontre jamais dans les titres des tsars. Aussi longtemps que les chroniques parlent des *Ougri*, il n'est pas question des *Vogoules*; mais depuis que ce dernier nom est venu en usage, celui des *Ougri* a disparu. » (Schlözer, *Nestor*, III, p. 112). Fischer (*Quæstiones Petropolitanae, de origine Ungorum*, etc. Göttingæ, 1770, in-12, p. 30), Savelief (*Muhammedanische Numismatik in ihrer Beziehung zur Geschichte Russlands*, dans Erman, *Archiv für wissenschaft. Kunde v. Russl.*, t. VII, p. 59, 1848), et beaucoup d'autres, regardent également le nom des *Vogoules* comme n'étant au fond qu'une modification du nom d'*Ogours*; néanmoins l'assertion de Schlözer est exprimée en termes trop absolus. Il est plus vrai de dire, avec M. Lehrberg (*Untersuchungen*, p. 23 sq.) que l'appellation originaire de *Iougrie* se maintint longtemps encore à côté du nom des *Vogoules* en usage depuis le xv^e siècle, époque où les armes russes pénétrèrent dans la région ouraliennne; mais que peu-à-peu elle finit par disparaître, sauf dans la dénomination du nord de l'Oural (monts Iougriens), et dans celle de la partie des côtes de la mer polaire où vient déboucher l'Ob. (Comp. Platon, *sur les Vogouls*, dans le *Magasin Asiat.* de Klaproth, t. I, p. 245.) Ce n'est pas ici qu'il convient d'aller plus au fond de cette question, qui n'est pour nous que secondaire. Nous ferons seulement remarquer que les *Vogoules* se nomment eux-mêmes *Mansi*, ce qui indique évidemment que le nom de *Vogoule* est bien en effet une appellation d'origine étrangère. Ce nom de *Vogoule*, avec le *v* initial, paraît être une forme russe. Schlözer, dont ceci est l'opinion, cite à l'appui la forme *Vengry* pour *Ougri*, aussi employée par les Russes pour désigner les Hongrois (*Nestor* de Schlözer, III, 114. Lehrberg, *Untersuch.*, p. 22).

pays d'Ouïgour, bien connu des Chinois et des historiens musulmans, était habité par une race d'hommes dont la langue était le turk oriental pur, et il fut célèbre dès les siècles voisins de notre ère par une civilisation supérieure à celle des hordes nomades environnantes (1). Néanmoins, quelque distinctes que soient historiquement l'*Ougorie* finnoise de la région ouralienne et l'*Ouïgour* turk du Grand-Plateau, nous ne saurions nous refuser à croire que ces deux dénominations sont sorties d'une source commune, et nous y verrions volontiers un des anneaux de la chaîne d'analogies que nous croyons avoir existé originairement entre les 'Turks primitifs et les Finnois.

Quoi qu'il en puisse être à cet égard, c'est encore aux annalistes chinois qu'il faut demander la raison du nouveau flux de populations nomades que la fin du iv^e siècle de notre ère vit arriver dans les plaines sarmatiques, entre la Caspienne et le Tanaïs. Une nouvelle domination, celle des To-pa ou Jouan-jouan de race mongole, venait de s'élever aux extrémités orientales de l'Asie, dans les contrées qu'arrosent les branches supérieures de l'Amour. Rapide comme l'ont été tous les empires qui se sont succédé depuis trente siècles au sein de ces régions centrales, celui des Jouan-jouan s'étendit bientôt jusqu'aux confins de la Transoxane. Une multitude de hordes tartares

(1) Deguignes, *Histoire des Huns*, t. I, livre 1^{er}, p. 101; Klapproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 121; Abel-Rémusat, *Recherches sur les langues Tartares*, p. 282 sqq.

expulsées de leurs pâturages , furent ainsi rejetées sur les populations plus occidentales, et celles-ci , à leur tour, contraintes de céder au flot qui les pousse, se portent en masse vers les steppes du nord de la Caspienne. Ceux des *Hioung-nou* ou *Huns occidentaux* qui depuis leur établissement dans l'Ougorie ouralienne s'étaient avancés au sud dans la direction du lac d'Aral , et qui occupaient de ce côté les plaines du Jaik d'où ils avaient jadis expulsé les Alains , ne purent résister à cette multitude de fuyards qui venaient chercher de nouvelles terres pour eux et leurs troupeaux : il leur fallut franchir le Volga. Ce grand événement , dont les suites eurent tant d'influence sur les destinées du monde romain , eut lieu , comme on l'a vu précédemment , en l'an 376 de notre ère. Tout porte à croire que le gros de la migration hunnique se composa non pas seulement des Huns de l'Ougorie , qui n'en sortirent entièrement que cinq siècles plus tard pour se porter vers la Dacie , où ils ont formé la nation hongroise , mais aussi des Huns ou *Hioung-nou* orientaux , dont une fusion de trois siècles avec les Sian-pi avait dû faire en partie des Mongols et leur en donner les traits (1).

Ainsi furent poussés en Europe ces *Huns* à figure kalmouque , dont l'affreuse laideur frappa d'une impression si profonde les populations blondes de l'Europe orientale. Déjà , il est vrai , des tribus déta-

(1) Voy. ci-dessus , p. 204.

chées de la souche hunnique avaient dû passer l'Atel et s'avancer dans les steppes de la Manitch ou même encore plus à l'ouest; car Ptolémée, au milieu du II^e siècle (conséquemment soixante ans après l'arrivée des Hioung-nou sur l'Oural) nomme des *Khoñni*, Χοῦνοι, entre les Roxolans et les Bastarnes (1); et Denys le Périégète place des *Ounni*, Οὔννοι, à l'occident des bouches du Volga, sur les bords nord-ouest de la mer Caspienne (2). Moïse de Khorèn fait mention des Huns (*Houunk*) au nord du Caucase, sous le règne de Dertad ou Tiridate le Grand (dans la seconde moitié du III^e siècle); et une tradition rapportée par Zonaras faisait succomber l'empereur Carus, en l'année 284, dans une expédition contre les Huns (3). La tradition peut être mal fondée; mais il n'en résulte pas moins que dès cette époque le nom de Huns était connu de ce côté-ci de la Caspienne. Ce n'étaient là, au surplus, que des apparitions partielles, qui avaient à peine révélé le nom des Huns aux peuples du Tanaïs (4); et d'ailleurs rien n'indique que ces premiers Huns présentassent dans leurs traits la physionomie kal-

(1) *Geographic.* lib. III, c. 5.

(2) *Dionys. Perieg.*, v. 730.

(3) Moïse de Khorèn, livre II, ch. 76; Zonaras, *Annales*, lib. XII, c. 30, p. 639. Add. Saint-Martin, notes sur Lebeau, t. III, p. 277, note 3.

(4) Ammien Marcellin (XXXI, 2) ne dit pas que les Huns fussent absolument ignorés avant leur passage en masse à l'ouest du Volga, mais seulement qu'ils étaient peu connus : *Hunnorum gens monumentis veteribus leviter nota*

mouque. Nous l'avons déjà dit, et nous le répétons : nous croyons que ce masque kalmouk ne fut donné qu'aux Hioung-nou orientaux par leur mélange avec le peuple mongol de Sian-pi après la destruction de l'empire Hioung-nou en l'an 93. Nous insistons sur cette distinction, parce qu'elle nous paraît capitale. Et de plus, pour le dire en passant, il en résulte que les Huns de l'Ougorie qui vinrent, à la fin du ix^e siècle, former dans la Dacie le noyau de la nation hongroise, pouvaient bien ne pas ressembler aux soldats d'Attila, puisque le mélange mongol, au moins dans une proportion considérable, n'avait porté que sur la branche orientale des Huns restée dans ses campements de la Salenga après la conquête des Sian-pi, et non sur la branche occidentale qui émigra vers l'Oural.

Nous n'avons pas à suivre ici le détail purement historique des expéditions des Huns en Europe après la double défaite des Alains et des Goths, ni leur incursion faite en Asie en 395 à l'instigation de Rufin (1), incursion qui rappelle tout à fait celle des Scythes de Maduès racontée par Hérodote; ni même leurs terribles dévastations poussées jusqu'au cœur de la Gaule sous le grand khan Attila, qui, de l'an 444 à 454, étendit sa domination du Rhin au Volga sur tous les peuples de la Germanie et de la Sarmatie, pressant ainsi et entamant fréquemment les provinces romaines sur toute l'étendue de leurs im-

(1) Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*, livre XXVI, § 14, t. V, p. 101, de l'édition Saint-Martin.

menses frontières du nord, et renouvelant au sein de l'Europe épouvantée un de ces empires éphémères si fréquents dans l'histoire des peuples nomades de l'intérieur de l'Asie (1). L'antagonisme éternel des races diverses de l'Asie Centrale n'avait fait, après plusieurs siècles, que changer de théâtre.

Arrêtons-nous cependant un instant au récit d'une ambassade envoyée par l'empereur d'Orient au terrible Attila, qui résidait alors au bord du Danube,—c'était en 449;—on y trouve de curieux détails sur les mœurs de ce roi barbare et sur les usages de sa nation. Ce que l'historien appelle le palais d'Attila (2) était un vaste édifice très-élevé, bâti en bois, flanqué de tours de même construction, et environné d'une enceinte de planches. C'était

(1) Deguignes, *Histoire des Huns*, t. I, liv. I^{er}, p. 301, sqq.; Lebeau, *Hist. du B.-Emp.*, livres XXXII et XXXIII, t. VI, p. 159 et suiv. de l'édit. S.-M. Cp. Stritter, *Memoriae popular.*, *Hunnica*, vol. 1, p. 476 à 535. — Le nom des Huns resta longtemps un objet d'effroi dans les chants et dans les légendes populaires des peuples du centre et de l'ouest de l'Europe, particulièrement chez les habitants des pays du Rhin, de même que plus tard le nom d'ogre se forma de celui des Ogours ou Hongrois. Sur les diverses acceptions que le mot *Hoûn* reçut au moyen âge parmi les populations teutones, on peut voir les nombreux exemples réunis par Jacob Grimm dans sa *Mythologie des peuples germains* (*deutsche Mythologie*, p. 299 sq. 1835, in-8°), par Schafarik dans ses *Antiquités de la race Slave* (*slavische Alterthümer*, deutsch übers. I, 328, 1843, in-8°), et par M. Edélestand du Ménil, dans son *Histoire de la poésie scandinave*, p. 128 sqq. 1839, in-8°.

(2) Priscus, *Excerpta de Legation.*, t. I de la Collection Byzantine, p. 58 et suiv.

dans cette enceinte qu'étaient dressées les tentes du roi des Huns. Quand il parut, une troupe de jeunes filles s'avança vers lui en chantant des vers à sa louange. Elles marchaient à la file par bandes de sept; chaque bande était couverte d'un voile de toile blanche, qu'elles tenaient tendu au-dessus de leurs têtes. Les principaux chefs tenaient devant le khan une table d'argent massif. Attila, sans descendre de cheval, prit une coupe pleine de vin, en but quelques gouttes, et entra dans le palais. Après un jour de repos il sortit, et ayant fait placer son siège à la porte, il passa plusieurs heures à entendre et à juger les contestations de ses sujets.

L'historien de l'ambassade décrit ensuite un repas solennel qu'Attila donnait à tous les chefs de son armée. Ce qu'il y eut de plus remarquable dans ce festin, c'est que tous les convives étaient servis en vaisselle d'or et d'argent,—fruit de leurs déprédations sur les terres romaines, et des présents que la crainte arrachait aux empereurs.—Attila ne fit usage que de vases de bois et ne mangea que d'une seule espèce de viande. On avait d'abord présenté à boire à la santé du prince, puis on avait fait asseoir les ambassadeurs et leur suite sur des sièges disposés autour de la tente. Attila était au milieu avec ses enfants, et les grands de sa cour autour de lui à différentes tables, qui n'avaient chacune que trois ou quatre convives. Le khan ne se distinguait pas seulement par sa frugalité,—frugalité peut-être un peu affectée,—mais encore par la simplicité de son exté-

rieur. Ses habits, ses armes, sa chaussure, les harnais de ses chevaux, n'étaient enrichis d'aucun ornement; il laissait à ses officiers l'usage de l'or et des pierreries. Après le repas deux poètes chantèrent des vers où étaient célébrées les victoires d'Attila. Les Romains remarquèrent que ces chants embrasaient les jeunes gens d'une ardeur guerrière, qui étincelait dans leurs yeux et sur leur visage, et que les vieillards versaient des larmes de honte de ne plus être en âge de prendre part à ces glorieux exploits. La fête se termina par les postures et les facéties de deux bouffons, qui excitèrent dans l'assemblée de grands éclats de rire, tandis qu'Attila, sans changer de contenance, sans laisser échapper un seul sourire, ne donnait d'autres signes de gaieté que les caresses qu'il faisait à Hernakh, le plus jeune de ses fils. Il l'aimait de préférence, parce que ses devins lui avaient prédit que ses autres fils périraient sans postérité, et que celui-là seul serait le soutien de sa race.

Cette prédiction ne devait pas se réaliser. Après la mort d'Attila, arrivée en 454 à la suite d'un excès de boisson, selon la tradition commune, les peuples gothiques un instant soumis ressaisirent leur indépendance, et l'empire des Huns fut dissous. On trouve encore dans les historiens de curieux détails sur les cérémonies des funérailles. Dès qu'on se fut aperçu de la mort du khan, les barbares s'arrachèrent les cheveux et se firent des incisions sur le visage, prétendant qu'on ne devait pas pleurer la

mort d'un roi comme pleurent les femmes, mais avec des larmes de sang. On dressa ensuite au milieu du camp une tente de soie, sous laquelle on plaça le corps dans un cercueil d'or, renfermé lui-même dans une bière d'argent, et celle-ci dans une de fer. Plusieurs cavaliers firent des courses autour de la tente, en chantant les louanges d'Attila. On fit ensuite un grand festin et on l'enterra secrètement pendant la nuit. On mit avec lui ses armes et tout ce qui lui avait servi, et par la même raison, suivant la coutume des Tartares, on égorga sur la tombe plusieurs de ses esclaves (1).

On reconnaît du reste dans ces pratiques les habitudes communes à la plupart des anciens peuples nomades de l'intérieur de l'Asie et du nord de l'Europe ; mais ce qui leur donne pour nous un intérêt de plus, c'est le caractère homérique que l'on y retrouve dans beaucoup de détails. Entre les usages de ces hordes barbares et ceux des Grecs primitifs, il n'y a d'autre différence que le génie d'un grand poète.

Dans le temps où la puissance des Huns d'Attila s'écroulait, un nouveau refoulement, qui avait lieu vers l'Ougorie ouraliennne, jetait de nouvelles tribus à l'occident du Volga. Les *Abârs*, pressés par des tribus plus orientales, avaient poussé devant eux

(1) Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, livre 4, p. 315; d'après Jornandès, *De rebus Geticis*, c. 49. Comp. les observations de Saint-Martin sur la mort d'Attila, dans ses notes sur Lebeau, t. VI, p. 337, note 3.

les *Sabirs*, et ceux-ci un corps nombreux de Huns partagé en trois grandes tribus appelées *Saragours*, *Ouroghes* et *Onogours* (1). Tous ces peuples, Abârs, Sabirs, Onogours et les autres, n'étaient que des divisions de la grande souche hunnique. Ce mouvement eut lieu en 462. Dans le nom de la dernière tribu, les *Onogours* (2), il est aisé de reconnaître des Huns de l'Ougorie, *Houn-Ogouri*. Une autre grande tribu finnoise qui demeurait des deux côtés du Volga inférieur, les *Akatzirs* (3), fut entraînée dans la migration, et tous ensemble s'établirent dans les plaines de la Sarmatie, entre le Tanaïs et le Caucase. Ces *Akatzirs* sont indubitablement les

(1) Priscus, *Excerpta de Legationib.*, p. 42; Deguignes, *loc. cit.*, p. 316. Au temps des expéditions de Thinghiz-khan ou de ses premiers successeurs, on cite une tribu de *Sari-Ouïgours*, qui paraît avoir dû camper à cette époque dans la partie orientale de la steppe actuelle des Kirghiz, vers les bords de la rivière *Sari* qui coule à l'orient, entre le lac Issikoul et le lac d'Aral. Le moine Jean du Plan Carpin, qui nomme cette tribu, en écrit le nom *Sari-Hulur* ou *Saruyur*, de même qu'il écrit le nom des Ouïgours du Tangout *Huiur* (Joa. de Plano Carpini, *Historia Mongolorum quos nos Tartaros appellamus*, édit. de la société de Géographie de Paris, t. IV de ses Mémoires, p. 651 et 708.)

(2) Théophylacte Simocatta écrit plus exactement leur nom *Ounnougours*, Οὐννουγούροι. Le texte a Οὐννουγούροι, mais la correction n'est pas douteuse. *Hist. Mauric.*, lib. VII, c. 8. Jornandès (c. 5) écrit *Hunugari*.

(3) Le nom de ce peuple est écrit de beaucoup de manières différentes dans les auteurs. Le texte seul de Priscus, historien de l'ambassade romaine vers Attila, donne *Akatzirs*, *Akatitsirs*, *Akattirs*; ailleurs on trouve *Katzirs* et même *Katirs*. La véritable forme est *Akatzirs*; Jornandès écrit *Agassiri*.

*Agathyrse*s d'Hérodote, qui, à l'époque de l'expédition de Darius, habitaient beaucoup plus à l'ouest dans l'intérieur de la Scythie, vers les confins des peuples teutons (1). Cette incontestable homonymie les range dans la classe des peuples finnois, non dans celle des Huns asiatiques, quoiqu'on ait pu aisément les confondre avec les *Huns* et leur en donner le nom (2), puisque les Huns et les Finnois ne sont au fond qu'une seule et même race. On voit bientôt après, en 463 ou 464, ces hordes turbulentes franchir encore une fois les passes du Caucase central et porter le ravage dans l'Arménie.

L'histoire, à partir de ce temps, ne nous apprend plus rien de suivi touchant la nation des Huns. Elle avait cessé de former un tout compacte réuni sous la main d'un chef puissant. Ses débris, encore nombreux, mais dispersés dans les steppes situées au-dessus du Caucase, du Pont-Euxin et du Danube, ne furent plus en état d'entreprendre ces grandes expéditions qui avaient porté si loin la terreur du nom d'Attila. Ils firent encore des courses, mais plus de conquêtes. Leurs guerres intestines contribuèrent à les affaiblir, et bientôt après à les effacer de la scène historique (3).

(1) Hérodote., IV, 49 et 125; add. 104.

(2) Priscus, p. 43, ed. Reg., les nomme Huns Akatzirs ou Akatirs, Ακατίρσι Ούννοι. Ailleurs, p. 54, il les qualifie seulement de peuple scythe, Σκυθικὸν ἔθνος. Nous reviendrons plus tard sur ce peuple.

(3) Deguignes, *ubi supra*, p. 319; Stritter, *Hunnica*, *ubi cit.* c. 9, p. 538 sqq.

On voit par les auteurs contemporains qu'à partir de la fin du v^e siècle la presque totalité des tribus hunniques s'était établie au nord de la région caucasienne, depuis le Tanaïs jusqu'aux bouches du Volga, et plus loin encore à l'Orient, quoique plusieurs d'entre elles étendissent leurs campements à l'ouest du Tanaïs jusqu'au Borysthène, et même jusqu'au Danube. Les auteurs arméniens de cette époque mentionnent fréquemment aussi les Huns des bords de la Caspienne, au nord de la passe de Derbend, où ils confinaient à l'ouest avec les Alains (1); car nous savons que ceux-ci occupaient alors tout le haut bassin du Kouban sur les pentes septentrionales du Caucase. Les Huns avaient donc été ramenés par le sentiment de leur faiblesse actuelle contre les peuples goths de l'Europe centrale, vers l'Ougorie ouraliennne, siège principal de la puissance de la race; aussi, à cette époque du vi^e siècle, les établissements hunniques forment-ils de nouveau un tout continu depuis les bords de l'Ob et de l'Irtische jusqu'à la Méotide et au Tanaïs. En 562, dans le traité conclu entre le roi de Perse Khosroès et l'empereur Justinien, Khosroès, alors maître de l'Ibérie et du Caucase, promet de n'en ouvrir les défilés *ni aux Huns ni aux Alains*, ni à d'autres barbares (2). En 564, ce sont les Huns

(1) Voyez Elisée, trad. fr., p. 90, 187, 258, etc. Elisée désigne ordinairement cette région qui enveloppe au nord la mer Caspienne à partir de la passe de Derbend, sous le nom de *Kaïlentourk*, qui semble avoir une acception analogue au *Touran* des Iraniens (id., p. 12, 242, et passim.).

(2) Menander, *Excerpta de Legation.*, p. 140, t. 1 de la Collec-

qui envoient une ambassade à Justinien, « en passant, dit l'historien, par les terres des Alains (1), » ce qui montre qu'il s'agit des Huns voisins du nord de la Caspienne.

Une nouvelle révolution venait de s'accomplir dans la haute Asie. Les *Turks*, nommés *Thou-khiu* ou *Thou-khioue* par les Chinois qui défigurent tous les noms étrangers, avaient défait en 551 le khan des Jouan-jouan dans une grande bataille, et leur domination s'était en quelques années étendue sur toutes les hordes de l'Asie centrale, destinées à subir tant de dominations successives (2). Les traditions nationales des *Turks* les rattachaient à la race des *Hioung-nou*, ou Huns (3), ce qui donne

tion Byzantine, edit Reg. Comp. Procop., *Bell. Pers.* lib. 1, c. 10, p. 29.

(1) Theophanis *Chronographia*, p. 207, sab a. 564. Theophanes, écrivain du 11^e siècle, donne comme synonymes les noms de Huns et de *Turks* : *les Huns que nous appelons Turks*, dit-il (Comp. Theophylactus Simocatta, lib. III, c. 6, et lib. IV, c. 6 et 10). L'écrivain grec avait probablement en ceci plus raison qu'il ne le pensait lui-même ; mais à ne voir que la valeur propre du passage, il n'y faut pas chercher une autorité ethnographique. A l'époque de Theophanes, les *Turks* dominaient depuis trois cents ans et plus dans toute l'Asie centrale, et les Grecs s'étaient accoutumés à donner le nom de cette nation à tous les barbares qui sortaient de ces régions, de même qu'au paravant on les avait successivement désignés sous les dénominations collectives de Scythes, de Massagètes et de Huns.

(2) Deguignes, t. I, liv. 4, p. 350.

(3) Deguignes, *ibid.*, p. 368 ; Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 113.

une nouvelle probabilité à la commune origine de ces deux puissantes nations. Ainsi qu'il est toujours arrivé dans les grandes commotions des peuples nomades du centre de l'Asie, celle-ci se fit sentir de proche en proche jusque dans les steppes du Volga. Nous avons vu tout à l'heure (en 462) les Avârs de souche hunno-finnoise refouler devant eux vers l'Occident les Sabirs, grande tribu de la même famille, et ceux-ci les Onogours; cette fois, ce sont les *Avârs* eux-mêmes qui sont poussés par les Turks hors de l'Ougorie, et qui viennent chercher à l'ouest du Volga de nouveaux établissements. On prétend, il est vrai, que les véritables Avârs ne quittèrent pas l'Asie, et que ceux qui vinrent en Europe en prirent seulement le nom (1); mais un

(1) Voy. Deguignes, *ubi supra*, p. 352, et Mémoire sur les Awares, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVIII, 1761; Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 263; Saint-Martin dans ses *Notes sur Lebeau*, t. IX, p. 361 et suiv., particulièrement p. 376. Ce point d'ethnologie, nous voulons dire la distinction des *vrais Avârs* de l'Ougorie et des *faux Avârs* passés en Europe, nous semble reposer sur de bien faibles bases, quoique ni Klaproth ni M. Saint-Martin (aux lieux cités) n'hésitent à l'admettre, sur l'autorité de Deguignes, ou plutôt de Théophylacte Simocatta. Il est vrai que les notions fournies par cet historien byzantin sur l'état des choses dans l'Asie centrale au VI^e siècle, et même sur les traditions des peuples nomades de ces contrées, sont en général singulièrement précieuses; mais il n'est pourtant pas plus infaillible qu'aucun autre auteur de l'antiquité dans les questions où il s'agit de l'origine et de la parenté des peuples. Il nous paraît bien difficile d'admettre en bonne critique qu'une nation devenue si célèbre et si puissante en Europe sous le nom d'*Avârs*, n'eût en réalité aucun droit à ce nom, qu'une méprise des autres

pareil fait, au moins dans sa généralité absolue, nous paraît bien peu vraisemblable. Quoi qu'il en

tribus hunniques lui aurait attribué, et qu'elle aurait gardé par un calcul de politique. C'est faire bien bon marché, ce nous semble, du profond sentiment d'individualité que les peuples portent en eux, et qui se traduit surtout dans le nom traditionnel de la race ou de la tribu. Vaincus, leur nom peut se perdre en effet, absorbé ou dominé par le nom du peuple vainqueur; mais ce n'est pas quand la force des armes vient de lui soumettre une vaste étendue de pays qu'une tribu renonce volontairement au nom de ses pères qu'elle vient d'illustrer. Puisque les Avârs étaient assez forts pour avoir vu plier devant eux, aussitôt après leur passage du Volga, les autres populations de famille hunnique ou finnoise qui tenaient alors la contrée comprise entre ce fleuve et le Tanaïs, ils n'avaient pas besoin qu'un subterfuge leur assurât la domination qu'ils venaient de conquérir. Que beaucoup d'autres tribus de noms différents se fussent jointes à eux, c'est ce qui serait très-vraisemblable lors même que l'histoire ne l'affirmerait pas; mais puisque cette réunion de tribus immigrantes prit et garda le nom d'Avârs, nous regardons comme indubitable que c'est parce que les Avârs formaient en effet le noyau et la force principale de cette nouvelle confédération hunnique. Nous avons d'ailleurs, à l'appui de notre sentiment, une raison directe tirée d'un texte contemporain. Lorsque l'empereur Justin interroge les envoyés du grand khan des Turks venus à Constantinople en 571, il leur demande, entre autres questions, à quel nombre se montaient les Avârs qui s'étaient soustraits quelques années auparavant à l'empire des Turks pour passer en Europe. Les envoyés ne disent pas un mot de ces faux Avârs que l'on suppose avoir formé l'immigration; loin de là, ils répondent « qu'une partie de la nation avâr obéit encore au kaghan, mais que ceux qui se sont éloignés s'élèvent à environ vingt khyliades, » c'est-à-dire à environ vingt mille (Menander, in *Excerpt. Legat.*, p. 108). Ce nombre de vingt mille (δύμυ τὰς εἰκοσὶν χιλιάδας) a paru trop faible, et M. Saint-Martin, d'accord avec l'ancien traducteur latin, a proposé de lire dans le texte *μυριάδας*, environ deux cent mille (Notes sur

soit, parmi les tribus hunniques vaincues et soumises par les nouveaux arrivants, on nomme les *Barsiliens*, les *Onogours*, ou plutôt *Ounnogours*, et les *Sabirs* (1). Nous avons vu déjà la première de ces tribus figurer d'une manière éminente à diverses époques dans l'histoire de l'Europe orientale (2). La seconde, celle des *Ounnogours*, est encore mentionnée quelques années plus tard, en 571, dans la curieuse relation de l'ambassade de Zemarkh vers le grand khan des Turks, et on y voit qu'elle habitait près de la mer Caspienne à l'occident des bouches du Volga (3). Il est aussi question dans Priscus, à une époque contemporaine d'Attila, d'une division puissante de la nation des Huns distinguée par le nom de *Kidarites*, *Κιδάριται*, et que l'on croit avoir

Lebeau, t. X, p. 55, note 3). Nous n'avons pas à discuter la nécessité de cette correction; toujours est-il que d'après la réponse des ambassadeurs, les Avârs émigrés en Europe étaient bien de la même race que ceux qui étaient restés en Asie.

(1) Theophyl. Simoc., lib. VII, c. 8. Au lieu de *Barsiliens*, le texte actuel de Théophylacte porte *Sarselt*; c'est à M. Saint-Martin qu'est due cette heureuse correction, appuyée d'ailleurs sur un texte correspondant de Nicéphore Calliste, qui donne *Βαρσίλν* pour *Σαρσίλν*. (Saint-Martin, dans son édition de Lebeau, t. IX, p. 378, note 3). La Chronique syriaque de Bar-Hebræus porte aussi *Barsiliens* (Greg. Abulfaragii, sive Bar-Hebræi, *Chronicon Syriacum*, ed. Bruns, t. II, p. 95, Lipsiæ, 1789, in-4°).

(2) Voyez nos *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase*, Paris, 1847, in-8°, p. 147.

(3) Menander, in *Excerptis de Legationibus*, p. 109. Ménandre écrit simplement *Ougours* *Ουγούροι*.

habité à l'occident de la Caspienne, entre le Caucase et le Volga. Nous ignorons quel nom asiatique se cache sous cette transcription grecque; et c'est même par induction plutôt que sur un témoignage formel qu'on assigne pour demeure aux Kidarites l'ouest de la mer Caspienne (1). Ils avaient une ville du nom de *Balaa*. Il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'un voyageur juif du ^{xii}^e siècle, qui traversa les plaines qui bordent le nord du Pont-Euxin, y trouva une grande et puissante tribu du nom de *Kidar* (2).

Nous devons à Procope, l'historien exact et judicieux des guerres du règne de Justinien, quelques notions précises sur ceux des Huns qui demeuraient dans le courant du ^{vi}^e siècle aux environs de la Mécotide. Procope écrivait, selon toute probabilité, vers l'année 554 de notre ère. Ses indications se rapportent conséquemment à l'époque même de la dernière immigration que nous venons de mentionner, ou plutôt à une époque un peu antérieure, car le nom des Avârs ne s'y rencontre pas, bien qu'ils aient dû passer le Volga entre 554 et 558; mais il paraîtrait qu'ils se tinrent pendant deux ou trois ans au nord de la Manitch, avant de se rapprocher

(1) Priscus, *Exc. Leg.*, p. 43 sqq. Comp. Saint-Martin, dans ses *Notes sur Lebeau*, t. VI, p. 267 et 440, et Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 256.

(2) *Tour du monde* du rabbin Péthachia de Ratisbonne, publié par M. Carmoly, texte hébreu et trad. fr., Paris, 1831, in-8°, p. 9.

des Alains qui occupaient le bassin supérieur du Kouban (1).

Une portion des Huns établis au pied du Caucase depuis la mort de leur grand chef Attila demeurait au centre de la chaîne, où débouche le défilé de Dariel. Ils furent même pendant quelque temps maîtres de cette passe importante, qui leur ouvrait l'accès des pays du Midi; mais les Perses ne tardèrent pas à la leur enlever (2). Leurs campements, qui confinaient à l'ouest avec ceux des Alains du haut Kouban, se prolongeaient de là vers le nord-ouest jusqu'à la Méotide, et même par delà le Bosphore dans une étendue de vingt journées le long de la côte (3). Ces tribus hunniques, fixées au nord du Palus Mæotis et dans la presqu'île Cimmérienne, étaient distinguées par le nom de *Koutourgours*; on nommait *Outourgours* ceux qui demeuraient en deçà du Bosphore, entre le Kouban et le Tanaïs (4).

(1) Menander, *loc. cit.*, p. 99, et Theophanes, *Chronogr.*, p. 196. Comp. Lebeau, t. IX, p. 357, édit. Saint-Martin.

(2) Procop., *B. P.*, I, 10, p. 28

(3) Id., c. 12, p. 33.

(4) Id., *B. G.*, lib. IV, c. 4, p. 573, et c. 5, p. 575. — Le nom des Kontourgonrs est écrit dans d'autres auteurs tantôt *Kotraghères*, *Κοτράγηρες*, comme dans Ménandre (*Excerpta Legat.*, p. 132), tantôt, comme dans Agathias (lib. V, p. 154 et 155), *Kotrigors* et *Kotrigours*. Dans les auteurs plus récents, ces noms sont encore tourmentés de vingt façons différentes. Agathias, que nous venons de citer, écrivait peu de temps après Procope, dont il a continué l'histoire. Il mentionne en outre (*loc. cit.*) plusieurs autres tribus hunniques, telles que les *Oultisours*, les *Outigours*, qui sont les Ontourgours de Procope, et les Bou-

Procopé, Agathias et Ménéandre sont les derniers écrivains qui nous fournissent des renseignements spéciaux sur les Huns de la région caucasienne, et ces renseignements ne nous portent pas au delà du vi^e siècle. A partir de cette époque, le nom des Huns, de moins en moins fréquent dans les auteurs, finit par s'éteindre entièrement, absorbé et remplacé, comme il arrive dans l'histoire de toutes les nations nomades, par d'autres noms devenus dominants au sein de la race. Ainsi nous allons voir apparaître tour à tour, comme maîtres des steppes qui couvrent au nord le Caucase et la mer Noire, les *Bulgares*, les *Sabirs*, les *Avárs* et les *Kházars*, tous frères des Huns par leur origine finnoise, jusqu'à ce qu'au x^e siècle les Turks sortis de l'Asie viennent régner à leur tour dans ces régions destinées depuis l'origine des temps à servir de passage à toutes les immigrations orientales.

Mais nous ne pouvons terminer nos recherches sur l'origine des Huns et sur leurs affinités ethnologiques, sans toucher encore à une question qui se

rougoundi, *Βουρούγουνδοι*, qu'il ne faut pas confondre, malgré la ressemblance des noms, avec les *Burgundiones* ou Bourguignons de l'ancienne Germanie, rangés par Pline parmi les tribus vandales, et par Agathias lui-même, qui écrit leur nom *Bourgou-sionai* (lib. I, p. 14), parmi les peuples gothiques. Nous pourrions grossir cette liste de noms barbares, mais sans aucun intérêt ni historique ni ethnographique. Il est aisé de reconnaître dans la plupart des noms que nous avons rapportés le mot *Igour* ou *Ogour*, ethnique dominant de cette race sortie de l'Ougorie, joint sans doute à l'appellation particulière des différentes tribus.

rattache directement à cette étude : c'est la réapparition du nom des Huns sur les confins communs de l'Iran et de l'Inde, dans les documents historiques du v^e siècle de notre ère, avec l'épithète de *Huns blancs* ou d'*Ephthalites*. Cet objet mérite quelques développements.

LES HUNS BLANCS

OU

EPHTHALITES

DES HISTORIENS BYZANTINS.

MÉMOIRE LU À L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
DANS SES SÉANCES DE JUILLLET 1848.

SUR LES HUNS BLANCS

••

EPHTHALITES

DES HISTORIENS BYZANTINS.

Tout ce qui touche aux Huns Ephthalites est resté jusqu'à présent un des points les plus obscurs de l'histoire asiatique (1); non que la question pré-

(1) Ce que l'on a su jusqu'à présent des Huns Ephthalites peut se resumer dans ce que feu M. Saint-Martin dit à ce sujet dans les savantes annotations de son édition de *l'Histoire du Bas-Empire*. Nous transcrivons cette note, qui est à la page 254 et suiv. du t. IV (Paris, 1824): « Les auteurs orientaux donnent le nom d'*Huīathelah* ou *Haīathélites* au peuple qui, pendant la durée du cinquième et la moitié du sixième siècle, fut du côté de l'orient le voisin et l'adversaire des rois de Perse de la dynastie des Sassanides, et qui fut soumis par les Turks, vers l'an 550. Les Arméniens, qui font très-souvent mention des guerres que les Perses eurent à soutenir contre ces peuples, les appellent *Heph-*

sente par elle-même des difficultés particulières, mais à cause de la pénurie de nos documents sur

thol. Ce nom est le même que celui des Ephthalites, Ἐφθαλίται, qu'on trouve dans Procope, *de Bell. Pers.* I, 3, et dans les autres écrivains byzantins. C'est par une erreur de copiste que quelques auteurs les appellent Nephthalites, Νεφθαλίται. Les Arméniens et les Grecs s'accordent à leur attribuer aussi la dénomination de *Huns*; mais pour les distinguer des Huns plus voisins de l'Europe et sujets d'Attila, les Grecs les désignaient par le surnom de *blancs*, comme on le voit dans Procope, *de Bell. Pers.*, lib. I, c. 3, τὸ Οὐννικὸν τῶν Ἐφθαλιτῶν ἔθνος, οὕτως λευκοῦς ὀνομάζουσι, et dans Théophanes, p. 105, τοὺς λεγομένους λευκοῦς Οὐννοὺς, τοὺς λεγομένους Νεφθαλίτας. Leur civilisation plus avancée, la douceur de leurs mœurs et la blancheur de leur teint, leur avaient valu ce surnom. Il est difficile de déterminer précisément à quelle race appartenait cette nation; il est probable, comme son nom l'indique, qu'elle se rattachait à la race finnoise ou hunnique, qui fut toujours très-mêlée avec les branches de la race scythique, de sorte qu'elle a pu offrir un certain nombre de peuplades dignes de mériter, sous le rapport physique, les éloges des historiens de Byzance. La puissance des Haïathélites s'étendit, selon les écrivains orientaux, sur le Kbarizm et toute la Transoxane; l'Oxus les séparait de la Perse. On voit même, par les géographes arabes, que leur territoire se prolongeait au sud jusqu'à l'Hindoustan; il comprenait même la ville de Badghiz dans le Khorasan. Cosmas Indicopleustes, qui écrivait au milieu du sixième siècle, donne le nom de *Hunnie* à tout le pays qui séparait de son temps la Chine, qu'il appelle Tzinitzas (le Tchinistân des Persans), de la Perse et de l'empire romain. On ignore comment s'éleva l'empire de ces Huns Ephthalites; il est probable qu'ils détruisirent le royaume des Arsacides établis à Balkh, qui subsistait encore à la fin du quatrième siècle. Il serait fort intéressant de rechercher dans les auteurs chinois, si instruits en général de ce qui concerne les régions habitées par cette nation, sous quel nom les Ephthalites leur furent connus. Deguignes a bien prétendu qu'ils étaient les Turks *Tiè-té*; mais ce qu'il dit à ce sujet n'est guère vraisemblable. »

les contrées peu accessibles qui formèrent le noyau et la partie principale de ce qu'on a nommé le royaume Indo-Scythique. Nous espérons pouvoir montrer cependant qu'en tenant compte de tous les éléments qu'il est possible aujourd'hui de réunir sur ce sujet, on est amené à une solution aussi simple que complète, devant laquelle s'évanouissent toutes les fausses hypothèses auxquelles ont donné lieu le nom et l'origine des Ephthalites.

Les découvertes inespérées qui depuis vingt ans ont enrichi les cabinets de l'Europe d'une si prodigieuse quantité de médailles bactriennes et indo-scythiques, ont rappelé l'attention sur un sujet que Bayer, il y a plus d'un siècle, semblait avoir épuisé. Déjà des travaux fort importants ont été publiés par quelques-uns des archéologues et des orientalistes les plus éminents de la France, de l'Allemagne et de l'Angleterre. Ces travaux, naturellement, sont principalement numismatiques, et jusqu'à présent leur objet a été surtout d'établir, par le déchiffrement des légendes, la série chronologique des princes grecs, parthes et scythes, dont les noms ont été pour la première fois révélés par les nouvelles médailles. Nos recherches ont un caractère essentiellement différent; mais la question purement ethnologique que nous nous sommes proposé d'éclaircir n'en est pas moins dans une étroite connexion avec les études paléographiques auxquelles les médailles ont donné lieu. Il est bien clair, en effet, que si l'on parvient à établir d'une

manière précise la nationalité des peuples barbares qui vinrent fonder un nouvel empire sur les ruines du royaume gréco-bactrien, les orientalistes pourront trouver dans ce résultat une direction importante pour l'éclaircissement des difficultés que présente encore la lecture complète des légendes qui se rapportent à ce que l'on a nommé les rois scythes. *Scythe* est un mot qui n'a aucune valeur sérieuse en ethnologie : née de l'ignorance des anciens sur les contrées du nord de l'Europe et de l'Asie intérieure, cette dénomination, dont on a fait un usage quelquefois si abusif, doit disparaître de la langue scientifique à mesure que les notions vagues font place aux connaissances positives. Indépendamment de son rapport direct avec l'histoire des pays indo-bactriens, le résultat auquel nous avons été conduit est de nature, si nous ne nous abusons, à jeter aussi un jour tout nouveau sur quelques-uns des faits primordiaux de l'histoire de l'Inde, obscurément indiqués dans les traditions épiques.

C'est au milieu de la seconde moitié du ^v^e siècle que les noms de *Huns blancs* et d'*Ephthalites* apparaissent dans l'histoire. Procope, qui écrivait dans le siècle suivant, est le premier auteur chez qui ces deux dénominations se rencontrent à propos des guerres fréquentes où les rois de Perse s'étaient trouvés engagés depuis le règne de Bahram-Ghoûr, qui monta sur le trône vers l'année 420, contre les peuples de la Transoxane. Au début de cet épisode

de son Histoire de la guerre Persique, l'écrivain byzantin trace d'abord, selon son usage, un aperçu de ce peuple nouveau dont il va s'occuper. « Les *Ephthalites*, dit-il (1), sont de la race des Huns, dont ils portent le nom, bien qu'ils n'aient pas de rapports avec les Huns que nous connaissons (2). Ils n'habitent pas non plus sur les confins de ceux-ci, ni même dans leur voisinage, mais bien sur la limite des Perses du côté du nord, là où se trouve la ville de Gorgo (3), et ils ont avec ces derniers de

(1) Procop. *Bell. Pers.* lib. I, c. 3. — Priscus (*Excerpta de Legationibus*, p. 75, t. I du *Corpus Scriptorum Byzanti.*, éd. Reg.) désigne le même peuple sous le nom de *Huns Kidarites*, Οὐνοὶ Κιδάρηται, mais par une confusion évidente avec les Huns de l'ouest de la Caspienne. Voyez nos Recherches sur les Huns, ci-dessus, p. 226, et Saint-Martin, Notes sur Lebeau, t. VII, p. 251, de son édition de l'*Histoire du Bas-Empire*, 1817.

(2) C'est-à-dire avec les Huns d'Attila et les Huns de la Méotide.

(3) Cette place est indubitablement la ville aujourd'hui ruinée, mais autrefois très-importante, de *Gorghân*, la *Djorjdân* des géographes arabes, dans un petit pays du même nom (l'*Hyrkanie* des auteurs classiques), située vers l'angle sud-est de la mer Caspienne (Voy. de pseudo Ibn-Haoukal, *Oriental Geography*, éd. W. Ouseley, p. 179, etc. Abou'l-feda, trad. lat. de Reiske, dans le *Magazin für Historie und Geographie* de Büsching, t. V, 1771, p. 334; et le *Djihad Numa* de Hadji-Khalfa, t. I, p. 449 de la version latine de Norberg, Londini, 1818, in-8; ou mieux la traduction française manuscrite d'Armuin, ms. de la Biblioth. Nat. de Paris, p. 787. Cp. Fraser, *Narrative of a Journey into Khorasan*, Lond. 1825, in-4°, p. 612; Burnes, *Voyage à Boukhara* (t. III, trad. fr., p. 81), et Bode, dans les *Denkschriften der russ. Geogr. Gesellschaft*, t. I, p. 406. Weimar, 1849. Il ne faut pas confondre, comme on l'a fait souvent, cette *Gorghân* de

fréquents démêlés au sujet des limites. Les Ephthalites ne sont pas nomades comme les autres tribus hunniques; fixés dans un bon pays depuis de longues années, ils y ont pris une vie sédentaire, et ils ne font pas d'incursions sur les terres romaines, si ce n'est comme auxiliaires des Mèdes (1). Seuls entre tous les Huns ils ont la peau blanche, et des traits qui n'ont rien de difforme. Leurs mœurs sont aussi bien différentes; ils ne mènent pas, comme les Huns, une vie de bêtes sauvages; ils obéissent à un roi, sont régis par des lois régulières, et ne montrent pas moins d'équité et de bonne foi dans leurs transactions, soit entre eux, soit avec les étrangers, que les Romains ou toute autre nation policée. Les riches ont autour d'eux jusqu'à vingt amis, et parfois davantage, qu'ils admettent à leur table et avec lesquels ils partagent en quelque sorte leurs biens. Mais aussi l'usage veut que lorsque le patron vient à mourir, tous ses clients, quoique pleins de vie, descendent avec lui dans la tombe.»

Il y a dans ce tableau plus d'un trait important sur lequel nous aurons à revenir. Mais ni Procope dans les six chapitres qu'il consacre aux affaires des

l'Hyrcanie avec Ourghendj, l'ancienne capitale du Kharizm ou pays de Khiva, qui est beaucoup plus haut dans le nord. Priscus (*loco cit.*) écrit *Gorgu*, de même que chez les orientaux Gorghân se prononçait aussi et s'écrivait quelquefois *Gourgha*.

(1) Procope emploie volontiers cet ancien nom classique pour désigner les Perses.

Huns Ephthalites avec les Perses durant un espace de trente années environ (1), ni les chroniqueurs byzantins, tels que Théophanes et Cédrenus, qui ont suivi ses récits dans cette partie de l'histoire du v^e siècle (2); ni Agathias, ni Ménandre, ni Théophylacte, qui après lui ont encore parlé du même peuple jusqu'à la fin du siècle suivant (3), ne nous fournissent d'autres indications propres à nous éclairer sur l'origine des Ephthalites, non plus que sur la suite régulière de leur histoire.

Il n'est pas douteux que les renseignements d'ailleurs si précis que l'historien des guerres de Justinien donne ici sur ce peuple, et que les noms mêmes d'*Ephthalites* et de *Huns Blancs* sous lesquels il le désigne, ne fussent arrivés à la connaissance des Byzantins par l'intermédiaire des Perses ou par celui des Arméniens : c'étaient là les seules voies d'information que les Grecs eussent alors sur l'intérieur de l'Asie à l'orient de la Caspienne. Nous voyons en effet dans les chroniques persanes, notamment dans celles de Mirkhond et de Tabéri, dans le *Modjmel-al-Tévarikh*, dont MM. Mohl et Reinaud ont tra-

(1) Procop. *Bellum Persicum*, I, c. 3 à 8.

(2) Theophanis Confess. *Chronographia*, p. 104 sqq., ed. Reg.; Cedrenus, t. I, p. 355 et passim.

(3) Agathias, lib. IV, p. 137 sq.; Menander, in *Excerptis de Legationibus*, p. 107 sq. et 137; Theophylactus Simocatta, *Historia Mauric.*, lib. IV, c. 6, et VII, 7. — Les textes de ces différents auteurs en ce qui touche les Huns Ephthalites ont été réunis par Stritter dans le 1^{er} vol. de ses *Memoriae populorum Hunnicæ*, c. 14. 590 à 600.

duit de nombreux extraits, et enfin dans la dernière partie du *Châh-Namèh* de Firdouçi relative à l'histoire des Sassanides, que le peuple oriental avec lequel les Perses furent en guerre sous le règne de Bahram-Ghoûr et sous ses successeurs jusqu'à Nouschirvân, c'est-à-dire depuis le commencement du v^e siècle de notre ère jusqu'au milieu du vi^e, y est généralement désigné sous le nom de *Haïathêlêh*, ou *Haïthêlaïân*, et quelquefois *Haïthal* (1), d'où s'est formé le grec Ἐφθαλται; bien que les auteurs orientaux, soit par une réminiscence, chez eux très-commune, de l'antique dénomination de Tourân, soit par l'application anticipée du nom du peuple qui domina dans les contrées de l'Oxus après les Ephthalites, emploient fréquemment aussi le nom de *Turks* et de *Turkestan* (1). La dénomination

(1) Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, trad. par M. de Sacy dans ses *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 343 à 365; Tabéri, cité par Saint-Martin dans ses notes sur Lebeau, t. VIII, p. 252; *Modjmel-al-Tévarikh*, chronique des rois de Perse, extrait par M. Mohl, dans le *Nouv. Journ. Asiat.*, t. XII de la 3^e série, 1841, p. 517; Firdouçi, analysé par M. Mouradja d'Ohs-son dans son *Tableau histor. de l'Orient*, t. II, p. 240 et suiv., Paris, 1804, in 8^o; et par Görres, dans son *Heldenbuch von Iran*, t. II, p. 443 sq., Berlin, 1820, in-8. La traduction monumentale de Firdouçi dont M. Mohl enrichit notre littérature, et dont il a jusqu'à présent donné deux volumes, n'a pas malheureusement encore atteint cette période de la dynastie sassanide, la plus riche et la plus précieuse sans contredit du *Châh-Namèh* pour l'histoire positive de l'ancienne Perse antérieurement à la conquête arabe.

(2) C'est même sous ce nom de *Turks* que Mirkhond mentionne d'abord les Ephthalites, lorsqu'il raconte leur prise

persane des Ephthalites se retrouve chez les auteurs arméniens, sous des formes plus ou moins modifiées. Moïse de Khorèn, qui vivait dans la première moitié du v^e siècle, et qui était ainsi précisément contemporain des guerres de Bahram-Ghoûr avec les Ephthalites, nomme les *Hephthagh* parmi les peuples barbares de la Scythie, mais sans faire pressentir encore la grande figure que bientôt après ils devaient faire dans l'histoire orientale (1). Élisée.

d'armes contre la Perse sous le règne de Bahram Ghoûr (vers l'année 430). Mikhond, traduction citée de M. de Sacy, p. 335 et 341. Le chroniqueur avait déjà appliqué le même nom aux peuples de la Transoxane sous le règne de Chapour-Dhou'lactaf, le Sapor II des auteurs grecs, qui régna de l'an 310 à 380 (*Ibid.*, p. 307), et il l'emploie encore en plusieurs endroits concurremment avec celui de Haïath-lêh. Il en est de même du *Modjmet-al-Tévarikh* (l. c., p. 517) et du Chah-Namêh. Les Grecs de Byzance n'ignoraient pas cet usage où étaient les Perses de donner le nom de Turks aux Ephthalites ou Huns orientaux (ou, plus exactement, à tous les peuples Transoxans, quelle que fût d'ailleurs leur origine); Théophylacte Simocatta le dit expressément en plusieurs endroits de son histoire (lib. III, c. 6; liv. IV, c. 6 et 10).

(1) Géographie de Moïse de Khorèn, trad. franç. de M. de Saint-Martin, dans ses *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 373. On sait que M. Saint-Martin s'est efforcé de prouver que la Géographie qui porte le nom de Moïse de Khorèn n'était pas l'ouvrage de ce célèbre historien, et qu'il a cru pouvoir en faire descendre la composition jusqu'au ix^e, ou même au x^e siècle, en se fondant sur un certain nombre de passages du texte qui ne peuvent en effet appartenir au temps de Moïse (*Mémoire sur l'époque de la composition de la Géographie attribuée à Moïse de Khorèn*, ouvrage cité, p. 301 et suiv.). Dans notre *Mémoire sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase* (Paris, 1847, in-8°, p. 147), nous avons élevé des doutes

son contemporain (1), qui écrit l'histoire de la

sérieux sur la légitimité de cette opinion d'un savant dont nul plus que nous, cependant, ne respecte la critique éminente et la haute autorité; depuis lors, des faits que nous ne connaissions pas au moment où nous émettions ces doutes sont venus les confirmer pleinement; ou plutôt les changer en une certitude absolue que les objections de M. Saint-Martin n'étaient pas fondées. Dans un mémoire sur l'origine des Slaves publié en 1828, antérieurement à son grand ouvrage sur les Antiquités Slaves, M. Schafarik rapporte qu'ayant consulté un des Mékhitaristes de Venise, le P. Anthimosian, sur la mention que Moïse de Khorén fait des Slaves du Danube, le savant Arménien l'avait informé à cette occasion qu'aucun des passages sur lesquels Saint-Martin s'appuie pour refuser au père de l'histoire arménienne la composition de sa Géographie, ne se trouve dans les plus anciens manuscrits qui se conservent dans la bibliothèque des Mékhitaristes. Le père Indjidjian, dans son ouvrage posthume sur les Antiquités Arméniennes publié à Venise en 1835 en trois volumes in-4° (en arménien), s'étend beaucoup sur le même fait, et reproche assez vivement à Saint-Martin de s'être borné, dans sa réimpression du texte de la Géographie de Moïse de Khorén, et dans sa traduction, à suivre l'édition de Marseille de 1683 et celle des frères Whiston, sans avoir eu recours aux manuscrits de Venise, ni même à l'édition arménienne de 1752. Ceux qui comme nous ne seraient pas à même de consulter en original l'ouvrage du P. Indjidjian, peuvent voir l'analyse que M. Friedrich Neumann en a donnée dans le Journal de M. Lassen pour la connaissance de l'Orient (*Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes*, t. I, p. 243 et suiv. Gött., 1837, in-8°). Il reste donc bien avéré que sauf les interpolations anciennes qu'a subies le texte primitif, et qui descendent en effet jusqu'au 1^{er} siècle de notre ère, la Géographie qu'une tradition constante a attribuée à Moïse de Khorén est bien en effet son ouvrage. Comp. Pb. Krug, *Forschungen in der älteren Geschichte Russlands*, p. 829. Saint-Petersb., 1848, in-8°.

(1) Elisée est mort en 480. Son histoire s'arrête en 464. Elle a

lutte sanglante que l'Arménie chrétienne soutint au v^e siècle contre la propagande armée du magisme persan, parle occasionnellement à plusieurs reprises des guerres que dans le même temps les rois sassanides faisaient aux Ephthalites, et il désigne constamment ceux-ci sous les noms de *Houmk* ou *Huns*, et de *Kouchank* (1). Nous verrons bientôt quelle est l'origine et l'acception réelle de cette dernière dénomination, que le traducteur français d'Élisée écrit à tort *Kouchuns*, et qu'il confond avec le nom même des Huns dont elle est très-différente (2). C'est aussi sous les noms de *Huns* et de *Kouschans* que les Ephthalites sont désignés dans l'histoire de Lazare Parbe, le continuateur d'Élisée (3). Dans un seul passage de ce dernier historien (4), le nom des Ephthalites se montre, mais sous la forme corrompue d'*Idalagán* que le traducteur n'a pas su reconnaître (5), et qui rappelle le Haïthélaïân des Perses; dans d'autres auteurs de l'ancienne Arménie, par exemple dans la géographie de Vartan, qui appartient à la seconde moitié du xiii^e siècle, l'ethnique se lit *Thédalatzi*, et le nom

été traduite en français par un Arménien de naissance, M. l'abbé Grégoire Kabaragy Garabed. Paris, 1844, in-8°.

(1) Élisée, trad. fr., p. 12, et passim. — Le *k* final est en arménien le signe du pluriel.

(2) *Ibid.*, p. 303.

(3) Traduction abrégée de Lazare Parbe, à la suite de l'Élisée de M. Kabaragy, p. 258.

(4) Élisée, p. 20.

(5) Voyez la note de M. Kabaragy sur ce mot, p. 310.

du pays *Thédulia* (1), de même que dans la version arménienne de la chronique de Michel le Syrien, auteur du ^{xii}^e siècle, dont M. Dulaurier a récemment traduit quelques fragments (2). Un très-curieux document turk de la fin du ^{vi}^e siècle, rapporté par Théophylacte Simocatta (3), donne la forme *Ab-déla*, analogue au *Thédal* arménien.

Abou'lfaradj, qui vivait dans le même temps que Michel le Syrien, et qui a comme celui-ci écrit en syriaque une chronique universelle pour laquelle l'auteur puisa, selon les époques et le théâtre des événements, à des sources grecques, arabes et persanes (4), emploie, dans le seul passage où il mentionne les Ephthalites, le nom de Huns, *Hounth* (5). Cette dénomination était d'ailleurs habituelle chez les auteurs arméniens du ^{vi}^e siècle et des siècles suivants, et un passage très-précis de Lazare Parbe montre qu'en effet dans l'opinion des habitants de l'Arménie les Ephthalites de la Transoxane ne formaient qu'une même race d'hommes avec les Huns du nord du Caucase (6). Nous n'avons pas à nous

(1) Géographie du Vartabied Vartan, texte et trad., dans les *Mém. sur l'Arménie* de Saint-Martin, t. II, p. 439.

(2) *Nouv. Journ. Asiat.*, oct. 1848, p. 291.

(3) *Historia Mauriciana*, lib VII, c. 7.

(4) *Assemani Biblioth. Orient.*, t. II, p. 313.

(5) Greg. Abulfaragii, sive Bar-Hebræi, *Chronicon Syriacum*, e codic. syr. vertit Jac. Bruns. Lipsiæ, 1789, in-4°, 2 vol., t. II, p. 77.

(6) « L'an 481, dit le chroniqueur, la guerre éclata entre les Perses et les Huns et Kouchuns (Kouchank), peuples hunniâques

prononcer encore sur la légitimité de cette opinion ; nous devons seulement faire remarquer que selon toute probabilité elle était également répandue à cette époque chez les Perses, d'où les Grecs l'avaient reçue aussi bien que de l'Arménie. Dans la relation des contrées de l'Orient insérée par l'Alexandrin Cosmas à la fin de sa *Cosmographie Chrétienne*, les Ephthalites ne sont pas désignés autrement que sous le nom de *Huns*, avec l'épithète de *Blancs*, λευκοὶ Οὐννοί, et les pays qu'ils occupaient sous celui de *Hounnie*, Οὐννία (1). Cosmas parcourait les côtes occidentales de l'Inde vers l'année 530, et les notions si curieuses et si importantes qu'il y recueillit sur l'intérieur de l'Asie et sur les extrémités orientales du continent, lui avaient indubitablement été fournies par les indigènes, ou pour mieux dire par les marchands qui avaient traversé en caravanes ces contrées intérieures. Le nom de *Huns*

qui occupaient les deux côtés de la mer Caspienne, depuis la province de Khorassan jusqu'au défilé de Derbend. » Lazare Parbe, à la suite de la traduction d'Elisée de M. Kabaragy. p. 258, Cp. p. 279.

(1) Cosmæ Indopleustes, *Topographia Christiana*, ed. Montfaucon, dans la *Collectio nova Patrum*, t. II, p. 337 à 339. Paris, 1706. f°. Comp. deux autres passages de Cosmas, aux livres II et III, p. 132 et 179. — La partie de la *Topographia Christiana* qui contient la relation personnelle du voyage de Cosmas dans les mers de l'Inde avait été déjà imprimée à part, avec une traduction française, par Melchisedec Thévenot, dans la 1^{re} partie de son *Recueil de Voyages curieux*, 1664, in-f°. Les passages cités sont aux pages 4 et 5 du texte, 21 et 22 de la traduction.

Blancs est donc bien celui sous lequel les Ephthalites étaient connus dans le nord-ouest de l'Inde et chez les peuples limitrophes; et d'ailleurs cette dénomination est tout à fait dans le génie des populations de l'Asie centrale, où rien n'est plus commun que l'emploi de ces épithètes de *blanc* ou de *noir* appliquées à des peuples différents ou à des tribus d'un même peuple, pour exprimer des conditions différentes de richesse, de puissance ou de civilisation. Ajoutons qu'ici le témoignage de Cosmas est parfaitement indépendant de celui de Procope, chez qui se trouve aussi la dénomination de *Huns Blancs*, ainsi que nous l'avons vu; car l'auteur de la *Cosmographie Chrétienne*, entré dans les ordres religieux après avoir longtemps mené la vie de marchand et de marin, écrivit son livre en Égypte vers l'année 535 (1), conséquemment vingt ans avant l'époque où Procope écrivait lui-même à Constantinople, sur des documents originaux, l'histoire des guerres de Justinien. Théophylacte Simocatta, qui écrivait au commencement du vi^e siècle, emploie aussi les noms de *Huns* et d'*Ephthalites* pour désigner le même peuple (2).

De l'exposé qui précède il résulte qu'un peuple dont les historiens de l'Occident n'avaient pas fait mention, possédait au v^e siècle de notre ère la ré-

(1) Voy. la préface de Montfaucon en tête de la *Topogr. Christ.*, l. c., p. ii.

(2) *Hist. Maur.*, lib. IV, c. 6. Ailleurs il leur applique le nom de *Turks*, pour se conformer, dit-il, à l'usage des Perses.

gion de l'Oxus et s'y était rendu puissant; que ce peuple nouveau, en hostilité perpétuelle avec les Perses, fut connu de ceux-ci sous le nom de *Haia-thélèh*, nom qui prit chez les Arméniens la forme habituelle de *Thédaliens*, et chez les Grecs Byzantins celle d'*Ephthalites*; enfin, que le même peuple fut aussi connu des Asiatiques et des Grecs sous la dénomination générique de *Huns*, et rattaché par les Occidentaux à cette race redoutable qui précisément dans le même temps (de 444 à 454), sous la conduite d'Attila, remplissait l'Europe entière de dévastation et de terreur. Mais ce qu'on ne voit pas dans les sources persanes, non plus que dans les sources arméniennes ou grecques, ce sont les antécédents historiques de ce peuple, son point de départ en Asie, l'origine ou pour mieux dire la forme indigène de son nom, diversement modifié chez les étrangers; ce sont enfin des indications précises sur sa parenté supposée avec les nations hunniques. Or, le rôle important que les Ephthalites ont joué dans l'histoire de l'Asie méridionale, indépendamment de l'attention sérieuse que dans l'état actuel des études historiques on apporte à l'investigation des origines des peuples et de leurs affinités primordiales, donnerait incontestablement un intérêt tout particulier à la solution complète de ces diverses questions.

C'est l'objet que nous nous sommes proposé dans ce mémoire.

Nous croyons pouvoir montrer qu'avec les notions

qui nous sont fournies par les sources historiques de l'Inde et de la Chine, et par le seul rapprochement de faits dont la liaison est évidente, bien que jusqu'à présent elle fût restée inaperçue, on est parfaitement en état de répondre à ces deux questions :

Quelle est la forme indigène du nom des Ephthalites ?

Les Ephthalites sont-ils réellement des Huns ?

Ces deux propositions sont d'ailleurs si étroitement liées entre elles, que l'éclaircissement de l'une conduit en même temps à la solution de l'autre.

Les Ephthalites sont ils des Huns ? L'affirmative ne serait pas douteuse, s'il suffisait, pour répondre à cette question, de l'accord implicite des anciens auteurs, organes de l'opinion populaire, qui désignent les Ephthalites sous ce nom de Huns, et même de l'affirmation directe d'un des anciens historiens de l'Arménie, Lazare Parbe, dont nous avons précédemment rapporté les paroles (1). Mais pour des faits de cette nature, on ne regarde pas aujourd'hui de telles preuves comme suffisantes. On sait combien les anciens en général, et les Orientaux en particulier, sont restés étrangers à ce qu'on peut nommer le sens critique, c'est-à-dire à cette méthode rigoureuse d'investigation qui constitue la partie véritablement scientifique de l'histoire, et

(1) Ci-dessus, p. 244, note 6.

combien ont peu de valeur réelle ces dénominations générales que l'on appliquait vaguement aux peuples ou aux contrées des parties extrêmes du monde alors connu. Ainsi les termes de *Scythes* et de *Scythie* chez les Grecs et les Romains, de *Saka* chez les Irâniens et les anciens Hindous, de *Tourân* chez les Perses de la période sassanide, de *Turks* et de *Turkestan* chez les musulmans, ont eu une valeur purement fictive tout à fait en dehors de la réalité des faits; et on sait que le nom des *Huns* lui-même, chez les populations du centre et du nord de l'Europe au moyen-âge, s'appliqua à une foule de peuples orientaux, par exemple aux Slaves, qui n'avaient certes rien de commun, par la langue ni par l'origine, avec la race des Huns véritables. Il suffisait que parmi ces peuples, d'ailleurs fort peu connus, qui ont de toute antiquité mené la vie nomade dans les immenses steppes de la zone centrale de l'Asie, l'un d'eux acquit sur les autres une suprématie temporaire, — ce qui est successivement arrivé pour tous, — pour que son nom, indistinctement appliqué à toutes les tribus soumises, prit tout à coup une immense extension et eût un grand retentissement. Quelque chose de semblable se présente-t-il ici dans ce cas particulier de l'attribution du nom des Huns au peuple connu sous la dénomination plus spéciale d'Ephthalites? c'est ce dont nous pourrions juger par l'exposé strictement historique des faits.

Les pays montagneux qui forment au nord la limite extrême de l'Iran, entre l'angle sud-est de la

mer Caspienne et la gauche de l'Oxus, quoique conquis par Alexandre dans sa marche rapide vers l'Inde à travers les provinces de l'empire de Darius, ne reconnurent que faiblement l'autorité macédonienne. Habités par des peuples belliqueux, que Cyrus lui-même et ses successeurs avaient regardés moins comme des sujets proprement dits que comme des peuples tributaires, ces pays frontières, connus dans l'ancienne géographie sous les noms d'Hyrcanie et de Bactriane, échappèrent bientôt à la domination des Séleucides. Moins de soixante-dix ans après la mort d'Alexandre, au milieu du III^e siècle avant notre ère (entre les années 256 et 250), un double soulèvement presque simultané, dont nous ignorons les détails, enleva du même coup au sceptre des rois de Syrie l'Hyrcanie et la Bactriane (1) : la première pour reconstituer, sous l'antique race royale d'Askân ou des Arsacides, un royaume indigène qui fut le noyau de l'empire des Parthes si célèbre dans l'histoire; la seconde, pour former le royaume Gréco-Bactrien, dont le fondateur, gouverneur du pays pour les Séleucides avant de s'être déclaré indépendant, fut ainsi le chef d'une dynastie d'extraction macédonienne.

Il ne nous est parvenu que très-peu de documents sur l'histoire de ces deux états limitrophes, et sur les rapports qu'ils purent avoir soit entre eux, soit avec les populations nomades qui leur confinaient au nord, soit enfin avec les habitants

(1) Justin., lib. XLI, c. 4.

des hautes vallées de l'est et du sud. Cette lacune n'importe d'ailleurs en rien, pour le premier siècle, au sujet spécial de nos recherches actuelles. On voit seulement, et c'est le seul fait important que nous ayons à noter, que les rois grecs de la Bactriane avaient étendu leur domination d'un côté sur la Sogdiane jusqu'au Jaxartès, le Sihoun de la géographie orientale, de l'autre sur l'Irân oriental (l'Afghanistan actuel), et sur toute la vallée de l'Indus jusqu'au delta du fleuve (1).

Nous approchons des événements sur lesquels nous aurons à nous arrêter d'une manière plus spéciale. Allié du roi de Syrie Demetrius II dans la guerre que celui-ci avait déclarée aux Parthes, dont l'extension devenait chaque jour plus redoutable, le roi de Bactriane ne fit ainsi que hâter la ruine qu'il avait voulu détourner. Les Arsacides victorieux envahirent la Bactriane, et en détachèrent plusieurs provinces. Ce premier démembrement, qui paraît devoir se rapporter à l'année 139 avant notre ère (2), ne fut que le prélude d'un événement

(1) Strab., *Geogr.*, lib. XI, p. 517 et 516, et xv, p. 686, ed. Casaub. Cp. Mannert, *Geographie der Griechen und Römer.*, IV. 473 sqq., 1795, et Chr. Lassen, *sur Gesch. der griech. und indoskythischen Könige in Baktrien, Kabul u. Indien*, p. 220 sqq. Bonn, 1838, in-8°.

(2) Lassen, ouvrage cité, p. 241. M. Lassen croit même que les Parthes s'emparèrent dès cette époque du royaume Bactrien tout entier, et que ce fut sur eux que treize ans plus tard les nomades conquirent la Sogdiane. Cette opinion, d'ailleurs appuyée de l'autorité de Trogue-Pompée (ap. Justin., XLI, 6), est assez

encore plus désastreux. Treize ans après l'invasion parthe, en l'année 128 ou 127, un flot de barbares sorti des steppes du nord arriva tout à coup sur le Jaxartès, franchit le fleuve et se répandit violemment sur la Sogdiane. En l'année 126, le royaume Bactrien était complètement anéanti.

Par une fatalité déplorable, tout ce que les anciens historiens grecs avaient pu recueillir sur ces événements est perdu pour nous. Deux lignes de l'abréviateur de Trogue Pompée, et quatre lignes de Strabon, c'est à quoi se réduisent aujourd'hui de ce côté nos renseignements. Ces renseignements se bornent aux noms des peuples principaux parmi ceux qui renversèrent ainsi le royaume gréco-bactrien : dans Strabon (1), les *Asiens*, les *Pasiani*, les *Tokhares* et les *Sakaraules*; dans Justin (2), les *Asiens* et les *Sarankes*, ce dernier nom et celui de Sakaraules donné par Strabon n'en formant évidemment qu'un seul, très-probablement altéré dans Justin (3). Justin paraît aussi avoir réuni sous la

bien justifiée par les documents chinois que nous rapporterons bientôt.

(1) Lib. XI, p. 511; t. IV, p. 255 de la trad. fr.

(2) *Trogi historiar. Prologi*, à la suite de Justin, prologus libri XLI. Justin nomme aussi les Tokhares (il écrit *Thogarii*, mais le prologue de Trogue-Pompée pour le ch. XLII a *Thochari*), sans toutefois les rattacher d'une manière spéciale à l'invasion du royaume Bactrien par les Scythes, quoique ce soit dans le même temps (lib. XLII, c. 2).

(3) Ce qui l'indique, c'est le mot *Saka* contenu dans la première partie du nom donné par Strabon, mot qu'il est très-

commune appellation d'Asiens les *Pasiani* de Strabon, nom qui sans nul doute se doit lire *Aspasiens*, avec la particule initiale qui s'applique très-communément dans les textes ariens et sanscrits à ces hordes des steppes intérieures (1). Quant aux *Tokhares*, leur nom paraît devoir s'appliquer à des peuples montagnards sortis des hautes vallées qui couvrent la Transoxane à l'est, et non à des hordes venues avec les autres Scythes des steppes du Jaxartès et de l'Aral (2).

naturel de rencontrer dans un ethnique appliqué à un de ces peuples que les Iraniens et les anciens Hindous désignaient en effet sous cette dénomination générique de *Sakas*. On retrouve d'ailleurs le nom dans Ptolémée aux confins de l'Hyrcanie, sous la forme *Sagarakas*, Σαγαράκας (VI, 14); mais nous manquons d'autres moyens de comparaison qui nous permettent de restituer au nom sa forme pure. Quant à l'altération qui s'est glissée dans le texte de Trogue-Pompée, elle provient peut-être de la préoccupation occasionnée dans l'esprit de l'auteur ou de quelqu'un de ses copistes par le nom des *Zaranghes*, c'est-à-dire des habitants de la *Drangiane*, territoire contigu au sud à la Bactriane. Mais l'étymologie du nom des *Zaranghes* est tout à fait locale, comme l'a bien montré M. Burnouf dans son *Commentaire sur la Yagna* (Notes et Éclaircissements, p. xcviij).

(1) La forme tronquée *Pasiani* ne se retrouve nulle part dans les anciens auteurs, tandis que les *Aspasiques*, ou Asiens-Cavaliers, sont spécialement nommés parmi les peuples de la région Transoxane dans Polybe (Ἀσπασίαι, *Historiar.* lib. X, § 48, éd. Didot, 1839), dans Ptolémée (Ἀσπίνοι, pour Ἀσπίντοι, *Geogr.* lib. VI, c. 14), et dans un autre passage de Strabon lui-même (Ἀσπασίαι, lib. XI, p. 513), où les manuscrits donnent non-seulement cette forme régulière *Aspasiques*, et celles d'*Aspasintes* et d'*Aspasiatres*, mais aussi la forme pareillement mutilée Πασίαι (traduct. française de Strabon, t. IV, p. 262, n. 3).

(2) *Toukhdra*, en sanscrit, signifie neige, glace, frimas; et de

Mais si le temps n'a rien épargné de ce qu'avaient écrit les anciens auteurs de l'Occident sur l'histoire

toute antiquité le nom de *Toukhdras* a été appliqué chez les Hindous, comme on le voit par leurs anciens poèmes, aux habitants de la région élevée où l'Oxus et une partie des affluents supérieurs du Siudh ont leurs sources (Lassen, *sur Geschichte der griech. und indoskyth. Könige*, p. 255; du même *indische Alterthumskunde*, p. 853, Bonn, 1847. Comp. le *Journal des Savants*, sept. 1817, p. 530). Il paraît aussi que le nom se localisa de bonne heure dans les hautes vallées de l'Oxus et du Jaxartes. La mention que l'on en trouve dans Pline, dans Denys le Périégète, dans Ptolémée et dans Ammien Marcellin, n'est pas assez précise pour que leurs textes seuls permettent d'affirmer qu'il s'agit chez eux d'un pays dont les limites soient déterminées; mais les indications des sources chinoises, à dater de la fin du 1^{er} siècle de notre ère, ne laissent pas de doute à cet égard (Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, t. 1, p. 244. Cp. Neumann. *Asiatische Studien*, p. 179 sqq., et l'itinéraire du prêtre bouddhique Hiuang-Tsang, de la première moitié du vi^e siècle, dans Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 160, 1849, in-4^e), non plus que les notions fournies par les géographes arabes et persans de l'époque du Khâlifat. Chez ceux-ci, le nom de *Tokharistân* s'applique à la contrée montagneuse et froide située entre Balk et les sources de l'Oxus. Plus tard, probablement après la conquête mongole, le nom de Tokharistân cessa d'être en usage dans le pays; non-seulement aucun des voyageurs européens qui depuis cinq cents ans ont pénétré dans ces froides vallées, Marco Polo en 1280, Benedict Goës en 1603, le lieutenant Wood en 1837, ne l'y a trouvé en usage; mais, ce qui n'est pas moins décisif, cette dénomination arienne n'existait pas dans les mémoires turks (de la seconde moitié du xiv^e siècle) sur lesquels Chéref-eddin a composé son Histoire de Timour que Pétis de la Croix a traduite en français, et qui contient, comme on sait, les détails les plus circonstanciés sur la géographie locale du Turkestan. Dans Chéref-eddin, comme dans toutes les relations européennes, c'est le nom de *Badakhshân* qui a remplacé celui de Tokharistân. Cette dernière dénomination n'a rien de commun avec le nom

du royaume Gréco-Bactrien et sur les circonstances qui en marquèrent la chute, les Annales chinoises, depuis que l'accès nous en a été ouvert par les immortels travaux des missionnaires français du xvii^e et du xviii^e siècles, nous ont apporté, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, des lumières qu'il n'aurait pas semblé qu'on en dût attendre. Les entreprises militaires des empereurs de la dynastie des Han sur l'Asie centrale à partir du ii^e siècle avant notre ère (1), mirent la Chine en rapport direct et suivi avec ces contrées intérieures jusqu'à la mer Caspienne et aux frontières de l'Iran, et fournirent aux annalistes de l'empire une foule de renseignements précieux sur des pays et des peuples restés pour la plupart inconnus aux Grecs et aux Romains, ainsi qu'aux anciens Perses. C'est au célèbre auteur de l'*Histoire des Huns* qu'appartient l'idée féconde de recourir aux sources chinoises pour suppléer au silence des anciens auteurs de l'Occident sur l'histoire d'une immense partie de l'Asie, ou du moins personne avant lui n'avait réalisé cette idée. Le premier travail de Deguignes en ce genre, antérieur de deux ans à l'apparition de l'*Histoire des Huns*,

des Turks, quoiqu'on les ait souvent confondus (on peut voir à ce sujet la discussion approfondie de M. Carl Ritter, *Erdkunde*, t. VII, p. 694 sqq.), notamment les chroniqueurs byzantins des derniers temps.

(1) Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. III, p. 43, 1777, in-4°; Abel Rémusat, *Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident*, dans les *Mém. de l'Institut*, t. VIII; Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 58, 1826, in-4°.

montra tout ce qu'il y avait à attendre de cette voie nouvelle d'investigations. Ce travail, lu à l'Académie des Inscriptions le 7 mai 1754, et publié cinq ans plus tard dans le Tome xxv des Mémoires de l'Académie (1), était de nature à faire une vive sensation parmi les savants, et on peut dire qu'il marque une ère capitale dans cette branche des études asiatiques. Deguignes y faisait voir que l'invasion du royaume Bactrien par les peuples nomades que les Grecs désignent en général sous le nom de *Scythes*, se trouvait relatée avec un grand détail de circonstances positives dans les Annales de la Chine; et le rapprochement établi par l'auteur ne laissait prise à aucun doute, car non-seulement le fait général est le même, mais les dates se répondent exactement. L'événement, comme nous l'avons dit plus haut, appartient aux années 127 et 126 avant J.-C. Il est nécessaire, pour l'intelligence de ce qui doit suivre, d'en reprendre sommairement le précis tel que le donnent les livres chinois; et d'ailleurs nous aurons à apporter quelques modifications de détail aux traductions antérieures. Hâtons-nous d'ajouter que pour ces rectifications, quelquefois assez importantes, ce n'est pas de notre autorité personnelle que nous nous appuyons, mais bien de l'autorité incontestée d'un membre de cette Académie, M. Stanislas Julien, dont la con-

(1) *Recherches sur quelques événements qui concernent l'histoire des rois grecs de la Bactriane, etc.*, dans les *Mém. de l'Académie*, t. XXV, 1759, p. 17-33.

naissance approfondie de l'idiotie chinoise est un fait de notoriété universelle. M. Stanislas Julien, avec une inépuisable complaisance bien connue de tous ceux qui ont eu comme nous à y recourir, a revu ou refait sur les originaux la traduction *littérale* — nous appuyons sur ce mot — des différents morceaux que nous aurons à produire dans le cours de nos recherches.

Dans le III^e siècle avant notre ère, un peuple nombreux nommé les *Youeï-tchi* — dont le nom se peut aussi prononcer *Yué-tchi*, ou même *Yué-ti* (1), — campait à l'angle nord-ouest de la Chine, là où se termine la grande Muraille, dans un pays qu'on a depuis nommé le Tangout. Les Yué-tchi avaient colonisé ce pays depuis une époque déjà ancienne, et sans doute ils y étaient venus de l'ouest ou du sud-ouest, car leur langue, au rapport des annalistes chinois contemporains, était la même que celle des Tibétains, et différait complètement de la langue des Hioung-nou, (c'est-à-dire des nations turco-finnoises.) Au commencement du IV^e siècle avant J.-C., les Hioung-nou dominaient sur la vaste étendue de steppes qui couvre la Chine au nord jusqu'aux montagnes de la Sibérie, et qui se prolonge au loin vers l'ouest; ils attaquèrent les Yué-tchi et les contraignirent d'abandonner leurs terres.

(1) Nous remarquons comme une variante analogue, que le mot *Ta-ta*, par lequel les anciens auteurs chinois désignent une grande tribu mongole (les Tatars), se trouve aussi écrit en chinois *Ta-tché* (Deguignes, *Hist. des Huns*, t. II, p. 40).

C'était vers l'année 162. Une fraction des tribus expulsées, se portant vers le sud, s'enfonça dans les parties montagneuses du Tangout, où le Hoang-ho a ses sources; le reste de la nation, en beaucoup plus grand nombre, s'éloigna dans la direction du nord-ouest. Les premiers furent distingués par l'épithète de *Siao-Yué-tchi* ou Petits Yué tchi; les seconds par celle de Grands Yué-tchi, en chinois *Ta-Yué-tchi*.

Ceux-ci franchirent les sables du Cha-mo, et gagnèrent, à 3 ou 400 lieues du Tangout, le pays qu'on nomme aujourd'hui la Dzoûngarie, seul lieu de passage aisément praticable qui existe entre la haute région mongolique et la région basse du lac d'Aral (1); les tribus d'un peuple nommé *Szu*, ou *Ssé* (2), qui occupaient les cantons voisins de l'Ili,

(1) Cette particularité extrêmement importante de la configuration physique de cette portion de la zone moyenne de l'Asie a été signalée pour la première fois, et parfaitement établie sur des données certaines, par M. Alexandre de Humboldt dans le deuxième volume de son *Asie centrale*, p. 62 et suiv., 1843.

(2) Deguignes (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXV, p. 22, et *Hist. des Huns*, t. I, 2^e partie, p. 42) écrit *Su*; Klapproth (*Tabl. histor. de l'Asie*, p. 132), *Szu*; le P. Hyacinthe, dans sa traduction russe des Annales de la dynastie des Han (version allemande par M. Schott, dans l'*Erdkunde* de M. C. Ritter, t. VII, p. 615), *Sé*. Abel Rémusat (*Recherches sur les langues Tart.*, p. 327, et notes du *Foe-Koue-Ki*, p. 39) a écrit le premier *Saï*, mais, nous le craignons, sans autre raison que la pensée de rattacher plus étroitement à ce nom l'ethnique arien *Saka*. Lui-même écrit *Ssé* dans ses Extraits tirés de Ma-touan-liu sur différents peuples du Tibet et de la Boukharie (*Nouv. Mém. Asiat.*, t. I, p. 238).

durent alors se retirer devant les Yué-tchi, et se portèrent plus à l'ouest dans les steppes du Jaxartes. Les Yué-tchi eux-mêmes ne restèrent pas longtemps en paix dans leur nouvelle demeure. Un autre peuple très-nombreux, dont le nom est écrit d'abord *Hieou-sioun*, et plus tard *Ou-soun*, chez les annalistes chinois, arriva bientôt après de l'orient, où il avait demeuré aussi du côté du Tangout, et d'où les Hioung-nou venaient de l'expulser à son tour; et il obligea les Yué-tchi d'abandonner la Dzoûngarie, comme ceux-ci en avaient auparavant chassé les Ssé (1). Les auteurs chinois remarquent expressément à propos des *Ou-soun* « que par leur apparence extérieure ils différaient extrêmement de tous

(1) C'est Deguignes le premier qui a tiré des Annales chinoises ces notions importantes sur le mouvement des peuples nomades de l'Asie intérieure dans le cours du premier siècle avant notre ère (*Acad. des Inscr.*, t. XXV, p. 20 sqq., 1754, et *Hist. des Huns*, t. I, 2^e partie, p. 41, 1756). Depuis, les mêmes faits se trouvent rapportés avec plus ou moins d'étendue, d'après les mêmes sources, dans un grand nombre d'ouvrages : par le P. Mailla, dans l'*Histoire générale de la Chine*, t. III, p. 36 sqq., 1777; par Klaproth, dans ses *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 57, 132 et 163, 1826; par M. Brosset (d'après les dictées d'Abel Rémusat au collège de France), dans le *Nouv. Journ. Asiat.*, t. II, 1828, p. 418; par Abel Rémusat lui-même, dans ses *Nouveaux Mélanges Asiatiques*, t. I, p. 270 sqq., 1829; dans ses *Notes sur le Foe-Koue-Ki*, p. 83 et 37, 1836; et dans ses *Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident*, *Mém. de l'Institut*, t. VIII, p. 116; par M. Carl Ritter, dans le t. VII de son *Erdkunde*, p. 613 sqq., d'après le P. Hyacinthe de Saint-Pétersbourg, 1837; enfin par M. Stanislas Julien, dans une note tirée du *Sse-ki* de Sse-ma-thsien et communiquée à M. Alexandre de Humboldt (*Asie centrale*, t. II, p. 63, 1843).

les barbares de Si-yu (c'est-à-dire de l'Occident); qu'ils avaient les yeux bleus (ou verdâtres), la barbe rousse, et ressemblaient à des singes, dont ils tiraient leur origine (1). » Nous devons inscrire ici cette notion curieuse d'ethnographie fournie par les Chinois, auxquels, à défaut de qualités historiques plus élevées, on ne peut du moins refuser une grande exactitude dans l'observation des faits extérieurs; mais nous croyons qu'il est sage, malgré l'imposante autorité d'hommes tels qu'Abel-Rémusat, Klaproth et Saint-Martin, à laquelle nous-même nous étions rangés avant d'être entré plus avant dans l'examen des faits connus, de réserver quant à présent son opinion sur la parenté originaire des Ou-soun avec les races blondes du groupe indo-européen, afin de ne pas s'exposer à ériger prématurément en axiome historique une simple hypothèse contre laquelle de sérieuses difficultés s'élèvent, et qui appelle au moins de nouvelles preuves. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cet ordre de considérations, qui mérite bien un examen à part.

Ces refoulements de tribus de l'orient à l'occident, qui eurent lieu entre les années 160 et 128 du^{vi} siècle avant notre ère, ont une grande importance pour l'histoire de la Bactriane et de l'empire des Parthes; c'est là précisément ce qui jeta sur le Jaxartes, et

(1) Sse-ma-thsien, traduction de M. Stanislas Julien, dans *l'Asie centrale* de M. Alexandre de Humboldt, t. II, p. 63. Comparez Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 163, et sur les peuples issus d'une race de singes, p. 131.

du Jaxartes sur l'Oxus, cette nuée de barbares qui dans les années 127 et 126 envahit la Sogdiane, mit fin au royaume Gréco-Bactrien, et menaça un moment les provinces arsacides.

Il résulte des faits rapportés par les auteurs chinois que l'invasion des pays au sud du Jaxartes ne doit être attribuée qu'aux *Grands Yué-tchi* et aux *Sé*, sans que l'on voie bien clairement quelle fut dans cette grande irruption la part du second de ces deux peuples. On pourrait croire qu'entrés dans la Sogdiane avant les Yué-tchi, ils furent bientôt après refoulés par ces derniers dans les hautes vallées du Jaxartes, et vers le Hindou-Kousch qu'ils franchirent pour pénétrer dans le Kaboulestan, qui est le *Ki-pin* des auteurs chinois (la *Kophène* des géographes grecs et latins); car c'est dans ces localités montagneuses que nous les montrent les documents chinois des temps voisins de notre ère (1). Quant aux *Ou-soun*, ils ne prirent certainement aucune part à l'invasion de la Transoxane; cela résulte clairement de la relation contemporaine d'un officier chinois envoyé par l'empereur vers les Yué-tchi, à l'époque même où ils venaient de passer au sud du Jaxartes, dans l'intention de les ramener en Tartarie contre les Hiong-nou (2). Ce curieux document,

(1) Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, t. I, p. 205 et 238. Les notices traduites par Abel Rémusat sont tirées de l'Encyclopédie de Ma-touan-lin, rédigée au xiii^e siècle de notre ère; mais on sait que l'encyclopédiste chinois puisait aux sources anciennes.

(2) Cet officier se nommait Tchang-Khian. Parti de la cour impériale en l'année 126, il fut arrêté en chemin par les Hiong-

rédigé en l'année 113 avant notre ère, assigne pour demeure à la puissante nation des Ou-soun (1) le pays compris entre les monts 'Thian-chan et l'Altaï, c'est-à-dire la Dzoûngarie actuelle, d'où ils venaient d'expulser les Yué-tchi; c'était dans les environs du lac Issikoul que le kouen-mi, ou chef de la nation, faisait sa résidence (2). C'est donc sans aucun fondement qu'on a cherché un rapport impossible entre ces Ou-soun et les *Asiani* nommés par Strabon parmi les peuples qui détruisirent l'empire Bactrien (3). Le rapprochement que l'on a fait aussi entre les Szu ou Sé et les Saka, bien que de très-savants écri-

non, qui pénétrèrent l'objet de sa mission, et qui le retinrent parmi eux. Tchang-Khian, parvenu enfin à s'évader après dix années de captivité, ne put conséquemment arriver chez les Yué-tchi qu'en l'année 116, et en effet il les trouva bien établis dans la Transoxane, qu'ils possédaient depuis dix ans (Mailla, *Histoire générale de la Chine*, t. III, p. 36; Klaproth, *Tableaux histor. de l'Asie*, p. 164). Il ne fût donc pas témoin oculaire de la conquête de la Transoxane, comme Deguignes l'a dit par inadvertance (*Acad. des Inscr.*, t. XXV, p. 18), et comme on l'a répété sans autre examen (Abel Rémusat, *Remarques sur l'extension de l'empire chinois*, l. c.; Lassen, *sur Geschichte der griech. u. indoskyth. Kôn.*, p. 250).

(1) La nation comptait alors, selon le rapport officiel de Tchang-Khian, transcrit par l'historien Sé-ma-tsiên (qui écrivait cent ans avant notre ère), 120,000 tentes, 630,000 bouches, et 188,800 guerriers (*Histoire de la dynastie des Han*, trad. du chinois en russe par le P. Hyacinthe, Saint-Petersbourg, 1829, 2 vol. in-8°, et du russe en allemand par le Dr Schott, dans Ritter, *Erdk.*, t. VII, p. 614).

(2) Sé-ma tsien, *l. c.*, p. 614. Cp. Deguignes, *Histoire des Huns*, t. I, 1^{re} partie, p. lxiv.

(3) Deguignes, *Acad. des Inscr.*, t. XXV, p. 26.

vains le présentent comme indubitable (1), ne nous paraît guère mieux fondé; car indépendamment de la ressemblance fort équivoque des noms, il est plus que hasardeux à notre avis de vouloir trouver dans le nom d'une petite tribu jusqu'alors ignorée, arrivant du fond de la Mongolie, l'origine d'une antique appellation qui paraît s'être appliquée, chez les peuples ariens des deux côtés de l'Indus, à la généralité des populations de l'Asie intérieure. Nous n'avons pu nous refuser à jeter ici ces rapides observations, seulement destinées à prémunir contre l'entraînement irréfléchi de certaines opinions d'autant plus contagieuses qu'elles s'appuient de l'autorité de noms que la science révère. Mais il est dans les études historiques quelque chose de plus puissant que les plus grands noms : ce sont les faits; et si les faits mieux connus se refusent à confirmer certaines hypothèses, s'ils repoussent des rapprochements et des généralisations qui s'offraient avec des apparences spécieuses, il ne faut pas hésiter à sortir du cercle que l'on avait tracé autour de nous, et à reprendre courageusement à fond des problèmes qu'un moment on avait crus résolus.

C'est surtout lorsque l'on touche aux questions d'origines ethnologiques qui se rattachent en si grand nombre à la région Aralienne, particulièrement à celles des races blondes du groupe indo-européen, sur lesquelles des savants illustres tels qu'Abel Ré-

(1) Abel Rémusat, *passim*; Lassen, *zur Gesch. der gr. und indoskyth. Kôn.*, p. 250, etc.

musat, Saint-Martin, Klaproth et Carl Ritter ont émis des opinions devenues célèbres et presque universellement adoptées, qu'un esprit indépendant éprouve constamment le besoin de se tenir en garde contre la séduction des théories, afin de bien distinguer, ce que l'on n'a peut-être pas toujours fait d'une manière assez rigoureuse, les faits bien établis et bien avérés de ce qui n'est qu'hypothèse et induction. Le progrès réel de la science est à ce prix.

En ce qui touche d'une manière plus spéciale à la synonymie que l'on voudrait pouvoir établir entre les noms de peuples donnés par Strabon et par Justin et ceux qui sont fournis par les sources chinoises, nous ne nous y arrêterons pas. Outre que nous n'aurions rien à ajouter à ce que M. Lassen a dit à ce sujet (1), si ce n'est pour renvoyer sur quelques détails aux observations qui précèdent, ce point de critique ne se rattache pas d'une manière directe à l'objet de nos recherches. Bien que ces préliminaires nous fussent indispensables, peut-être ne se sont-ils déjà que trop étendus. Contentons-nous de reconnaître comme un fait général parfaitement établi, que l'événement attribué par les auteurs de l'Occident aux Scythes ou aux Saces, aux Asiens et aux Aspasiani, aux Sakarauls et aux Tokhares, les relations chinoises, entourées ici d'une garantie beaucoup plus grande d'exactitude historique, l'attri-

(1) *Zur Geschichte der griechischen und indoskythischen Könige*, Bonn, 1838, in 8°, §§ 11 et 16, p. 115 et 244.

buent principalement à un peuple tibétain qu'elles nomment Yué-tchi. Avec les seules notions qui nous sont maintenant acquises, aller plus loin dans les identifications de détail, c'est s'exposer à d'inévitables chances d'erreur.

Mais ce qu'il nous est surtout important de connaître plus en détail, c'est la nation même des *Yué-tchi*. Les historiens du temps de la dynastie des Han, c'est-à-dire des deux siècles qui ont précédé notre ère et des deux siècles qui l'ont suivie, ont heureusement laissé sur ce peuple des renseignements qui ne manquent ni d'intérêt ni d'importance. Le Pline chinois, Ma-touan-lin, a réuni au ^{xiii}^e siècle ces anciennes notions, encore augmentées de notions plus récentes, et en a formé un article spécial parmi ceux qu'il consacre aux nations de l'intérieur de l'Asie. Nous insérons ici la traduction de ce morceau, qu'a bien voulu nous fournir M. Stanislas Julien; elle complète et rectifie en beaucoup de passages essentiels celle qu'Abel Rémusat en a donnée. Quelques faits qui y sont rapportés nous sont déjà connus par ce qui précède; mais nous n'avons pas voulu tronquer ce document.

• Les *Ta-Yué-tchi*, ou Grands Yué-tchi (1), y

(1) Nous ferons en passant remarquer sur ce nom que l'assimilation que Klaproth et Rémusat en ont faite avec celui des Massagètes (interprété par le sanscrit *Maha-Gêta*, Grands-Gêtes), nous ferons remarquer, disons-nous, qu'abstraction faite du rapport plus que douteux (nous le verrons bientôt) entre les *Yué-tchi*, ou même, comme écrit Klaproth, *Yué ti*, et les Gêtes

est-il dit, ont été connus du temps des Han (1). Leur capitale est la ville de *Lanchi*; elle est située à 2 ou 3,000 li (2), à l'O. du Ta-Ouân (3), au nord

de race gothique, cette assimilation pêche par sa base, puisque nous savons par des documents certains que les Yué-tchi n'arrivèrent du Tangout en Dzoûngarie qu'un peu avant le milieu du II^e siècle avant notre ère, et qu'ils ne descendirent dans les steppes du Jaxartes que vers l'année 128, tandis qu'Hérodote, trois siècles auparavant, connaît déjà les Massagètes dans la région Transoxane, où Cyrus fut les combattre (Herod. *Histor.*, I, 201 sqq. Comp. Strab., lib. XI, p. 507) Il est surprenant que cette contradiction n'ait pas frappé les deux savants critiques.

(1) De l'an 207 av. J.-C. à l'an 220 de notre ère.

(2) La longueur du *li*, mesure itinéraire des Chinois, a été différente selon les temps. Ces variations paraissent devoir se renfermer entre les extrêmes de 168 à 295 toises de notre ancienne mesure (de 339 à 193 au degré de l'équateur), le li le plus ancien étant le plus court. On a pris, d'après les missionnaires, l'habitude de compter en nombre rond 250 li pour la longueur d'un degré; mais il est clair que ce module, convenable peut-être pour des temps plus rapprochés, est trop long pour les temps de la dynastie des Han. Nous pensons qu'on se rapprochera davantage de la réalité en comptant pour ces temps anciens non pas 10 li dans une de nos lieues communes de 25 au degré, selon l'usage ordinaire, mais 12 li au moins, sinon 13. Voyez sur ce sujet le *Traité des Mesures itinéraires* de d'Anville, Paris, 1769, in-8°, p. 154.

(3) Le pays de Ferghânah, aujourd'hui khânat de Khôkhand, c'est-à-dire la partie supérieure du bassin du Jaxartes ou Sihoun. Sur le Ta-Ouân (cette dénomination signifie en chinois *Grand-Royaume*), on peut voir la relation de Tchang-Khian, dans Mailla, *Hist. générale de la Chine*, t. III, p. 41. Cp. la version de M. Brédet, dans le *Nouv. Journal Asiat.*, t. II, 1828, p. 422; mais il ne paraît pas, malheureusement, qu'on puisse se fier entièrement à cette version. Add. Klaproth, *Magasin Asiat.*, I, 82.

de la rivière *Oueï* (1). Au midi sont les *Ta-hia* (2). Du côté de l'ouest, les *Yué-tchî* sont séparés des *A-si* (3) par un intervalle de quarante-neuf jours de marche; au nord, on trouve le *Khang-kiu* (4).

(1) C'est l'Oxus, que les textes zends nomment *Vêh*.

(2) Abel Rémusat et Klaproth identifient constamment le *Ta-hia* des relations chinoises avec la *Bactriane*, c'est-à-dire avec la partie orientale du Khoracân actuel. Ce rapprochement ne nous paraît pas exact. Nous ne voyons nulle raison de nous éloigner ici de la synonymie naturelle que nous fournit la situation des *Dahæ* dans l'ancienne géographie classique, sur la côte S.-E. de la mer Caspienne, au midi de l'ancienne embouchure de l'Oxus, là où les géographes orientaux placent aussi leur *Dahistân*, dont le nom s'est perpétué jusqu'à nous dans celui de *Taka* que porte encore aujourd'hui la plus considérable des tribus de cette contrée (Burn, *Voyage à Boukhara*, etc., trad. fr., t. III, p. 66, 75, 298). Tchang-Khian dit d'ailleurs expressément que les *Ta-hia* étaient éloignés du Chin-ton, c'est-à-dire des pays du Sindh, de plusieurs milliers de li vers le N.-O. (Mailla, t. III, p. 42); Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, t. I, p. 219, ou Notes sur le *Foe-Koue-Ki*, p. 38; *Nouv. Journal Asiat.*, II, 1828, p. 426, etc.); et quelque vague que soit cette indication, elle nous porte nécessairement au delà de la Bactriane, dont la frontière orientale n'était guère qu'à une centaine de lieues de l'Indus. Nous devons nous abstenir ici des développements que les documents chinois eux-mêmes pourraient nous fournir à l'appui de notre observation; on peut voir ceux où M. Carl Ritter est entré sur le même sujet dans le t. VII de son *Erdkunde*, 1837, p. 668 et suiv.

(3) Le royaume des Parthes Arsacides. Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, t. I, p. 217.

(4) Le *Khang-kiu* n'est pas non plus la Sogdiane, selon l'identification adoptée par Abel Rémusat et Klaproth, mais bien les steppes du nord du Jaxartes jusqu'au pied de l'Altaï. Il est dit dans les documents chinois du temps des Han que le *Khang-kiu* est le pays d'un peuple nomade à environ 2 000 li (au moins

Le pays des Ta-Yué-tchi est à 11,600 li de Tchang-ngan, et ne dépend pas du gouvernement général. On y compte cent mille familles. A l'est, jusqu'à la résidence du tchang-chi, il y a 6,500 li. Le pays, le climat, les productions, les mœurs des habitants, les monnaies et les marchandises qu'on en tire, sont les mêmes que chez les Asi. Le pays nourrit le chameau à une bosse (1).

• Originairement les Yué-tchi étaient nomades. Ils suivaient leurs troupeaux et changeaient de place avec eux, ressemblant sous ce rapport aux Hioung-nou. Ils comptaient au moins cent mille archers ; si bien que se fiant à leurs forces, ils méprisaient

170 lieues) du Ta-Ouzn, c'est-à-dire du Ferghanah ou haut Jaxartes, dans la direction du nord, et la Sogdiane est au contraire au S.-O. de ce dernier pays. La Sogdiane, au temps des Han, était occupée par les Yué-tchi, non par les Khang-kiu ; et même, selon les propres paroles de Tchang-kian dans sa relation, le Khang-kiu était séparé au sud du contact immédiat des Grands Yué-tchi par plusieurs petits États (situés sûrement dans la vallée même du Jaxartes). Ce n'est que beaucoup plus tard que le nom de *Khang-kiu* se trouve appliqué aux pays compris entre le Jaxartes et l'Oxus, par suite de l'extension de ce côté de la domination du roi des Khang-kin du nord. C'est une distinction que Klaproth et Abel Rémusat auraient dû faire, et qui est essentielle ; elle résulte clairement non-seulement de la relation même de Tchang-kian (*Nouv. Journ. Asiat.*, t. II, 1828, p. 423), mais aussi de la notice même que Klaproth et Abel Rémusat ont donnée sur le Khang-kiu d'après les sources chinoises, le premier dans ses additions au Voyage de Nazarov à Khokand, au t. I de son *Magasin Asiat.*, p. 103 sqq. et 119 ; le second dans ses *Nouv. Mém. Asiat.*, t. I, p. 225. Cp. C. Ritter, *Erdkunde*, VII, 657.

(1) Le dromadaire.

les Hioung-nou. Ils habitaient primitivement entre le pays de Thün-Hoang (Cha-tcheou) et le mont Ki-lian (au nord-ouest de Tchang-yé kiun). Après que le tchen-yu Mao-thun (1) eut attaqué les Yué-tchi, et que le tchen-yu Lao-chang, ayant tué leur roi, eut fait de son crâne une coupe à boire, les Yué-tchi s'en allèrent au loin, passèrent au delà de Ta Ouan, battirent les Ta-hia dans l'ouest, et les soumirent (2). Leur chef établit alors sa résidence au nord de la rivière Oueï.

» Une petite partie de ceux qui n'avaient pu s'éloigner avec eux se mirent sous la protection des Kiang des montagnes du midi (3), et prirent le nom de *Petits-Yué-tchi* (4).

• Les Grands Yué-tchi partagèrent le pays des Ta-hia en cinq gouvernements, avec autant de chefs.

• L'empereur Wou-ti ayant appris cette émigra-

(1) Le Mo-thé de Mailla et de Deguignes.

(2) C'est la grande invasion des provinces transoxanes du royaume Bactrien (qui étaient alors, selon toute apparence, entre les mains du roi des Parthes), dans les années 128 à 126. Voyez ci-dessus, p. 251.

(3) Voyez ci-dessus, p. 258. — *Kiang* est le nom générique que les Chinois donnent aux peuples tibétains (Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 1^{re} partie, p. 158; Abel Rémusat, *Rech. sur les langues tart.*, p. 380; Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 131). Ce nom, selon Abel Rémusat, signifie *pasteurs* (*op. cit.*, p. 391).

(4) Un voyageur chinois du x^e siècle de notre ère les retrouva encore sous le même nom sur les confins occidentaux du Chensi. — *Histoire de la ville de Khotan*, trad. du chin. par Abel Rémusat, p. 76. Nous aurons plus tard à revenir sur ce fait.

tion des Yué-tchi (1), et sachant qu'ils étaient irrités contre les Hioung-nou et qu'ils ne pouvaient cependant les attaquer seuls, conçut le projet de mettre ces circonstances à profit pour anéantir les Hioung-nou. En conséquence il envoya Tchang-kian en mission chez les Yué-tchi (2). Mais comme ceux-ci étaient alors maîtres de Ta-hia (3), que le pays était riche et fertile, qu'ils y avaient peu à redouter les incursions ennemies, et qu'ils vivaient tranquilles et heureux; comme en outre ils se trouvaient fort éloignés des Han (de la Chine), ils n'avaient plus aucun désir de se venger des Hioung-nou. Dès le moment que les Yué-tchi se furent rendus maîtres du pays de Ta-hia, Tchang-kian ne put obtenir le commandement de leurs troupes (4), et il s'en revint en Chine.

• Cent ans après (5), le prince de *Kouéï-chouang*

(1) Comp. Mailla, III, 43; Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, 2^e partie, p. 48; Klaproth, *Tabl. Hist. de l'Asie*, p. 133.

(2) Voyez ci-dessus, p. 261.

(3) Cette expression vient à l'appui de l'opinion que les Parthes étaient maîtres de la Transoxane au moment de l'invasion des Yué-tchi; car il s'agit évidemment ici du pays compris entre le Jaxartes et l'Oxus. Peut-être les rois Arsacides y avaient-ils fait passer une colonie de *Dahæ* nomades, dont la demeure propre, nous le savons, était au sud du bas Oxus, près de la mer Caspienne. Ci dessus, p. 267, note 2.

(4) Il paraît que dans les propositions que l'empereur avait chargé Tchang-kian de transmettre aux Yué-tchi, il s'agissait pour ceux-ci de se mettre sous les ordres de ce général pour l'expédition contre les Hioung-nou.

(5) Conséquemment vers l'an 16 av. J.-C.

(l'un des cinq gouvernements des Grands Yué-tchi), nommé Kieou-tsirou-khio, attaqua et extermina les quatre autres princes, se constitua roi, et prit le titre de roi de *Koueï-chouang*. Il extermina les princes de *Po-ta* et de *Ki-pîn*, et s'empara de leurs royaumes. Il se rendit aussi maître du *Thièn-tchou* (1). Depuis cette époque, les Yué-tchi devinrent une nation riche et puissante.

» Ils restèrent en cet état jusqu'au temps de la seconde dynastie des Han (2), où ils se trouvèrent confier au nord avec les Jouan-jouan (3), et se virent exposés plusieurs fois à leurs incursions. Ils passèrent alors à l'occident et s'établirent dans la

(1) L'Inde, ou pour mieux dire les pays du bassin du Sindh. — Klaproth (*Tableaux histor. de l'Asie*, p. 133,) met par erreur l'époque des conquêtes de Khieou-tsieou-khio sous l'année 80, contrairement à l'autorité concordante des textes chinois. Cp. les remarques de M. Lassen, *sur Geschichte*, p. 256. Nous ferons encore remarquer que le nom de *Po-ta*, par lequel l'auteur chinois désigne un peuple du revers méridional du Hindou-kousch (ou Hindou-kôh) voisin de Ki-pin, a été mal transcrit par Abel Rémusat en *Yé-tha* (*Nouv. Mém. Asiat.*, I, 222) et en *Han-tha* (*Foe Koue-ki*, p. 83). Klaproth transcrit *Pouta* (*Tabl. histor.*, p. 133); Deguignes *Pa-ta* (*Acad. des Inscr.*, XXV, 27), et non *Tata*, comme le dit M. Lassen (*sur Gesch.*, p. 256). Ce nom, si singulièrement maltraité par les traducteurs et les commentateurs européens, nous paraît devoir se rapporter aux *Poukhtanéh* de l'Afghanistan, ou, selon la prononciation vulgaire, *Patans*.

(2) Troisième siècle de notre ère (221-263).

(3) Voyez sur ce peuple, Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 2^e partie, p. 334.

ville de *Po-lo* (1), à 2,100 li de *Po-ti-cha* (2).

• Par la suite, leur roi *Ki-to-lo*, prince brave et guerrier, leva une armée, passa au midi des grandes montagnes (3), fit une invasion dans l'Inde du nord, et les cinq royaumes au nord de *Kan-tho-lo* (4) se soumirent à lui. Les gens de ce pays montent sur des chars à quatre roues, trainés par quatre, six ou huit bœufs, selon la grandeur des chars.

• Au temps de *Tai-vou*, de la deuxième dynastie des *Oueï* (5), des marchands de ce pays vinrent à la capitale. Ils se vantaient de savoir fondre les pierres pour en fabriquer du verre de toutes couleurs. On alla ramasser divers minéraux dans les montagnes, on les apporta dans la capitale, et ils les fondirent ; quand ils eurent terminé ce travail, le produit se trouva plus brillant et plus beau que celui qui vient des pays occidentaux. Alors l'empereur leur ordonna par un décret de faire un palais mobile (ou une tente) qui pût contenir environ cent personnes. Cet ouvrage était d'une couleur éclatante et d'une transparence parfaite. Ceux qui le voyaient en étaient remplis d'admiration, et le regardaient comme l'ouvrage des génies. Depuis cette

1, *Balkh* — La transcription chinoise se rapproche de la forme sanscrite *Bahlī* (Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, 597). C'est aussi la forme arménienne *Pahl*.

(2) *Peïchavér*.

(3) C'est-à-dire du *Hindou-kòh*.

(4) *Gandhara* ?

(5) De notre ère 398-409.

époque le verre perdit beaucoup de sa valeur, et on cessa d'en faire un grand cas (1). »

Dans un second article, qui est comme l'appendice et la suite naturelle du précédent, Ma-touan-lin rapporte quelques détails particuliers sur la branche des princes Yué-tchi établis à Po-ti-cha, ou Peïchaver. Nous devons également la traduction littérale de cet appendice à la complaisance de M. Stanislas Julien.

« La capitale des *Petits Yué-tchi* (2) est la ville *Fou-leou-cha* (3). Leur premier roi était un fils de Ki-to-lo, roi des Grands Yué-tchi. Ki-to-lo ayant été poursuivi par les Jouan-jouan, et s'étant retiré

(1) Ma-touan-lin, livre CCCXXXVIII, f° 1. (Cp. Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, I, 220 sqq.) L'encyclopédiste chinois ajoute ici en note : « On lit dans l'ouvrage intitulé *Houèn-tchong-ki* : Le *manao* (cornaline) vient du pays des Yué-tchi. On y lit encore : Il y a le bœuf qu'on appelle *ji-ki* (yak ?) ; si aujourd'hui on lui enlève une tranche de chair, demain la blessure sera guérie. On lit dans l'ouvrage intitulé *Y-vé-tchi* de Tchuing : Dans le royaume des Yué-tchi, il y a une espèce de mouton dont la queue pèse jusqu'à dix livres. Si les habitants la fendent et qu'ils en enlèvent une portion pour leur nourriture, la chair enlevée repousse comme auparavant. »

(2) Il ne faut pas confondre ces Petits Yué-tchi, qui ne désignent ici qu'une branche princière, avec la division des Yué-tchi restée dans les montagnes du Tibet septentrional lors de l'émigration du gros de la nation vers l'ouest, dans le 8^e siècle avant notre ère (ci-dessus, p. 258).

(3) C'est Peïchaver, la *Pouroucha* pour des livres sanscrits. On vient de voir que d'autres documents chinois écrivaient moins correctement *Po-ti-cha*. Sur ce point de synonymie géographique, on peut voir Wilson, dans le *Journal of the Royal Asiat. Soc.*, vol. V, Lond., 1839, p. 108, et Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, Paris, 1819, in-4°, p. 106.

dans l'ouest (1), il ordonna à son fils de s'établir dans cette ville de Fou-leou-cha. De là vint à ce peuple le nom de *PetitsYué-tchi*. La ville est au sud-ouest de Po-lo (2). Ils habitaient primitivement entre Si-p'ing et Tchang-yé (3). Leur habillement est le même que celui des Khianz (4). Dans leurs transactions commerciales, ils font usage de monnaies d'or et d'argent. Ils émigrent (annuellement) à la suite de leurs troupeaux, et sous ce rapport ils ressemblent aux barbares du Nord.

• A 10 li à l'est de la ville, il y a une tour consacrée à Bouddha. Elle a 350 pas de circuit, et 80 *tchang* (5) d'élévation. Depuis le temps où cette tour a été construite jusqu'à la viii^e année Vou-ting (6), il s'est écoulé 842 ans. C'est ce qu'on nomme la *Tour de Bouddha*, ou la *Tour des cent tchang* (7).

• Sous les Ts'in, au temps des années Thian-

(1) A Balkh.

(2) A moins qu'il n'y ait faute dans la direction indiquée, ce Po-lo ne peut être celui qui est mentionné précédemment, et que nous avons vu devoir répondre à Balk (ci-dessus, p. 272, note 1). Ce second *Po-lo* pourrait être Bolor, canton montagneux où l'une des deux branches principales de l'Oxus a sa source. Voyez Klaproth, *Magasin Asiat.*, I, p. 96.

(3) Sur les confins du Chen-si.

(4) Les Tibétains. Ci-dessus, p. 269, note 3.

(5) Mesure de 10 pieds chinois. Le pied chinois est un peu plus court que le nôtre.

(6) De notre ère 550.

(7) Comp. le *Foe-Koue-ki*, p. 76.

fou (1), il y avait une peuplade nommée *Tchoung-yan-siouan* qui demeurait dans le désert de Hou-liu (2) : c'étaient les descendants de ce peuple (3).»

Si les détails contenus dans ces deux morceaux laissent encore beaucoup à désirer sur l'histoire intérieure de l'empire des Yué-tchi, ou, comme le nomment les anciens auteurs occidentaux, du royaume des Indo-Scythes, on y trouve cependant quelques informations, qui, dans le silence absolu des auteurs grecs et latins, n'en sont pas moins d'un grand prix. Parmi les faits indiqués, il en est un d'un intérêt particulier, en ce qu'il nous fournit l'explication d'une appellation fréquente dans les écrivains occidentaux, dont autrement l'origine resterait inconnue : c'est ce que l'auteur chinois nous apprend de la division originaire des Yué-tchi, après leur conquête de la Transoxane, en cinq gouvernements ou principautés, et de la suprématie que l'une d'elles, celle de *Koueï-chouang*, conquit sur les quatre autres peu de temps avant notre ère, de sorte qu'à partir de cette époque l'empire des Yué-tchi ou des Indo-Scythes porta proprement le nom de royaume de Koueï-chouang. On trouve d'ailleurs

(1) De notre ère, 936-943.

(2) Sur les confins septentrionaux du Tibet, à l'orient du lac de Lop. Deguignes écrit *Y-ou-liou* (*Hist. des Huns*, t. I, 2^e partie, p. 211.) Cp. Abel Rémusat, *Hist. de la ville de Khotan*, p. 78.

(3) Ma touan-lin, livre CCCXXXVIII, f^o 2. Cp. Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, I, 224.

dans les anciens historiens chinois quelques renseignements plus particuliers sur l'origine première de cette quintuple division des Yué-tchi de la Bactriane : il paraît qu'elle résulta de la division des Yué-tchi eux-mêmes en cinq grandes tribus, dont les noms, sous leur forme chinoise, la seule que nous connaissions, étaient *Hicou-mi*, *Chouang-mo*, *Koueï-chouang*, *Hy-tun* et *Tou-mi* (1). Il s'ensuit que la dénomination de *Koueï-chouang*, quelle qu'en soit la forme indigène, est étrangère aux pays transoxans, où les Yué-tchi l'apportèrent avec eux. Après qu'elle eut reçu une grande extension politique, la connaissance dut s'en répandre chez les populations de l'Asie occidentale; et en effet elle se rencontre très-fréquemment chez les plus anciens historiens arméniens dont les ouvrages nous soient connus. Moïse de Khorèn, qui écrivait dans la première moitié du v^e siècle, désigne constamment sous le nom de *Kouchans* (Kouschank) les pays de la monarchie arsacide et les Parthes eux-mêmes (2),

(1) Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 133; et Atlas, tabl. XII, colonne des nations Tubétiaves. Cp. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, 2^e partie, p. lxxix. Il faut seulement observer, à l'égard des indications transcrites par Deguignes, qu'elles se rapportent spécialement au temps de la domination des Yué-tchi dans la région de l'Oxus, et que le nom de *Kao-fou*, qui y remplace celui de *Toumi*, paraît désigner Kaboul. On trouve dans Ma-touan-lin une courte notice sur une peuplade tibétaine du nom de *Tou-mi* (Abel Rémusat, *Now. mélanges asiat.*, I, 199); mais nous ne sommes pas à même quant à présent de vérifier si cette peuplade est identique à la tribu Yué-tchi.

(2) « Archag, dit Moïse de Khorèn, ayant secoué le joug des

donnant ainsi à cette appellation d'origine septentrionale une extension dont il faut sûrement chercher la cause dans les vicissitudes de la géographie politique de ces contrées durant les quatre premiers siècles de notre ère (1); Élisée, et surtout Lazare Parbe, plus exacts et mieux instruits quoique postérieurs à Moïse de Khorèn de moins d'un demi-siècle, n'appliquent le nom de *Kouchans* qu'aux Huns du nord de la Perse, c'est à-dire aux Huns

Macédoniens, régna sur la terre des *Kouchans*,..... *Hist. d'Armén.*, liv. II, ch. 68, t. I, p. 311, de la trad. fr. de M. Levailant de Florival. (Cette indication nous reporte au 3^e siècle avant notre ère.) La capitale des Kouchans est *Pahl* (*Balkh*), d'où la dynastie arsacide, selon les auteurs arméniens, tire son nom de *Pahlavans* (*id.*, liv. II, ch. 2, ch. 68, et ch. 74, t. I, pp. 141, 311, 325). Les *Kouchans* (*Parthes*) sont limitrophes de l'Arménie, où ils font des incursions (*id.*, liv. I, ch. 13, t. I, p. 65). Dans sa *Géographie*, Moïse de Khorèn nomme vaguement *Khousch* à côté de *Khousd* (l'Irân) parmi les peuples de la Scythie (Géographie de Moïse de Korèn, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Armén.*, II, 357. Cp. 371).

(1) Un passage de l'auteur anonyme du *Périple de la mer Erythrée*, document dont la rédaction, dans l'opinion de M. Letronne (*Journ. des Sav.*, mai 1825, p. 263), appartient à la fin du 2^e siècle de notre ère, semble indiquer qu'à cette époque la domination des Arsacides s'étendait jusqu'aux provinces du bas Indus (*Arriani Periplus maris Erythraei*, ed. Stuckio, p. 12. 1577, in-fol.); add. p. 15, où l'auteur mentionne « la nation très-belliqueuse des Bactriens, » *au-dessus*, ἐπ' ὧν, des peuples de l'Indus, c'est-à-dire les Yué-tchi du Kouéi-chouang. Du reste, le *Périple* désigne sous le nom de *Scythie* les contrées que l'Indus traverse (*ibid.*, p. 18). C'est l'*Indo-Scythie* de Ptolémée (vers l'an 175), *Geogr.*, lib. VII, c. 1. Comp. le *Nouv. journ. asiat.*, t. VIII de la 3^e série, 1839, p. 264.

Ephthalites (1), qui ne diffèrent pas des Yué-tchi, comme nous le verrons bientôt. Ce nom de Kouchans est resté inconnu aux écrivains grecs de l'empire byzantin; mais les auteurs persans et arabes des temps postérieurs l'ont souvent mentionné (2). Feu M. Saint-Martin a le premier reconnu l'identité de la dénomination arménienne avec le *Koueï-chouang* des sources chinoises (3).

Les rapports entre le royaume des Yué-tchi de la Transoxane et la Chine subsistèrent dans le cours des trois premiers siècles de notre ère, mais sans être, à ce qu'il paraît, ni bien suivis, ni bien intimes; néanmoins, comme les empereurs de la dynastie des Han avaient porté leurs armes et leur prépondérance politique jusqu'aux confins des steppes de l'Aral et aux pays de Kachgar et de Khotan (4), qui forme à bien dire le point de contact du monde sinique et du monde iranien, il dut en résulter des relations fréquentes, soit hostiles, soit amicales, entre les Chinois et les états du nord de la Perse. Il

(1) Elisée, *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne au 5^e siècle*, traduit de l'armén. par M. l'abbé Grégoire Kabaragy Gabared, Paris, 1844, in-8, pp. 9, 69 et 167. Cp. Lazare Parbe, à la suite d'Elisée, *ibid.*, pp. 258, 275 et 284.

(2) Voy. Price, *Mohammedan History*, vol. III, p. 101. Lond., 1821, in-4; Saint-Martin, *Notes sur Lebeau*, t. III de son édit. de *l'Hist. du Bas-Empire*, pp. 386. 1815. etc.

(3) *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 31. 1819.

(4) Voy. les Remarques d'Abel Rémusat sur *l'extension de l'empire chinois du côté de l'Occident*, dans les nouveaux mémoires de l'Institut, t. VIII.

c'est question dans les Annales chinoises d'une guerre contre les Yué-tchi, à la suite de laquelle le roi de ce peuple fut pris et mis à mort (1). Cet événement eut lieu à la fin du 1^{er} siècle de notre ère, en l'année 94. La puissance des princes Yué-tchi de Kouei-chouang avait cependant pris elle-même une grande extension. Non-seulement elle avait pénétré au sud du Hindou-kousch dans les pays du Sindh, où elle eut néanmoins des alternatives; mais, dans le nord, toutes les tribus comprises entre le Javartes, la Dzoûngarie et les montagnes Altaïques, c'est-à-dire le Khang-kiu proprement dit (2), avaient à leur tête des chefs de la race des princes de Yué-tchi, avec le titre commun de *Tchao-you* comme nom de race royale (3). Il paraît que plus tard ces tribus descendirent à leur tour dans les fertiles vallées de la Transoxane, et vinrent y chercher des établissements fixes. On a aussi tout lieu de croire, bien que les renseignements fournis par les annales chinoises soient très-confus et fort incomplets pour toute la période comprise entre la fin de la dynastie des Han et les premiers temps de la dynastie des Goeï, c'est-à-dire depuis le commencement du 3^e siècle

(1) Mailla, *Hist. génér. de la Chine*, t. III, p. 393 et 397; Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 67.

(2) Voyez ci-dessus, p. 267, note 4.

(3) Voyez Klaproth, *Magasin asiatique*, t. I, p. 103 sqq. Cp. De-guignes, *Hist. des Huns*, I, 2^e partie, p. lxx; Abel Rémusat, Notice sur le Khang-kiu, trad. de Ma-touan-lin, dans les *Nouv. mémoires asiatiques*, I, 227.

de notre ère jusqu'à la première moitié du v^e siècle, période durant laquelle les troubles intérieurs de l'empire avaient fait perdre de vue presque entièrement les rapports avec les contrées de l'Ouest, on a, disons-nous, tout lieu de croire que dans le cours de cette période de plus deux cents ans la domination des rois de Kouei-chouang, ou tout au moins leur prépondérance politique, s'était aussi étendue à l'est sur les pays de Khotân, de Yarkand et de Kaschghâr, que les montagnes de Bolor séparent des hautes vallées du bassin de l'Oxus(1). Une notice, malheureusement bien succincte, qui se trouve dans la riche compilation de Ma-touan-lin, nous fournit d'utiles indications pour cette phase particulièrement obscure de l'histoire des Yué-tchi de la Trans-oxane. Voici la traduction littérale de ce court document, que nous devons, comme les traductions précédentes, à M. Stanislas Julien :

« Les *Yi-ta* habitent au sud, et à 200 li, de la rivière Ou-hiu (2); ils sont de la race des grands Yué-tchi. Ils ont 50 ou 60,000 soldats, et sont regardés comme un peuple très-belliqueux. A la suite de troubles qui eurent lieu anciennement chez les Yi-ta, les Tou-khious (Turks) envoyèrent chez eux Song-yu, intendant général des troupes (tchong-ché) pour prendre de vive force le commandement du royaume(3). Leurs mœurs ressemblent à celles des

(1) Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tart.*, p. 284.

(2) L'Oxus.

(3) Ceci n'a pu avoir lieu avant la fin du vi^e siècle. Cette

habitants de Tou ho-lo (le Tokharestan). Au sud, ils sont éloignés de 1,500 li (1) du royaume de Tsao (2) ; du côté de l'est, ils sont à 6,500 li de Koua-tcheou. Dans les années Ta-nieï des Souï (3), ils chargèrent un envoyé d'apporter le tribut. Je remarque que d'après l'ouvrage intitulé *Lieou-fan-liang-tièn*, le prince de Hoa avait pour nom de famille Yé-tha ; ses descendants prirent le nom de famille pour nom

notice ne s'astreint pas à l'ordre des temps. Tout à l'heure elle va remonter à des temps de beaucoup antérieurs.

(1) Environ 125 de nos lieues communes.

(2) Cette indication, combinée avec ce qui est dit plus haut de la situation des Yi-ta à 200 li ou 17 lieues au midi de l'Oxus, nous porte nécessairement soit à Balkh, soit à Khoundouz. Le pays de Tsao, dont il serait hasardeux de vouloir déterminer la synonymie précise, était néanmoins à peu de distance de Samarkand (la Khang des auteurs chinois) vers le nord-ouest. Nous ne saurions pourtant adopter la synonymie de Klaproth et d'Abel Rémusat, qui identifient Tsao avec la ville actuelle d'Osrouchnéh, sur ce qui est dit que la partie orientale du pays de Tsao se nommait *Sou-touï-cha-na* ; la consonnance de cette dénomination chinoise, et plus encore la comparaison attentive des différents passages où elle se trouve mentionnée, ne nous permettent pas de douter qu'il s'agisse ici de la *Sogdiane* en général. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans de plus amples développements sur ce point de géographie comparée. Nous ajouterons seulement que la plupart des correspondances actuellement adoptées entre la nomenclature chinoise et la géographie locale appellent de très-graves modifications, et que beaucoup de points de cette nomenclature des sources chinoises nous paraissent, même dans l'état actuel de nos connaissances, pouvoir être fixés avec une probabilité qui approche très-souvent de la certitude.

(3) De notre ère 605-618.

du royaume, et par suite d'un changement erroné, on l'a appelé aussi *Yi-ta*.

Il y a des auteurs qui, remontant à l'origine des *Yé-tha*, disent qu'ils sont de la race des Tché-sé; d'autres disent de la race des Kao-tché (1). De plus, Oueï-tsié, dans son ouvrage intitulé *Si-fan-ki* (ou Mémoires sur les Barbares de l'ouest), s'exprime ainsi : J'ai interrogé des gens de ce royaume; tous s'appelaient eux-mêmes *Y-tièn*. Autre remarque : On lit dans les Annales des Han que Tchinthang châtia les vice-rois de *Tché-tchi* et du *Khang-kiu*, et que les *Yi-ta* pillèrent les bagages de son arrière-garde. Peut-être ces *Yi-ta* étaient-ils de la race des peuples du *Khang-kiu* (2).

(1) *Kao-tché* et *Tché-sé* désignent dans les annales chinoises des peuples de race turque. Cette opinion de quelques auteurs rapportée ici par Ma-touan-lin provenait sûrement de ce que le peuple ici désigné sous le nom de *Yé-tha* avait originairement, comme nous le verrons tout à l'heure, habité la contrée que les Turks-Ouïgours possédèrent plus tard. On sait combien ces équivoques entre le nom de la race et l'habitation géographique sont fréquentes dans l'ancienne histoire de tous les peuples.

(2) Cette citation faite par Ma-touan-lin est erronée; voici ce qu'on lit dans les *Annales des Han* auxquelles il renvoie : « Le tou-oueï, voulant partir du royaume de Ouén-sou, suivit la route du nord, entra dans Tchi-kou (capitale du prince des Ou-sou), passa au delà du pays des Ou-sou, franchit les frontières du *Khang-kiu*, et arriva à l'ouest du lac de Khotan. Alors Pao-tièn, vice-roi de *Khang-kiu*, se mettant à la tête de plusieurs milliers de cavaliers, commit des brigandages à l'est de la ville de Tchi-kou, tua et enleva au grand Kouen-mi (le prince des Ou-sou) environ mille hommes, et détruisit une grande quantité de bétail. Puis il atteignit les derrières de l'armée des

« Cependant (ajoute Ma-touan-lin) comme il s'agit d'un royaume éloigné et de noms étrangers qui ont été corrompus, et comme il s'est écoulé un grand nombre de générations, il n'est pas possible de remonter à l'origine des faits ni de démêler nettement la vérité. Nous nous sommes donc contentés de rassembler les renseignements que les différents auteurs ont recueillis sur les mœurs et les productions du pays (1). »

Malgré les obscurités, les incertitudes et les altérations de noms signalés ici par l'encyclopédiste chinois lui-même, il n'en résulte pas moins du morceau que nous venons de transcrire de précieux éclaircissements pour le sujet qui nous occupe. C'est ce que nous allons montrer en peu de mots.

La donnée fondamentale qui en ressort, c'est l'apparition dans la région de l'Oxus, à une époque voisine de notre ère, d'un nouveau nom, celui des *I-ta*, *Y-tièn*, *Yi-ta* ou *Yé-tha*, la où les documents chinois antérieurs n'avaient mentionné jusqu'alors que celui des Yué-tchi.

Mais il résulte clairement du simple rapprochement des faits, indépendamment de celui des noms,

Han, et commit des déprédations considérables dans les bagages de l'arrière-garde. » On voit que dans ce passage le nom des *Yi-ta* ou *Y-tièn* qu'y a introduit Ma-touan-lin est une mauvaise lecture du nom de *Pao-tièn*, le vice-roi du Khang-kiu.

(Note communiquée par M. Stanislas Julien.)

(1) Ma-touan-lin, liv. cccxxxviii, f° 14. Cp. Abel Rémusat, *Nouv. mélanges asiat.*, I, 243, et Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 2^e partie, 78.

que les *Yé-tha* et les *Yué-tchi* ne peuvent être qu'un seul et même peuple, ou tout au plus deux fractions de la même race.

Et en effet :

La notice sur les *Yi-ta* donne pour habitation à ce peuple, à une époque qui reste indéterminée, mais qui est antérieure au *vii^e* siècle, le pays compris entre l'Oxus et le Hindou-kousch, que les documents du temps des Han, dans la première moitié du *iii^e* siècle, mettent expressément sous la domination des grands *Yué-tchi* (1).

Les auteurs eux-mêmes disent que, selon la plus commune opinion, les *Yé-tha* sont de la race des grands *Yué-tchi*.

D'autres auteurs rapportaient que *Yi-ta* ou *Yé-tha* était originairement le nom des rois de Hoa, et que par suite ce nom devint celui du peuple lui-même.

Mais on voit par d'autres passages collatéraux des Annales chinoises que ce royaume de Hoa, aussi nommé Ho, était connu des annalistes des Tang, au *vii^e* siècle de notre ère, sous le nom de *Koueï-chouang* (2); et il est aussi parlé des vastes conquêtes des rois de Hoa en Perse, dans l'Inde, dans le pays de Khotan, etc., au *ii^e* siècle de notre ère (3),

(1) Ci-dessus, p. 271 et 273.

(2) Deguignes, *Hist. des Huns*, I, p. 56; *ibid.*, 2^e partie, p. LXXIII. Add. Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, I, 237.

(3) Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, I, 243. C. Gaubil, *Hist. de la grande dynastie des Tang*, dans les *Mémoires des*

ce qui ne peut se rapporter en effet qu'aux rois des Kouchans alors à l'apogée de leur puissance.

Il reste donc bien démontré que les *Yé-tha* ne sont pas historiquement un peuple différent des *Yué-tchi*.

Maintenant, on peut se demander d'où vient ce nouveau nom qui se produit chez les annalistes chinois, lorsque après une interruption de deux siècles de nouveaux rapports se renouent entre le nord de la Chine et les contrées de l'Oxus. Croirons-nous que ce nom nouveau substitué aux anciens noms de Yué-tchi et de Kouei-chouang (ou Kouchans), ne soit en effet qu'un nom de race royale adopté par toute la nation? Mais les faits ultérieurs démentiront complètement cette supposition, à laquelle nous ne devons pas nous arrêter. Croirons-nous que le nom de *Yi-ta* ou *Yé-tha* n'a été qu'une nouvelle transcription chinoise de l'ancienne dénomination *Yué-tchi*, qui d'ailleurs, selon la remarque de Klaproth, s'écrit elle-même souvent avec des caractères dont la prononciation peut-être *Yué-ti* (1)? L'extrême imperfection des caractères chinois pour la transcription des noms étrangers, et les nombreuses variations que subit souvent d'époque en époque la transcription d'un même nom, ne rendent

Missionnaires sur la Chine, t. XVI, p. 370. — Nous avons tout lieu de penser que ce qu'on nomme le royaume de Ho avait pour capitale la ville même de Boukhara, la *Pou-ho* des Chinois.

(1) Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 288

pas cette seconde hypothèse improbable. Admettrons-nous enfin que les Yé-tha seraient une grande fraction de la nation Yué-tchi, dont les chefs auraient conquis la domination sur les autres tribus au III^e ou au IV^e siècle de notre ère, comme auparavant les princes des Kouei-chouang? Le silence absolu de l'histoire chinoise sur ces Yé-tha, comme tribu de la nation Yué-tchi, lorsqu'elle nous fait connaître nominativement les cinq grandes tribus originaires entre lesquelles les Yué-tchi se divisaient (1), nous paraît difficile à concilier avec cette dernière explication, et la supposition que les Yé-tha seraient eux-mêmes sortis, dans le courant du IV^e siècle, de quelque autre partie du Tibet, ne repose sur aucun témoignage historique. Au surplus, nous avons encore entre les mains un autre document que nous devons produire, et qui pourra aider à fixer nos incertitudes : c'est la notice spéciale que Ma-touan-lin a consacrée aux *Yé-tha* dans son Encyclopédie, notice qui est placée dans un autre endroit que la note sur les Yi-ta que nous avons déjà transcrite, quoiqu'elle n'eût pas dû en être séparée. En voici la traduction littérale, que nous devons également à la complaisance de M. Stanislas Julien.

« Les *Yé-tha* sont de la race des grands Yué-tchi; d'autres disent que c'est une branche particulière des Kao-tché (2). Ils sont originaires des pays qui sont au nord de la grande Muraille; et du sud du

(1) Ci-dessus, p. 276.

(2) Turks. Voyez ci-dessus, page 282, note.

Kin-chan (1) d'où ils sont partis, ils vinrent, en passant à l'ouest de Khotan, établir la résidence de leur chef à 200 li au sud de la rivière Ou-hiu (Oxus), à 10, 100 li de Tchang-ngan (2). Leur roi faisait sa résidence dans la ville de *Pa-ti-yan* (3), qu'on nommait Ouang-ché-tching, ou la ville de la maison du roi. Cette ville avait plus de 10 li en carré; on y voyait beaucoup de temples et de tours bouddhiques, tous ornés d'or. Les mœurs des habitants se rapprochent de celles des Tou-khiu (4).

• La coutume est que les frères aient en commun une même femme. Si un mari n'a pas de frères, sa femme porte sur la tête un bonnet qui n'a qu'une seule corne; s'il a des frères, le bonnet prend plusieurs cornes, en proportion du nombre de ces derniers. Ils ajoutent à leurs vêtements des rubans et des cordons. Ils se coupent les cheveux ras.

• Leur langue n'est pas la même que celle des

(1) Ou monts d'Or, l'Alin-topa des Turks et des Mongols. C'est l'Altai.

(2) Si-ngan-fou, dans le Chen-si, à l'extrémité N.-O. de la Chine.

(3) On est porté à identifier ce nom avec *Bamian*. Il faut cependant remarquer que dans la relation de Hsiao tsang, voyageur chinois du vi^e siècle, on trouve mentionnés séparément *Fa-ti-s'ian* (qui paraît ne pas différer du *Pa-ti-yan* de Ma-touan-lin) et *Fa-yan-na*, cette dernière place répondant indubitablement à Bamian. Peut-être le premier mot est-il une transcription de Badakhchan. C'est un point qui appelle un examen plus approfondi.

(4) Forme chinoise du nom des *Turks*.

Jouan-jouan (1), des Kao-tché (2) et des autres barbares. Ils peuvent être au nombre d'environ 100,000 (3).

• Ils n'ont pas de villes; ils émigrent avec leurs troupeaux pour chercher des eaux et des pâturages, et se font des tentes de feutre. En été, ils se transportent dans des cantons froids; en hiver, ils recherchent les lieux tempérés. Leurs femmes habitent dans des lieux séparés, et se trouvent parfois à des distances de 100, 200, et jusqu'à 300 li (de leurs maris). Le roi change successivement de demeure, et chaque mois il en adopte une nouvelle; pendant les froids d'hiver seulement, c'est-à-dire pendant trois mois, il n'émigre pas.

• La dignité royale ne passe pas nécessairement au fils aîné; si parmi les (autres) fils, ou les frères cadets, il y a un (plus) capable, à la mort du roi il lui succède.

• Il n'y a pas de chariots ouverts dans ce pays, mais des chariots fermés; il y a beaucoup de chameaux et de chevaux. Les supplices sont extrêmement sévères. Un voleur, quelle que soit la quantité des objets dérobés, est coupé en deux par la moitié du corps. Les dettes se payent au décuple. A la mort d'un Yé-tha, si la famille est riche, on le dépose dans un tombeau formé de pierres amon-

(1) Mongols ou Mantchous.

(2) Turks-Ouigours.

(3) Les sources où puisait Ma-touan-lin parlaient sûrement ici du nombre des hommes de guerre.

celées ; si elle est pauvre , on se borne à creuser une fosse pour l'enterrer. On enterre avec le corps tous les objets qui étaient à l'usage personnel du défunt.

• Ces peuples sont cruels , vaillants , belliqueux ; les régions de l'occident, le Khang-kiu (1), Khotan, Chou-lé (2), les Asi (3), et une trentaine d'autres petits royaumes , ont été leurs tributaires , et ils ont ainsi formé un grand royaume. Les habitants contractèrent des mariages avec les Jouan-jouan (4).

• Depuis les années Tai-ngan de la dynastie des seconds Gneï (5), il envoyèrent chaque année des ambassadeurs porter leur tribut à la cour. Vers la fin des années Tching-kouang (6), ils venaient offrir un lion. Arrivés à Kao-p'ing, ils rencontrèrent les Ouan-sé et les Tcheou-nou, qui étaient en révolte et qui les retinrent prisonniers ; les Tcheou-nou ayant été soumis, ils conduisirent le lion à la capitale. Depuis les années Young-hi (7), les tributs et les ambassades furent interrompus.

• Dans les années Hi-p'ing (8), Ming-ti avait envoyé Ying-tchang, Thseu-thoung, le Samanéen Soung-yun, Fa-ti et d'autres , en mission dans les

(1) Ici c'est la Sogdiane.

(2) Le pays de Kaschghâr.

(3) C'est le nom sous lequel les annales chinoises désignent l'empire des Parthes , contigu à l'ouest aux Yé-tha ou Kouchans.

(4) Voyez ci-dessus , p. 271 , note 3.

(5) De notre ère 460.

(6) 527.

(7) 532.

(8) 516 517.

contrées occidentales pour y prendre des informations sur les livres de Fo. Il y avait alors un Samanéen nommé Hoeï-seng, qui était allé avec eux ; il revint dans les années Tching-kouang (1). Nous ne pouvons savoir tous les détails relatifs aux royaumes qu'il parcourut, ni les noms des montagnes et des rivières, et les distances itinéraires. Voilà tout ce que nous pouvons en dire (2).

• A la douzième année Taï-toung (3), les Yé-tha envoyèrent en tribut des produits de leur pays. Dans la deuxième année de Fei-ti (4), et dans la deuxième année de Ming-ti de la dynastie des

(1) 520-527.

(2) Le voyage du Samanéen Hoeï-seng que mentionne ici Matouan-lin n'est pas le premier qui ait été fait par des bouddhistes chinois pour aller chercher dans l'Inde les livres relatifs à leur foi. Déjà plus d'un siècle auparavant (vers l'année 399) un autre Samanéen, Fa-Hièn, avait fait ce voyage dans le même but, et y avait employé quinze années entières. L'Europe en possède la relation, dont la traduction française avec d'amples commentaires, commencée par Abel Rémusat, continuée par Klaproth et achevée par M. Landresse, a été publiée sous le titre de *Foe-Koue-Ki* (Paris, 1836, grand in-4°). Le même voyage a été fait encore à diverses reprises dans les siècles suivants par d'autres religieux bouddhistes de la Chine ; on peut voir à ce sujet la curieuse notice que M. Stanislas Julien a donnée de la littérature géographique des Chinois par rapport aux contrées étrangères (*Nouv. Journ. Asiat.*, oct. 1847, p. 265 et suiv.). Le bouddhisme s'était introduit à la Chine dans la seconde moitié du 1^{er} siècle de notre ère. Voyez les *Tableaux Historiques de l'Asie* de Klaproth, p. 62.

(3) 546.

(4) 553.

Tcheou (1), ils chargèrent encore des envoyés d'aller porter les présents. Mais la puissance des Yé-tha ayant été brisée par les Tou-kioue (Turks), leurs tribus se divisèrent et se dispersèrent, et les envois furent interrompus (2).

• Sous les Souï, dans les années Ta-nié (3), les Yé-tha chargèrent encore des envoyés d'apporter des présents à la cour impériale. Leur pays était à 1,500 li du royaume de Tsao (4), et on comptait à l'orient 6500 li jusqu'à Koua-tcheou (5). »

Deux choses résultent d'abord avec la dernière évidence du simple rapprochement des textes que nous venons de transcrire : premièrement, que la note sur les *Yi-ta* (ci-dessus p. 280) n'est au fond qu'une rédaction plus abrégée de la notice sur les *Yé-tha* (p. 286); en second lieu, que ces deux morceaux ne sont eux-mêmes qu'une reproduction à peine modifiée, sauf l'insertion de quelques circonstances particulières, de la notice consacrée aux *grands Yué-tchi* (p. 265). Il est clair que ces trois notices se rapportent à un seul et même peuple, bien que le compilateur chinois, qui les aura tirées de sources différentes, en ait fait ainsi trois articles

(1) 558.

(2) Ceci, comme nous le verrons bientôt, arriva en 571.

(3) 665-618.

(4) Voyez ci-dessus, p. 281, note 2.

(5) Ma-touan-lin, livre cccxxxviii, f° 11 à 12 v°. Cp. Abel Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, I, 240, et Klaproth, *Tabl. Histor. de l'Asie*, p. 134.

distincts sans paraître s'être aperçu de leur identité, que n'ont pas remarquée non plus les savants qui ont avant nous fait usage de ces documents. Tout cependant s'y rapporte de la manière la plus frappante, les faits et les dates, les circonstances historiques et géographiques. Cette restitution bibliographique a son importance; car elle suffit seule à lever tous les doutes que nous avons exposés tout à l'heure au sujet de l'origine des *Yé-tha* et de leur nom, puisqu'il en résulte *à priori* qu'entre les *Yé-tha* et les *Yué-tchi* il y a identité absolue (1).

N'oublions pas que *Yé-tha* et *Yué-tchi* ne sont que des transcriptions chinoises d'un ethnique étranger. Cet ethnique, peut-être le retrouverons-nous plus tard sous sa forme indigène, et alors nous serons à même de nous prononcer sur la valeur relative des deux formes chinoises. Mais n'anticipons pas sur l'enchaînement logique de cette recherche.

Ce que nous voyons quant à présent avec certitude, c'est qu'un peuple nomade d'origine tibétaine, que les Chinois nomment *Yué-tchi* et *Yé-tha*, abandonna, dans le 11^e siècle avant notre ère, sa contrée natale située aux extrémités septentrionales du Tibet, pour aller vers l'ouest chercher de nouvelles terres; qu'après avoir séjourné pendant trente ans

(1) Il n'est pas inutile de faire remarquer que Plin., dans le 1^{er} siècle de notre ère, et Ptolémée dans le 11^e siècle, connaissent des lates sur le Jaxartès (*Iatii*, Plin., lib. VI, 18, Hard.; *ιάττοι* ou *ιάτοι*, Ptolem., VI, 12).

environ dans les pâturages de la Dzoûngarie, les Yué-tchi furent contraints par un nouveau refoulement de pousser plus loin leur émigration; qu'ils descendirent alors, vers les années 130 à 126 avant notre ère, dans les steppes du nord du Jaxartès, et que bientôt après, franchissant ce grand fleuve, ils vinrent s'emparer, en l'année 126, des riches provinces qui avaient appartenu peu auparavant aux rois grecs de la Bactriane, entre le Jaxartès et l'Oxus; qu'ils y établirent dès lors leur domination exclusive, et que poussant leurs conquêtes plus loin encore dans le sud, par delà l'Hindou-Kouch et jusque dans le bassin de l'Indus, ils fondèrent un empire que les annalistes chinois connaissent sous le nom de *Kouei-chouang*, les Arméniens sous celui de royaume des *Kouchans*, et les Grecs contemporains sous la dénomination de royaume *Indo-scythique*; enfin, que ce même peuple, auquel les annalistes chinois des temps voisins de notre ère donnent communément le nom de *Yué-tchi*, est plus tard désigné habituellement dans les documents chinois sous le nom de *Yé-tha*, mais que les deux noms ne sont au fond que la transcription un peu différente d'un seul et même nom. Le seul point sur lequel nous ayons à insister ici est l'origine tibétaine de ce peuple, parce qu'il est important d'être bien fixé sur la nationalité de cette grande tribu. Or, cette extraction tibétaine des Yé-tha ne résulte pas seulement de leur plus ancienne demeure connue dans la région montagneuse du Tangout, que les géographes chinois ont

toujours comprise dans le Tibet : elle est expressément énoncée par les auteurs chinois, les uns remarquant que la langue des Yé-tha n'était pas la même que celle des tribus limitrophes de race mongole et de race turque (1), d'autres disant en propres termes qu'ils parlaient la même langue que les Kiang ou Tibétains (2). Ce que l'on nous rapporte des mœurs et des usages des Yué-tchi ou Yé-tha de l'Oxus s'accorde d'ailleurs en certains points très-remarquables avec les mœurs et les usages des peuples du Tibet. Ainsi, par exemple, l'habillement des

(1) Ci-dessus, p. 287.

(2) Klaproth, *Tabl. Histor. de l'Asie*, Atlas, tabl. XII, colonne des peuples tibétains, et p. 132 du texte, note. Dans un appendice ajouté à son ouvrage (*Ibid.*, p. 287), Klaproth, dominé par la préoccupation systématique que les Yué-tchi, Yué-ti ou Yé-tha devaient être des Gètes, c'est à-dire un peuple de race gothique ou teutonique, a voulu revenir après coup sur ce fait qu'il avait tout simplement énoncé d'abord d'après les autorités chinoises ; mais la distinction qu'il essaye de faire entre les Petits Yué-tchi du Tangout, qui auraient en effet parlé un dialecte tibétain, et les Grands Yué-tchi de la Transoxane auxquels dans sa pensée il attribue un idiome hindo-germanique, cette distinction est purement gratuite, et loin d'être autorisée par aucun témoignage, elle est absolument contraire à tous les faits connus. Il est dit de la manière la plus formelle que les Petits Yué-tchi du Tangout et les Grands Yué-tchi de l'Occident ne formaient qu'un seul et même peuple avant l'émigration forcée des Grands Yué-tchi ; d'où il suit naturellement que ce qui est rapporté des Petits Yué-tchi, qu'ils avaient la même langue que les Tibétains, s'applique également à la partie de la nation qui était allée chercher de nouveaux établissements dans la région Transoxane. Nous allons voir d'ailleurs que d'autres faits d'une grande valeur confirment la nationalité tibétaine des Yué-tchi ou Yé-tha.

Yué-tchi du Hindou-Kousch était le même que celui des Tibétains (1). Mais un fait bien autrement caractéristique encore est cette étrange coutume de la polyandrie que l'on trouvait chez les Yé-tha (2), et que l'on sait avoir été de tout temps particulière aux populations tibétaines (3).

Nous voici ramenés, par le long détour où nous ont conduits les sources chinoises, au point où nous ont laissés sans secours les anciens auteurs de l'occident, nous voulons dire à cette époque du v^e siècle de notre ère où l'historien Procope, d'après des informations recueillies par l'intermédiaire des Arméniens ou des Perses, mentionne pour la première fois, sous le nom d'*Ephthalites*, un peuple puissant, maître des contrées transoxanes et des pays que traverse l'Indus, et contre lequel les rois Sassanides de la Perse avaient de rudes guerres à soutenir (4).

(1) Ci-dessus, p. 274.

(2) *Id.* p. 287.

(3) *Description du Tibet*, trad. du chinois en russe par le P. Hyacinthe, édition française publiée par M. Klaproth, Paris, 1831, in-8, p. 90; Mir Izzet-Ullah, dans le *Magasin Asiat.* de Klaproth, II, p. 4; Raphael Danibeg, dans Meyendorff, *Voyage d'Orenbourg à Boukhara*, trad. fr., p. 123, 1826, in-8°; Fraser, *Tour through part of the Snowy Range of the Himala mountains*, p. 206 et 360, Lond., 1820, in-4°; etc., etc.

(4) Ci-dessus, p. 247. On peut voir le résumé de ces guerres entre les Perses et les Ephthalites, tant d'après les Byzantins que d'après les auteurs orientaux, dans J. Malcolm, *History of Persia*, t. I, p. 117 sqq. in-4°, ou t. I, p. 170 de la trad. française, in-8°. Les sources les plus riches pour cette période de l'histoire des Sassanides sont encore les parties jusqu'à présent non tra-

Nous avons vu que la forme persane de ce nom, telle que nous l'ont transmise les premiers auteurs musulmans du khâlifat, était *Haïthal*, *Haïathélèh* et *Haïthelâian* (1); et maintenant que nous savons que le nom national de ce peuple dominateur de la Transoxane et des provinces du Sindh était, au moins sous la forme chinoise, *Yétha*, l'origine des dénominations persanes, arméniennes et grecques n'a plus pour nous rien d'obscur. Ce rapport entre les noms de *Yétha* et de *Haïthal* (2) est à la fois si

duites de Tabari et de Firdouzi. On pourra trouver peut-être de bonnes indications dans les manuscrits turks relatifs à l'histoire de la Boukharie, qu'Alexandre Burnes a rapportés de Bokhara en 1833, et qu'il a remis à Londres entre les mains du comité des traductions orientales (Voyez le t. III de sa relation, trad. fr., p. 271); mais quelle riche moisson de renseignements de toute nature ne doit-on pas attendre surtout des anciens livres chinois relatifs aux contrées de l'Asie intérieure, non pas seulement du recueil encyclopédique de Ma-touan-lin où l'on a presque exclusivement puisé jusqu'à présent, mais du corps même des annales de l'empire quand on en aura fait un dépouillement complet à ce point de vue, ou même des collections spéciales et très-volumineuses que la Chine possède sur la géographie des pays étrangers! Que d'auxiliaires précieux auront un jour nos successeurs pour la restitution complète de ces périodes obscures de l'histoire asiatique, où nous marchons aujourd'hui si péniblement et avec si peu de secours!

(1) Ci-dessus, p. 240.

(2) Une chose à remarquer dans la forme que le nom de *Yétha* a prise chez les Perses, c'est l'addition d'une *t* finale qui se conserve dans les diverses modifications que le mot a subies, *Haïthal*, *Haïathélèh*, *Haïthelâian*, et qui se retrouve également dans le *Thédahan* ou *Thédalatsi* des Arméniens, ainsi que dans l'*Ephthalites* des Byzantins. Il semblerait que pour les Perses

simple et si évident, que nous avons peine à comprendre comment il n'a pas frappé tout d'abord ceux qui avant nous ont fait des Ephthalites l'objet de leurs investigations. Ni Fréret, cependant, ni Deguignes, ni Saint-Martin, ni Klaproth lui-même ne l'ont aperçu, non plus qu'aucun des autres savants qui se sont occupés de cette question (1), quoique le seul rapprochement des faits et des dates y dût conduire invinciblement.

cette addition a dû être purement euphonique, car les langues persanes n'en fournissent aucune rasion grammaticale; les Arméniens et les Grecs n'ont fait qu'imiter. Nous aurons plus tard un fait curieux à rapporter à ce sujet. Ci après, p. 313.

(1) Fréret voit dans les *Haïathéïèh* des *Eleuths* (*Acadèm. des inscrip.*, t. XVI, p. 248. Le mémoire est de 1742, quoique publié seulement en 1751). Deguignes tire péniblement le nom des Ephthalites de la combinaison bâtarde du nom des Turks *Tié-té* avec le mot persan *ab* (eau), et en fait des *Térites d'eau*, *Ab-tèlèh*! (*Hist. des Huns*, t. I, 2^e partie, p. 282 et 326); et cette etymologie est cependant adoptée non-seulement par Gatterer (*De Hunnis*, dans les *Comment. Soc. Götting.* vol. XIV, p. 11 sq. et *Versuch einer allgemeinen Weltgeschichte*, Gött., 1792, in-8^o, p. 491), mais aussi par Klaproth (*Tabl. hist. de l'Asie*, p. 258)! Fischer, qui ne connaît ni l'étymologie de Fréret ni, ce qui est plus singulier, celle de Deguignes, demande à la langue mongole l'origine du nom des Ephthalites, et en fait des *habitants des plaines* («vocabulary illud Ephthalitarum, qui verà pronuntiatione Haïa-talitæ, sive simpliciter Talitæ appellandi fuerant, nemo adhuc, quod ego quidem meminerim, explicare aggressus est. Significat autem homines in campis habitantes, à Mongolorum et Elutorum, nec non Bucharorum vocabulo *tala*, quo ab aliis, montium scilicet ac sylvarum incolis, discernantur.» Fischer, *Quæstiones Petropolitanae*, edid. A. L. Schlözer. Göttingæ, 1770, in-12, p. 11). — M. Mouradja d'Ohsson tire leur nom de celui de la ville d'ailleurs parfaitement inconnue de *Hital*, qui était,

Si ce qui précède n'a pas résolu encore d'une manière complète la question que nous nous étions posée en commençant cette recherche (1) : *quelle est la forme indigène du nom des Ephthalites?* puisque nous n'en avons retrouvé jusqu'ici que la forme chinoise, nous croyons néanmoins qu'en montrant par d'irréfragables témoignages historiques quel fut le point de départ véritable de la dénomination persane, sur laquelle se formèrent les dénominations arménienne et grecque, et en ramenant ainsi les termes du problème sur un terrain mieux défini, nous avons déjà fait faire à la question un progrès considérable. Peut-être pourrons-nous tout à l'heure aller plus loin encore; mais auparavant nous avons à nous arrêter un instant sur cette seconde question, qui est le complément de la première : *les Ephthalites sont-ils réellement des Huns?*

Nous avons déjà exposé les faits (2). Nous savons que Procope, en même temps qu'il mentionne les Haïthal ou Yéthha de la région de l'Oxus sous le nom d'Ephthalites, leur donne aussi celui de *Huns-*

dit-il, le chef-lieu de la colonie dans le Khoraçan (*Tabl. histor. de l'Orient*, t. II, p. 240, in-8°). — M. Saint-Martin, tout en repoussant l'étymologie de Deguignes (*Notes sur Lebeau*, IV, 253 et 255, 1824), n'ose hasarder aucune conjecture sur ce sujet qui lui paraît complètement inexplicable; et ailleurs (*ibid.*, VII, 252), il cite avec une sorte d'approbation tacite un passage de Tabari, selon lequel le nom de *Haïthal* aurait signifié dans la langue de Bokhara « un homme fort et brave. »

(1) Ci-dessus p. 248.

(2) *Id.*, p. 236 et suiv.

Blancs, et que cette dénomination, exclusivement employée par un voyageur alexandrin du commencement du vi^e siècle, Cosmas, se retrouve chez les chroniqueurs syriaques et arméniens (1). Nous savons enfin par le témoignage formel de ces derniers que les Ephthalites étaient en effet regardés dans l'occident comme une branche de ces terribles Huns d'Attila, qui précisément dans le même temps, au milieu du vi^e siècle, avaient fait trembler l'Europe tout entière.

Ce que nous avons appris de l'origine des Yétha et de leur histoire antérieure a déjà répondu pour nous : *non, les Ephthalites ne sont pas des Huns.*

Les Huns étaient indubitablement une nation de race finnoise (2) ; et si les révolutions de l'Asie intérieure ont pu mêler à leurs hordes des tribus turques et des Mongols, rien dans les faits connus de l'histoire n'autorise à supposer qu'il y ait eu jamais rien de commun entre eux et les peuples tibétains.

(1) Le nom des Huns fut certainement connu des anciens Hindous ; on le trouve cité dans le Mahâbhârata, sous la forme de *Harahouina*, dans la liste des peuples barbares qui occupaient les régions montnenses au nord-ouest de l'Inde (Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 852). Comme ce nom s'y trouve à côté de ceux de *Kina* et de *Yavana*, il est plus que probable qu'il n'appartient pas à l'antique rédaction du poème, mais bien aux interpolations subséquentes que l'on a tout lieu de regarder comme devant se rapporter à des temps voisins de notre ère. Comp. *l'Hist. des rois du Kachmir*, trad. fr. de M. Troyer, t. II, p. 448, et le *Nouv. journ. asiat.*, juin 1845, p. 435.

(2) Voyez, ci-dessus, notre Mémoire sur les Huns Ouraliens.

Les seuls rapports qui soient mentionnés entre les Yétha (ou Yué-tchi) et les Huns, ce sont les guerres qu'il y eut entre eux dans la première moitié du ⁱⁱ^e siècle avant notre ère, alors que les Yétha du Tangout se trouvaient en contact avec les Hiong-nou, qui sont les Huns asiatiques, guerres à la suite desquelles les Yétha se virent contraints d'émigrer du Tangout en Dzoûngarie, et de la Dzoûngarie dans la Transoxane. Pendant plusieurs siècles à partir de cette époque il ne paraît même pas que les Yétha de l'Oxus aient eu aucun contact avec les Hiong-nou, dont ils étaient séparés par d'autres tribus, notamment par les Ou-soun de la Dzoûngarie.

Et cependant, tout en reconnaissant que les Yétha, au point de vue de la race, ne peuvent avoir rien de commun avec les Huns, on se demande si cet accord de tous les peuples limitrophes, Indiens, Irâniens, Arméniens et autres, à donner ce nom de *Huns* aux Yétha de la Transoxane, pouvait tenir uniquement à cette propension que les races du midi ont eue dans tous les temps à réunir sous une appellation commune tous les peuples nomades de l'Asie moyenne, et si quelque circonstance historique que nous ignorons n'aurait pas amené cette qualification. A cet égard l'histoire est absolument muette, au moins dans nos documents actuels. Les événements intérieurs du royaume indo-scythique nous sont jusqu'à présent complètement inconnus; et quant aux mouvements des populations hunniques durant la même période, nous savons seulement

qu'expulsées en partie de la région altaïque vers la fin du 1^{er} siècle de notre ère, et rejetées par les populations mongoles vers les steppes du Jaïk et la région de l'Oural, elles restèrent maîtresses des contrées qui s'étendent au nord et au nord-ouest du Jaxartès et de l'Aral jusque vers la fin du iv^e siècle, où un nouveau refoulement des tribus plus orientales les obligea, en l'année 376, de franchir le Volga (1). Nous savons encore par les auteurs de l'Occident qu'après la mort d'Attila et la destruction de son empire éphémère, un grand nombre de Huns, pressés et poursuivis par le soulèvement des populations slaves et germaniques, se reportèrent vers le Volga à la fin du v^e siècle, et revinrent occuper les steppes de l'Aral où campent aujourd'hui les Kirghiz (2). Y aurait-il eu, à l'une de ces époques, une irruption hunnique au sud du Jaxartès et une domination temporaire de quelque chef Hun sur le royaume des Kouchans? Encore une fois les documents que nous possédons ne nous apprennent absolument rien à ce sujet, et il serait pour le moins inutile de vouloir suppléer aux faits par des conjectures sans base certaine.

La solution la plus naturelle de cette difficulté se trouvera peut-être dans les rapports intimes qu'à partir du iii^e siècle de notre ère les Yétha de la Transoxane eurent avec les *Jouan-jouan*. Les Jouan-

(1) Voyez, ci-dessus, notre Mémoire cité sur les Huns Ouraliens.

(2) *Ibid.*, Cp. Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 113.

jouan, dont le nom se doit peut-être lire *Jèn-Jèn* (1), sont une de ces peuplades errantes de la Tartarie, qui, longtemps faibles et obscures, se sont graduellement élevées à la domination universelle de l'Asie moyenne. Les auteurs chinois ne savent rien de bien certain sur leur origine : les uns les rattachent à la race des Toungouses, c'est-à-dire aux peuples Mandchous; d'autres à la race Mongole (2). D'autres enfin, notamment Ma-touan-lin, dans une note de son article sur les Yétha, en font une branche des Hioung-nou. Ce qui paraît le plus probable au milieu de ces contradictions, c'est qu'à un noyau mongol ou mandchou se joignirent de bonne heure des tribus de souche différente, principalement des Hioung-nou, et qu'il se forma ainsi une nation mixte où dominait peut-être, au moins dans l'Occident, l'élément hunnique (3). Les plus anciens commencements connus des Jouan-jouan datent de la première moitié du III^e siècle. Bientôt après on les voit sur le Jaxartès, harcelant de leurs incursions les Yétha du Kouei-chouang, sans doute pour en obtenir des terres dans les riantes vallées de la Transoxane; et il paraît qu'en effet beaucoup d'entre eux vinrent s'y établir, puisqu'il est dit qu'à cette époque les Yétha et les Jouan-jouan s'unirent par des mariages.

(1) Deguignes écrit constamment *Geougen*, mais sans raison, puisque le mot est formé par la reduplication du même caractère.

(2) Abel Rémusat, *Langues tart.*, p. 326.

(3) Voyez Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, 1^{re} partie, p. 187, et 2^e partie, p. 334; Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 99.

Il semble même que par suite de cette irruption de nouveaux immigrants, le roi des Yétha fut contraint de transporter sa résidence, au moins temporairement, au midi de l'Oxus (1). On pourrait ainsi, à défaut de renseignements plus précis, se rendre compte jusqu'à un certain point de l'introduction du nom des Huns dans la Transoxane, à partir du iv^e siècle de notre ère (2).

Il ne faut pas d'ailleurs perdre de vue que ces diverses émigrations étrangères qui depuis le iv^e siècle avant notre ère ont pénétré tour à tour dans le pays compris entre le Jaxartès et l'Oxus, et plus au sud entre l'Oxus et la chaîne élevée du Hindoukousch, Grecs, Tibétains, Huns, Turks, Mongols et autres, n'y ont jamais formé, quelles qu'y ait été d'ailleurs leur importance numérique et la durée de leur domination, qu'une population plus ou moins passagère superposée à la population indigène. Ces envahisseurs étrangers, sortis tous, sauf les Grecs d'Alexandre, des fourmilières de populations nomades qui couvrent les steppes immenses de la Haute-Asie, n'y ont jamais complètement abandonné leurs habitudes pastorales (3); tandis que la

(1) Voyez ci-dessus, p. 271 sq., 274 et 289.

(2) Serait-ce par une raison analogue que le pays de Khotan, conquis par les Jouan-jouan vers la fin du v^e siècle, se trouve désigné sous le nom de *Houan-na* dans les documents chinois du commencement du siècle suivant? Voyez Abel Rémusat, *Hist. de la ville de Khotan* (trad. du chin.), p. 25 et 32. Paris, 1820, in-8.

(3) Voyez, quant aux Yétha, ci-dessus, p. 288.

race indigène, qui appartient à la famille hindogermanique et qui avait atteint dès les plus anciens temps des monarchies iraniennes un assez haut degré de civilisation, s'y est toujours maintenue sur le sol qu'elle cultive et dont elle forme la population sédentaire (1). Aujourd'hui encore, dans l'intérieur même des hautes vallées que l'on nommait autrefois le Tokharestan, le fond de la population est tadjike, c'est-à-dire de famille persane (2).

Si la domination des Yétha avait été affaiblie au nord de l'Oxus par la pression des Jouan-jouan, elle se conserva longtemps encore dans les parties orientales de la Bactriane et sur la droite du Sindh. Le voyageur Cosmas, vers l'année 530 (3), parle du roi des Huns-Blancs, qui sont les Ephthalites de Procope et les Yétha des Annales chinoises, comme d'un prince très-puissant et très-redoutable dont les États étaient séparés de l'Inde par le fleuve Indus (4).

(1) L'historien Ménandre est donc parfaitement exact lorsqu'il distingue les Sogdiens (Σογδιανοί) des Ephthalites et des Turks auxquels ils avaient été successivement soumis. Menander, *Excepta de Legation.*, t. I du Corpus Historic. Byzantin., p. 106, ed. Reg.

(2) Alex. Burnes, *Voyage à Bokhara*, trad. fr., t. III, p. 160; Wood, *Journey to the Source of the river Oxus*, p. 293 sqq. Lond. 1841, in-8°. Quelques familles de l'intérieur des montagnes conservent la tradition d'une extraction grecque. Burnes, *l. c.*, p. 169.

(3) Voyez ci-dessus, p. 245.

(4) Cosmas, *Topographia Christiana*, dans la *Collectio Nova Patrum* du P. Montfaucon, t. II, 1706, in-fol., p. 339. Comp. p. 337. Quelques auteurs ont voulu rattacher aux Huns du

Cette puissance, cependant, touchait à son terme. Déjà fort affaiblis par les victoires que Kesra Nouschirvân, le Khosroès des Byzantins, avait remportées sur eux en l'année 563 de notre ère (1), les Ephthalites reçurent le dernier coup huit ans plus tard par l'irruption du grand khâkhan des Turks (ou, selon l'orthographe chinoise, *Tou - kioue*), qui, après avoir détruit en 555 la domination des Jouan-jouan (2), se rendit maître de toute la Transoxane, et contraignit les Yétha du Tokharestan et du Kaboulstan de lui payer tribut (3). De ce moment, la ruine politique des Yétha est consommée. Il paraît qu'après cette double défaite ils se concentrèrent non dans la Sogdiane, comme le dit Klapproth (4), mais bien dans la haute Bactriane et dans le Khoundouz actuel (5). La Transoxane, au-

royaume indo-scythique une ancienne tribu radjpoute aujourd'hui éteinte, mais qui figure dans de vieilles inscriptions hindoues sous le nom de *Houâna*, comme ayant joué un certain rôle dans l'histoire des temps passés. C'est une question dans laquelle nous n'entrerons pas en ce moment. On peut voir à ce sujet Elphinstone, *History of India*, vol. I, p. 436. Lond., 1841, in-8°. Cp. *suprà*, p. 299 note.

(1) Mirkhond, Histoire des Sassanides, dans les *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, de M. de Sacy, p. 365; Menander, *Excerpta de Legat.*, ubi *suprà* cit., p. 137. Cp. Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 2^e partie, p. 333.

(2) Deguignes, *ibid.*, p. 351.

(3) Les curieux détails contenus dans Ménandre sur cet événement (*Excerpta de Legat.*, p. 108; add. Théophyl. Simoc., lib. VII, c. 7) sont pleinement confirmés par les sources chinoises. Ci-dessus, p. 291 et p. 280.

(4) *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 135.

(5) Voyez, ci-dessus, p. 291, ce qui est dit de la situation du

tant qu'on en peut juger, resta partagée en un certain nombre de petites principautés, gouvernées, sous l'autorité du khákhan, par des princes de race Yétha (1), qui tous portaient, comme membres d'une même famille, un titre commun que les auteurs chinois écrivent *chao-vou*, et les historiens persans *chavèh-cháh* (2). Lorsqu'aux VII^e et VIII^e siècles les empereurs de la dynastie des Thang eurent porté les armes chinoises jusqu'au lac d'Aral et à la Caspienne, tous ces petits princes, ainsi que le roi des Yétha du Khoundouz, renouèrent des relations avec la cour impériale pour s'en faire un appui contre l'envahissement des khalifes (3); mais ces relations

pays des Yétha au commencement du VII^e siècle. Le Khoundouz et le Badakhchan sont aussi indiqués comme l'ancien pays des Halthaleh par Aboulféda, qui suivait indubitablement ici des autorités persanes (Abulfedæ *Geogr.*, trad. lat. de Reiske, dans le *Magasin für Historie und Geographie* de Büsching, t. V, 1771, p. 352). Cette indication est répétée par Hadji Khalfa, dans son *Djihan - Numa*, p. 434 de la traduction française d'Armain, ms. de la Bibl. nation. de Paris. M. Norberg, dans sa version latine du géographe turk (vol. I, p. 256, Londini, 1818, in-8°) a omis ce passage.

(1) On peut voir les notices que Ma-touan-lin a réunies sur ces principautés, traduites par Abel-Rémusat dans ses *Nouv. mémoires asiat.*, t. I, p. 225 à 238.

(2) Voyez Saint-Martin, dans son édition de l'*Hist. du Bas-Empire* de Lebeau, t. IX, p. 395.

(3) Deguignes, *Hist. des Huns*, I, 1^{re} partie, p. 58, et 2^e partie, p. 502; Gaubil, *Hist. de la dynastie des Tang*, dans les *Mém. sur les Chinois*, t. XVI, p. 38, in-4°; Abel Rémusat, *Remarques sur l'extension de l'empire Chinois du côté de l'occident*, dans les *Mémoires de l'Institut*, t. VIII, p. 91. Les Annales de la dynastie des Souï, qui précéda les Tang sur le trône de la Chine, mentionnent aussi une ambassade du roi Yétha vers l'année de

cessèrent lorsque la Transoxane (la *Ma oudra'n-nahar* des Arabes) fut passée, dans le viii^e siècle, sous le joug définitif des khalifes Abbassides, et qu'elle eut embrassé la foi musulmane. Depuis lors les Yétha de la Bactriane et de l'ancienne région indo-scythique n'ont plus été mentionnés dans l'histoire.

Mais si le nom disparaît, le peuple lui-même s'est-il éteint? De même que tant d'autres nations anciennes, qui, après avoir joué un grand rôle sur le théâtre du monde, sont allées s'abîmer dans le néant sans laisser d'autres traces de leur passage qu'un souvenir fugitif, les Yétha se sont-ils perdus si complètement, absorbés par les populations plus anciennes des contrées qu'ils avaient envahies, ou par les immigrations plus récentes qui s'y sont établies après eux, qu'il ne reste plus nul vestige ni d'eux ni de leur nom? Cela est possible, sans doute, mais le fait mérite bien quelque examen.

Or, nous pouvons affirmer que cet examen ne sera pas infructueux, et que de même que nous avons retrouvé avec une parfaite évidence les Ephthalites dans les Yétha, nous retrouverons les Yétha dans un peuple important de l'Himalaïa occidental.

Ce peuple, ce sont les *Djâts*.

D'autres avant nous ont pensé à ce rapprochement; mais le point de vue sous lequel on l'a pré-

notre ère 612. Ci-dessus, p. 291. Cp. Fr. Neumann, *Asiatische Studien*, p. 179 à 186. Leipzig, 1837, in-8°.

senté est entièrement faux. Pour Klaproth, par exemple, qui le premier l'a signalé d'une manière expresse (1). et pour tous les savants qui l'ont suivi, notamment Saint-Martin, 'Tod, M. Carl Ritter, M. Elphinstone, M. Wilson, Alex. de Humboldt, etc., les Djâts du nord-ouest de l'Inde seraient les descendants directs des Yué-tchi ou Yétha de la Bactriane, qui auraient émigré à l'est du Sindh lorsqu'ils se virent contraints d'abandonner leurs établissements du bassin de l'Oxus, et ils appartiendraient à la famille des peuples Gothiques à laquelle les écrivains que nous venons de citer rattachent les Yétha, en les identifiant avec la race des anciens Gètes de la Dacie (2).

Ainsi présenté, le rapprochement entre les Yétha et les Djâts ne saurait soutenir le moindre examen. Les Djâts, pas plus que les Yétha, ne sont des Gètes de la famille Teutone, et il est impossible de soutenir sérieusement qu'une race de plusieurs millions d'âmes, qui couvre de ses innombrables tribus tout le Pendjâb et le nord-ouest de l'Inde, se soit

(1) *Tableaux histor. de l'Asie*, p. 288.

(2) Saint-Martin, dans ses notes sur Lebeaux, nouv. édit. de *l'Hist. du Bas-Emp.*, IX, 393, 1828; J. Tod, *Annals and Antiquities of Rajasthan*, vol. I, p. 58; II, 370, et passim, Lond., 1829, in-4°; C. Ritter, *Erdkunde*, t. V, p. 553, etc., 1835; Elphinstone, *History of India*, vol. I, p. 437, Lond., 1841, in-8°; H. Wilson, *Ariana antiqua*, p. 305, Lond., 1841, in-4°; Al. de Humboldt, *Cosmos*, édit. angl. 1849, petit in-8, vol. II, p. xii, et note 202. Nous-mêmes nous avions répété cette opinion que protégeaient de telles autorités, avant que l'examen spécial et approfondi de la question eût rectifié nos idées à cet égard.

formée, dans le vii^e ou le viii^e siècle, des débris épuisés d'un peuple expulsé de la Bactriane (1). D'ailleurs quelque rares que soient dans l'Inde les documents authentiques de l'ancienne histoire du pays, nous verrons que des témoignages positifs existent qui attestent la présence des Djâts dans leur habitation actuelle à des époques de beaucoup antérieures à l'arrivée des Yètha du Tangout dans la Transoxane. Laissons donc là des idées systématiques nées de la connaissance incomplète ou de l'observation inexacte des faits actuels, et entrons nous-mêmes, comme nous l'avons fait pour la première partie de ces Recherches, dans l'examen sérieux du sujet. Nous y trouverons des motifs d'identification bien autrement déterminants que ceux qui ont été produits.

Toute la partie occidentale du haut Hindoustan, entre le bassin du Gange, l'Himalaïa, le Kachmir, le Sindh, le Goudjerât et la Nerboudâh, est, nous l'avons dit, le domaine presque exclusif d'une race d'hommes dont le nom national est *Djât* (2). Ce vaste

(1) M. Lassen, dans ses profondes études sur les antiquités hindoues, a très-bien senti tout ce qu'une pareille hypothèse a d'absurde; mais en faisant justice de cette opinion (*Indische Alterthumsk.*, Bonn, 1843, in-8°, t. I, p. 400; comp. p. 37), le savant indianiste n'a pas songé à rechercher s'il n'existait pas des rapports plus profonds entre les Djâts de l'Inde et les Yètha des annalistes chinois. Cp. *Zeitschrift für die Kunde des Morg.*, t. III, 1840, p. 208.

(2) Il y a, selon les provinces, de légères différences de prononciation: *Djât*, *Djut* ou *Yeut*, *Djet*, etc. C'est toujours le

territoire, qui ne comprend pas une étendue de moins de 11 degrés du nord au sud sur 7 à 8 degrés de l'est à l'ouest, présente une superficie pour le moins égale à celle de la France; ce qu'on nomme spécialement le *Pendj-âb*, à cause des cinq rivières principales qui l'arrosent avant d'aller porter leurs eaux à la gauche du Sindb, forme, au nord, environ le tiers de cette étendue. Par ces chiffres seuls, que l'on juge si la population dominante d'une telle région peut être issue de quelques tribus étrangères expulsées d'une province limitrophe.

Il convient d'entrer sur la population djâte du nord-ouest de l'Inde dans quelques détails plus précis (1).

Dans tous les petits États situés immédiatement au nord du Goudjérât et que l'on comprend sous la dénomination générale de *Radjast'hana* ou *Radjpoutana* (2), le fond de la population est djâte. Tous les Djâts de cette région sont adonnés à la culture du sol, et ils y forment une classe subordonnée à la caste supérieure, celle des Radjpouts, laquelle appar-

même nom. Tod, *Annals and Antiquities of Rajast'hana*, vol. I, p. 106.

(1) Nous profiterons du résumé qu'en a fait M. Christian Lassen, *Indische Alterthumsk.* Bonn, 1843, in-8°, t. I, p. 397 sqq., (Cp. *Zeitschr. für die K. des Morgenl.*, t. III, 1840, p. 188 et 208 sqq.), mais en y ajoutant des renseignements importants qui ont été publiés depuis l'impression de ce remarquable ouvrage.

(2) Pour la description géographique de cette région, on peut consulter le t. VI de l'*Erdkunde* de M. Carl Ritter (B. IV, 2te. Abth. von Asien, 1836), p. 864 à 1034.

tient à la race pure des Ariahs ou Hindous primitifs. On en trouve même encore quelques-uns sur les points cultivables du désert sablonneux qui sépare le Radjast'hana du Sindhi (1). Dans tout le Pendjâb, les Djâts forment de même la grande masse de la population, tant sous ce nom de *Djâts* que l'usage a principalement restreint aux tribus agricoles, que sous la dénomination de *Seïkhs* qui ne désignait dans l'origine qu'une secte religieuse fondée parmi les Djâts au commencement du xvi^e siècle par un réformateur du culte brahmanique (2), et qui depuis lors est devenue l'appellation d'honneur de la nation tout entière, en s'appliquant d'une manière plus spéciale aux classes vouées à la profession des armes. Le célèbre Rindjit Singh, le maharadjah du Lahor, était issu d'une famille djâte (3). L'idiome indigène du Pendjâb, celui que parlent les tribus agricoles, se nomme *djâtiki*, et on le distingue de la langue des grandes villes, qui est regardée comme un dialecte de l'hindoustâni et spécialement désignée sous le nom de *pendjâbi* (4). On porte à 3 ou 4 millions la seule population djâte du Pendjâb; les tribus guerrières qui depuis trois siècles

(1) Tod, *Radjast'h.*, II, 323.

(2) Le nom de *Seïkh*, formé par la contraction du mot sanscrit *Siksha*, signifie proprement *disciple*.

(3) T. Prinsep, *Origine et progrès de la puissance des Sikhs*, tr. fr., p. 48; Victor Jacquemout, *Voyage dans l'Inde*, t. III, 1841, p. 87, in-4^o.

(4) Leech, dans le *Journal of Asiat. Soc. of Bengal*, vol. VII, 1838, p. 711.

ont abandonné le nom national pour l'appellation de Seikhs, forment environ le sixième de ce chiffre.

Le fond indigène et agricole de la population du Sindhi, des deux côtés du Bas Indus, porte également le nom de *Djâts* ou Djêts; ces Djâts du Sindhi sont depuis longtemps convertis à l'islamisme (1). Une tribu pastorale du delta du Sindh est aussi connue sous le nom de Djâts (2); une autre tribu du même nom s'est établie depuis bien des siècles dans le Goudjérât, et la tradition locale la fait venir du Sindhi (3).

Les Djâts ont d'ailleurs colonisé depuis une époque inconnue, mais extrêmement ancienne, tout le pays compris, au nord du Sindhi, entre la droite de l'Indus et les montagnes qui forment de ce côté l'arête orientale du Plateau Irânien (4); ils composent la partie principale de la population du Sévistân ou Kotch.Gandâva (5). Une circonstance que nous ne devons pas omettre, c'est que les Balouches, qui appartiennent, comme les Afghans, à la famille des

(1) Elphinstone, *Account of the Kingdom of Kabul*, nouv. édit., I, 500; Tod, *Radjasth.*, II, 323; Burton, on the Jats of the Sindhi, dans le *Journal of the Bombay Asiat. Soc.*, vol. III, p. 85. 1849. Comp. Reinaud, *Mémoire sur l'Inde d'après les écrivains arabes*, etc., p. 43 et 50.

(2) Alex. Burnes, *Voyage à Boukhara*, trad. fr., t. I, p. 228.

(3) Will. Hamilton, *Hind.*, I, 632.

(4) Voyez notre Étude sur les acquisitions que la Géographie doit aux derniers événements de l'Afghanistan, dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, oct. 1848, p. 119.

(5) Elphinstone's *Account*, nouv. édit., II, 67, 69, 263; Ch. Masson, *Narrative of a Journey to Kaldt*, Lond., 1848, in-8°, p. 330.

peuples Hindo-Persans (1), donnent aux Djâts ou Djets du Balouchistân oriental et du Kotch Gandâva le nom de *Djagdal* : appellation remarquable, en ce qu'elle reproduit précisément dans la syllabe finale, sinon même dans l'ensemble du mot, la forme que le nom des anciens Yétha de la Bactriane avait reçue chez les Perses (2). C'est un fait que nous devons noter, quoique nous n'ayons pas quant à présent les moyens de scruter plus à fond les conséquences que peut-être on en pourra tirer.

M. Charles Masson, l'heureux explorateur des antiquités du pays de Kaboûl (3), donne sur l'extension des Djâts à l'ouest du Sindh de curieux renseignements. « Les Djets, dit le voyageur, constituent la grande masse de la population fixe et agricole du Kotch Gandâva, ainsi que du Pendjâb et du Sindhi, sans parler des contrées situées entre le Setledj et le Gange. Une race si prodigieusement répandue mérite naturellement de fixer l'attention. Partout où elle est établie, elle se distingue par l'usage de dialectes très-rapprochés... Au nord et à l'ouest du Kotch Gandâva, on ne les trouve plus comme agriculteurs, mais bien comme artisans ambulants, assez semblables sous ce rapport à nos Tziganes ou Bohémiens. On les rencontre comme tels à Ka-

(1) Voyez notre article cité, *Nouv. Ann. des Voy.*, oct. 1848, p. 143.

(2) Voyez ci-dessus, p. 296, note 2.

(3) On peut voir l'analyse que nous avons donnée des voyages et des découvertes archéologiques de M. Ch. Masson, dans les *Nouv. Ann. des Voy.*, mars 1848, p. 293.

boûl, à Kandabar., et même à Hérât; dans cette dernière ville on les connaît sous le nom de *Gharib Dzâda*, ou descendants des pauvres, peut-être par allusion à leurs occupations. Mais en quelque lieu qu'ils aillent, ils conservent leur langue nationale, le *djetki*. Je ne crois pas que dans le Pendjâb on les rencontre à l'ouest du Djélam (1)... L'idiome des tribus djètes mérite de fixer l'attention, surtout dans ses rapports avec cette question importante, qu'est-ce que le hindi? Des matériaux pour la comparaison de ses différents dialectes seraient fournis par les vocabulaires qu'on en possède, et leur étude à ce point de vue ne serait certainement pas sans profit. L'établissement des Djets dans le Kotch Gandâva remonte à une époque si reculée, qu'ils en sont maintenant regardés comme les aborigènes. Ils sont divisés en un grand nombre de tribus (2). »

Nous ajouterons, pour compléter cet aperçu des migrations partielles des Djâts à l'ouest de l'Indus, qu'on a des témoignages isolés qui prouvent que quelques-unes de leurs tribus se sont avancées fort anciennement jusqu'au pourtour du golfe Persique. Ainsi, dans l'histoire des premiers temps de l'isla-

(1) C'est la plus occidentale des cinq grandes rivières du Pendjâb, et la plus rapprochée de l'Indus. Entre elle et le fleuve, le pays n'est presque qu'un désert aride, ce qui explique pourquoi la population indigène n'a pas dépassé de ce côté la vallée du Djélam, remarque qui avait été déjà faite par Alexander Burnes (*Voyage à Boukh.*, trad. fr., III, 305); mais on retrouve les Djâts dans la vallée du Sindh au-dessous d'Attok (Wood, *Journey to the Source of the riv. Oxus*, p. 119).

(2) Ch. Masson, *Journey to Kaldî*, p. 351. Lond., 1843, in-8°.

misme, c'est-à dire au commencement du vi^e siècle de notre ère, il est fait mention d'une tribu de *Zoûts*, « d'origine indienne, » qui demeurerait à cette époque dans le Bahreïn (1); et l'historien arabe Ibn Alathir, dont notre savant ami, M. Charles Defrémery, a bien voulu nous communiquer un extrait d'après le ms. récemment apporté de Constantinople par M. de Slane, mentionne aussi, sous l'année 390 de l'hégire, 999 de notre ère, des tribus de *Zâths* alors établies dans la province de Fars (2). Ibn Alathir parle en outre d'incursions faites par le même peuple, plus d'un siècle et demi auparavant (en 834 et 835), sur le Tigre inférieur (3).

Tout ce que l'on rapporte des Djâts, surtout de ceux du Pendjâb dont une longue domination étrangère n'a pas, comme dans le Radjasth'ana, avili les dispositions naturelles, nous montre en eux une race active, belliqueuse, entreprenante, aisément disposée à revenir aux habitudes pastorales et à demi errantes qu'elle a abandonnées depuis de longs siècles pour les tranquilles habitudes de la vie agricole (4). La lutte acharnée qu'en ce moment même les

Cp Barton, dans le *Journal of the Bombay Asiat. Soc.*, n° XII, vol. III, jan. 1849, p. 86.

(1) Caussin de Perceval, *Essai sur l'hist. des Arabes*, t. III, p. 380.

(2) Ibn Alathir, ms. de C. P., t. V, f° 38 v, Biblioth. Nation.; Ibn Khaldoun, ms. 742 à ter du supplém. arabe, t. IV, f° 211 v.

(3) Ibid Alathir, cité par M. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 200. Comp. p. 188.

(4) G. Forster, *Voyage du Bengale à Saint-Petersbourg*, trad. fr., t. III. p. 67; Fraser, *Tour in the Himdla mountains*, p. 261.

Seikhs soutiennent contre la puissance anglaise (1), dit assez ce qu'il y a de fierté et de vigueur dans leur caractère. La plupart de leurs usages et les détails de leur vie intime les distinguent profondément des purs Hindous (2); et cette distinction ne dérive pas seulement de la différence des croyances religieuses, car elle est déjà signalée dans les anciens monuments épiques de l'Inde (3). Ce serait bien plutôt aux influences primordiales de la différence des races qu'il faudrait demander la cause de la séparation religieuse qui s'est opérée il y a trois siècles et demi entre les Seikhs et les Hindous, séparation aussi profonde que complète, dont le premier symbole, chez les Djâts du Pendjâb, est l'abolition des castes, cette institution caractéristique des races ariennes, et qui semble une réaction violente contre un antique asservissement à des croyances que la force aurait imposées. Au point de vue physique, les Seikhs sont une race à cheveux noirs (4), dont le type ne paraît pas se distinguer essentiellement de la masse des populations hindoues. Mais à cet égard nous devons faire remarquer que d'une part le mélange très-ancien des Djâts et des Ariâhs, mélange attesté, et en même temps caractérisé par les antiques monu-

et 264; Chr. Lassen, *Zeitschr. für die Kunde des Morg.*, III, 210; etc., etc.

(1) Ces lignes ont été écrites au milieu de 1848.

(2) G. Thomas, *Military Memoirs*, Lond., 1805, in-8°, p. 104; etc.

(3) Lassen, dans le *Zeitschrift für das K. des Morg.*, III, 211.

(4) G. Thomas, *Military Mem.*, p. 110.

ments écrits de la race hindoue, comme nous le verrons tout à l'heure, expliquerait suffisamment la ressemblance actuelle de physionomie même entre des races originairement distinctes ; en second lieu, que les voyageurs sont loin jusqu'à présent de nous fournir des observations assez nombreuses et assez précises pour que l'on puisse assurer que le type physique des Djâts est identique dans toute l'étendue des plaines qu'ils occupent entre l'Himalaïa, l'Indus et la Nerbouddah ; et enfin, que des témoignages directs, sur lesquels nous allons revenir, nous apprennent au contraire que dans certaines localités où la nature des lieux a dû les préserver davantage de tout contact extérieur, leurs traits diffèrent complètement du type hindou.

Ce que nous disons du type physique des Djâts, nous pouvons le dire aussi de leur idiome. Nous ne parlons pas du *pendjâbi*, ou de la langue courante des villes (1), qui a reçu de nombreux éléments étrangers de diverse nature, mais seulement du *djetki*, c'est-à-dire de la langue nationale de la masse des populations djates, tant dans le pendjâb que dans les autres contrées où on les rencontre. Il paraît bien que par suite sans doute de la même cause qui a pu modifier très-anciennement la physionomie native des peuples djates au contact des populations hindoues, leur idiome aussi s'est indianisé au point de pouvoir être regardé aujourd'hui comme une des branches vulgaires du tronc sans-

(1) Ci-dessus, p. 311.

crit ; mais nous ne voyons pas que jusqu'ici aucun homme compétent ait soumis, comme le souhaitait avec raison M. Charles Masson, les différents dialectes du djetki à un travail d'analyse approfondi, dans le but d'en dégager ce qu'on en pourrait regarder comme l'élément primitif, abstraction faite des modifications produites par des influences étrangères, et de déterminer ainsi à quelle souche se rattache cet élément purement djate. Nous allons voir que ces remarques reposent sur quelque chose de plus sérieux que de simples conjectures.

On savait depuis longtemps déjà que la longue rangée de terrasses subalpines adossées du côté du sud aux Alpes Himalaïennes, et qui forment une zone intermédiaire entre les plaines du Gange et la région des neiges perpétuelles, appartient par sa population à la race tibétaine, et que le cachet de cette origine septentrionale est encore profondément empreint aujourd'hui dans la physionomie du plus grand nombre des habitants, aussi bien que dans leurs idiomes, malgré l'altération et les modifications partielles que le long contact avec les colonies hindoues établies postérieurement dans ces hautes vallées du bassin du Gange y a dû produire. Les observations très-exactes d'un assez grand nombre d'explorateurs anglais qui depuis le commencement du siècle actuel ont visité les pays compris dans cette zone, notamment celles de Kirkpatrick, de Francis Hamilton et de M. Hodgson sur le Népal, de William Traill sur le Kémaouñ, de James

Baillie Fraser sur le Sirmor et d'autres cantons voisins (1), ne laissent aucun doute à cet égard. L'un des plus instruits et des plus exacts parmi ces observateurs, M. Francis Hamilton, croit même que les tribus tibétaines avaient originairement occupé les plaines qui bordent le Gange, avant que l'extension des émigrants de race hindoue les eussent refoulés dans le haut pays (2); et cette opinion, pleinement confirmée par l'important travail de M. Hodgson sur les populations aborigènes de la région sub-himalaïenne, que nous venons de citer, peut être regardée en effet comme indubitable.

On savait aussi que dans les parties de la région himalaïenne situées à l'ouest de la haute vallée du Gange jusqu'au Kachmir, les populations montagnardes présentent toutes, soit dans leurs idiomes, soit surtout dans les traits de leur physionomie, des marques certaines d'un très-ancien mélange des deux races contiguës, nous voulons dire la race tibétaine de la haute région et la race hindoue des plaines inférieures; et que les indices de ce mélange y sont précisément en rapport avec la prédominance naturelle de chacune des deux races déterminée par

(1) Kirkpatrick, *an Account of the Kingdom of Nepaul*, p. 187, Lond., 1811, in-4°; F. Hamilton, *Account of the Kingdom of Nepal*, p. 9 et 51; Will. Truill, *Statistical Sketch of Kamaon*, 1828, dans les *Asiat. Researches*, vol. XVI, p. 160; J. B. Fraser, *Journal of a Tour through part of the Snowy Range of the Himdla mountains*, p. 214, Lond., 1820, in-4°; Hodgson, *on the Aborigines of the Sub-Himalayas*, dans le *Journal of the Asiat. Soc. of Bengal*, déc. 1847, p. 1235 sqq.

(2) *Nepal*, p. 58. Cp. Lassen, *ind. Alterth.*, I, 385.

leurs habitations respectives, le type hindou ayant en grande partie absorbé le type tibétain dans les larges plaines qu'arrosent les cinq rivières de la Pentapotamie indienne, tandis au contraire que la physionomie native de la région haute reprend graduellement le dessus et finit par devenir exclusive, à mesure que l'on gravit les vallées alpines qui conduisent du Pendjâb au Tibet. Cette observation avait été faite par Fraser, par Moorcroft, par les frères Gérard et par d'autres; elle a été vérifiée et confirmée par des explorateurs plus récents, par M. Vigne notamment, et par Victor Jacquemont (1).

Enfin, on n'ignorait pas non plus, pour revenir particulièrement à l'objet spécial de notre étude, que la race des Djâts n'occupe pas seulement le bassin de l'Indus, entre les montagnes et la mer, mais qu'on la retrouve encore, à partir de la haute vallée du Gange jusque vers le Kachmir, dans toute cette zone de terrasses subalpines qui forme la région mitoyenne entre les plaines et le haut plateau. M. Francis Hamilton avait trouvé des tribus de ce nom dans le pays d'Almora, qui confine à l'ouest au Népal (2), et il avait su qu'il y en avait aussi dans la vallée même du Gange au-dessus d'Agra (3), ainsi que dans la haute vallée du Beïah ou Vipasa (l'Hypasis des historiens d'Alexandre), un des deux bras

(1) G. T. Vigne, *Travels in Kashmir, Ladak, Iskardo, etc.*, vol. II, p. 271, etc., Lond., 1844; V. Jacquemont, *Voyage dans l'Inde*, t. II, p. 310, 344, 353, etc., etc. Paris, 1841, in-4°.

(2) *Account of the Nepal*, p. 297.

(3) *Id.*, *Ibid.*

supérieurs du Setledj (1). Mais c'étaient là des notions isolées, encore insuffisantes pour en tirer une conclusion générale. Celles que depuis lors d'autres voyageurs y ont ajoutées, surtout notre regrettable compatriote Victor Jacquemont qui explorait ces contrées en 1830, ont fixé nos idées sur ce sujet. Nous savons maintenant que toutes les hautes vallées himalaïennes d'où s'écoulent les rivières nombreuses dont les eaux vont former le Setledj, sont principalement occupées par une population à la fois agricole et pastorale qui se partage en un très-grand nombre de tribus, mais dont le nom national commun à toutes est celui de *Djât*, ou, comme le mot se prononce dans ces montagnes, *Zāhā*, et que les traits de ce peuple, où domine le type hindou dans le voisinage des plaines, deviennent presque entièrement tibétains, c'est-à-dire très-rapprochés du pur type mongol, quand on pénètre dans les cantons plus élevés de l'intérieur des montagnes (2). La relation de Jacquemont contient sur ces Djâts de l'Himalaïa un passage si instructif, et qui va si directement à notre but, que nous le transcrivons tout entier.

Jacquemont avait rencontré dans le Kanaor, canton que le Setledj traverse avant de sortir des montagnes, le célèbre Hongrois Csoma de Körös, sur la vie singulière duquel il donne de curieux détails (3).

(1) Id., p. 312. Cp. la remarque de M. Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 441.

(2) V. Jacquemont, *Voy. dans l'Inde*, II, 310, 365, 396, etc. Comp. Alex. Gerard, *Account of Koonawur*, p. 151 et 102.

(3) V. Jacquemont, *Voyage*, II, 394, in-4.

M. Csoma résidait dans ce pays depuis plusieurs années, tout occupé de ses études tibétaines, et il en connaissait parfaitement les habitants, dont il parlait la langue. Ce canton de Kanaor est assis dans toute la largeur d'une des terrasses qui s'étagent en vastes gradins entre les pics neigeux de la grande chaîne et les plaines du bas pays; le peuple qui l'habite, spécialement connu sous le nom de *Kanaoris*, ou *Kanaïtes*, présente le mélange dont nous avons parlé de figures hindoues et de figures tibétaines, ou bien de physionomies participant plus ou moins aux deux types (1). Au dessus du Kanaor propre, qui se termine près du confluent du Setledj supérieur et du Spiti qui en est un affluent, commence un autre canton situé dans la vallée même du Spiti, et dont les habitants sont particulièrement nommés *Dzâds*. Chez ceux-ci, la physionomie générale est plus exclusivement tibétaine que chez les Kanaïtes (2). Du reste, les Dzâds de Spiti et les Kanaïtes ne sont à bien dire que deux tribus d'un même peuple. Écoutons à ce sujet Victor Jacquemont, ou plutôt M. Csoma dont il est ici l'interprète :

« *Kanaïtes et Dzâds* : M. Csoma de Körös appelle les uns et les autres *Tibétains*. Leur religion

(1) Id., p. 310. Les portraits dessinés par Jacquemont (pl. 30, 51 et 57 de la Relation historique), peuvent donner une idée du type mixte. Quelquefois la physionomie est purement hindoue; chez d'autres individus elle est tout à fait tibétaine. Ce sont les nuances infinies que présentent partout les races mixtes. Sur les habitudes principalement pastorales des Kanaoris, on peut voir la relation citée de Gerard, *Account of Koonawur*, p. 79 et 114.

(2) Alex. Gerard, *Koonawur*, p. 151.

est la tibétaine, en supposant que leur pays ne soit pas le Tibet. »

Et à ce sujet nous ajouterons qu'au rapport de M. Alexander Gerard, qui visitait le Kanaor en 1817 et 1818, les habitants des plaines inférieures connaissent aussi ceux des hautes vallées du Setledj sous le double nom de *Záds* et de *Bhóthias*, c'est-à-dire de *Tibétains* (1).

« La polyandrie, poursuit Victor Jacquemont, prévaut sans disgrâce parmi les Kanaïtes comme parmi les Dzáds; c'est un trait de mœurs qui les sépare également des Hindous (2)... Les Dzáds mangent la chair des yáks et des bœufs. *Dzád*, dans l'idée des Kanaïtes, désigne ces gens de l'Est qui mangent la chair du bœuf; c'est un mot injurieux, synonyme de *Tchamár*, ou de basse caste. Les Dzáds,

(1) Id., p. 100

(2) Comparez ci-dessus, p. 287. — Jacquemont ajoute un peu plus loin ces remarques au sujet de la *polyandrie* : « Malgré la bizarre institution de la polyandrie (chez les Kanaoris), point de querelles au sujet des héritages. J'ai demandé souvent comment il était possible de connaître le père de chaque enfant alors que plusieurs hommes (plusieurs frères) vivent en commun avec la même femme. Les femmes ne se trompent jamais là-dessus, m'a-t-on répondu constamment. En général, chacun est fier de sa part aux accroissements de la famille commune, et revendique plutôt qu'il ne décline une paternité douteuse. J'ai renouvelé bien souvent la question si la préférence de la femme pour un de ses époux n'excitait pas entre eux des scènes de jalousie, suivies de violences. On m'a toujours dit : non. Cette harmonie me semble démontrer que le sentiment de l'amour est absolument ignoré des femmes comme des mâles de cette singulière société. » (*Voyage*, t. II, p. 402, 4°)

pour les Kanaïtes(1), sont un peuple de basse caste(2). Et ceux-ci semblent, du moins jusqu'à une grande distance de l'Inde, jusqu'à Ladak, par exemple, avoir tellement d'eux-mêmes l'idée qu'en ont les Kanaïtes, que les plus élevés d'entre eux s'abstiennent de la chair du yâk et du bœuf. Le radjah de Ladak, qui n'est pas un hindou, mais apparemment de la même religion que son petit peuple, et comme lui dévot aux lamas, ne mange pas de bœuf.

• Le langage des *Dzâds* soumis au radjah de Kanaor (3).. est le même que celui du Spiti, de Ladak et de la Tartarie chinoise vers Mansarower. Il diffère totalement des divers dialectes kanaoris.... Les bottes de laine, les vêtements rouges et jaunes, la tête nue avec les cheveux coupés ras (4) ou tressés en queue, et d'énormes boucles d'oreilles, distinguent encore les *Dzâds* de Bissahir des Kanaoris, et les assimilent entièrement à ceux de Ladak, de Spiti et de la Tartarie chinoise, dont ils ne différeraient à aucun égard si le radjah de Bissahir ne leur interdisait la chair de bœuf....

• Malgré les diversités individuelles, les *Dzâds*

(1) Qui suivent encore pour la plupart le culte hindou. Voyez Alex. Gerard, *Koonawur*, p. 83.

(2) Ceci est évidemment un reste de l'ancienne domination politique et religieuse des Hindous.

(3) C'est-à-dire d'une petite partie de la vallée du Setledj immédiatement au-dessus et au-dessous du confluent du Spiti.

(4) Comp. ci-dessus, p. 287, la description chinoise des usages des Yétha

se distinguent physiquement des Kanaoris(1). Ceux-ci ont en général le teint plus clair que les premiers; mais les plus clairs n'ont sous leur peau brune aucune teinte rosée. Ils sont nègres pour *les couleurs*, tandis qu'il n'est pas rare de discerner la couleur vermeille du sang sur les joues des Dzâds, particulièrement des jeunes filles. Ils sont plus grands que les Kanaoris, moins barbus. Leur figure en général est plus plate; le nez est très-peu saillant. Mais les os des pommettes ne sont pas très-marqués, leurs joues ne sont pas creuses, leur menton n'est pas pointu, et leurs yeux, quoique généralement petits et très-fendus, n'ont pas leur commissure externe relevée vers les tempes. C'est donc un type tout à fait distinct(2) de celui des Mongols. J'ai décrit son mode le plus habituel; mais parmi les exceptions, qui sont assez nombreuses, on trouve des figures tout à fait européennes, quelques-unes régulières et même belles, chez les hommes surtout. Il est bizarre que chez les femmes il n'y ait pas la même variété.

» A ces égards, les Dzâds du radjah de Bissahir, c'est-à-dire du haut Setledj et du Hangarang(3), forment une transition entre les Kanaïtes ou Kanao-

(1) Nous avons déjà fait observer que chez les habitants du Kanaor la prédominance du sang hindou est beaucoup plus marquée que chez les Dzâds des vallées supérieures.

(2) *Tout à fait* est beaucoup dire. Il y a ici des modifications secondaires, non un type différent.

(3) Portion de la vallée du Spiti immédiatement au-dessus de son confluent avec le Setledj.

ris et les Dzâls du Spiti (supérieur) et de Békœur (1). De tous ceux que j'ai vus, ceux de Békœur seraient les moins éloignés du type mongol; quelques-uns parmi eux avaient entièrement ce caractère, tandis que d'autres, leurs voisins, montraient les figures européennes les plus diverses. En Spiti, les nez aquilins, qui se voient quelquefois au-dessus de moustaches bien fournies, au milieu de faces moins insipides que les autres, me paraissent devoir être une des conséquences des guerres dont cette vallée était autrefois le théâtre habituel. Cette amélioration partielle de la race est sans doute l'œuvre des montagnards de Kollou (2), qui y faisaient de fréquentes excursions déprédatrices (3). »

Ce qui résulte en définitive des faits que nous venons de rappeler, c'est qu'à une époque ancienne des populations de cette branche de la race mongole que d'après son habitation géographique on désigne sous le nom de race *tibétaine* descendirent de la région élevée dont l'Himalaïa forme au sud la ceinture extrême, et qu'abandonnant leurs froids climats pour les riches et chaudes campagnes du haut Hindoustan, elles se répandirent dans les plaines

(1) Portion de la vallée du haut Setledj immédiatement au-dessus du confluent du Spiti.

(2) Ce canton occupe la vallée supérieure du Belah, ou *Hypahsis*, beaucoup moins élevée au-dessus des plaines du Pendjâb que la terrasse de Kanaor.

(3) V. Jacquemont, *Voyage dans l'Inde*, t. II, p. 398 sqq., in-4°.

immenses qu'arrosent les nombreux affluents du Gange et de l'Indus. Nous disons du haut Hindoustan; nous pourrions dire de la Péninsule entière : car lorsqu'on étudie de près, dans ses éléments actuels, les restes de la population aborigène de l'Hindoustan méridional, à laquelle s'est superposée en partie, ou du moins juxtaposée la population hindoue d'extraction iranienne, on reste convaincu que cette population primordiale du Dékhan et de l'Inde centrale appartenait aussi à la race qui a pour berceau le plateau Tibétain.

Que cette première population tartare ou tibétaine de la Péninsule hindoue ait été antérieure à l'arrivée des Hindous proprement dits, venus du nord-ouest, c'est-à-dire de la région iranienne(1), c'est d'ailleurs un fait qui résulte de la manière la plus évidente de l'ensemble des anciens poèmes où se trouve consignée l'histoire héroïque de la race arienne, de même que l'Iliade renferme les plus précieuses traditions de l'histoire héroïque de la Grèce.

Pour le Pendjâb en particulier, où doit se renfermer notre investigation actuelle, nous trouvons dans le *Mahâbhârata*, dont M. Lassen a dépouillé toute la partie historique et géographique dans ses admirables études sur les antiquités de l'Inde(2),

(1) Voyez Lassen, *Ind. Alterthumsk.*, I, 515, 531 sqq., 543, etc. Comp. Max Müller, dans le XVII^e *Report of the British Association for Advancement of Science* (for 1847), p. 328.

(2) *Indische Alterthumskunde*, von Christian Lassen. Bonn, 1843-47, in-8° (t. I^{er}.).

des indices qui nous paraissent tout à fait concluants de la présence des Djâts dans la région nord-ouest de l'Inde dès les plus anciens temps auxquels nous reportent les traditions épiques de la littérature sanscrite (1).

Parmi les peuples les plus puissants de l'Inde primitive, les traditions épiques mettent au premier rang les *Yadava* et les *Bhódia* (2). Ces deux nations étaient sœurs d'origine, car la fable les fait descendre de deux fils d'un même père. Cette gé-

(1) Le *Mahabharata*, dans sa rédaction actuelle, présente des traces indubitables de remaniements et d'interpolations. La date de ces interpolations est nécessairement inconnue; il y a cependant tout lieu de croire qu'elles appartiennent à des siècles très-voisins de notre ère. Mais quant à la composition même des chants primitifs, elle remonte certainement à une époque peu éloignée du grand événement qui en fait le sujet principal, la guerre entre les Kourous et les Pandâvas, c'est-à-dire à une époque indéterminée, mais très-ancienne. On a cru, d'après une série d'indices et de rapprochements, pouvoir placer la Grande Guerre vers le xiv^e siècle avant notre ère (Voyez le résumé des recherches des indianistes anglais sur ce sujet, dans Prichard, *Researches into the Physical History of Mankind*, vol. IV, p. 101 sqq., 1844; comp. Elphinstone, *History of India*, I, 268, 1841); si cette approximation était fondée, ce que l'on est loin de pouvoir assurer (comparez le chapitre de M. Lassen sur la chronologie de l'Inde ancienne, p. 499 et suiv. de ses *Indische Alterthumskunde*), ce serait au xiii^e siècle que se rapporteraient les témoignages que nous en tirons au sujet des Djâts du nord-ouest de l'Inde. Ces témoignages, qui tiennent au fond même et à la trame du poème, ne sauraient d'ailleurs être suspects d'inauthenticité; et quelle que soit l'époque à laquelle il les faille reporter, leur date, nous le répétons, est nécessairement très-ancienne.

(2) Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 727.

néalogie mythique est importante à bien poser.

Djaïati, dit le Mahâbhârata, fut un prince des anciens temps de qui sont issus beaucoup de peuples. Une malédiction d'Ouçana (la planète de Vénus) l'avait condamné à devenir vieux de bonne heure, mais en lui laissant la faculté de transmettre sa vieillesse à un de ses fils, si celui-ci y consentait. Le plus jeune d'entre eux, Poûrou, fut le seul qui voulut bien se sacrifier pour son père; tous les autres, qui s'y étaient refusés, furent exilés aux dernières limites de la terre. Du quatrième des fils de Djaïati, *Anou* ou *Anava*, sont issues les races des *Mlêk'ha* (1), reléguées dans le Nord (2).

Poûrou fut le chef d'une dynastie puissante qui régna sur la contrée qu'arrose l'Îrâvati (3), c'est-à-dire sur une portion au moins du Pendjâb de notre géographie, et qui étendit aussi ses conquêtes plus à l'orient dans le pays que le Gange traverse. Dans un passage du Mahâbhârata, les *Paoura*, ou descendants de Poûrou, sont associés comme peuple aux *Tchédi* et aux *Kâçi* (4). Ce roi Porus qui ré-

(1) Le terme *Mlêk'ha*, chez les anciens Hindous, avait précisément la même signification que celui de *Barbare* chez les Grecs et chez les Romains. Tout peuple qui ne parlait pas la langue des Ariahs, des *purs*, était *Mlêk'ha* (Lassen, *Ind. Alterth.*, p. 855).

(2) Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 726; et Appendice, p. xviii.

(3) Le *Ravi* actuel, celui des cinq fleuves du Pendjâb qui passe à Lahor.

(4) *Mahâbh.*, VI, 56, v. 2415, dans Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 728. — Les *Kâçi* ou *Kâasia* sont les habitants de l'Himalaïa cen-

gnait dans le Pendjâb au iv^e siècle avant notre ère, et qui opposa une résistance courageuse aux armes d'Alexandre, était sans nul doute un prince de cette dynastie de Poûrou. Le Soûrâshtra, notre Goudjérât actuel (1), fut aussi gouverné par une branche de la même famille (2).

Les peuples issus d'Anava, le frère de Poûrou, occupèrent cependant diverses parties du Pendjâb, et la vallée même du Sindh inférieur. Deux des fils d'Anava, Yadou et Drouhiou, furent la souche de ces deux grandes nations de l'Inde ancienne que nous avons nommées tout à l'heure, les *Yadava* et les *Bhôdja*. Ces deux nations se partageaient l'une et l'autre en un grand nombre de tribus puissantes, dont beaucoup jouent un rôle actif dans l'Épopée indienne (3). Les *Yadava* occupaient tout le pays

tral (Lassen, *ibid.*, p. 396, et Appendice, p. XLVI). Djaïati est aussi qualifié dans la tradition épique de roi des Kâçi (id., p. 713, Comp. 599, et Append., p. XXIX). Les *Tchédi* habitaient dans la même région, mais leur demeure n'est pas indiquée d'une manière plus précise (*ibid.* p. 607 sq.). Dans les dynasties des Pourâna, les *Tchédi* (très-probablement des *Djéts*) sont également rattachés à la famille des Yadou (*ibid.*, Append., p. XVIII).

(1) Lassen, *op cit.* p. 105.

(2) Id., p. 727 sq.

(3) Dans la plupart des Pourâna, les Bhôdja descendent non de Drouhiou, mais de *Haïhaia*. Dans le Mahâbhârata, les Haïhaia sont seulement une des plus grandes tribus des Yadava (Lassen, *Ind. Alterth*, I, 599, 611, 727, etc.). Les Haïhaia sont aussi nommés dans quelques Pourâna *Djéts*, *Sou-Djéts* et *San-Djéts* (*ibid.*, Append., p. XXVII). M. Wilson a été frappé de l'analogie de ce nom de Haïhaia avec celui des *Haïathéth* ou

qui est à l'ouest du Gange supérieur, et s'étendaient sur le Radjpouth'ana actuel jusqu'aux monts Vin-dhyâ (1). Leur première capitale fut *Pratishthâna*, au confluent de la Yamounâ ou Djemna et du Gange (2); plus tard, la résidence royale fut transportée à *Hâstinapoura*, sur le Gange, dans la Mésopotamie que forment ici ce fleuve et la Djemna (3). Les *Bhôdja* occupaient originairement la vallée du Gange et les pays qu'arrosent ses nombreux affluents; un roi hindou célèbre dans les traditions épiques, Djarâsandha, prince du Magadha (le Béhar actuel), expulsa de cette contrée dix-huit de leurs tribus et les obligea de se réfugier dans l'ouest (4). Ce fut sans doute dans le même temps qu'une partie des Yadava

Epthalites (*Ariana Antiqua*, p. 388); mais ce rapprochement ne saurait être fondé, par une foule de raisons que l'ensemble même des recherches exposées dans ce mémoire nous dispense de développer ici. Encore bien moins doit-on s'arrêter à une conjecture antérieure du même savant, qui avait cru voir dans les *Haïhaia* des poèmes hindous, les *Hocihou* (Ouigours) des annales chinoises (*Pischnou Pourana*, p. 419)! M. Tod nous apprend qu'une petite tribu radjpoute des Baghelakhand, dans la vallée supérieure de Sohagpur, porte encore le nom de *Haïhaia* (*Annals and Antiq. of Radj.*, I, p. 39). — Dans le *Vichnou Pôurana*, il est dit que Yadou, fils de Djaïati, eut quatre fils qui se répandirent dans l'est, l'ouest, le nord et le sud de la terre.

(1) Lassen, *Ind. Alterthumsk.*, I, 727.

(2) Id., p. 128. Djaïati est nommé roi de *Pratishthâna* (p. 713; *Comp. Append.*, p. xxix).

(3) Id. p. 127 et 597; et *Append.*, p. xxvi sqq. Le pays compris entre la Djemna et le Gange s'appelait alors *Antarvêdi*; c'est aujourd'hui le *Doudb*.

(4) Id., p. 610. Cp. 556 sqq.

se virent aussi contraints d'abandonner leurs anciennes demeures sur la Yamounâ (la Djemna) et de se retirer plus au sud (1). Dans les écrits hindous antérieurs aux grandes épopées, un peuple du sud voisin des monts Vindhya et du Soûrâshtra, les *Sât-vata*, est aussi nommé *Bhôdja*. Le Mahâbhârata parle des Sât-vata et des Bhôdja comme de deux peuples distincts, mais de même origine. Les Bhôdja du Sud paraissent fréquemment en étroite alliance avec les Yadava (2). *Djât* et *Bhôdia* sont au reste deux noms étroitement et perpétuellement unis, dans les temps actuels comme dans les temps anciens, dans l'histoire comme dans les traditions épiques. D'après les renseignements locaux recueillis sur les contrées du Sindh inférieur par un voyageur musulman du x^e siècle de notre ère, Ibn-Haukal, le pays que nous nommons actuellement Sindhi avait eu pour habitants primitifs trois grandes tribus sœurs, les *Djath*, les *Meyd* et les *Bodha* (3). Nous avons déjà dit que les habitants des plaines du Pendjâb désignent les indigènes des hautes vallées de l'Himalaïa occidental sous le double nom de *Zâds* et de *Bhothias*, deux dénominations synonymes pour eux de Tibétains (4). Enfin, dans les Poèmes et

(1) Id., p. 616 Cp. 624 sq.

(2) Id., p. 611 sq., et Append., p. xxviii. Cp. le *Râdjataranginî*, *Hist. des rois du Kachmîr*, trad. fr. de M. Troyer, t. II, p. 311 sq. Paris, 1840, in-8°.

(3) Reinaud, *Mémoire sur l'Inde*, p. 233 sq., 1849, in-4°. Cp. p. 43, et ci-dessus, p. 311; et sur les Meyd, ci-après, p. 339, note 1.

(4) Ci-dessus, p. 323.

dans les Pourâna, les *Yadava*, les *Haïhaia* ou *Djâta* et les *Bhódia* sont toujours présentés dans un rapport étroit de parenté et de destinées historiques.

Si maintenant nous sortons des fictions épiques pour rentrer dans le domaine des faits réels, nous disons qu'il est impossible de méconnaître dans les *Yadava* les *Djâts* actuels de la région du Sindh. La ressemblance, nous dirions presque l'identité des noms, n'est qu'une de leurs moindres analogies. Non-seulement l'habitation géographique est précisément la même, — toute la région de plaines qui se trouve comprise d'un côté entre le cours supérieur du Gange et l'Indus, de l'autre entre le Kachmir et les monts Vindhia (1); — mais les circonstances mêmes de l'histoire des *Yadava* sont autant d'indices de leur origine. *Djâti*, le père de la race, n'en est encore que le symbole personnifié selon le génie de l'Orient, ou plutôt selon le génie de tous les peuples primitifs; tous ses fils, tous ses descendants, ou en d'autres termes les peuples et les tribus qu'un lien de fraternité native rattachait à la nation djate, ont pour demeure et pour théâtre des faits que la tradition leur attribue, soit la région mésopotamienne (le Douâb) renfermée entre le Gange supérieur et la Djemna, c'est-à-dire un pays dont les *Djâts* occupent encore aujourd'hui les cantons supérieurs (2), et où des chefs djates s'é-

(1) Voy. ci-dessus, p. 309.

(2) Ci-dessus, p. 318 sq.

taient formé des principautés même dans le dernier siècle (1) ; soit les districts montueux du Radjpon-tana, entre la Djemna et le Goudjérât, dont les Djâts, nous le savons, forment la population aborigène ; soit enfin les plaines mêmes de la Pentapotamie indienne, ou du *Pendjâb*, selon l'expression persane. Une autre circonstance particulièrement importante dans la tradition antique, c'est la communauté d'origine qui est expressément indiquée entre les Yadva et les Bhôdja, « ces deux peuples les plus puissants de l'Inde primitive ; » car le nom de *Bhôdja* reproduit sans altération celui de *Bhóthia*, le seul sous lequel les Hindous connaissent les peuples du Tibet (2), et que dans le Pendjâb même les habitants de la plaine donnent encore, ainsi que nous l'avons vu (3), aux tribus djates de la montagne. D'un autre côté, l'habitation originaire des Bhôdja, avant qu'un roi hindou les eut refoulés vers le sud-ouest, avait été sur le Gange inférieur, dans le Bengale et le Béhar actuels, là où tout indique en effet que des peuples de langue tibétaine ont précédé la population hindoue (4) ; et le titre de roi des Khâci, c'est-à-dire des montagnards de l'Himalaïa (5), que le poëte du Mahâbhârata donne à Djaïati, le

(1) Voyez J. Rennell, *Memoir of a Map of Hindoostan*, Lond., 1793 (3rd edit.), p. cxviii, in-4° ; G. Thomas, *Military Memoirs*, p. 111, édit. de Londres, 1805. in 8° ; etc., etc.

(2) Lassen, *Ind. Alterth.*, I, 441 ; Vigne, *Kashmir*, II, 248, etc.

(3) Ci dessus, p. 322.

(4) Id., p. 319.

(5) Lassen, *Ind. Alterth.*, p. 57 et 179.

père de la race des Yadava, reporte également leur berceau vers la région himalaïenne (1). La tradition mythique et l'observation actuelle s'accordent donc à donner aux Djâts une origine tibétaine.

Il importe peu que dans l'histoire héroïque de l'Hindoustan les rois des Yadava figurent parmi les dynasties hindoues; car tout indique que le culte des Brahmanes avait été accepté de très-bonne heure par une portion au moins des Yadava, ou plutôt qu'il leur avait été imposé dès l'époque de l'arrivée des Arias dans le Pendjâb (2). Les monuments du culte brahmanique même antérieurs au Mahâbhârata rangent en effet les fils de Djañati dans la caste guerrière de la nation arienne (3); et d'ailleurs l'établissement des Hindous irâniens dans les pays situés à l'orient du Sindh, déjà antérieurement occupés par les Yadava descendus de la région himalaïenne, paraît avoir eu pour résultat une fusion partielle entre les deux races, comme le prouve la transformation physique qui s'est opérée en partie chez les Djâts de la plaine. Au point de vue religieux et politique (4), et même à certains égards au point de

(1) Des traces de polyandrie, cet usage caractéristique de la race tibétaine, se trouvent dans le Mahâbhârata attribuées aux Khâcia (Lassen, *op. cit.*, p. 642 et suiv., et Append., p. lxxxii).

(2) Voyez ci-dessus, p. 316.

(3) Colebrook, *Miscellaneous Essays*, vol. I, p. 25. Lond., 1837, in-8°; Lassen, *ind. Alterthumsk.*, I, 726 et 730. Add. Append., p. xviii sq.

(4) C'est de même sur la considération exclusivement tirée du fait religieux que M. Lassen (*indische Alterth.*, I, 643) regarde

vue purement historique, les Yadava pouvaient donc être regardés, à l'époque de la composition du Mahābhārata, comme appartenant à la nation hindoue. Mais sous cette assimilation le fait ethnologique n'en subsistait pas moins, établissant de race à race une de ces délimitations profondes, impérissables, que rien n'efface jamais complètement entre les nations de différente origine. Aussi voyons-nous que même dans l'Épopée sanscrite, ainsi que dans le livre des Lois de Manou, de fréquentes allusions sont faites à l'origine impure, ou non arienne, de la race de Yadou (1); et la distinction n'est pas moins tranchée dans l'observation actuelle et directe des deux peuples. Ainsi le major Tod, à qui l'Europe doit un précieux ouvrage sur le Radjpoutana, mais qui par malheur s'égare trop souvent dans des spéculations systématiques lorsqu'il sort du cercle de ses études positives, le major Tod, disons-nous, avait cru pouvoir ranger les Djâts des États radjpoutes, dont ils forment toute la population agricole, parmi les purs Hindous, sur ce fait qu'ils figurent dans quelques listes des tribus radjpoutes (2); mais à ce sujet M. Elphinstone, auteur d'une excellente Histoire de l'Inde, fait observer avec toute raison que M. Tod lui-même détruit en grande partie les conséquences

les Yadava comme Hindous. La question ne s'est pas du tout présentée à l'esprit de M. Lassen sous son aspect ethnologique.

(1) Lassen, *ind. Atterth*, I, 821.

(2) Tod, *Annals and Antiq. of Radj.*, I, 106. Lond., 1829, in-4°.

du fait allégué, lorsqu'il ajoute que bien que leur nom soit dans les listes ils ne sont cependant jamais regardés comme de vrais Radjpoutes, et que pas un Radjpoute ne s'allierait avec eux par un mariage (1).

On pourrait s'étonner que des rapports si nombreux, et, nous osons le dire, d'une si frappante évidence, aient pu échapper à l'homme éminent dont le vaste savoir et la rare sagacité ont porté tant de clartés dans les obscures profondeurs des origines hindoues, si l'on ne savait par mille exemples que souvent les solutions les plus simples sont celles qui se présentent les dernières à la pensée: L'identité des Yétha de la Transoxane et des Halathélèh ou Ephthalites, indiquée par des rapports non moins simples et non moins frappants, n'était-elle pas aussi restée jusqu'à présent inaperçue? D'ailleurs M. Lassen, en trouvant le nom de *Djartika* employé dans le Mahâbhârata pour désigner un peuple du nord-ouest de l'Inde, et en identifiant ce mot avec le nom des Djâts (2), aura été détourné de rechercher une autre identification dans les textes antiques. Nous sommes disposés à accepter ce rapprochement comme exact; mais il ne nous paraît impliquer nulle contradiction avec celui que nous présentent les noms de Djalati et de Yadava. Ces dernières appellations, il ne faut pas l'oublier, étaient uniquement fournies par les vieilles traditions des

(1) Elphinstone, *Hist. of India*, I, 437 sq. Add., p. 432.

(2) *Indische Alterthumskunde*, I, 97 et 821. Cp. 397; et de *Pentapot. Ind.*, 20.

temps primitifs; tandis que le nom des Djartika aurait été appliqué dans les catalogues géographiques du poëme à un peuple en quelque sorte contemporain. Ce pouvait être le même nom, mais tiré de sources différentes, et gardant sous sa double forme le cachet de sa double origine.

En résumé, les anciens poëmes sanscrits, dont la composition primitive remonte indubitablement à une grande antiquité, nous montrent dès lors la nation djate, d'origine tibétaine, établie depuis un temps immémorial dans les larges plaines du Pendjab, dans la vallée du Sindh et au pied septentrional des monts Vindhya en remontant de là jusque vers les sources du Gange. Il n'y a donc pas lieu d'être surpris de trouver une des tribus djates les plus remarquables, celle des *Khattis*, qui a ses campements principaux — ses habitudes sont presque exclusivement pastorales — entre le Tchénab et le Ravi, dans le S.-O. de Labor, déjà citée sous le nom tout à fait identique de *Kathéens*, *Kathalos*, dans les historiens des expéditions d'Alexandre, au iv^e siècle avant J.-C. (1); non plus que de voir les *Djâts* de la vallée inférieure de l'Indus mentionnés comme habitants très-anciens du pays dans un livre indien qui paraît avoir été écrit vers le milieu du m^e siècle avant notre ère (2), et

(1) Arrianus, *de Expedit. Alex.*, V, 22; comp. Strab., lib. XV, p. 639. Et pour les Khattis actuels, Alex. Burnes, *Voy. à Boukhara*, trad. fr., t. I, p. 125, et *Journ. of Geogr. Soc.*, III, 146. Add. Lassen, *ind. Alterth.*, I, 653, note.

(2) Cette date approximative se déduit des indications mêmes

dont l'auteur persan du *Modjmel-altevaryk* nous a conservé de curieux extraits qui ont été traduits par M. Reinaud (1). Encore moins aurons-nous à remarquer la mention du même peuple dans les relations que les historiens arabes et persans nous ont laissées des premières conquêtes musulmanes dans la vallée du Sindh à partir du vi^e siècle de notre ère (2), de la célèbre expédition de Mahmoud le Ghaznévide au commencement du xi^e siècle (3), et de celles du farouche Timour en 1399 (4). C'était sur ces indications accidentelles que s'appuyaient

du texte. Voyez le *Mémoire sur l'Inde* de M. Reinaud, p. 68. Paris, 1849, in-4°.

(1) *Fragments arabes et persans inédits relatifs à l'Inde*, p. 25 sqq. et p. vn. Paris, 1845, in-8. — Les *Meyd* qui figurent ici comme une grande tribu indigène à côté des Zâth, sont indubitablement les *Maïr*, ou *Mër*, qui occupent encore une partie du Sindhi à côté des Djits. Voyez Tod, *Annals and Antiq. of Radj.*, II, 323, etc. Add. Chr. Lassen, *Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.*, t. III, 1840, p. 189, et *Ind. Alterth.*, I, p. 369. Les *Mëra* du Radjpout'hana, frères des *Maïr* du Sindhi, appartiennent, selon leurs propres traditions recueillies par le major Tod, à la race des *Kchita*, nouvelle modification du nom des Djits ou Djâts.

(2) Beladori, fragment traduit pour la première fois par M. Reinaud d'après le ms. de la Bibliothèque de Leyde, dans ses *Fragments relatifs à l'Inde*, p. 214, et xviii sqq. Comp. ci-dessus, p. 312.

(3) Mirchondi *Hist. Gaznevid.*, ed. Wilken, p. 225; J. Malcolm, *Hist. de Perse*, trad. fr., II, 37; Ferichtah, dans Tod, *Ann. and Antiq. of Radj.*, I, 108. Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 272.

(4) *Histoire de Timur-bec*, trad. du persan de Cherefeddin par Petis de la Croix, t. III, p. 77. Paris, 1722, in-12.

principalement ceux qui croyaient y retrouver la trace des anciens Gètes de race teutonique (1) ; aujourd'hui que nous savons quelles sont dans le nord-ouest de l'Inde l'importance et l'extension de la race djate, nous pouvons rendre leur vrai caractère aux mentions que l'histoire en a faites à diverses époques.

Maintenant aussi que nous savons précisément ce que sont les Djâts, nous n'aurons pas besoin de justifier par de nouveaux développements l'identification que nous avons faite entre eux et les *Yétha* des auteurs chinois.

Entre les Djâts et les *Yétha*, les rapports sont en effet nombreux et nous paraissent concluants.

Tout est identique chez les deux peuples : le nom, l'origine, les usages nationaux dans certains traits particulièrement caractéristiques, et nous pouvons même ajouter l'habitation géographique.

Le nom : car la transcription chinoise rend d'une manière aussi exacte et aussi rapprochée que le comporte la nature de la langue et de l'écriture de la Chine l'ethnique *Djât*, qui, même dans certains cantons de l'Inde, prend, ainsi que nous l'avons vu (2), les formes provinciales de *Djète* et de *Yeut* ;

L'origine : car au rapport exprès des annales chinoises, la langue des Yué-tchi ou *Yétha* était le tibétain : et nous savons aujourd'hui que les Djâts de

(1) Ci-dessus, p. 308.

(2) Ci-dessus, p. 309, note.

l'Himalaïa occidental, c'est-à-dire de la région d'où sont descendus ceux du Pendjâb et du Radjpoutana, sont de purs Tibétains par la langue et le type physique ;

Les usages : car il en est un entre autres, le plus frappant de tous et le plus caractéristique, celui de la polyandrie, qui existait chez les Yétha, et que nous savons par le témoignage unanime de tous les voyageurs être exclusif aux populations tibétaines ;

L'habitation géographique, enfin : car la race djate étant, comme tout l'indique, indigène du Tibet occidental, il est aisé de comprendre que quelques-unes de ses tribus aient pu aller chercher autrefois avec leurs troupeaux des établissements dans le nord de la même région.

Il ne faut pas oublier que nous n'avons encore sur la géographie, l'histoire et l'ethnographie du Tibet intérieur que des notions extrêmement incomplètes ; que nous ignorons non-seulement quels ont été dans les temps anciens la distribution et le mouvement des peuples de cette grande région, mais encore quels y sont aujourd'hui la classification précise et les rapports de consanguinité des peuples et des tribus qui l'habitent ; que l'on ne saurait dire conséquemment quelle étendue de pays les populations djates y ont autrefois occupée ou y occupent encore au delà de ce qu'on nomme le Petit Tibet, en remontant au nord et au nord-est vers le bassin de la rivière de Yarkand et vers le Tangout. Il faut donc nous en tenir aux indications mêmes qui nous sont

fournies, d'un côté par les annales anciennes de la Chine, et de l'autre par les traditions épiques de l'Inde, sans que le défaut de renseignements actuels nous empêche de reconnaître le parfait accord de ces indications entre elles et avec les faits que les explorateurs européens ont pu de nos jours observer directement.

Si le passé nous avait légué sur l'histoire propre des pays et des peuples tibétains des notions que peut-être l'avenir nous réserve, nous y pourrions trouver d'utiles renseignements sur beaucoup de faits qui se lient directement au sujet qui nous occupe. Peut-être saurait-on par là si après la destruction du royaume des Kouchans de la Transoxane par l'invasion turque de la seconde moitié du vi^e siècle (1), et le refoulement d'une partie au moins des Yétha dans les cantons montueux qui couvrent au nord et au sud les deux pentes du Hindou-kôh, les tribus de ce peuple, que les relations chinoises nous représentent comme ayant gardé même à cette époque une partie de leurs habitudes pastorales (2), ne s'écoulèrent pas à l'orient, en remontant les hautes vallées du Badakhchân actuel ou la vallée du Sindh au nord du Kachmir, pour rentrer au cœur même des contrées alpines occupées par leur propre race. Ce qui est certain, c'est qu'aujourd'hui, s'il en faut croire deux excellents observateurs de la haute région de l'Oxus, le lieutenant Wood et Alexandre

(1) Ci-dessus, p. 305.

(2) Id., p. 288.

Burnes, la population du Badakhchân est entièrement tadjike sans aucune trace apparente d'immixtions étrangères (1), et qu'ainsi il ne paraîtrait pas que les Djâts ou Yéthâ du Tangout aient pu se fondre dans ces populations de race persane; tandis que la haute région qui confine immédiatement au Badakhchân du côté de l'est et du sud-est est encore aujourd'hui le domaine de la race tibétaine. On se demande s'il n'y eut pas quelque rapport entre ce retour des Yéthâ de la Transoxane dans l'ouest du Tibet, et les mouvements de populations que les annales chinoises du ^{vi}^e siècle y indiquent vaguement, mouvements qui eurent pour résultat la formation, dans le Tibet occidental, d'un État puissant que les Chinois nomment royaume des *Toufans* (c'est-à-dire des Tibétains)? Ce nouveau royaume tibétain s'assujettit par les armes, vers la fin du ^{vi}^e siècle, les pays de Khotân, de Yarkhand et de Kaschghâr; il porta même un moment sa domination dans le pays de Ferghanâh, sur le Jaxartès ou Sihoun supérieur, et il soutint de longues guerres, jusqu'à la fin du ^{ix}^e siècle, contre les Turks et contre la Chine (2).

Quoi qu'il en soit de la part que les Yéthâ purent

(1) Voyez ci-dessus, p. 304, note 2.

(2) Gaubil, *Histoire de la grande dynastie Tang*, dans les *Mémoires sur la Chine*, t. XV, p. 4; 8 sqq., XVI, 9 sqq., 139, etc.; Deguignes, *Hist. des Huns*, t. I, 2^e partie, p. 491 sqq. et 457, et 1^{re} partie, p. 163; Abel Rémusat, *Recherches sur les Langues Tartares*, p. 384; Klaproth, *Tabl. histor. de l'Asie*, p. 132 et suiv.

avoir dans ces événements, il est certain qu'une partie au moins d'entre eux, après l'envahissement de la Transoxane par les Turks, était en effet rentrée dans le Tibet : Ma-touan-lin le dit expressément dans une des quatre notices que sous des titres différents il a consacrées à ce peuple (1), et son exactitude sur ce point est confirmée par le témoignage personnel d'un voyageur chinois du x^e siècle, dont la curieuse relation a été traduite par Abel Rémusat dans son *Histoire de la ville de Khotan* (2). D'après ce double témoignage, les descendants des anciens Yué-tchi — nous savons que ce nom ne diffère pas de celui de Yé-tha — occupaient à cette époque du x^e siècle (vers l'année 938), sous le nom de *Tchoung-yan-siouan* (3), un pays situé à l'extrémité nord du Tibet sur les confins du grand Désert de sables, non loin à l'orient du lac de Lop, petite mer intérieure où vient aboutir tout le système d'eaux du bassin de la rivière de Kaschghâr. Il est bon de remarquer que cette contrée est précisément celle qu'avaient autrefois habitée les Yué-tchi ou Yé-tha, et d'où ils avaient été expulsés par les Hioung-nou vers l'année 162 avant notre ère (4); ils n'avaient ainsi fait que reprendre possession, après huit cents ans, d'un pays qui déjà avait été le leur, et où plusieurs de leurs tribus étaient même restées, ainsi

(1) Ci-dessus, p. 275.

(2) *Hist de la ville de Khotan*, p. 78.

(3) Abel-Rémusat, *loc. cit.* écrit *Tchoung-yun*.

(4) Ci-dessus, p. 257.

que nous l'avons vu, sous le nom de *Petits Yüé-tchi* qu'elles n'avaient jamais quitté, puisque le voyageur chinois que nous venons de citer les retrouva encore, en l'année 938, dans le canton que l'ancienne histoire leur attribue (1).

Nous voyons encore dans les sources chinoises du septième au dixième siècle que le pays qui avoisine immédiatement le lac de Lop, dans le sud-ouest de Tourfan et de Hami, était connu des populations turques limitrophes sous un nom que les auteurs chinois écrivent *Cha-tho* (2). Le pays de Cha-tho avait appartenu longtemps aux rois du Tibet; plus tard, il leur fut enlevé par les Turks, et ceux de cette nation qui s'y établirent en reçurent le nom de Turks Cha-tho (ou plutôt Turks *de* Cha-tho), sous lequel ils ont joué un rôle notable dans l'histoire de la Tartarie et du nord de la Chine (3). Dans l'opinion de plusieurs savants, le nom véritable, le nom indigène de ces Turks de Cha-tho était celui de Taggaz, et ils appartenaient à la race Ouïgoure, branche si importante des nations turques (4). Mais pour nous en tenir à ce qui se rapporte directement au sujet de nos recherches, il ne nous paraît pas douteux que le mot Cha-tho, désignant depuis Je

(1) *Histoire de la ville de Khotan*, p. 76.

(2) Gaubil, *Hist. de la grande dyn. des Tang*, l. c. XVI, 156; Deguignes, *Hist. des Huns*, t. II, p. 37.

(3) Deguignes, *ouvrage cité*, t. II, p. 34 sqq.

(4) Deguignes, *ibid.*, p. 37; Reinaud, *Introduction à sa traduction française d'Abou'lféda*, p. cccxix et suiv.

vii^e siècle de notre ère (car on ne le trouve pas mentionné auparavant) le pays où s'était retirée une fraction importante des Yétha après leur sortie des pays de l'Oxus, ne soit une nouvelle transcription du nom même de ce peuple, c'est-à-dire le nom de *Djât* que les Chinois avaient connu cette fois par l'intermédiaire des Turks, sans en soupçonner le rapport avec le nom des Yué-tchi et celui des Yétha de leurs anciens auteurs. Ce rapprochement nous paraît recevoir, de l'ensemble des circonstances sur lequel il repose, un caractère de probabilité très-voisin de la certitude.

Ce qui donne surtout au fait que nous mentionnons ici un intérêt tout particulier, c'est que nous y retrouvons l'origine d'une dénomination qui a exercé sans succès la sagacité d'hommes considérables dans la science : nous voulons parler du nom de *Djétèh* cité très-fréquemment au commencement du xv^e siècle, dans l'historien persan Chéref-eddin, auteur de la vie de Tamerlan. Chéref-eddin avait pris ce nom, ignoré jusque-là de tous les auteurs musulmans, des mémoires turks sur lesquels il composa son histoire ; les auteurs chinois viennent de nous dire en effet que les Turks nommaient *Cha-tho* le pays qui environne le lac de Lop. L'identité est palpable. Et quant à l'origine même de ce nom de *Cha-tho*, dont la véritable forme, *Djétèh*, nous est donnée par l'historien persan, il est, nous le répétons, difficile de n'y pas reconnaître le nom des *Djâts* qui étaient revenus chercher un établisse-

ment près du lac de Lop après leur sortie du To-kharestan, c'est-à-dire, selon toute apparence, dans la première moitié du vii^e siècle.

Le nom de *Djètèh* avait fini par recevoir chez les 'Turks orientaux une acception très-étendue. Dans Chéref-eddîn et dans les auteurs qui l'ont copié, ce nom s'applique à l'ancien royaume des Ouïghours, où sont situées les villes de Hami et de Tourfan, au pays de Kaschghâr et à notre Dzoûngarie actuelle au pied de l'Altaï, c'est-à-dire aux pays qui, après la mort de Tchinghiz-khân, avaient formé, avec le Maouaran-nahar ou Transoxane et le pays de Khârizm, le royaume de Tchagataï (1). Cette acception résulte non-seulement des nombreux passages où l'historien de Timour parle d'une manière générale des khans de Djètèh, dénomination sous laquelle il désigne toujours les rois du Tchagataï (2), mais aussi des villes et des pays qu'il attribue nominalement au Djètèh, lorsqu'il raconte en détail les différentes expéditions de Timour dans cette contrée (3).

(1) *Histoire généalogique des Tatars*, trad. d'Abulgasi-Bayadur-chan, p. 387 et 406. Leyde, 1726, in-12; Deguignes, *Hist. des Huns*, t. III, p. 309, 1757.

(2) *Histoire de Timur-bec*, trad. du persan de Chéref-eddîn par Petis de la Croix. Paris, 1722. 4 vol. in-12, t. I, p. 26, etc., etc. Pour Chéref-eddîn, *Djètèh* et *Mongolistan* sont des termes synonymes, à cause évidemment de l'origine mongole des Khans de Tchagataï, issus de Tchinghiz-khân. Voy. l'ouvrage cité, t. I, p. 152 et 439; II, 49 et 53; III, 214 sq., etc.

(3) Les principales de ces expéditions sont celles de 1371

L'erreur où de nombreux écrivains ont été entraînés par une apparente ressemblance de noms, quant à l'identité prétendue des Yétha de la Transoxane et des anciens Gètes de la Dacie danubienne, cette erreur n'a pas manqué de se renouveler ici pour le pays de Djétèh (1). Le savant académicien qui a donné, dans le tome XIII des *Notices et Extraits*, l'analyse du *Mésalek-alabsar* de Schéhâbeddin, a bien vu le peu de fondement de cette hypothèse (2); mais lui-même n'a pu rien trouver de satisfaisant sur le nom de *Djétèh*, parce qu'en effet les sources arabes et persanes, les seules qu'il eût interrogées, ne lui pouvaient rien apprendre à ce sujet (3). Nous croyons que les faits et les témoi-

(*Hist. de Timur-bec*, t. I, p. 220 sqq.), de 1389 (*id.*, t. II, p. 35 sqq.), de 1390 (*id.*, p. 66 sqq.), et de 1399 (*id.*, III, 214 sqq.). Cp. Deguignes, *Hist. des Huns*, t. IV, 1758, p. 4 et suiv.

(1) Voyez notamment le mémoire de d'Anville sur les Gètes, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXV, 1759, p. 38.

(2) Et. Quatremère, dans les *Notices et Extraits*, t. XIII, p. 230.

(3) Nous croyons devoir transcrire ici la note tout entière que M. Quatremère consacre à cette question dans l'endroit que nous venons de citer, non-seulement à cause du grand savoir de l'auteur, mais surtout parce qu'il est le seul des savants modernes à notre connaissance qui ait donné une attention ou pen sérieuse à ce point de géographie asiatique : « Je dois dire un mot d'un nom de contrée ou de peuple qui se rencontre chez plusieurs écrivains orientaux, et auquel des savants distingués ont donné, je crois, trop d'importance : je veux parler du mot *Djéta*, ou *Djétèh*. On lit dans le *Fakihat-alkholaf* d'Ebn-Arabschah, p. 48 : « Il s'empara des contrées où dominaient les Mongols et les Djéta. » Ailleurs (p. 232; cp. 235) : « Les contrées des

gnages que nous avons réunis rendent très-clair ce qui était fort obscur.

Mongols et des Djéta. » Le même historien atteste (*Vita Timuri*, t. I, p. 368, 370) que le pays de Kapdjak avait pour limites du côté de l'orient des cantons qui touchaient au Turkes-tan et au pays de Djéta. C'est surtout dans le Zafar-Naméh (de Chéref-eddin) qu'il est fait une mention fréquente des expéditions de Timour dans le pays de Djétéh (*Histoire de Timur-bec*, t. I, p. 26, 28, 30, etc.). On lit dans le *Matla as-saadéin* (ms. persan de l'Arsenal): « Avis Oghlan avait tué Nakhjihan, qui était le khan de Djétéh, et le trouble régnait parmi les Mongols. » Et plus bas: « S'étant enfui du pays de Djétéh, il vint à Kaschgar. » Cette contrée avait des princes qui descendaient de Tchagataï, fils de Tchinghiz-khan. Ainsi qu'on le voit par le récit des expéditions de Timour, ce pays s'étendait au N.-E. du Ma-wara-annahar, ou N. du Mongolistan, et se prolongeait jusqu'à l'Irtisch, et même plus loin: car on lit dans un passage du Zafar-Naméh: « Le pays de Djétéh jusqu'au Khataï. » Les frontières vers le midi ne paraissent pas avoir dépassé le lac Balkasch; car nous voyons, dans un passage du même livre, que le lieu nommé Isi-gheul faisait partie du Mongolistan. Il ne faut pas, ce me semble, regarder le nom de Djétéh comme désignant une grande branche des nations de l'Orient, ni comme rappelant le peuple antique connu sous la dénomination de *Gètes*. Le mot de *Djétéh*, ou *Djéta*, est un terme dont l'origine est fort récente: on le chercherait inutilement chez les auteurs orientaux antérieurs au xv^e siècle de notre ère. Il ne commence à paraître que chez les écrivains qui ont rapporté la vie de Timour. Il est donc probable qu'il doit son origine aux Turcs orientaux, et qu'il a pris naissance en même temps que les dénominations de *Kasak*, de *Sart*, de *Sirr*, de *Kalmak*, et autres qui datent de la même époque. Il fut employé pour désigner une nation composée de tribus mongoles et autres, qui occupait, comme je l'ai dit, une vaste étendue de pays vers les bords de l'Irtisch. Comme le mot *Djétéh*, ou *Djéta* ne paraît pas avoir de signification dans la langue des Turcs orientaux, on pourrait croire que, comme ce-

Ici se termine le champ de recherches que nous avons à parcourir dans ce mémoire.

Nous croyons avoir démontré par un ensemble concordant de preuves historiques :

1° Que les *Huns Ephthalites* des historiens grecs de la période byzantine, les *Thédali* des chroniqueurs arméniens et les *Haïathélèh* des auteurs persans, sont les *Yètha* des annalistes chinois ;

2° Que les *Yètha* étaient de la même famille, et portaient le même nom que les *Djâts* ou *Djèts*, peuple d'origine tibétaine qui forme la population principale du nord-ouest de l'Inde.

Un enchaînement naturel de faits secondaires liés au fait principal que nous avons à examiner, nous a conduits à plusieurs questions accessoires dont l'importance historique et ethnologique n'avait pas été jusqu'ici bien appréciée.

Nous avons montré que les anciennes compositions épiques des Hindous renferment, sur les origines de la race djate et sur la haute antiquité de son établissement dans le nord de l'Inde, des indications précieuses qui jusqu'à présent y étaient restées inaperçues.

lui d'Uzbeks, il devait son origine à un prince qui avait régné sur cette contrée. Au surplus, il paraît que le nom ne subsista pas très-longtemps, car je ne l'ai plus retrouvé chez les écrivains orientaux qui sont postérieurs à Abd-errazak ; et les écrivains russes, si je ne me trompe, n'en font aucune mention, à moins qu'on ne veuille reconnaître un débris de cette nation dans les *Tchat*, peuple d'origine tartare qui, au rapport de Fischer (*Asiatick. Gesch.*, I, 308), habite la Sibérie. »

Nous avons éclairci l'origine, jusqu'à présent inexpliquée, d'une dénomination géographique qui tient une place importante dans l'histoire de l'Asie centrale au moyen âge.

Enfin, et c'est là peut-être le résultat le plus considérable de notre travail, nous avons restitué les titres de toute une race d'hommes, dont le nom même était presque inconnu, et à laquelle il faudra donner désormais une place notable dans le tableau des nations de l'Asie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

SBV 612308

